31
2-D
10

25.
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
1841
43

~~X B II 10~~

C. I. 33.

Digitized by Google

992

SATIRES
ET
ŒUVRES
DIVERSES
DE M. BOILEAU
DESPREAUX;

Avec les Paſſages des Poëtes Latins, imitez par l'Auteur.

Et augmentées de pluſieurs Piéces qui n'ont point encore paru : Avec les Poëſies du Pere Sanlecque.

NOUVELLE EDITION.

BIBLIOTECA RAZIONALE ROMA

A AMSTERDAM,
Chez HENRY SCHELTE.

M. DCC. LL.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

A MONSIEUR

VAN DEN BEMPDEN,

SECRETAIRE DE LA VILLE D'AMSTERDAM.

BIBLIOTECA ROMA

MONSIEUR,

Je prends la liberté de Vous offrir cette Edition des Oeuvres

du fameux Monſieur Deſpréaux, non-ſeulement pour vous donner une marque publique de mon reſpect, mais encore parce que je ſuis perſuadé que je ne pourrois les preſenter à qui que ce ſoit, qui eût plus de goût pour ces ſortes de choſes que Vous. Tous ceux qui ont l'honneur de Vous connoître, ſçavent que vous aimez également les belles Lettres & les bons Livres, qui s'écrivent dans les Langues modernes; & que Vous liſez avec plaiſir les Ouvrages dans leſquels on voit raſſemblés les beautez de l'Antiquité, avec les manieres de notre Siécle. On les voit admirablement bien réünies dans les Poëſies de Monſieur Deſpréaux; & c'eſt auſſi ce qui lui a attiré les applaudiſſemens, non-ſeulement de toute la France, mais de tous ceux qui

*parlent François. Je puis néanmoins dire que cela n'avoit jamais ſi bien paru, qu'il paroîtra dans cette Edition, où j'ai fait mettre au deſſous des pages les paſſages des Poëtes Latins, que cet excélent Poëte a ſi heureuſement imitez, que, comme je l'entens dire aux Connoiſſeurs, il a toûjours égalé, & ſouvent même ſurpaſſé les Originaux. On m'a aſſuré que ceux qui entendent la Langue Latine, les verroient avec plaiſir dans la même page, pour les comparer enſemble avec plus de facilité. C'eſt ainſi qu'un ſçavant Italien * a autrefois publié Virgile, avec les paſſages des Poëtes Grecs qu'il a imitez. Mais ce n'eſt pas à Vous, MONSIEUR, à qui il*

* Fulvius Urſinus.

faut aprendre ces ſortes de choſes. Il vaut mieux que je finiſſe, en faiſant, au commencement de ce Nouveau Siécle, des vœux au Ciel pour Vous & pour toute Votre famille, ſur laquelle je prie Dieu qu'il répande ſes plus précieuſes faveurs. Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur,
HENRY SCHELTE.

PREFACE.

COMME c'eſt ici vrai-ſemblablement la derniére Edition de mes Ouvrages que je reverrai, & qu'il n'y a pas d'aparence, qu'âgé, comme je ſuis, de plus de ſoixante & trois ans, & accablé de beaucoup d'infirmitez, ma courſe puiſſe être encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, & que je le remercie de la bonté qu'il a euë d'acheter tant de fois des Ouvrages ſi peu dignes de ſon admiration. Je ne ſçaurois attribuer un ſi heureux ſuccès qu'au ſoin que j'ai pris de m'y conformer toûjours à ſes ſentimens, & d'attraper, autant qu'il m'a été poſſible, ſon goût en toutes choſes. C'eſt effectivement à quoi il me ſemble que les Ecrivains ne ſçauroient trop s'étudier. Un Ouvrage a beau être aprouvé d'un petit nombre de Connoiſſeurs, s'il n'eſt plein d'un certain agrément, & d'un certain ſel, propre à piquer le goût général des Hommes, il ne paſſera jamais pour un bon Ouvrage; & il faudra à la fin que les Connoiſſeurs eux-

mes avoüent qu'ils ſe ſont trompez en lui donnant leur aprobation. Que ſi on me demande ce que c'eſt que cet agrément & ce ſel, je répondrai que c'eſt un je ne ſçai quoi qu'on peut beaucoup mieux ſentir que dire. A mon avis néanmoins, il conſiſte principalement à ne jamais preſenter au Lecteur que des penſées vraïes & des expreſſions juſtes. L'Eſprit de l'Homme eſt naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuſes du Vrai, que ſouvent il n'entrevoit qu'à demi; & rien ne lui eſt plus agréable que lorſqu'on lui offre quelqu'une de ces idées, bien éclaircie, & miſe dans un beau jour. Qu'eſt ce qu'une penſée neuve, brillante, extraordinaire? Ce n'eſt point, comme ſe le perſuadent les Ignorans, une penſée que perſonne n'a jamais euë, ni dû avoir. C'eſt au contraire une penſée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'aviſe le premier d'exprimer. Un bon mot n'eſt bon mot qu'en ce qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & qu'il l'a dit d'une maniére vive, fine & nouvelle. Conſidérons, par exemple, cette replique ſi fameuſe de Loüis Douziéme à ceux de ſes Miniſtres qui lui conſeilloient de faire punir pluſieurs perſonnes, qui, ſous le régne précédent, & lorſqu'il n'étoit encore que Duc d'Orléans, avoient pris à tâche de le deſſervir. *Un Roi de France*, leur répondit-il, *ne venge point les injures d'un Duc d'Orléans.* D'où vient que ce mot frape

d'abord ? N'eſt-il pas aiſé de voir que c'eſt parce qu'il préſente aux yeux une vérité que tout le monde ſent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux diſcours de Morale, *Qu'un grand Prince, lorſqu'il eſt une fois ſur le Trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vûë que la gloire, & le bien général de ſon Etat* ? Veut-on voir au contraire combien une penſée fauſſe eſt froide & puérile ? Je ne ſçaurois raporter un exemple qui le faſſe mieux ſentir que deux Vers du Poëte Théophile, dans ſa Tragédie intitulée, *Pyrame & Thiſbé*; lorſque cette malheureuſe Amante ayant ramaſſé le poignard encore tout ſanglant dont Pyrame s'étoit tué, elle querelle ainſi ce poignard,

Ah ! voici le poignard, qui du ſang de ſon Maître
S'eſt ſouillé lâchement. Il en rougit le Traître.

Toutes les glaces du Nord enſemble ne ſont pas, à mon ſens, plus froides que cette penſée. Quelle extravagance, bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du ſang, dont eſt teint le poignard d'un Homme qui vient de s'en tuer lui-même, ſoit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ? Voici encore une penſée qui n'eſt pas moins fauſſe, ni par conſéquent moins froide. Elle eſt de Benſerade, dans ſes Métamorphoſes en Rondeaux

où parlant du Déluge envoyé par les Dieux, pour châtier l'insolence de l'Homme, il s'exprime ainsi :

Dieu lava bien la tête à son Image.

Peut-on, à propos d'une aussi grande chose que le Déluge, dire rien de plus petit, ni de plus ridicule que ce colibet, dont la pensée est d'autant plus fausse en toutes maniéres, que le Dieu dont il s'agit en cet endroit, c'est Jupiter, qui n'a jamais passé chez les Payens pour avoir fait l'Homme à son image : l'Homme dans la Fable étant, comme tout le monde sçait, l'ouvrage de Prométhée.

Puis donc qu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraïe, que l'effet infaillible du Vrai, quand il est bien énoncé, c'est de fraper les Hommes, il s'ensuit que ce qui ne frape point les Hommes, n'est ni beau ni vrai, ou qu'il est mal énoncé : & que par conséquent un Ouvrage qui n'est point goûté du Public, est un très-méchant Ouvrage. Le gros des Hommes peut bien, durant quelque-tems, prendre le faux pour le vrai, & admirer de méchantes choses : mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise ; & je défie tous les Auteurs les plus mécontens du Public, de me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebuté, à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs Ecrits, de la bonté desquels eux seuls sont persuadez. J'avouë néanmoins, & on ne le sçauroit nier, que quel-

quefois, lorſque d'excélens Ouvrages viennent à paroître, la Cabale & l'Envie trouvent moyen de les rabaiſſer, & d'en rendre en aparence le ſuccès douteux : mais cela ne dure guéres; & il en arrive de ces Ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient, mais bien-tôt la main venant à ſe laſſer, il ſe reléve & gagne le deſſus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choſes ſur ce ſujet, & ce ſeroit la matiére d'un gros Livre : mais en voilà aſſez, ce me ſemble, pour marquer au Public ma reconnoiſſance, & la haute idée que j'ai de ſon goût & de ſes jugemens.

Parlons maintenant de mon Edition nouvelle. C'eſt la plus correcte qui ait encore paru ; & non-ſeulement je l'ai revuë avec beaucoup de ſoin, mais j'y ai retouché de nouveau pluſieurs endroits de mes Ouvrages. Car je ne ſuis point de ces Auteurs fuïans la peine, qui ne ſe croyent plus obligez de rien racommoder à leurs Ecrits, dès qu'ils les ont une fois donnez au Public. Ils alléguent, pour excuſer leur pareſſe, qu'ils auroient peur en les trop remaniant, de leur ôter cet air libre & facile, qui fait, diſent ils, un des plus grands charmes du diſcours ; mais leur excuſe, à mon avis, eſt très-mauvaiſe. Ce ſont les Ouvrages faits à la hâte, &, comme on dit, au courant de la plume, qui ſont or-

dinairement ſecs, durs, & forcez. Un Ouvrage ne doit point paroître trop travaillé; mais il ne ſçauroit être trop travaillé; & c'eſt ſouvent le travail même qui en le poliſſant lui donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la différence entre des Vers faciles, & des Vers facilement faits. Les Ecrits de Virgile, quoi qu'extraordinairement travaillez, ſont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-on, avec une rapidité prodigieuſe. C'eſt ordinairement la peine que s'eſt donnée un Auteur à limer & à perfectionner ſes Ecrits, qui fait que le Lecteur n'a point de peine en les liſant. Voiture, qui paroît ſi aiſé, travailloit extrêmement ſes Ouvrages. On ne voit que des gens qui font aiſément des choſes médiocres: mais des gens qui en faſſent, même difficilement, de fort bonnes, on en trouve très-peu.

Je n'ai donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition, qui eſt, pour ainſi dire, mon Edition favorite. Auſſi y ai je mis mon nom, que je m'étois abſtenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainſi uſé par pure modeſtie: mais aujourd'hui que mes Ouvrages ſont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modeſtie pourroit avoir quelque choſe d'affecté. D'ailleurs, j'ai été bien aiſe,

en le mettant à la tête de mon Livre, de faire voir par-là quels ſont préciſément les Ouvrages que j'avouë, & d'arreter, s'il eſt poſſible, le cours d'un nombre infini de méchantes Piéces, qu'on répand par-tout ſous mon nom. J'ai même, pour mi ux prévenir cet inconvenient, fait mettre au commencement de mon Livre, une liſte exacte & détaillée de tous mes Ecrits. Voilà de quoi il eſt bon que le Lecteur ſoit inſtruit.

Il ne reſte plus preſentement qu'à lui dire quels ſont les Ouvrages dont j'ai augmenté cette Edition. Le plus conſiderable eſt une onziéme Satire, que j'ai tout récemment compoſée, & qu'on trouvera a la ſuite des dix précédentes. Elle eſt adreſſée à Monſieur de Valincour, mon illuſtre Aſſocié à l'Hiſtoire. J'y traite du vrai & du faux Honneur, & je l'ai compoſée avec le même ſoin que tous mes autres Ecrits. Je ne ſçaurois pourtant dire ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe: car je ne l'ai encore communiquée qu'à deux ou trois de mes Amis, à qui même je n'ai fait que la reciter fort vîte; dans la peur qu'il ne lui arrivât ce qui eſt arrivé à quelques autres de mes Piéces, que j'ai vu devenir publiques avant même que je les euſſe miſes ſur le papier, pluſieurs perſonnes, à qui je les avois dites plus d'une fois, les ayant retenuës par cœur, & en ayant donné des copies. J'y ai auſſi joint cinq Epîtres nouvelles, que j'avois compoſées long-tems avant que d'être enga-

gé dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poëſie. Elles ſont du même ſtile de mes autres Ecrits, & j'oſe me flâter qu'elles ne leur feront point de tort. C'eſt donc au Public à m'aprendre ce que je dois penſer de ces Ouvrages, ainſi que de pluſieurs autres petites Piéces de Poëſie qu'on trouvera dans cette nouvelle Edition, & qu'on y a mêlées parmi les Epigrammes qui y étoient déja. Ce ſont toutes bagatelles, que j'ai la plûpart compoſées dans ma plus tendre jeuneſſe; mais que j'ai un peu rajuſtées, pour les rendre plus ſuportables au Lecteur.

Au reſte, comme malgré les bonnes raiſons que j'ai vingt fois alléguées en Vers & en Proſe, il y a encore des gens qui traitent de médiſance les railleries que j'ai faites de quantité d'Auteurs modernes, & qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs, je n'ai pas rendu juſtice à leurs bonnes qualitez; je veux bien, pour les convaincre du contraire, répéter encore ici les mêmes paroles que j'ai dites ſur cela dans la Préface de mes Editions précédentes. Les voici. *Il eſt bon que le Lecteur ſoit averti d'une choſe; c'eſt qu'en attaquant dans mes Ouvrages les défauts de pluſieurs Ecrivains de notre ſiécle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, nier que Chapelain, par exemple, quoique Poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne ſçai comment, une aſſez belle*

Ode ; & qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans les Ouvrages de Monſieur Quinaut, quoique ſi éloigné de la perfection de Virgile. J'ajoûterai même ſur ce dernier, que dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'Ouvrages, qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte réputation. Je veux bien auſſi avoüer qu'il y a du génie dans les Ecrits de Saint-Amand, de Brébeuf, de Scudéri, de Cotin même, & de pluſieurs autres que j'ai critiquez. En un mot, avec la même ſincérité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je ſuis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excélent. Voilà, ce me ſemble, leur rendre juſtice, & faire bien voir que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contr'eux.

Après cela, ſi on m'accuſe encore de médiſance, je ne ſçai point de Lecteur qui n'en doive auſſi être accuſé ; puiſqu'il n'y en a point qui ne diſe librement ſon avis des Ecrits qu'on fait imprimer ; & qui ne ſe croïe en plein droit de le faire, du conſentement même de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'eſt-ce que mettre un Ouvrage au jour ? N'eſt-ce pas en quelque ſorte dire au Public, Jugez-moi ? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge ? Mais j'ai mis tout ce raiſonnement en rimes dans ma neuviéme Satire, & il ſuffit d'y renvoyer mes Cenſeurs.

Pour revenir encore une fois à mon Edition : outre les Piéces de Poëſie dont j'ai déja parlé, & quelques Epigrammes que j'y ai

jointes, j'y ai auſſi ajoûté au Poëme du Lutrin deux Chants nouveaux qui en ſont la concluſion. Ils ne ſont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres Chants, & je me perſuade qu'ils conſoleront aiſément les Lecteurs de quelques vers que j'ai retranchez à l'Epiſode de l'Horlogére, qui m'avoit toûjours paru un peu trop long. Il ſeroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a été compoſé à l'occaſion d'un différend aſſez leger qui s'émût dans une des plus célébres Egliſes de Paris, entre le Tréſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Le reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction: & tous les Perſonnages y ſont non-ſeulement inventez, mais j'ai eu ſoin même de les faire d'un caractére directement opoſé au caractére de ceux qui deſſervent cette Egliſe, dont la plûpart, & principalement les Chanoines, ſont tous gens non-ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a été offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puiſqu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit véritablement attaqué. Un Prodigue ne s'aviſe guéres de s'offenſer de voir rire d'un Avare, ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travail-

ler à cette bagatelle, ſur un eſpéce de défi qui me fut fait en riant par feu Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon, qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort néceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échaper cette occaſion d'aprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accès obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon, fit avantageuſement mon apologie, contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un homme d'un ſçavoir étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes ouvrages, où il crût entrevoir quelque goût des Anciens. Comme ſa piété étoit ſincére, elle étoit auſſi fort gaye, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces ouvrages, où il ne vit en effet que des vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa même pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poëſie de la ſaleté qui lui avoit été juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas deſagréable. Il m'apela à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens, c'eſt-à-dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa même quelquefois

de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiére. Et que n'y vis-je point? Quel tréſor ſurprenant de probité & de juſtice! Quel fond inépuiſable de piété & de zéle! Bien que ſa vertu jettât un fort grand éclat au-dehors, c'étoit toute autre choſe au-dedans; & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en tempérer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiécle auſſi corrompu que le nôtre. Je fus ſincérement épris de tant de qualitez admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une très-forte attache. Les ſoins que je lui rendis ne furent mélez d'aucune raiſon d'intérêt mercenaire: & je ſongeai bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en ſon plus haut point; & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi-tôt enlevez du monde, tandis que des miſérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe? Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte: car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de mouïl er peut-être de larmes la Préface d'un Livre de Satires & de plaiſanteries.

AU LECTEUR.

J'Ay laiſſé ici la même Préface qui étoit dans les Editions précédentes, à cauſe de la juſtice que j'y rends à beaucoup d'Auteurs que j'ai attaquez. Je croyois avoir aſſez fait connoître par cette démarche, où perſonne ne m'obligeoit, que ce n'eſt point un eſprit de malignité qui m'a fait écrire contre ces Auteurs; & que j'ai été plûtôt ſincére à leur égard, que médiſant. Monſieur Perrault néanmoins n'en a pas jugé de la ſorte. Ce galant Homme, au bout de près de vingt-cinq ans qu'il y avoit que mes Satires avoient été imprimées la premiére fois, vint, tout à coup & dans le tems qu'il ſe diſoit de mes Amis, réveiller des querelles entiérement oubliées, & me faire ſur mes Ouvrages un procès que mes ennemis ne me faiſoient plus. Il compta pour rien les bonnes raiſons que j'avois miſes en rimes, pour montrer qu'il n'y a point de médiſance à ſe moquer des méchans Ecrits; & ſans prendre la peine de réfuter ces raiſons, il a jugé à propos de me

traiter dans un Livre, en termes assez peu obscurs, de Médisant, d'Envieux, de Calomniateur, d'Homme qui n'a songé qu'à établir sa réputation sur la ruïne de celle des autres. Et cela fondé principalement sur ce que j'ai dit dans mes Satires, que Chapelain avoit fait des vers durs, & qu'on étoit à l'aise aux Sermons de l'Abbé Cotin.

Ce sont en effet les deux grands crimes qu'il me reproche, jusqu'à me vouloir faire comprendre que je ne dois jamais espérer de rémission au mal que j'ai causé, en donnant par-là occasion à la postérité de croire, que sous le régne de Loüis le Grand, il y a eu en France un Poëte ennuyeux, & un Prédicateur assez peu suivi. Le plaisant de l'affaire est, que dans le Livre qu'il fait pour justifier notre siécle de cette étrange calomnie, il avouë lui-même que Chapelain est un Poëte très-peu divertissant, & si dur dans ses expressions, qu'il n'est pas possible de le lire. Il ne convient pas ainsi du desert qui étoit aux prédications de l'Abbé Cotin. Au contraire, il assure qu'il a été fort pressé à un des Sermons de cet Abbé : mais en même-tems il nous aprend cette jolie particularité de la vie d'un si grand Prédicateur : que sans ce Sermon, où heureusement quelques uns de ses Juges se trouvérent, la Justice sur la requête de ses parens, lui alloit donner un curateur comme à un imbécile. C'est ainsi que M. Pérault sçait défendre ses Amis, & met-

tre en uſage les leçons de cette belle Rhétorique moderne inconnuë aux Anciens, où vrai-ſemblablement il a apris à dire ce qu'il ne faut point dire.

Tout ce que j'ai ici à dire au Lecteur, c'eſt que je lui donne dans cette nouvelle Edition, outre mes anciens Ouvrages exactement revûs, ma Satire contre les Gens d'Egliſe, & celle contre les Femmes, l'Ode ſur Namur, & quelques autres Epigrammes. Et l'on a ajoûté à la fin la *Parodie de quelques endroits du Cid, ſur Chapelain, Caſſaigne & la Serre*, par les raiſons employées dans l'Avertiſſement qui précéde, où les Lecteurs trouveront encore le ſujet des deux derniéres piéces qui lui feront plaiſir.

DISCOURS SUR LA SATIRE.

QUAND je donnai la premiére fois mes Satires au Public, je m'étois bien préparé au tumulte que l'impreſſion de mon Livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſçavois que la nation des Poëtes, & ſur-tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu très-aiſément; & que ces Eſprits avides de loüanges ne digéreroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pût étre. Auſſi oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les Libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait ſemez de ma perſonne; j'ai pardonné ſans peine ces petites vengeances, au déplaiſir d'un Auteur irrité, qui ſe voyoit attaqué par l'endroit le plus

ſenſible d'un Poëte, je veux dire par ſes Ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai été un peu ſurpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui au lieu de ſe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient être ſpectateurs indifférens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les ridicules, que de ſe réjoüir avec les honnêtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ai compoſé ma neuviéme Satire, où je penſe avoir montré aſſez clairement, que ſans bleſſer l'Etat ni ſa conſcience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un ſot Livre. Mais, puiſque ces Meſſieurs ont parlé de la liberté que je me ſuis donnée de nommer, comme d'un attentat inoüi & ſans exemple, & que des exemples ne ſe peuvent pas mettre en rimes; il eſt bon d'en dire ici un mot, pour les inſtruire d'une choſe, qu'eux ſeuls veulent ignorer; & leur faire voir, qu'en comparaiſon de tous mes Confréres les Satiriques, j'ai été un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire; quelle liberté, ou plûtôt quelle licence ne s'eſt-il point donnée dans ſes ouvrages? Ce n'étoit pas ſeulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit: c'étoit des gens de la premiére qualité de Rome; c'étoit des perſonnes Conſulaires.

Cependant Scipion & Lélius ne jugérent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il étoit, indigne de leur amitié, & vrai-semblablement dans les occaſions ils ne lui refuſérent pas leurs conſeils ſur ſes Ecrits : non-plus qu'à Térence : ils ne s'aviſérent point de prendre le parti de Lupus & de Métellus, qu'il avoit joüez dans ſes Satires ; & ils ne crûrent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les ridicules de la République :

num Lælius, aut qui
Duxit ab oppreſſa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi aut læſo doluere Metello,
Famoſiſve Lupo cooperto verſibus?

En effet, Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & ſouvent des Nobles & des Praticiens il deſcendoit juſqu'à la lie du peuple.

Primores populi arripuit populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une République, où ces ſortes de libertez peuvent être permiſes. Voïons donc Horace qui vivoit ſous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il eſt bien plus dangereux de rire qu'en un autre tems. Qui ne nomme-t'il point dans ſes Satires ? Fabius le grand cauſeur, & Tigellius le fantaſque, & Naſidiénus

Naſidiénus le ridicule & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de ſa plume. On me répondra que ce ſont des noms ſupoſez. O la belle réponſe! comme ſi ceux qu'il attaque n'étoient pas des gens connus d'ailleurs : comme ſi l'on ne ſçavoit pas que Fabius étoit un Chevalier Romain qui avoit compoſé un Livre de Droit ; que Tigellius fut en ſon tems un Muſicien chéri d'Auguſte ; que Naſidiénus Rufus étoit un ridicule célébre dans Rome ; que Caſſius Nomentanus étoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'ayent pas fort lû les Anciens, & ne ſoient pas forts inſtruits des affaires de la Cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'apeler les gens par leur nom : il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de raporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au métier qu'ils faiſoient, juſqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luſcus, Préteur de Fondi:

Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnâmes, dit-il, *avec joïe, le Bourg de Fondi, dont étoit Préteur un certain Aufidius Luſcus ; mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de ce Préteur, auparavant Commis,*

qui faiſoit le Sénateur & l'homme de qualité. Peut-on déſigner un homme plus préciſément, & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire connoître? On me dira peut-être, qu'Aufidius étoit mort alors: Mais Horace parle-là d'un voyage fait depuis peu. Et comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona dumque
Diffingit Rheni luteum caput hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus égorge Memnon dans ſon Poëme & s'embourbe dans la deſcription du Rhin, je me jouë en ces Satires.* Alpinus vivoit donc du tems qu'Horace ſe joüoit en ces Satires; & ſi Alpinus en cet endroit, eſt un nom ſupoſé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître? Horace, dira-t'on, vivoit ſous le régne du plus poli de tous les Empereurs: mais vivons-nous ſous un regne moins poli? & veut-on qu'un Prince, qui a tant de qualitez communes avec Auguſte, ſoit moins dégoûté que lui des méchans Livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le régne de Néron. Il ne raille pas ſimplement les ouvrages des Poëtes de ſon tems, il attaque les vers de Néron même. Car enfin

tout le monde ſçait, & toute la Cour de Néron le ſçavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, &c. dont Perſe fait une raillerie ſi amére dans ſa premiere Satire, étoient des vers de Néron. Cependant on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il étoit, ait fait punir Perſe; & ce Tyran ennemi de la raiſon, & amoureux, comme on ſçait, de ſes ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes vers, & ne crût pas que l'Empereur en cette occaſion dût prendre les intérêts du Poëte.

Pour Juvénal, qui floriſſoit ſous Trajan, il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiécle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires ſur ceux du régne précédent: mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiécle. A peine eſt-il entré en matiére, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les Ecrivains de ſon tems. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige de prendre la plume: C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Thézeide* de Codrus, & *l'Oreſte* de celui-ci, & le *Téléphe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il a dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Août, *& auguſto recitantes menſe Poëtas*. Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiécles. Que s'il faut venir des Anciens aux Modernes,

Régnier, qui eſt preſque notre ſeul Poëte Satirique, a été véritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce célébre joüeur qui *aſſignoit ſes Créanciers ſur ſept & quatorze*, & du ſieur de Provins *qui avoit changé ſon balandran en manteau court*, & du Couſin *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la réparer*, & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

Que répondront à cela mes Cenſeurs? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la République des Lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul vers deux Poëtes de ſon tems en ridicule?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Dit un Berger Satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me diſe point que Bavius & Mævius en cet endroit ſont des noms ſupoſez; puiſque ce ſeroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui aſſure poſitivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Cenſeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'Antiquité, qui n'en ont pas

uſé avec plus de diſcrétion que Virgile ? Que penſeront-ils de Voiture, qui n'a point fait conſcience de dire aux dépens du célébre Neuf-Germain, quoiqu'également recommandable par l'antiquité de ſa barbe, & par la nouveauté de ſa Poëſie ? Le banniront-ils du Parnaſſe, lui & tous les Poëtes de l'Antiquité, pour établir la ſûreté des Sots & des Ridicules ? Si cela eſt, je me conſolerai aiſément de mon exil : il y aura du plaiſir à être relégué en ſi bonne compagnie. Raillerie à part, ces Meſſieurs veulent-ils être plus ſages que Scipion & Lélius ? plus délicats qu'Auguſte ? plus cruels que Néron ? Mais eux, qui ſont ſi rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clémence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs ? Je vois bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas être détrompez : il leur fâche d'avoir admiré ſérieuſement des Ouvrages, que mes Satires expoſent à la riſée de tout le monde, & de ſe voir condamnez à oublier dans leur vieilleſſe, ces mêmes vers qu'ils ont autrefois apris par cœur, comme des chef-d'œuvres de l'Art. Je les plains ſans doute : mais quel reméde ? faudra-t'il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au ſens commun ? faudra-t'il aplaudir indifféremmens à toutes les impertinences qu'un ridicule aura répanduës ſur le papier ? & au lieu qu'en certains païs on condamnoit les méchans Poëtes à effacer

leurs écrits avec la langue, les Livres deviendront-ils deſormais un azile inviolable, où toutes les ſottiſes auront droit de bourgeoiſie, où l'on n'oſera toucher ſans profanation? J'aurois bien d'autres choſes à dire ſur ce ſujet. Mais comme j'ai déja traité cette matiére dans ma neuviéme Satire, il eſt bon d'y renvoyer le Lecteur.

TABLE DES PIECES Contenuës en ce Volume.

Discours au Roy. pag. 1
Satire premiére. 6
Satire II. à M. de Molière. 13
Satire III. 16
Satire IV. à M. l'Abbé le Vayer. 23
Satire V. à M. le Marquis de Dangeau. 27
Satire VI. 32
Satire VII. 36
Satire VIII. à M. M... Docteur de Sorbonne. 40
Satire IX. 50
Au Lecteur. 61
Satire X. 63
Satire XI. à M de Valincour. 84
Discours sur la Satire suivante. 91
Satire XII. sur l'Equivoque. 96
Sonnet à M. Despréaux sur la Satire contre l'Equivoque. 106
Aux RR. PP. Jésuites, Auteurs du Journal de Trévoux. ibid.
Aux mêmes, sur l'Epître de l'Amour de Dieu. 107
Epitaphe de M. Arnault, Docteur de Sorbonne. 108
Satire XIII. 109
Satire XIV. 111

EPITRES.

Epître I. au Roi. 114
Epître II. à M. l'Abbé Desroches. 120
Epître III. à Mr Arnault, Docteur de Sorbonne. 122

TABLE

Epître IV. au Roy. 125
Epître V. à M. de Guilleragues. 130
Epître VI. à M. de Lamoignon. 136
Epître VII. à M. Racine. 142
Epître VIII. au Roy. 145
Epître IX à M. le Marquis de Seignelai. 149
Préface sur les Epîtres suivantes. 155
Epître X. à mes Vers. 158
Epître XI. à mon Jardinier. 162
Epître XII. sur l'amour de Dieu. 166

L'ART POETIQUE.

Avertissement de l'Auteur des Remarques de l'Art Poëtique. 174
L'Art Poëtique, Chant I. 176
Chant II. 184
Chant III. 190
Chant IV. 204

LE LUTRIN, POEME HEROI-COMIQUE.

Avis au Lecteur. 212
Argument. 213
Chant I. 215
Chant II. 222
Chant III. 226
Chant IV. 231
Chant V. 238
Chant VI. 245

ODES, EPIGRAMMES, & autres Poësies.

Discours sur l'Ode. 251
Ode sur la prise de Namur. 254
Ode contre les Anglois. 259
Stances à M. Moliére. 261
Sonnet sur la mort d'une Parente. 262
Autre Sonnet sur le même sujet. 263

DES PIECES.

Epigrammes, A un Médecin. 264
A Monſieur Racine. ibid.
Contre Saint-Sorlain. 265
A Meſſieurs Pradon & Bonecorſe, &c. ibid.
Contre l'Abbé Cottin. 266
Contre le même. ibid.
Contre un Athée. ibid.
Vers en ſtile de Chapelain. 267
Epitaphe. ibid.
A Climéne. ibid.
Imitation de Martial. 268
Sur une Harangue d'un Magiſtrat, &c. ibid.
Sur l'Agéſilas de Monſieur Corneille. 269
Sur l'Atila du même Auteur. ibid.
Sur la maniére de reciter du Poëte Santeüil. ibid.
Sur la Fontaine de Bourbon. 270
L'Amateur d'Horloges. ibid.
Sur des Vers contre Homére & Virgile. 271
Sur le même ſujet. ibid.
Sur le même ſujet. 272
Sur le même ſujet. ibid.
Sur le même ſujet. ibid.
Au même. 273
Au même. ibid.
Parodie Burleſque. 274
Sur la réconciliation de l'Auteur & de M. Perrault. 275
Sur les Journaliſtes de Trévoux. ibid.
Sur le Livre des Flagellans. 276
Fable d'Eſope, le Bucheron & la Mort. ibid.
Le Débiteur reconnoiſſant. 277. *Enigme.* ibid.
Vers pour mettre au-devant d'un Roman allégorique. ibid.
Sur un Portrait de Rocinante. 278
Vers à mettre en chant. ibid.
Chanſon à boire. 279
Chanſon à boire. ibid.
Sur Homére. 280
Vers pour mettre ſous le Buſte du Roy. ibid.
Vers pour le Portrait de M. le Duc du Maine. 281
Vers pour le Portrait de Mademoiſelle de Lamoignon. ibid.

TABLE

A Madame la Préſidente de Lamoignon. 282
Vers pour le Portrait de M. Tavernier. ibid.
Vers pour le Portrait de mon Pere. 283
Epitaphe de la Mere de l'Auteur. ibid.
Sur un frere aîné. ibid.
Vers pour le Portrait de M. de la Bruyére. ibid.
Vers pour le Portrait de M. Hamon. ibid.
Vers pour le Portrait de M. Racine. 285
Vers pour mon Portrait. ibid.
Réponſe aux Vers du Portrait. ibid.
Pour un autre Portrait du même. 286
Vers pour mettre ſur une méchante gravûre. ibid.
Sur mon Buſte de marbre. ibid.
Sonnet ſur M. Deſpréaux. 287
Vers ſur les Sonnets des pages 287, & 106. 288

PARODIE DE QUELQUES ENDROITS DU CID.

Avertiſſement. 289
Scène I. 290
Scène II. 294
Scène III. 295
Scène IV. 296
Scène V. 298
Métamorphoſe de la Perruque de Chapelain. 301
Ode. L'Ombre de Deſpréaux. 303
Satire. Le Tombeau de Deſpréaux. 306
Requête en faveur d'Ariſtote. 311
Arrêt burleſque ſur la précédente Requête. 317

LES HEROS DE ROMAN.

Diſcours ſur les Héros de Roman. 321
Les Héros de Roman, Dialogue. 325

POESIES DU PERE SANLECQUE.

Avis au Lecteur. 361
Epître au Roy. 363

DES PIECES.

Epître au Roy après la deſtruction de l'Héréſie.	366
Satire I.	369
Satire II.	374
Satire III.	381
Satire IV.	384
Satire V.	387
Epître au Pere de la Chaiſe.	391
Epître à un Prélat.	395
Epître à Monſeigneur le Duc de Nevers.	397
Poëme ſur les mauvais geſtes des Prédicateurs.	399
A Meſſieurs des Miſſions étrangéres.	406
Epigrammes contre un mavais Auteur.	407
Placet au Roy.	ibid.
Madrigal au Roy.	408
Autre Madrigal au Roy.	ibid.
Billet à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.	409
Madrigal au Révérend Pere de la Chaiſe.	ibid.
Chanſon à Madame de Pontchartrain.	410
Sonnet à Monſieur l'Abbé Deſmarets.	411
Madrigal au Roy.	412
Madrigal au Révérend Pere de la Chaiſe.	ibid.
Lettre au Révérend Pere de la Chaiſe.	413
Madrigal au même.	ibid.
Autre Lettre au même.	414
Madrigal au même.	ibid.
Placet au Roi.	415
Madrigal au Roy.	416
Madrigal au Roy.	ibid.
Stances libres au Roy.	417
Priére à Dieu.	ibid.
Sonnet à Monſeigneur de Pontchartrain.	418
Billet au même.	ibid.
Petite Epître au Révérend Pere de la Chaiſe.	419

Fin de la Table des Piéces.

DISCOURS

DISCOURS AU ROY.

JEUNE & vaillant Héros, dont la haute sageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe,
Et qui ſeul, ſans miniſtre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par toi-même, & vois tout par tes yeux.
GRAND ROY, ſi juſqu'ici par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble ſilence;
Ce n'eſt pas que mon cœur vainement ſuſpendu
Balance pour t'offrir un encens qui t'eſt dû.
Mais je ſçai peu loüer, & ma muſe tremblante,
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.
Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible génie;
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis mortels
Qui d'un indigne encens profanent les Autels?
Qui dans ce champ d'honneur où le gain les améne,
Oſent chanter ton nom ſans force & ſans haleine,
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.

L'un eſt ſtile pompeux habillant un Eglogue,
De ſes rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en ſe vantant ſoi même à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Héros.
L'autre en vain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil!
Dans la fin d'un ſonnet te compare au ſoleil.
Sur le haut Hélicon leur veine mépriſée,
Fut toûjours des neuf Sœurs la fable & la riſée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégaſe pour eux refuſe de voler.
Cependant à les voir enflez de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnaſſe,
On diroit qu'ils ont ſeuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils diſpoſent de tout dans le ſacré vallon.
C'eſt à leurs doctes mains, ſi l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le ſoin de ta gloire:
Et ton nom du Midi juſqu'à l'Ource vanté,
Ne dévra qu'à leurs vers ſon immortalité.
Mais plûtôt ſans ce nom, dont la vive lumiére
Donne un luſtre éclatant à leur veine groſſiére,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourrir dans la pouſſiére à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur aſile,
Comme on voit dans les champs un arbriſſeau débile,
Qui ſans l'heureux apui qui le tient attaché,
Languiroit triſtement ſur la terre couché.
Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & téméraire,
Veüille blâmer en eux le deſſein de te plaire:
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoît qui te peuvent loüer.
Oüi, je ſçai qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs veilles
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un eſprit de travers,
Qui pour rimer des mots, penſe faire des vers,
Se donne en te loüant une gêne inutile.

AU ROY.

Pour chanter un Auguſte, il faut être un Virgile.
(1) Et j'aprouve les ſoins du Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un artiſan groſſier,
Entreprît de tracer d'une main criminelle,
Un portrait réſervé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc qui connois peu Phébus & ſes douceurs:
Qui ſuis nouveau ſévré ſur le mont des neuf Sœurs,
Attendant que pour toi l'âge ait meuri ma Muſe,
Sur de moindres ſujets je l'exerce & l'amuſe;
Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans par la peur des ſuplices:
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et gardant pour moi-même une juſte rigueur,
(2) Je confie au papier les ſecrets de mon cœur.
Ainſi dès qu'une fois ma verve ſe révei le,
Comme on voit au printems la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
Des ſottiſes du tems je compoſe mon fiel.
Je vai de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et ſans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laiſſe au hazard courir ſur le papier.
Le mal eſt, qu'en rimant, ma Muſe un peu legére
Nomme tout par ſon nom, & ne ſçauroit rien taire.

(1) *C'eſt une imitation d'Horace, qui dans ſa Epître à Auguſte, qui eſt la 1. du 1. Liv. parle ainſi, vſ. 239.*

Edito vetuit, ne quis ſe præter Apellem
Pingeret, aut alius Lyſippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum ſimulantia.

* Alexandre.

(2) *Horace parle ainſi de Lucile Poëte Satirique; Serm. Lib. II. Sat. 1. vſ. 30.*

Ille, velut fidis arcana Sodalibus olim
Credebat Libris.

(3) C'eſt-là ce qui fait peur aux eſprits de ce tems ;
Qui tout blancs au-dehors, ſont tous noirs au dedans :
Ils tremblent qu'un Cenſeur que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la vérité.
Tous ces gens éperdus au ſeul nom de Satire,
Font d'abord le procès à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris que tout eſt renverſé ;
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuſe grimace,
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux ;
C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux :
Mais bien que d'un faux zèle ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la vérité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueïl leur eſprit revêtu,
Se couvre du manteau d'une auſtére vertu,
Leur cœur qui ſe connoît, & qui fuit la lumiére,
S'il ſe mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliére.
Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter ?
GRAND ROY, c'eſt mon défaut, je ne ſçaurois flâter ;
Je ne ſçai point au Ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule.
Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,

(3) *Juvénal décrit ainſi la peur que les Poëtes Satiriques faiſoient aux malhonnêtes gens de leur tems, Sat. I. 65.*

Enſe velut ſtricto, quoties Lucilius ardens
Inſremuit, rubet auditor cui frigida mens eſt
Criminibus, tacita ſudant præcordia culpâ.

Même pour te loüer déguiſer ma penſée :
Et quelque grand que ſoit ton pouvoir ſouverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorſque je te voi, d'une ſi noble ardeur,
T'apliquer ſans relâche aux ſoins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui ſont accablez du faix de leur couronne.
Quand je vois ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir tes ſujets;
Fouler aux pieds l'orgueïl & du Tage & du Tibre;
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et tes braves Guerriers ſecondans ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu ſa premiére vigueur :
La France ſous tes loix maîtriſer la Fortune;
Et nos vaiſſeaux domptans l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant :
Alors, ſans conſulter ſi Phébus l'en avouë,
Ma Muſe toute en feu te prévient & te louë.
Mais bien tôt la raiſon arrivant au ſecours,
Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours :
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton ni la voix aſſez forte,
Auſſi-tôt je m'effraye, & mon eſprit troublé,
Laiſſe-là le fardeau dont il eſt accablé :
Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paroît, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.

SATIRE PREMIERE.

DAMON ce grand Auteur, dont la Muſe fertile
Amuſa ſi long-tems & la cour & la ville :
Mais qui n'étant vétu que de ſimple bureau,
Paſſe l'été ſans linge, & l'hyver ſans manteau,
Et de qui le corps ſec & la mine affamée,
N'en ſont pas mieux refaits pour tant de renommée :
Las de perdre en rimant & ſa peine & ſon bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, ſans argent, ne ſçachant plus que faire,
Vient de s'enfuïr chargé de ſa ſeule miſére ;
Et bien loin des Sergens, des Clercs & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
Sans attendre qu'ici la Juſtice ennemie
L'enferme en un cachot le reſte de ſa vie :
Ou que d'un bonnet verd le ſalutaire affront
Flétriſſent les lauriers qui lui couvrent le front.
Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême,
Que n'eſt un Pénitent ſur la fin du Carême ;
La colére dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il diſtila ſa rage en ces triſtes adieux.
(1) Puiſqu'en ce lieu, jadis aux Muſes ſi commode,

(1) *Il y a beaucoup de traits ici empruntez de la 3. Satire de Juvenal, où Umbritius quittant Rome, lui*

Le mérite & l'eſprit ne ſont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu ;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,
D'où jamais ni l'Huiſſier, ni le Sergent n'aproche :
Et ſans laſſer le Ciel par des vœux impuiſſans,
Mettons-nous à l'abri des injures du tems.
Tandis que libre encor malgré les déſtinées,
Mon corps n'eſt point courbé ſous le faix des années :
Qu'on ne voit point mes pas ſous l'âge chanceler,
(2) Et qu'il reſte à la Parque encore dequoi filer.
C'eſt-là dans mon malheur le ſeul conſeil à ſuivre,
(3) Que George vive ici, puiſque George y ſçait vivre.
Qu'un milion comptant par ſes fourbes acquis,
De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.
Que Jaquin vive ici, dont l'adreſſe funeſte
A plus cauſé de maux que la guerre & la peſte,
Qui de ſes revenus, écrits par alphabet ;
Peut fournir aiſément un Calepin complet.

fait deſemblables reproches, depuis le vſ. 21.

Quan'o artibus, inquit, honeſtis
Nullus in urbe locus, nulla emolumenta laborum,
Res hodie minor eſt, here quàm fuit, atquè eadem cras
Deteret exiguis aliquid, proponimus illuc
Ire fatigatas ubi Dædalus exuit alas.

(2) *Dans la même Satire, vſ.* 26.

Dùm nova canities, dùm prima & recta ſenectus,
Dùm ſuper eſt Lacheſi quod torqueat, & pedibus me
Porto meis, nullò dexteram ſubeunte bacillo.

(3) *Ibid vſ.* 29. Vivans Arturius illic
Et catulus ; maneant qui nigrum in candida vertu.

Qu'il régne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire ;
(4) Mais moi, vivre à Paris! Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne ſçais ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſçai point en lâche eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueïlleux qui vous tient à ſes gages ;
De mes Sonnets flâteurs laſſer tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altiére ;
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiére.
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom :
J'apelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De ſervir un Amant, je n'en ai pas l'adreſſe :
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtreſſe,
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
(5) Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.
Mais pourquoi, dira-t'on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hôpital & n'eſt plus en uſage ?
La richeſſe permet une juſte fierté ;
Mais il faut être ſouple avec la pauvreté.
C'eſt par-là qu'un Auteur, que preſſe l'indigence ;
Peut des aſtres malins corriger l'influence,
(6) Et que le ſort burleſque, en ce ſiécle de fer,
D'un Pédan, quand il veut, ſçait faire un Duc & Pair.
Ainſi de la Vertu la fortune ſe joüe.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de ſa roüe,
Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,

(4) *Ibid vſ.* 41.
Quid Romæ faciam ? mentiri neſcio.

(5) *Ibid. vſ.* 46.
Tanquam
Mancus, & exinctæ corpus non utile dextræ.

(6) *Juvénal, Satire III. vſ.* 39.
Quales ex humili magna ad faſtigia rerum
Extollit, quoties voluit fortuna jocari.

Conduire le caroſſe où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi ſa funeſte ſcience,
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je ſçai qu'un juſte effroi l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois diſparoître à nos yeux;
(7) Mais en vain pour un tems une taxe l'exile,
On le verra bien-tôt pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépoüilles d'autrui,
Et joüir du Ciel même irrité contre lui.
* Tandis que Colletet crotté juſqu'à l'échine,
S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine,
Sçavant en ce métier ſi cher aux beaux Eſprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il eſt vrai que du Roi la bonté ſecourable
Jette enfin ſur la Muſe un regard favorable,
Et répandant du ſort l'aveuglement fatal,
Va tirer deſormais Phébus de l'hôpital.
On doit tout eſpérer d'un Monarque ſi juſte.
Mais ſans un Mécénas, à quoi ſert un Auguſte?
Et fait comme je ſuis, au ſiécle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaiſſer à me ſervir d'apui?
Et puis comment percer cette foule effroyable
De rimeurs affamez dont le nombre l'accable,
Qui dès que ſa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers?
Comme on voit les Frêlons, troupes lâche & ſtérile,
Aller piller le miel que l'abeille diſtile.

(7) *Juvenal, Sat. I. vſ. 47.*

Damnatus inani
Judicio (quid enim ſalvis infamia nummis)
Exul ab octava Marius bibit, & fruitur Dis
Iratis.

* On trouvera des particularitez remarquables de la pauvreté de Colletet, dans le I. Tome des Chevræana, p. 50.

Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
(8) Saint-Amand n'eut du Ciel que ſa veine en partage, *
L'habit qu'il eut ſur lui, fut ſon ſeul héritage:
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien,
Ou, pour mieux en parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi, las de trainer une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune;
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain eſpoir, il parut à la Cour.
Qu'arriva-t'il enfin de ſa Muſe abuſée?
Il en revint couvert de honte & de riſée;
Et la fiévre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim:
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode:
Mais des fous aujourd'hui c'eſt le plus incommode;
Et l'eſprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au ſort de ** l'Angéli.
Faut-il donc déſormais joüer un nouveau rôle?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartôle,
Et feüilletant Loüet allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le Barreau?
Mais à ce ſeul penſer je ſens que je m'égare.
Moi! que j'aille crier dans ce païs barbare,

(8) *Il y a dans cette deſcription de la pauvreté de S. Amand, des traits tirez de la 3. Satire de Juvénal comme celui-ci.*

Nil habuit Codrus quis enim negat? & tamen illud
Perdidit infelix totum nihil.

* On trouvera un Commentaire ſur ce vers, dans le I. Tome des Chevræana. p. 34.

** C'étoit un fou de Loüis II. Prince de Condé.

Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de loix,
Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes:
Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier;
Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier.
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnaud à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janséniste, & Saint-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'Honneur est en guerre avecque la Fortune;
Où le vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mître en tête & la crosse à la main:
(9) Où la Science triste, affreuse & délaissée,
Est par-tout des bons lieux comme infâme chassée,
Où le seul art en vogue est l'art de bien voler:
Où tout me choque: Enfin, où.. Je n'ose parler.
Et quel Homme si froid ne seroit plein de bile,
A l'aspect odieux des mœurs de cette Ville?
Qui pourroit les souffrir? & qui, pour les blâmer
Malgré Muse & Phébus n'aprendroit à rimer?
Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;
Et sans aller rêver dans le double Vallon,
(10) La colére suffit, & vaut un Apollon.

(9) *Régnier a dit,*

Si la science pauvre, affreuse & mépriſée
Sert au peuple de Fable, aux plus grands de risée.

Il y a aparence que l'Auteur a eu en vûë ces Vers de Régnier, fameux Poëte Satirique qu'il estime beaucoup, comme il paroît par l'éloge qu'il en fait dans son Art Poëtique, *Chant 2. vers la fin.*

(10) *Juvenal, Sat. 1. vs. 79.*

Si natura negat, facit indignatio versum.

Puis souvent la colére engendre de bon vers.
C'est ainsi que Régnier a traduit ce vers de Juvenal. On

Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots ? Doucement, je vous prie,
Ou bien, montez en chaire, & là, comme un Docteur,
Allez de vos ſermons endormir l'auditeur;
C'eſt-là que bien ou mal on a droit de tout dire.
Ainſi parle un eſprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ſes défauts croit être en ſûreté,
En raillant d'un Cenſeur la triſte auſtérité:
Qui fait l'homme intrépide, & tremblant de foibleſſe,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le preſſe:
Et toûjours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dès que l'air eſt calmé, rit des foibles humains.
Car de penſer alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et régle les reſſorts de la machine ronde,
Ou qu'il eſt une vie au-delà du trépas,
C'eſt-là, tout haut du moins ce qu'il n'avoûëra pas.
Pour moi qu'en ſanté même une autre monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'eſt Dieu qui tonne,
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce Lieu,
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

voit combien l'expreſſion de M. D... eſt plus libre & plus noble. La comparaiſon des endroits que ces deux Satiriques ont imité des Anciens, ne ſeroit pas déſagréable ni ſans inſtruction. Cette premiére Satire de M. D. & la troiſieme de Régnier en fourniſſent pluſieurs autres exemples, comme les Curieux pourront la voir s'ils veulent en prendre la peine.

SATIRE II.

A Monsieur DE MOLIERE.

RARE & fameux Esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine;
Pour qui tient Apollon tous ses tresors ouverts,
Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers:
Dans les combats d'esprit sçavant Maître d'escrime,
Enseigne-moi, Moliére, où tu trouve la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher:
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et sans qu'un long détour, t'arrête, ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchez, je croi, fit devenir Rimeur;
Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,
En vain pour la trouver je travaille, & je suë;
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir,
Quand je veux dire *blanc* la quinteuse dit *noir*;
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure:
Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, & la rime Quinaut.
Enfin quoique je fasse ou que je veüille faire,
La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triste, las, & confus, je cesse d'y rêver:
Et maudissant vingt fois le Démon qui m'inspire,
Je fais mille sermens de ne jamais écrire:
Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phébus,
Je la voi qui paroît, quand je n'y pense plus.
Aussi-tôt, malgré moi, tout mon feu se rallume;

Je reprens ſur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains ſermens perdant le ſouvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor, ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcréte,
Ma muſe au moins ſouffroit une froide épithéte,
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au beſoin.
Si je loüois Philis, *En miracles féconde*,
Je trouverois bien-tôt, *A nulle autre ſeconde :*
Si je voulois vanter un objet *nompareil*,
Je mettrois à l'inſtant, *Plus beau que le Soleil.*
Enfin parlant toûjours d'*Aſtres* & de *merveilles*,
De *Chef-d'œuvre des Cieux*, de *Beautez ſans pareilles* ;
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourrois aiſément, ſans génie & ſans art,
Et tranſpoſant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recouſus mettre en piéces Malherbe.
Mais mon eſprit tremblant ſur le choix de ſes mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne ſçauroit ſouffrir qu'une phraſe inſipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainſi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée,
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie :
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant ;
Et comme un gras Chanoine, à mon aiſe, & content,
Paſſer tranquilement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
Sçait donner une borne à ſon ambition,
Et fuyant des grandeurs la preſence importune,

Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je ſuis heureux, ſi pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frénéſie,
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un démon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment:
Tous les jours malgré moi, cloué ſur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume,
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent être formé en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire,
Et quand la rime enfin ſe trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers?
Malheureux mille fois, celui dont la manie
Veut aux régles de l'art aſſervir ſon génie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaiſir:
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir:
Et toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en ſoi-même il s'admire.
Mais un eſprit ſublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver:
Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne ſçauroit ſe plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.
Toi donc, qui vois les maux où ma muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moi l'art de trouver la rime:
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y ſeroient ſuperflus,
Moliére, enſeigne-moi l'art de ne rimer plus.

SATIRE III.

A. QUel ſujet inconnu vous trouble & vous altére?
D'où vous vient aujourd'hui cet air ſombre & ſévére.
Et ce viſage enfin plus pâle qu'un Rentier,
A l'aſpect d'un arrêt qui retranche un quartier?
Qu'eſt devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, & de biſques nourrie?
Où la joïe en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine?
A t'on par quelque Edit réformé la cuiſine?
Ou quelque longue pluïe, inondant vos vallons,
A-t'elle fait couler vos vins & vos melons?
Répondez donc du moins, ou bien je me retire.
* P. Ah! de grace un moment ſouffrez que je reſpire.
Je ſors de chez un Fat, qui pour m'empoiſonner,
Je penſe exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévû. Depuis près d'une année
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée:
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main,
Ah! Monſieur, m'a-t'il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze Bouteilles
D'un vin vieux.... Boucinguo n'en a point de pareilles:

* Horace a fait la deſcription d'un repas ridicule dans la Sat. 8. du Livre II. mais elle n'a preſque rien de commun avec celle-ci.

Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priſeroit ſa féve & ſa verdeur.
Moliére avec * Tartufe y doit joüer ſon rôle :
Et ** Lambert, qui plus eſt, m'a donné ſa parole.
C'eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez.
Quoi Lambert ? Oüi Lambert. A demain. C'eſt aſſez.
Ce matin donc, ſéduit par ſa vaine promeſſe,
J'y cours, midi ſonnant, au ſortir de la Meſſe.
A peine étois-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme en m'embraſſant, m'eſt venu recevoir;
Et montrant à mes yeux une allégreſſe entiére,
Nous n'avons, m'a-t'il dit, ni Lambert ni Moliére;
Mais puiſque je vous vois, je me tiens trop content.
Vous êtes un brave homme : Entrez, on vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poële ardent, au milieu de l'Eté.
Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaiſance :
Où j'ai trouvé d'abord pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus, dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on aporte un potage.
Un coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'état & de nom,
Par tous les convives s'eſt apelé Chapon.
Deux aſſiétes ſuivoient, dont l'une étoit ornée

* Le Tartufe en ce tems-là avoit été défendu, & tout le monde vouloit avoir Moliére pour le lui entendre reciter.

** Lambert, le fameux Muſicien, étoit un fort bon homme qui promettoit à tout le monde, mais qui ne venoit jamais.

D'une langue en ragoût de perſil couronnée:
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied: mais d'abord notre troupe ſerrée,
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où, chacun, malgré ſoi, l'un ſur l'autre porté,
Faiſoit un tour à gauche & mangeoit de côté.
Jugez en cet état ſi je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien ni le vin ni la chére,
Si l'on n'eſt plus au large aſſis en un Feſtin,
Qu'aux ſermons de Caſſaigne, ou de l'Abbé Cotin.
Notre Hôte cependant s'adreſſant à la troupe:
Que vous ſemble, a-t'il dit, du goût de cette ſoupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs mêlez dans du verjus?
Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il aprête.
Les cheveux cependant me dreſſoient à la tête:
Car Mignot, c'eſt tout dire, & dans le monde entier
Jamais empoiſonneur ne ſçut mieux ſon métier.
J'aprouvois tout pourtant de la mine & du geſte;
Penſant qu'au moins le vin dût réparer le reſte.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un Laquais effronté m'aporte un rouge bord,
D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet pour vin de l'Hermitage,
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un goût plat, & qu'un déboire affreux.
A peine ai-je ſenti cette liqueur traîtreſſe,
Que de ces vins mêlez j'ai reconnu l'adreſſe.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foiſon,
J'eſpérois adoucir la force du poiſon.
Mais, qui l'auroit penſé? pour comble de diſgrace
Par le chaud qu'il faiſoit, nous n'avions point de glace,
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Eté;
Au mois de Juin! Pour moi, j'étois ſi tranſporté,
Que donnant de fureur tout le feſtin au Diable,
Je me ſuis vû vingt fois prêt à quitter la table;

Et dût-on m'apeller & fantaſque & bouru,
J'allois ſortir enfin, quand le rôt a paru.
Sur un liévre flanqué de ſix poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domeſtiques,
Qui dès leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entaſſées,
Régnoit un long cordon d'alöuettes preſſées,
Et ſur les bords du plat ſix pigeons étalez,
Preſentoient pour renfort leurs ſquelettes brûlez.
A côté de ce plat paroiſſoient deux ſalades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin ſaiſiſſoit l'odorat,
Et nâgeoit dans des flots de vinaigre roſat,
Tous mes Sots à l'inſtant, changeant de contenance,
Ont loüé du feſtin la ſurperbe ordonnance:
Tandis que mon Faquin, qui ſe voyoit priſer,
Avec un ris mocqueur les prioit d'excuſer.
Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profès dans l'ordre des Côteaux,*
A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons cauchois, en ſuperbes ramiers:

* *On trouve l'origine de ce nom dans le Dict. Etim. de* Ménage, *Nous raporterons ici ſes paroles.* M. de Lavardin, Evêque du Mans, ſe plaignant de quelques Grands Seigneurs qui diſoient que ſon vin n'étoit pas bon, dit que c'étoient des délicats, qui ne vouloient du vin que d'un certain *côteau* des environs de Reims: & là-deſſus on les apela les *Côteaux*. Ces Meſſieurs étoient le Marquis du Bois Daufin, du nom de *Laval*; le Comte d'Olonne, du nom de *la Trimouille*; l'Abbé de Villarceaux, du nom de *Mornai*; & du Brouſſin, du nom de *Brulard*.

Et pour flâter notre Hôte, obſervant ſon viſage,
Compoſer ſur ſes yeux, ſon geſte & ſon langage.
Quand notre Hôte charmé m'aviſant ſur ce point:
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiéte,
Et les morceaux entiers reſtent ſur votre aſſiéte.
Aimez-vous la muſcade? on en a mis par tout.
Ah! Monſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux goût,
Ces pigeons ſont dodus; mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle
Ma foi, tout eſt paſſable, il le faut confeſſer;
Et Mignot aujourd'hui s'eſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauce, il faut qu'on y rafine,
Pour moi, j'aime ſur-tout que le poivre y domine.
J'en ſuis fourni, Dieu ſçait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours j'étois comme une pierre,
Ou comme la Statuë eſt au feſtin de Pierre;
Et ſans dire un ſeul mot; j'avalois au hazard,
Quelque aîle de poulet dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la ſanté de notre Hôte:
Qui tous deux pleins de joïe, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent ſon défi.
Un ſi galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par-tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la craſſe traſſez,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton mélancolique,
Lamentant triſtement une chanſon Bachique,
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnans de concert, ſe mettent à chanter.
La Muſique ſans doute étoit rare & charmante.
L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre l'apuïant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui tremble ſous l'archet.

Sur ce point un jambon d'assez maigre aparence,
Arrive, sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas contez,
Comme un Recteur suivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons crasseux revêtus de serviettes,
Lui servoient de Massier, & portoient deux assiettes.
L'une de Champignons avec des ris de veau,
Et l'autre de poids verds, qui se noyoient dans l'eau :
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les Conviez la joye est redoublée,
Et la troupe à l'instant cessant de frédonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & réformé l'Etat;
Puis de-là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin laissant en paix tous ces Peuples divers;
De propos en propos on a parlé de vers.
Là; tous mes Sots enflez d'une nouvelle audace,
(2) Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.
Mais notre Hôte sur-tout pour la justesse & l'art,
Elevoit jusqu'au Ciel Théophile & Ronsard.
Quand un des Campagnards relevant sa moustache,
Et son feutre à grand poil ombragé d'un pennache,
Impose à tous silence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu ! dit-il, la Serre est un charmant Auteur,
Ses vers sont d'un beau stile, & sa prose est coulante,
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sçai pourquoi je bâille en la lisant.
Le païs sans mentir est un bouffon plaisant :

(2) *Perse, Satire 1. 30.*

Ecce inter pocula querunt
Romulidæ saturi, quid dia poëmata narrent.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré le Corneille eſt joli quelquefois.
En vérité pour moi, j'aime le beau François.
Je ne ſçai pas pourquoi l'on vante * l'Alexandre :
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les Héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,
Qu'un jeune homme... Ah ! je ſçai ce que vous voulez dire,
A répondu notre Hôte, *Un Auteur ſans défaut,*
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut,
Juſtement. A mon gré, la piéce eſt aſſez platte :
Et puis blâmer Quinaut... Avez-vous vû l'Aſtrate ?
C'eſt-là ce qu'on apelle un ouvrage achevé,
Sur-tout l'*Anneau Royal* me ſemble bien trouvé,
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniére,
Et chaque Acte en ſa piéce eſt une piéce entiére,
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres ſont.
Il eſt vrai que Quinaut eſt un eſprit profond,
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcréte
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu Poëte,
Mais il en eſt pourtant, qui le pourroient valoir,
Ma foi, ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin & de colére.
Peut-être, a dit l'Auteur, pâliſſant de couroux ;
Mais vous, pour en parler, vous y connoiſſez-vous ?
Mieux que vous, mille fois, dit le Noble en furie.
Vous ? mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'Auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc un Sot ? Moi ? Vous en avez menti,
Reprend le Campagnard ; & ſans plus de langage,
Lui jette pour défi, ſon aſſiette au viſage ;
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant

* Tragédie de Racine.

S'en va fraper le mur & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur ſe levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable:
Et chacun vainement ſe ruant entre deux,
Nos braves s'acrochans ſe prennent aux cheveux.
Auſſi-tôt ſous leurs pieds les tables renverſées,
Font voir un longs débris de bouteilles caſſées:
En vain à lever tous les valets ſont fort prompts,
Et les ruiſſeaux de vin coulent aux environs.
Enfin pour arrêter cette lute barbare,
De nouveau l'on s'éforce, on crie, on les ſépare,
Et leur premiére ardeur paſſant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ai gagné doucement la porte ſans rien dire:
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohuë on peut me retenir,
Je conſens de bon cœur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie.
Qu'à Paris le Gibier manque tous les Hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des poids verds.

SATIRE IV.

A Monſieur l'Abbé LE VAYER.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins ſage
Croit toûjours ſeul avoir la ſageſſe en partage,
Et qu'il n'eſt point de Fou, qui par belles raiſons
Ne loge ſon voiſin aux Petites Maiſons?
Un Pédant enyvré de ſa vaine ſcience,
Tout hériſſé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans ſa tête entaſſez, n'a ſouvent fait qu'un Sot;
Croit qu'un Livre fait tout, & que ſans Ariſtote

La raiſon ne voit goute & le bon ſens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Eſt de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller à l'abri d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la ſcience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance eſt un titre d'eſprit:
Que c'eſt des gens de Cour le plus beau privilége,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un Collége.
Un Bigot orgueilleux qui dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zèle affecté,
Couvrant tous ſes défauts d'une ſainte aparence,
Damne tous les Humains, de ſa pleine puiſſance.
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foi,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loi,
Tient que ces vieux propos de Démons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes,
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Dévot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiſer ces matiéres,
Peignant de tant d'eſprits les diverſes maniéres:
(1) Il conteroit plûtôt combien dans un printems
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens:
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon p***.
Mais ſans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots:
N'en déplaiſe à ces Fous nommez Sages de Grece;
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe.
Tous les hommes ſont fous: & malgré tous leurs ſoins,
Ne différent entr'eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſéparent,

Les

(1) *Juvénal, Sat. X.* 220.
Promtiùs expediam quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno.

Les Voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent ;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les fait errer diverſement ;
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le jouë & le proméne ;
Et tel y fait l'habile, & nous traite de fous,
Qui ſous le nom de ſage eſt le plus fou de tous.
Mais quoique ſur ce point la ſatire publie,
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie ;
Et ſe laiſſant régler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres défauts ſe fait une vertu.
Ainſi cela ſoit dit pour qui veut ſe connoître ;
Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'être :
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-même en ſévére Cenſeur :
Rend à tous ſes défauts une exacte juſtice,
Et fait ſans ſe flâter le procès à ſon vice.
Mais chacun pour ſoi-même eſt toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre, & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Apelle ſa folie une ſage prudence,
Et met toute ſa gloire & ſon ſouverain bien
A groſſir un tréſor qui ne lui ſert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en ſçait l'uſage.
Sans mentir, l'avarice eſt une étrange rage,
Dira cet autre Fou, non moins privé de ſens,
Qui jette, furieux, ſon bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiéte à ſoi-même importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en effet eſt le plus aveuglé :
L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé.
Répondra chez Fredoc, ce Marquis & ſage & prude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon étude,
Attendant ſon deſtin, d'un quatorze, ou d'un ſept,
Voit ſa vie, ou ſa mort ſortir de ſon cornet.

Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance:
Vous le verrez bien-tôt les cheveux hériſſez,
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
Ainſi qu'un poſſédé que le Prêtre exorciſe,
Fêter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe:
Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.
Mais laiſſons le plûtôt en proye à ſon caprice,
Sa folie auſſi bien lui tient lieu de ſuplice.
Il eſt d'autres erreurs, dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enyvre la raiſon.
L'eſprit dans ce Nectar heureuſement s'oublie,
Chapelain veut rimer, & c'eſt-là la folie:
Mais bien que ces durs vers d'épithétes enflez,
Soient des moindres grimauds chez Ménage ſiflez:
Lui même il s'aplaudit, & d'un air tranquile,
Prend le pas au Parnaſſe au-deſſus de Virgile.
Que feroit-il, hélas! ſi quelque audacieux
Alloit pour ſon malheur lui deſſiller les yeux;
Lui faiſant voir ſes vers & ſans force, & ſans graces,
Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes.
Ses termes ſans raiſon l'un de l'autre écartez.
Et ſes froids ornemens à la ligne plantez?
(2) Qu'il maudiroit le jour, où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée!
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé;
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bienheureux entendre l'harmonie:
Enfin un Médecin, fort expert en ſon art,
Le guérit par adreſſe, ou plûtôt par hazard:
Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire,

(2) *Horace Ep. Lib. II. Epit. II.* 138.

Pol me occidiſtis? amici,
Non ſervaſtis, ait, cui ſit extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratiſſimus error.

Moi? vous payer? lui dit le Bigot en colére,
Vous dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du Paradis.
J'aprouve ſon courroux. Car puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la raiſon eſt le pire.
C'eſt elle qui, farouche au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.
La fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles:
C'eſt un Pédant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd ſon tems à prêcher.
En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Penſent aller par elle à la félicité.
C'eſt elle, diſent ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre,
Je les eſtime fort: mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.

SATIRE V.

A Monſieur le Marquis DE DANGEAU.

(1) LA Nobleſſe, Dangeau, n'eſt pas une chimére
Quand ſous l'étroite loi d'une vertu ſévére,
Un homme iſſu d'un ſang fécond en demi Dieux,
Suit comme toi, la trace où marchoient ſes Ayeux.

(1) *Juvénal a traité la même matiére, dans ſa VIII. Satire.*

Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat, dont la moleſſe
N'a rien pour s'apuyer qu'une vaine nobleſſe,
Se pare inſolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ſes Ayeux antiques
Ait fourni de matiéres aux plus vieilles Chroniques,
Et que l'un des Capets pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de Lys doré leur écuſſon.
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire?
Si de tant de Héros célébre dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins, qu'ont épargnez les vers.
Si tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en lui la ſuperbe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oiſiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de ſa haute naiſſance:
On diroit que le Ciel eſt ſoûmis à ſa loi,
Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.
Enyvré de lui-même, il croit dans ſa folie,
Qu'il faut que devant lui d abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois ſans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.
(2) Dites-moi, grand Héros, eſprit rare & ſublime,

(2) *Juvenal. Sat VIII. 56.*
Dic mihi, Teucrorum proles, animalia muta
Quis generoſa putet, niſi fortia, nempe, volucrem
Sic laudamus Equum, facili cui plurima palma
Fervet & exultat rauco victoria circo.
Nobilis hic quocumque venit de gramine, cujus
Clara fuga ante alios, & primus in æquore pulvis.
Sed vetulæ pecus Corythæ poſteritas, &
Hirpini, ſi rara jugo victoria ſedit,
Nil ibi majorum reſpectus, gratia nulla

Entre tant d'animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime ?
On fait cas d'un Courſier, qui fier & plein de cœur
Fait paroître en courant ſa boüillante vigueur,
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriére
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiére :
Mais la poſtérité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt venduë au hazard ;
Sans reſpect des Ayeux dont elle eſt deſcenduë,
Et va porter la malle, ou tirer la charuë :
Pourquoi donc voulez-vous, que par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus ?
On ne m'ébloüit point d'une aparence vaine ;
La vertu, d'un cœur noble eſt la marque certaine ;
Si vous êtes ſorti de ces Héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Reſpectez-vous les loix ? Fuyez-vous l'injuſtice ?
Sçavez-vous ſur un mur repouſſer des aſſauts.
Et dormir en plein champ le harnois ſur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques :
(3) Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques ;
Venez de mille Ayeux ; & ſi ce n'eſt aſſez,
Feüilletez à loiſir tous les ſiécles paſſez.
Voyez de quel Guerrier il vous plaît de deſcendre ;
Choiſiſſez de Céſar, d'Achile, ou d'Alexandre :
En vain un faux Cenſeur voudroit vous démentir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,

Umbrarum, Dominos pretiis mutare jubentur
Exiguis, trítoque trahunt epirhedria collo,
Segni pedes dignique molam verſare Nepotis.

(3) *Ibid. vſ.* 131.

Tunc licet à Pico numeres genus, altáque ſi te
Nomina delectant, omnem Titanida pugnam
Inter majores, ipſumque Promethea ponas.
De quocumque voles proavum tibi ſumito libro.

Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne,
Ce long amas d'Ayeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins, qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne ſert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un ſang, que vous deshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces Noms révérez.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres;
Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chimeres:
Je ne vois rien en vous, qu'un lâche, un impoſteur,
Un traître, un ſcélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourrie.
Je m'emporte peut-être: & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur:
Il faut avec des Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Votre race eſt connuë.
Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entiers.
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup. Mais enfin les preuves en ſont claires;
Tous les livres ſont pleins de titres de vos Peres;
Leurs noms ſont échapez du naufrage des tems:
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans.
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fidèles,
Aux douceurs des Galants furent toûjours rebelles?
Et comment ſçavez-vous, ſi quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux;
Et ſi leur ſang tout pur ainſi que leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucréce en Lucréce?
Que maudit ſoit le jour où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſoüiller la pureté,
Dans les tems bienheureux du monde en ſon enfance.
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence:
Chacun vivant content, & ſous d'égales loix,
Le mérite y faiſoit la Nobleſſe & les Rois;

Et ſans chercher l'apui d'une naiſſance illuſtre,
Un Héros de ſoi-même empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin, par le tems le mérite avili
Vid l'honneur en roture, & le Vice ennobli;
Et l'Orgueïl d'un faux titre apuyant ſa foibleſſe,
Maîtriſa les humains ſous le nom de Nobleſſe.
De-là vinrent en foule & Marquis & Barons:
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-tôt maint eſprit fécond en rêveries,
Inventa le Blazon avec les Armoiries,
De ſes termes obſcurs fit un langage à part,
Compoſa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De Pal, de *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
Et tout ce que Segoing dans ſon Mercure entaſſe.
Une vaine folie enyvrant la raiſon,
L'honneur triſte & honteux ne fut plus de ſaiſon.
Alors pour ſoûtenir ſon rang & ſa naiſſance,
Il fallut étaler le luxe & la dépenſe;
Il fallut habiter un ſuperbe Palais,
Faire par les couleurs diſtinguer ſes Valets:
Et trainant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.
Bien-tôt, pour ſubſiſter, la Nobleſſe ſans bien,
Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien,
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laiſſa le Créancier ſe morfondre à ſa porte.
Mais pour comble, à la fin le Marquis en priſon
Sous le fais des procès vid tomber ſa Maiſon.
Alors le noble altier preſſé de l'indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance?
Avec lui trafiquant d'un nom ſi précieux,
Par un lâche contrat vendit tous ſes Ayeux.
Et corrigeant ainſi la fortune ennemie,
Rétablit ſon honneur à force d'infamie.
Car ſi l'éclat de l'or ne réléve le ſang;
En vain on fait briller la ſplendeur de ſon rang.
L'amour de vos Ayeux paſſe en vous pour manie;
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.

Mais quand un homme eſt riche, il vaut toûjours
ſon prix :
Et l'eût-on vû porter la mandille à Paris,
N'eut-il de ſon vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent Ayeux dans l'Hiſtoire.
Toi donc, qui de mérite & d'honneurs revêtu,
Des écuëils de la Cour as ſauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où notre Roi t'apelle,
Le vois toûjours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par ſoi que par l'éclat des Lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la Pourpre amol-
lis,
Fuir d'un honteux loiſir la douceur importune,
A ſes ſages conſeils aſſervir la Fortune;
Et de tout ſon bonheur ne devant rien qu'à ſoi,
Montrer à l'Univers ce que c'eſt qu'être Roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter ſon eſtime;
Sers un ſi noble Maître; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des Sujets qui ſont dignes de lui.

SATIRE VI.

(1) QUi frape l'air, bon Dieu! de ces lugubres
cris,
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris?
Et quel fâcheux Démon durant les nuits entiéres,
Raſſemble ici les chats de toutes les goutiéres?
J'ai beau ſauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je penſe qu'avec eux tout l'enfer eſt chez moi.
L'un miaule en grondant, comme un Tygre en
furie:
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encor. Les Souris & les Rats

(1) *Voyez la Satire III. de Juvenal, depuis le vers* 232.
Plurimus hîc æger moritur vigilando, &c.

Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les Chats :
Plus importuns pour moi, durant la nuit obſure ;
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conſpire à la fois à troubler mon repos ;
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les Coqs, commençans leur ramage,
Auront des cris aigus frapé le Voiſinage ;
Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux
A fait, pour mes péchez, trop voiſin de chez nous,
Avec un fer maudit qu'à grand bruit il aprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
J'entends déja par-tout des charettes courir,
Les Maſſons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funèbre concert font retentir les nuës ;
Et ſe mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encor, je benirois la bonté ſouveraine,
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine :
Mais ſi ſeul en mon lit, je peſte avec raiſon :
C'eſt encor pis vingt fois en quittant la maiſon.
(2) En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la preſſe
D'un peuple d'importuns qui fourmiliént ſans ceſſe.
L'un me heurte d'un ais, dont je ſuis tout froiſſé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renverſé.
Là d'une enterrement la funèbre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'Egliſe s'avance :
Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les Paſſans.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le paſſage.

(1) *ibid. vſ.* 243.
nobis properantibus obſtat,
Unda prior, magno populus premit agmine lumbos ;
Qui ſequitur, ferit hic cubito, ferit aſſere duro
Alter, at hic tignum capiti incutit, ille metretam.

Là je trouve une croix de funeſte préſage :
Et des Couvreurs grimpez au toît d'une maiſon,
En font pleuvoir l'ardoiſe, & la tuile à foiſon.
(3) Là ſur une charette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente :
Six chevaux attelez à ce fardeau peſant,
Ont peine à l'émouvoir ſur le pavé gliſſant ;
D'un caroſſe en tournant, il accroche une roue ;
Et d'un choc le renverſe en un grand tas de boue,
Quand un autre à l'inſtant s'efforçant de paſſer,
Dans le même embarras ſe vient embarraſſer :
Vingt caroſſes bien-tôt arrivans à la file,
Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille,
Et pour ſurcroît de maux, un ſort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de Bœufs.
Chacun prétend paſſer, l'un mugit, l'autre jure :
Des Mulets en ſonnant augmentent le murmure :
Auſſi-tôt cent Chevaux dans la foule apelez,
De l'embarras qui croit ferment les défilez ;
Et par-tout des paſſans enchaînans les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſez confuſément,
Dieu pour s'y faire oüir, tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,
Ne ſçachant plus tantôt à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer,
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe.
Guenaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe,
Et n'oſant plus paroître en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'eſſuïe ;

(3) *Ibid. vſ.* 254.
modò longa corruſcat,
Sarraco veniente abies, atque altera pinum
Plauſta vehunt, nutant altæ, populòque minantur.

Souvent pour m'achever il ſurvient une pluïe.
On diroit que le Ciel qui ſe fond tout en eau,
Veüille innonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la ruë au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavez forme un étroit paſſage:
Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant:
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant;
Et les nombreux torrens qui tombent des goutiéres,
Groſſiſſans les ruiſſaux, en ont fait des riviéres.
J'y paſſe en trébuchant, mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car ſi-tôt que du ſoir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paiſible Marchand
Va revoir ſes billets & compter ſon argent:
Que dans le Marché-Neuf tout eſt calme & tranquille:
Les voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.
Le Bois le plus funeſte & le moins fréquenté,
Eſt au prix de Paris un lieu de ſûreté;
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévûë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bien-tôt quatre bandis lui ſerrans les côtez,
La bourſe: il faut ſe rendre: ou bien non, reſiſtez:
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des maſſacres fameux aille groſſir l'Hiſtoire.
Pour moi qu'une ombre étonne, accablé de ſommeil,
Tous les jours je me couche avec le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiére,
Qu'il ne m'eſt pas permis de fermer la paupiére.
Des Filous effrontez d'un coup de piſtolet,
Ebranlent ma fenêtre & percent mon volet.
J'entens crier par-tout, au meurtre, on m'aſſaſſine,
Ou, le feu vient de prendre à la maiſon voiſine.
Tremblant & demi mort je me léve à ce bruit,

Et ſouvent ſans pourpoint, je cours toute la nuit,
Car le feu, dont la flâme en ondes ſe déploye,
Fait de notre quartier une ſeconde Troye;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons, va piller le Troyen.
Enfin ſous mille crocs la maiſon abîmée,
Entraîne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.
Je me retire donc encor pâle d'effroi:
Mais le jour eſt venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour repoſer un effort inutile:
(4) Ce n'eſt qu'à prix d'argent, qu'on dort en cette Ville:
Il faudroit dans l'enclos d'un vaſte logement,
Avoir loin de la ruë un autre apartement.
Paris eſt pour un riche un païs de Cocagne:
Sans ſortir de la Ville, il trouve la Campagne:
Il peut, dans ſon Jardin, tout peuplé d'arbres verds
Receler le printems au milieu des hyvers,
Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries,
Aller entretenir ſes douces rêveries.
Mais moi, grace au Deſtin, qui n'a ni feu, ni lieu;
Je me loge où je puis, & comme il plaît à Dieu.

(4) *Ibid vſ.* 234.
Namquæ meritoria ſomnum
Admittunt, magnis opibus dormitur in urbe.

SATIRE VII.

MUſe, changeons de ſtile & quittons la Satire:
C'eſt un méchant métier que celui de médire,
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjoüi le lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.

Un éloge ennuyeux, un froid Panégyrique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique;
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
De ses propres rieurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincére aisément nous outrage;
Chacun dans ce miroir pense voir son visage;
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.
Muse, c'est donc en vain que la main vous demange.
S'il faut rimer ici; rimons quelque loüange,
Et cherchons un Héros parmi cet Univers,
Digne de notre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime
Je ne puis, pour loüer rencontrer une rime.
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois:
J'ai beau froter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle;
Je pense être à la gêne, & pour un tel dessein,
La plume & le papier résistent à ma main.
Mais quant il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
Alors, certes alors, je me connois Poëte;
Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer;
Mes mots viennent sans peine, & courent se placer.
Faut-il peindre un fripon fameux dans cette Ville?
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un Sot parfait montrer l'original?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie?

Mes vers comme un torrent, coulent ſur du papier;
Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,
Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Auſſi-tôt je triomphe, & ma Muſe en ſecret,
S'eſtime & s'aplaudit du beaucoup qu'elle a fait.
C'eſt en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun;
Et ſi-tôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi paſſe par l'étamine.
Le mérite pourtant m'eſt toûjours précieux:
Mais tout fat me déplaît & me bleſſe les yeux;
Je le pourſuis par-tout, comme un chien fait ſa proïe,
Et ne le ſent jamais, qu'auſſi-tôt je n'aboïe;
Enfin ſans perdre de tems en de ſi vains propos,
Je ſçai coudre une rime au bout de quelques mots;
Souvent j'habille en vers une maligne Proſe:
C'eſt par là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
(1) Ainſi, ſoit que bien-tôt par une dure loi,
La mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moi;
Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la Ville,
Dût ma Muſe par-là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triſte ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre eſprit, dira-t'on, que je plains ta folie,
Modére ces boüillons de ta mélancolie,

(1) *Horace, Lib. II. Sat. I. v. 57.*

Seu me tranquilla ſenectus
Expectat, ſeu mors atris circumvolat alis.
Dives, inops, Romæ, ſeu ſors ita juſſerit, exſul.
Quis quis erit vitæ, ſcribam, color.

(2) Et gardes qu'un de ceux que tu penſes blâmer,
N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.
(3) Hé quoi ? lorſqu'autrefois Horace après Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile,
Et vengeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit ôter le maſque aux vices de ſon tems :
Ou bien quand Juvenal, de ſa mordante plume,
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Goutmandoit en courroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin ?
Et que craindre, après tout, d'une fureur ſi vaine ;
Perſonne ne connoît ni mon nom, ni ma veine :
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Groſſir impunément les feüillets d'un Recuëil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque Ami que charme la Satire ;
Qui me flâte peut-être, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin, c'eſt mon plaiſir, je veux me ſatisfaire :
Je ne puis bien parler, & ne ſçaurois me taire ;
Et dès qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit :
Je ne reſiſte point au torrent qui l'entraîne.
Mais c'eſt aſſez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à ſe laſſer.
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

(2) *Horace, Sat. I. Lib. II. vſ. 60.*

ô puer, ut ſis
Vitalis metuo ; & majorum nequis amicus
Frigore te feriat.

(3) *Ibid. vſ. 62.*

Quid cùm eſt Lucilius auſus.
Primus in hunc operis componere carmina morem,
Detrahere & pellem, nitidus quâ quiſque per ora
Cederet, introrſum turpis, num Lælius ? aut qui
Duxit ab oppreſſa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi, &c.

SATIRE VIII.

*A Monsieur M***. Docteur de Sorbonne.*

DE tous les animaux qui s'élévent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer;
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme.
Quoi? dira-t'on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chévre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi sans doute.
Ce discours te surprend, Docteur, je l'aperçoi.
L'homme de la nature est le chef & le Roi,
Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage?
Il est vrai de tout tems la raison fut son lot,
Mais de-là je conclus que l'homme est le plus sot.
Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire.
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Réponds-moi donc, Docteur, & mets-moi sur les bancs.
Qu'est ce que la sagesse? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflâme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
Or, cette égalité, dont se forme le Sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?
La Fourmi tous les ans traversant les guérets,
Grossit ses magasins des trésors de Cérès;

Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ſes noirs frimats attriſter la nature,
Cet animal tapi dans ſon obſcurité,
Joüit l'hyver des biens conquis durant l'été:
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconſtante,
Pareſſeuſe au Printems, en Hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oiſive au retour du Bélier.
(1) Mais l'Homme ſans arrêt dans ſa courſe inſenſée,
Voltige inceſſamment de penſée en penſée,
Son cœur toûjours flottant entre mille embarras,
Ne ſçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaite.
Moi? j'irois épouſer une femme coquette?
J'irois par ma conſtance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des * Saints qu'a célébrez Buſſi?
Aſſez de ſots ſans moi feront parler la Ville:
Diſoit, le mois paſſé, ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piége arrêté,
Entre les bons maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprès, d'une côte nouvelle,
A tiré pour lui ſeul une femme fidèle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin des ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc.

(1) *Horace Epiſt. Lib. I.* Epit. I. 97.

Quod petiit ſpernit, repetit quod nuper omiſit,
Æſtuat & vitæ diſconvenit ordine toto,
Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

* Quiconque connoît le Livre du Comte de Buſſi, intitulé *Hiſtoire amoureuſe des Gaules*, entend ce que c'eſt que ces Saints dont parle ici Mr *Deſpréaux*.

Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.

Cependant à le voir plein de vapeurs legéres,
Soi même ſe bercer de ſes propres chimeres,
Lui ſeul de la Nature eſt la baſe & l'apui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les Animaux, il eſt, dit-il, le maître.
Qui pourroit le nier? Pourſuis-tu. Moi peut-être.
Mais ſans examiner ſi vers les antres ſourds,
L'Ours a peur du Paſſant, ou le Paſſant de l'Ours;
Et ſi, ſur un édit des Paſtres de Nubie,
Les Lions de Barca vuidérent la Lybie.
Ce Maître prétendu qui leur donne des loix
Ce Roi des animaux, combien a-t'il de Rois?
L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine,
Tiennent comme un forçât ſon eſprit à la chaîne.
Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher,
(2) Debout, dit l'avarice, il eſt tems de marcher.
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe; léve-toi. Pourquoi faire, après tout?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Raporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſer:
On n'en peut trop avoir; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
Il faut ſouffrir la faim; & coucher ſur la dure:
Eût-on plus de tréſors que n'en perdit Galet,

(2) *Perſe, Sat. V. vſ.* 132.

Mane piger ſterris; ſurge, inquit Avaritia, eia.
Surge. Negas? inſtat: ſurge, inquit, non queo.
Surge,
Quid agam? Rogitas, Saperdam advehe Ponto,
Caſtoreum, ſtupas, ebenum, thus, lubrica Goa,
Tolle recens primus piper è fitiente Camelo,
Verte aliquid, jura, &c.

N'avoir en ſa maiſon ni meubles ni Valet :
Parmi les tas de blé vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette égargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vétu,
Profitant d'un tréſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la ville.
Que faire ? Il faut partir, les matelots ſont prêts.
Ou ſi pour l'entraîner, l'argent manque d'attraits ;
Bien-tôt, l'Ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoye en furieux au milieu des hazards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Céſars ;
Et cherchant ſur la bréche une mort indiſcrette ;
De ſa folle valeur embellir la Gazette.
Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toûjours la vertu des Héros.
Quoi donc à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
Qui, cet écervelé qui mit l'Aſie en cendre ?
(3) Ce fougueux l'Angely qui de ſang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré ?
L'enragé qu'il étoit, né Roi d'une Province
Qu'il pouvoit gouverner en bon & ſage Prince,
S'en alla follement, & penſant être Dieu,
Courir comme un Bandi qui n'a ni feu ni lieu,
Et traînant avec ſoi les horreurs de la guerre,
De ſa vaſte folie emplir toute la terre.
Heureux ! ſi de ſon tems, pour cent bonnes raiſons,
La Macédoine eût eu des petites Maiſons,
Et qu'un ſage Tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens, enfermé de bonne heure.
Mais ſans nous égarer dans ces diſgreſſions ;
Traiter, comme Sénaut, toutes les paſſions ;

(3) *Lucain*, *Lib. X. vſ.* 20.
Illic Pellæi proles veſana Philippi
Felix prædo jacet.

Et les diſtribuant par claſſes & par titres;
Dogmatiſer en vers, & rimer par chapitres.
Laiſſons-en diſcourir la Chambre ou Goëffereau;
Et voïons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une police, obeït à des loix.
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans loix & ſans police,
Sans craindre Archers, Prevôt, ni ſupôt de Juſtice,
(4) Voit-on des loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir, vit-on dans ſa manie
Un Tigre en faction partager l'Hycarnie?
L'Ours a-t'il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il ſur les Vautours?
A-t'on vû quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre République.
* *Lïons contre Lions, Parens contre Parens,*
Combattre follement pour le choix des Tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal reſpecte ſa figure,
De ſa rage avec lui modére les accès,

(4) *Juvenal, Sat. XV. vſ.* 159.

Sed jam Serpentum major concordia: parcit
Cognatis maculis ſimilis fera. Quando Leoni
Fortior eripuit vitam Leo? quo nemore unquam
Expiravit Aper majoris dentibus Apri?
Indica Tigris agit rabida cum Tigride pacem
Perpetuam, ſævis inter ſe convenit Urſis.

* C'eſt une Parodie d'un endroit de *Cinna*, célébre Tragédie de *P. Corneille*.

Vit ſans bruit, ſans debats, ſans noiſes, ſans procès.
Un Aigle ſur un champ prétendant droit d'aubeine,
Ne fait point apeler un Aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de ſon ſac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuiſſance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'Audience;
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrès,
De ce burleſque mot n'a ſali ſes arrêts.
On ne connoît chez eux ni Placets, ni Requêtes;
Ni haut, ni bas Conſeil, ni Chambre des Enquêtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute ſûreté
Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'Homme ſeul, l'Homme ſeul en ſa fureur extrême
Met un brutal honneur à s'égorger ſoi-même:
C'étoit peu que ſa main conduite par l'enfer,
Eût paîtri le ſalpêtre, eût aiguiſé le fer;
Il falloit que ſa rage à l'Univers funeſte,
Allât encor de loix embroüiller un Digeſte;
Cherchât pour l'obſcurcir, des gloſes, des Docteurs,
Accablât l'équité ſous des monceaux d'Auteurs.
Et pour comble de maux aportât dans la France,
Des harangueurs du tems l'ennuyeuſe éloquence.
Doucement, diras-tu. Que ſert de s'emporter?
L'homme a ſes paſſions, on n'en ſçauroit douter;
Il a comme la mer ſes flots & ſes caprices;
Mais ſes moindres vertus balancent tous ſes vices.
N'eſt-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a meſuré les Cieux?
Dont la vaſte ſcience embraſſant toutes choſes,
A fouillé la nature, en a percé les cauſes?
Les animaux ont-ils des Univerſitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans, en Droit, en Médecine;
Endoſſer l'écarlatte, & ſe fourrer d'hermine?
Non ſans doute, & jamais chez eux un Médecin
N'empoiſonna les Bois de ſon art aſſaſſin:

Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux ſur les bancs d'une Ecole.
Mais ſans chercher au fond, ſi notre eſprit déçû
Sçait rien de ce qu'il ſçait, s'il a jamais rien ſçû,
Toi-même, réponds moi. Dans le ſiécle où nous ſommes,
Eſt-ce au pié du ſçavoir qu'on meſure les hommes ?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ?
Dit un pere à ſon fils dont le poil va fleurir ?
(5) Prens-moi le bon parti. Laiſſe-là tous les Livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt livres.
C'eſt bien dit. Va, tu ſçais tout ce qu'il faut ſçavoir.
Que de biens, que d'honneurs ſur toi s'en vont pleuvoir !
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes ſciences.
Prens au lieu d'un Platon le Guidon des Finances,
Sçache quelle Province enrichit les Traitans :
Combien le ſel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurci-toi le cœur. Sois Arabe, Corſaire,
Injuſte, violent, ſans foi, double fauſſaire.
Ne va point ſottement faire le généreux,
Engraiſſe-toi, mon fils, du ſuc des malheureux.
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez mériter la fortune.
Auſſi-tôt tu verras Poëtes, Orateurs,
Rhéteurs, Grammairiens, Aſtronomes, Docteurs,
Dégrader les Héros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs Dédicaces,

(5) *Horace dans l'Art Poëtique, vſ.* 325.
Romani pueri longis rationibus aſſem
Diſcunt in partes centum diviſere ; dicat
Filius Albini, ſi de quincunce remota eſt
Uncia, quid ſuperat ? Poteras dixiſſe triens. Eu,
Rem poteris ſervare tuam. Redit uncia, quid fit ?
Semis. At hæc animos ærugo & cura peculi
Cùm ſemel imbuerit, ſperamus carmina fingi
Poſſe, &c.

Te prouver à toi-même en Grec, Hébreu, Latin,
Que tu ſçais de leur art, & le fort & le fin.
(6) Quiçonque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage.
Il a ſans rien ſçavoir la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le mérite, le rang.
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt chéri des belles.
Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté;
Mais tout devient affreux avec la pauvreté:
C'eſt ainſi qu'à ſon Fils un Uſurier habile
Trace vers la richeſſe un route facile:
Et ſouvent tel y vient qui ſçait pour tout ſecret;
Cinq & quatre ſont neuf, ôtez deux, reſte ſept.
Après cela Docteur, va palir ſur la Bible;
Va marquer les écuëils de cette mer terrible.
Perce la ſainte horreur de ce Livre divin.
Confonds dans un Ouvrage & Luther & Calvin.
Débroüille des vieux tems les querelles célébres
Eclaircis des Rabins les ſçavantes ténébres.
Afin qu'en ta vieilleſſe un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs:
Et prenant déſormais un emploi ſalutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire;
Laiſſe-là Saint Thomas s'accorder avec Scot,
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'eſt qu'un Sot.
Un Docteur, diras-tu? Parlez de vous Poëte.

(6) *Horace, Lib. I. Ep. VI. 36.*
Scilicet, uxorem cum dote, fidèmque & amicos,
Et genus & formam regina pecunia donat,
Ac bene nummatum decorat Suadela, Venuſque.

C'eſt pouſſer un peu loin votre Muſe indiſcréte ;
Mais ſans perdre en diſcours le tems hors de ſaiſon,
L'Homme venez au fait, n'a-t'il pas la Raiſon ?
N'eſt ce pas ſon flambeau, ſon pilote fidèle ?
Oüi, Mais dequoi lui ſert, que ſa voix le rapelle,
Si ſur la foi des vents, tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écuëil, qu'il ne l'aille choquer ?
Et que ſert à Cotin la raiſon qui lui crie,
N'écris plus guéris-toi d'une vaine furie ;
Si tous ces vains conſeils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
(7) Tous les jours de ſes vers, qu'à grand bruit il recite,
Il met chez lui voiſins, parens, amis en fuite.
Car lorſque ſon démon commence à l'agiter,
Tout, juſqu'à ſa ſervante, eſt prêt à deſerter.
Un âne pour le moins inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide, obéït ſans murmure :
Ne va point follement de ſa bizarre voix,
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les Bois.
Sans avoir la raiſon il marche ſur ſa route.
L'Homme ſeul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute,
Réglé par ſes avis fait tout à contre-tems,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon ni ſens.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige,
Sans raiſon il eſt gai, ſans raiſon il s'afflige,
Son eſprit au hazard aime, évite, pourſuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éléve, détruit.
Et voit-on comme lui, les Ours, ni les Panthères,
S'effrayer ſottement de leurs propres chimères,
Plus de douze attroupez craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air,
Jamais l'Homme, dis-moi, vit-il la bête fole
Sacrifier à l'Homme, adorer ſon Idole,

(7) *Horace dans ſon Art Poëtique, vſ.* 474.
Indoctum doctumque fugata recitator acerbus.

Lui

Lui venir, comme au Dieu des saisons & des vents ;
Demander à genoux, la pluye, ou le beau tems ?
Non. Mais cent fois la Bête a vû l'Homme hypocondre,
Adorer le métal que lui-même il fit fondre :
(8) A vû dans un païs les timides mortels
Trembler aux pieds d'un Singe assis sur leur autels :
Et sur les bords du Nil, les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles.
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux ?
Que peut servir ici l'Egypte & ses faux Dieux ?
Quoi ? me prouverez-vous par ce discours profane,
Que l'homme, qu'un Docteur est au-dessous d'un âne ?
Un âne le joüet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux ;
Dont le nom seul en soi comprend une Satire ?
Oüi d'un âne ; & qu'a-t'il qui nous excite à rire ?
Nous nous mocquons de lui, mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour :
Si pour nous réformer, le Ciel prudent & sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage :
Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il se dit tout bas,
Ah ! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas ?
Et que peut-il penser, lorsque dans une ruë,
Au milieu de Paris il proméne sa vûë :
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez ?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,
Courir chez un malade un assassin en housse :
Qu'il trouve de Pédans un escadron touré :
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :

[8] *Juvénal commence ainsi sa XV. Satire.*

Quis nescit, Volusi Bithynice qualia demens
Ægyptus portenta colat ? Crocodilon adorat
Pars hæc : illa pavet saturam serpentibus Ibin.
Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci.

Ou qu'il voit la Juſtice en groſſe compagnie,
Mener tuer un homme avec cérémonie ?
Que penſe-t'il de nous, lorſque ſur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi ;
Lorſqu'il entend de loin, d'une gueule infernale
La Chicane en fureur mugir dans la Grand'Sale?
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiſſiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers ?
O ! que ſi l'âne alors, à bon droit miſanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au tems d'Eſope !
De tous côtez, Docteur, voyant les hommes foux
Qu'il diroit de bon cœur, ſans être jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecoüant la tête,
Ma foi, non plus que nous l'Homme n'eſt qu'une bête !

SATIRE IX.

C'Eſt à vous, mon Eſprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis celer.
Aſſez & trop long-tems ma lâche complaiſance
De vos jeux criminels a nourri l'inſolence.
Mais puiſque vous pouſſez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir dans vos libres caprices
Diſcourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du mérite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon au Docteurs,
Qu'étant ſeul à couvert des traits de la ſatire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi qui dans le fond ſçais bien ce que j'en crois :
Qui conte tous les jours vos défauts par mes doigts :
Je ris, quand je vous vois ſi foible & ſi ſtérile,
Prendre ſur vous le ſoin de réformer la ville,

Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordant
Qu'une femme en furie, ou * Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrette,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte?
Sentiez-vous, dites moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pû souffler une si folle audace?
Phébus a-t'il pour vous aplani le Parnasse?
(1) Et ne sçavez-vous pas, que sur ce Mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure?
(2) Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours, tout le fruit de vos veilles;
Osez chanter du Roi les augustes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain votre Muse animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Discorde étouffée*,
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts*,

* Fameux Avocat, & très-mordant.

(1) *Horace dans l'Art Poëtique, vs.* 372.
Mediocribus esse Poëtis
Non homines, non Dî; non concessere columnæ.

(2) *Horace, Lib. II. Sat. I. vs.* 10.
Aut si tantus amor scribendi te rapit, aude
Cæsaris invicti res dicere, multa laborum
Præmia laturus. Pater optime, vires
Deficiunt, &c.

Et le Belge effrayé fuyant ſur ſes ramparts. *
Sur un ton ſi hardi, ſans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homére;
[3] Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard,
Que l'amour de blâmer fit Poëte par art;
Quoi qu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus ſûr eſt pour nous, de garder le ſilence.
Un Poëme inſipide & ſottement flâteur
Deshonore à la fois le Héros & l'Auteur;
Enfin de tels projets paſſent notre foibleſſe.
Ainſi parle un eſprit languiſſant de moleſſe,
Qui ſous l'humble dehors d'une reſpect affecté,
Cache le noir venin de ſa malignité.
Mais duſſiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,
Que d'aller ſans raiſon, d'un ſtile peu Chrétien,
Faire inſulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un Livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le Libraire?
Vous vous flâtez peut-être en votre vanité:
D'aller comme un Horace à l'immortalité:
Et déja vous croyez, dans vos rimes obſcures,
Aux Saumaizes futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains d'abord ſi bien reçûs,
Sont de ce fol eſpoir honteuſement déçûs?
Combien pour quelques mois, ont vû fleurir leur Livre,
Dont les vers en paquet ſe vendent à la livre?
Vous pourrez voir un tems vos écrits eſtimez,
Courir de main en main par la ville ſemez:
Puis de là tout poudreux, ignorez ſur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre.

* Cette Satire a été faite dans le tems que le Roi prit Lille en Flandres.

(3) *Juvénal, Sat. I. vſ. 79.*
Si natura negat, facit indignatio verſum,
Qualemcumque poteſt, quales ego vel Cluvienus.

Ou de trente feüillets réduits peut-être à neuf,
Parer demi rongez les rebords du Pont-Neuf;
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des Laquais & des Pages,
Et souvent dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard! *
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public, & la haine des Sots?
Quel démon vous irrite, & vous porte à médire?
Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire?
Laissez mourir un Fat dans son obscurité.
Un Auteur ne peut-il pourrir en sureté?
Le Jonas ** inconnu sèche dans la poussiére,
Le David imprimé n'a point vû la lumiére.
Le Moyse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il? ceux qui sont morts, sont morts;
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs niches
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?

* Fameux Chantre du Pont-Neuf, dont on vante encore les chansons.

** Poëme Héroïque qui n'a point réüssi, non plus que le David ni le Moyse.

Ce qu'ils font vous ennuïe. O le plaiſant détour !
Ils ont bien ennuïé le Roi, toute la Cour,
Sans que le moindre édit, ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou ſuprimé la rime.
Ecrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coutume,
Peut conduire un Héros au dixiéme volume.
Delà vient que Paris voit chez lui de tout tems,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans :
Et n'a point de portail, où juſques aux corniches
Tous les piliers ne ſoient envelopez d'Affiches.
Vous ſeul plus dégoûté, ſans pouvoir & ſans nom
Viendrez régler les droits, & l'état d'Apollon.
Mais vous qui rafinez ſur les écrits des autres,
De quel œil penſez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'eſt rien en ce tems à couvert de vos coups;
Mais ſçavez-vous auſſi, comme on parle de vous ?
(4) Gardez-vous, dira l'un, de cet eſprit critique :
On ne ſçait bien ſouvent quelle mouche le pique :
Mais c'eſt un jeune Fou qui ſe croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne point aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de ſa cervelle.
Jamais dans le Barreau trouva-t'il rien de bon ?
Peut-on ſi bien prêcher qu'il ne dorme au ſermon ?
Mais lui qui fait ici le Régent du Parnaſſe,
N'eſt qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.

(4) *Horace, Sat. IV. Lib. 1. vſ. 34.*
Fœnum habet in cornu, longè fuge. Dummodo riſum
Excuriat ſibi, non hic cuiquam parcet amico.
Ce que Régnier *a imité de cette maniére, Sat XII.*
Fuyez ce médiſant,
Fâcheuſe eſt ſon humeur, ſon parler eſt cuiſant.
Quoi, Monſieur, n'eſt-ce pas cet homme à la Satire,
Qui perdroit ſon ami plûtôt qu'un mot pour rire.

Avant lui Juvénal avoit dit en Latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime.
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime :
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces Auteurs : mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance toute entiére,
Iroit la tête en bas rimer dans la riviére.
Voilà comme on vous traite : & le monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.
En vain quelque Rieur prenant votre défenſe,
Veut faire au moins de grace adoucir la ſentence.
Rien n'apaiſe un Lecteur toûjours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t'il ſans ceſſe eſſuyer des querelles ?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer ?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon eſprit, ce n'eſt plus raillerie :
Dites... Mais, direz-vous, Pourquoi cette furie ?
Quoi ? pour un maigre Auteur, que je gloſe en paſſant,
Eſt-ce un crime après tout, & ſi noir & ſi grand ?
Et qui voyant un Fat s'aplaudir d'un ouvrage,
Où la droite raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-tôt : *L'impertinent Auteur !*
L'ennuyeux Ecrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?
Eſt-ce donc-là médire ou parler franchement ?
Non, non, la médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel ſecret myſtére,
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtére,
Alidor, dit un Fourbe, *il eſt de mes amis.*
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fût Commis.
C'eſt un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.

Voilà joüer d'adreſſe, & médire avec art ;
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance ;
Fuit ce ton radouci que prend la médiſance.
Mais de blâmer des vers durs ou languiſſans,
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens,
De railler d'un plaiſant qui ne ſçait pas nous plaire ;
C'eſt ce que tout lecteur eût toûjours droit de faire.
Tous les jours à la Cour, un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Taſſe, à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le hola ;
Peut aller au Parterre attaquer * Attila ;
Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigoths tous les vers de Corneille.
Il n'eſt valet d'Auteur, ni copiſte à Paris,
Qui la balance en main ne péſe les écrits.
Dès que l'impreſſion fait éclore un Poëte :
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.
Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tout ſeuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux dans une humble préface,
Au Lecteur qu'il ennuïe, a beau demander grace ;
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire ?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire ?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître ;
Et ſouvent, ſans ces Vers qui les ont fait connoître ;
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſçauroit ſans moi que Cotin a prêché ?
La Satire ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre :
C'eſt une ombre au tableau qui lui donne du luſtre ;
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi ;

* Tragédie de P. Corneille.

Et tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moi.
Il a tort, dira l'un, *Pourquoi faut-il qu'il nomme ?*
Attaquer Chapelain ! ah ! c'eſt un ſi bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai s'il m'eût crû, qu'il n'eut point fait de Vers.
Il ſe tuë à rimer. Que n'écrit-il en Proſe ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?
En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtile affreux,
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma Muſe en l'attaquant, charitable & diſcréte,
Sçait de l'homme d'honneur diſtinguer le Poëte ;
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité,
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincére,
On le veut, j'y ſouſcrits, & ſuis prêts de me taire.
Mais que pour un modèle on montre ſes écrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits :
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire ;
(5) Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier,
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roſeaux, par un nouvel organe,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit
Pétrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit ?
Quand un Livre au Palais ſe vend & ſe débite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon mérite :
Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier :
Le dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier ?
En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le Public révolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lorſque Chapelain met un œuvre en lumiére,

(5) *Perſe, Sat. I. vſ.* 119.
Mens mutire nefas, nec clam, nec cum ſcrobe ? Nuſquam
Hic tamen infodiam, Vidi, vidi, ipſe libelle,
Auriculus Aſini Midas rex habet.

Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniére. *
En vain il a reçû l'encens de mille Auteurs.
Son Livre en paroiſſant dément tous ſes flâteurs:
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phébus deſavouë,
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe Allemande en François,
Mais laiſſons Chapelain pour la derniére fois.
La Satire, dit-on, eſt un Métier funeſte,
Qui plaît à quelques gens, & choque tout le reſte,
La ſuite en eſt à craindre, en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaiſirs, dont l'apas vous abuſe;
A de plus doux emplois occupez votre Muſe:
Et laiſſez à Feüillet ** réformer l'Uuivers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phraſes de Malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe;
Délivrer de Sion le peuple gémiſſant;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croiſſant;
Et paſſant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées*?
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet aſſis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des ſottiſes champêtres?
Faudra-t'il de ſang froid, & ſans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par métaphore?
Je laiſſe aux doucereux ce langage affecté,
Où s'endort un eſprit de moleſſe hébêté.
La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détromper les eſprits des erreurs de leur tems.

* Auteur qui a écrit contre Chapelain.
** Fameux Prédicateur, fort outré dans ſes Prédications.

Elle ſeule bravant l'orgueïl & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire pâlir le vice,
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raiſon des attentats d'un ſot.
(6) C'eſt ainſi que Lucile apuïé de Lélie,
Fit juſtice en ſon tems des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le ſel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'eſt elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut ſuivre,
M'inſpira dès quinze ans la haine d'un ſot livre,
Et ſur ce Mont fameux où j'oſai la chercher,
Fortifia mes pas & m'aprit à marcher.
C'eſt pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes Vers les maux qu'ils ont commis.
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtile.
Je le déclare donc. Quinaut eſt un Virgile.
Pradon comme un ſoleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ſes Sermons traînant toute la Terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à ſa Chaire,
Saufal eſt le Phénix des Eſprits relevez:
Perrin... Bon, mon Eſprit, courage, pourſuivez:
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie,
Va prendre encor ces Vers pour une raillerie?
Et Dieu ſçait, auſſi-tôt que d'Auteurs en courroux,
Que de rimeurs bleſſez s'en vont fondre ſur vous.

(6) *Perſe, pour s'excuſer de ce qu'il faiſoit des Satires, Sat. I. vſ.* 114.

Secuit Lucilius urbem,
Te Lupe, Te Muri, & genuinum fregit in illis.
Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, &c.

Voyez un paſſage d'Horace là-deſſus, cité ſur la Satire VII.

Vous les verrez bien-tôt féconds en impoſtures,
Amaſſer contre vous des Volumes d'injures,
Traiter en vos Ecrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos Ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages;
Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni Foi, ni Loi.
Mais quoi? répondrez-vous: Cotin nous peut-il nuire?
Et par ſes cris enfin que ſçauroit-il produire?
Interdire à mes Vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux penſions où je ne prétends pas?
Non, pour loüer un Roi, que tout l'Univers loüe,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénouë,
Et ſans eſpérer rien de mes foibles Ecrits,
L'honneur de le loüer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toûjours ſage dans mes caprices,
De ce même pinceau, dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'Auteurs tant de Sots revêtus,
Lui marquer mon reſpect & tracer ſes vertus.
Je vous croi, mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut.... Quoi? Je m'entends. Mais encor à Taiſez-vous.

AU LECTEUR.

VOICI enfin la Satire qu'on me demande depuis ſi long-tems. Si j'ai tant tardé à la mettre au jour, c'eſt que j'ai été bien aiſe qu'elle ne parût qu'avec la nouvelle Edition qu'on faiſoit de mon Livre, où je voulois qu'elle fût inſérée. Pluſieurs de mes amis à qui je l'ai luë, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, & ont publié que c'étoit la meilleure de mes Satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaiſir. Je connois le Public. Je ſçai que naturellement il ſe révolte contre ces loüanges outrées qu'on donne aux Ouvrages avant qu'ils ayent paru; & que la plûpart des Lecteurs ne liſent ce qu'on leur a élevé ſi haut, qu'avec un deſſein formé de le rabaiſſer.

Je déclare donc que je ne veux point profiter de ces diſcours avantageux, & non-ſeulement je laiſſe au Public ſon jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon Ode ſur Namur, d'exercer auſſi contre ma Satire toute la rigueur de leur critique. J'eſpére qu'ils le feront avec le même ſuccès: & je puis les aſſurer que tous leurs diſcours ne m'obligeront point à rompre l'eſpéce de vœu que j'ai fait de ne jamais défendre mes Ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots & les ſyllabes. Je ſçaurai fort bien ſoutenir contre les Cenſeurs, Homére, Horace, Virgile, & tous ces autres grands Perſonnages dont j'admire les écrits: mais pour mes écrits que je n'admire point, c'eſt à ceux qui les aprouveront à trouver des raiſons pour les défendre. C'eſt tout l'avis que j'ai à donner ici au Lecteur.

La bienſéance néanmoins voudroit, ce me ſemble, que je fiſſe ici quelque excuſe au beau Sexe,

de la liberté que je me ſuis donnée de peindre ſes vices. Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma Satire ſont ſi générales, que bien loin d'aprehender que les Femmes s'en offenſent, c'eſt ſur leur aprobation & ſur leur curioſité que je fonde la plus grande eſpérance du ſuccès de mon Ouvrage. Une choſe au moins dont je ſuis certain qu'elles me loüeront, c'eſt d'avoir trouvé moyen, dans une matiére auſſi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laiſſer échaper un ſeul mot qui pût bleſſer le moins du monde la pudeur. J'eſpére donc que j'obtiendrai aiſément ma grace, & qu'Elles ne ſeront pas plus choquées des prédications que je fais contre leurs défauts dans cette Satire, que des Satires que les Prédicateurs font tous les jours en Chaire contre ces mêmes défauts.

SATIRE X.

ENfin bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il eſt donc vrai, dans peu tu te maries;
Sur l'argent, c'eſt tout dire, on eſt déja d'accord ?
Ton Beaupere futur vuide ſon coffre fort :
Et déja le Notaire a, d'un ſtile énergique,
Griffonné de ton joug l'inſtrument authentique.
C'eſt bien fait. Il eſt tems de fixer tes deſirs.
Ainſi que ſes chagrins l'Hymen a ſes plaiſirs.
Quelle joïe en effet, quelle douceur extrême!
De ſe voir careſſer d'une Epouſe qu'on aime :
De s'entendre apeler *petit Cœur*, ou *mon Bon*,
De voir au tour de ſoi croître dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles voix d'une agréable Mere,
De petits Citoyens dont on croit être Pere!
Quel charme! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſi-tôt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'aparence,
Et ſouvent de douleur ſe pâmer par avance.
Car tu ne ſeras point de ces jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis-qu'une Epouſe à leurs yeux ſe deſole,
Penſent toûjours qu'un autre en ſecret la conſole.
Mais quoi, je vois déja que ce diſcours t'aigrit.
Charmé de Juvénal, * & plein de ſon eſprit
Venez-vous, diras-tu, dans une piéce outrée,
(1) Comme lui nous chanter ; ** *Que dès le tems de Rhée*

* Juvénal a fait une Satire contre les Femmes, qui eſt ſon plus bel Ouvrage.

(1) *Juvénal, Sat. VI.* 23.
Omne aliud crimen mox ferrea protulit ætas,
Viderunt primos argentea ſecula mœchos.

** Paroles du commencement de la Satire de Juvénal.

La Chaſteté déja, la rougeur ſur le front,
Avoit chez les Humains reçû plus d'un affront :
Qu'on vit avec le fer naître les injuſtices,
L'Impiété, l'Orgueil, & tous les autres Vices,
Mais que la bonne Foi dans l'amour conjugal
N'alla point juſqu'au tems du troiſiéme Métal ?
Ces mots ont dans ſa bouche un emphaſe admirable :
Mais je vous dirai, moi, ſans alléguer la fable,
Que ſi ſous Adam même & loin avant Noé,
Le vice audacieux des Hommes avoué
A la triſte Innocence en tous lieux fit la guerre.
Il demeura pourtant de l'honneur ſur la Terre :
Qu'aux tems les plus féconds en Phrynez, en Laïs ;
Plus d'une Pénélope honora ſon païs ;
Et que même aujourd'hui, ſur ces fameux modèles,
On peut trouver encor quelques Femmes fidèles.
Sans doute ; & dans Paris, ſi je ſçai bien compter,
Il en eſt juſqu'à trois, que je pourrois citer.
Ton Epouſe dans peu ſera la quatriéme.
Je le veux croire ainſi : Mais la Chaſteté même
Sous ce beau nom d'épouſe entra-t'elle chez toi ;
De retour d'un voyage, en arrivant, croi moi,
Fais toûjours du logis avertir la Maîtreſſe.
Tel parti tout baigné des pleurs de ſa Lucréce ;
Qui faute d'avoir pris ce ſoin judicieux,
Trouva. Tu ſçais.... Je ſçai que d'un conte odieux ;
Vous avez comme moi ſali votre mémoire.
Mais laiſſons-là, dis-tu, Joconde & ſon Hiſtoire.
Du projet d'un Hymen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
Et mis ſur la ſellette aux pieds de la Critique,
Je voi bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit
J'ai trop bien profité, pour n'être pas inſtruit
A quels diſcours malins le Mariage expoſe :
Je ſçai, que c'eſt un texte où chacun fait ſa gloſe :
Que de Maris trompez, tout rit dans l'Univers ;
Epigrammes, Chanſons, Rondeaux, Fable en vers.

Satire, Comédie, & ſur cet e matiére.
J'ai vû tout ce qu'ont fait la Fontaine & Moliére,
J'ai lû tout ce qu'ont dit Villon, & Saint-Gelais,
Arioſte, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recuëils de Satires naïves
Des malices du Sexe immortelles archives.
Mais, tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu;
Que de ces contes vains le Monde entretenu
N'en a pas de l'Hymen moins vû fleurir l'uſage?
Que ſous ce joug moqué tout à la fin s'engage;
Qu'à ce commun filet les Railleurs même pris
Ont été très-ſouvent de commodes Maris:
Et que pour être heureux ſous ce joug ſalutaire
Tout dépend en un mot du bon choix qu'on ſçait faire.
Enfin, il faut ici parler de bonne foi,
Je vieillis; & ne puis regarder ſans effroi,
Ces Néveux affamez, dont l'importun viſage
De mon bien à mes yeux fait déja le partage.
Je croi déja les voir, au moment annoncé
Qu'à la fin, ſans retour, leur chér Oncle eſt paſſé;
Sur quelques pleurs forcez qu'ils auront ſoin qu'on voye,
Se faire conſoler du ſujet de leur joye.
Je me fais un plaiſir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les deſoler;
Et, trompant un eſpoir pour eux ſi plein de charmes;
Arracher de leurs yeux de véritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? Soit foibleſſe, ou raiſon,
Je ſuis las de me voir les ſoirs en ma maiſon
Seul avec des Valets ſouvent voleurs & traîtres,
Et toûjours à coups ſûr ennemis de leurs Maîtres.
Je ne me couche point, qu'auſſi-tôt dans mon lit
Un ſouvenir fâcheux n'aporte à mon eſprit
Ces Hiſtoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut groſſir ſes Chroniques.
Depoüillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naiſſons, nous vivons pour la Société,

A nous-mêmes livrez dans une ſolitude
Notre bonheur bien-tôt fait notre inquiétude,
Et ſi, durant un jour, notre premier Ayeul,
Plus riche d'une côte avoit vécu tout ſeul,
Je doute, en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abréger la journée.
N'allons donc point ici réformer l'Univers,
Ni par de vains diſcours, & de frivoles vers,
Etalant au Public notre miſantropie,
Cenſurer le lien le plus doux de la vie.
Laiſons-là, croyez moi, le monde tel qu'il eſt.
L'Hymenée eſt un joug, & c'eſt ce qui m'en plaît.
L'Homme en ſes paſſions toûjours errant ſans guide,
A beſoin qu'on lui mette & le mors & la bride.
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte.
Ha bon! voilà parler en docte Janſéniſte!
Alcippe, & ſur ce point ſi ſçavamment touché,
Deſmares, * dans ſaint Roch, n'auroit pas mieux prêché.
Mais c'eſt trop t'inſulter. Quittons la raillerie,
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre ici l'Hymen en ſon beau jour,
Entens-donc: & permets que je prêche à mon tour.
L'Epouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t'on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux loix de ſon devoir régle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſurer, qu'invincible aux plaiſirs
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiére innocence?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opéra,
De quel air penſe-tu, que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Héros à voix luxurieuſe?
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,

* Le Pere Deſmares, fameux Prédicateur.

Ces doucereux Renauds, ces inſenſez Rolands;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même:
Qu'on ne ſçauroit trop-tôt ſe laiſſer enflammer:
Qu'on n'a reçû du Ciel un cœur que pour aimer?
Et tous ces lieux communs de Morale lubrique
Que Lully réchauffa des ſons de ſa muſique.
Mais de quels mouvemens en ſon cœur excitez
Sentira-t'elle alors tous ces ſens agitez?
Je ne te réponds pas, qu'au retour moins timide
Digne Ecoliére enfin d'Angélique & d'Armide,
Elle n'aille à l'inſtant, pleine de ces doux ſons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
Supoſons toutefois, qu'encor fidèle & pure
Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure.
Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'entrainer,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toûjours ferme aux bords du précipice
Elle pourra marcher ſans que le pied lui gliſſe?
Que toûjours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolâtre amas de jeunes Séducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes Amans ſous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petis ſoins permis?
Puis bien-tôt en grand eau ſur le fleuve de Tendre
Naviger à ſouhait, tout dire, tout entendre.
Et ne préſume pas que Vénus, ou Satan
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman;
Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte toûjours attire une autre chûte.
L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords.
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en eſt dehors.
Peut-être avant deux ans ardente à te déplaire,
Epriſe d'un Cadet, yvre d'un Mouſquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,

Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans;
De Phédre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z... & Meſſalinne:
Conter pour grands exploits vingt hommes ruïnez;
Bleſſez, battus pour elle, & quatre aſſaſſinez;
Trop heureux, ſi toûjours femme deſordonnée,
Sans meſure & ſans régle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aiſez à ramaſſer,
Elle t'aquiert au moins un droit pour la chaſſer.
Mais que deviendra-tu ? ſi folle en ſon caprice
N'aimant que le ſcandale & l'éclat dans le vice;
Bien moins pour ſon plaiſir, que pour t'inquiéter;
Au fond peu vicieuſe elle aime à coqueter ?
Entre nous, verras-tu, d'un eſprit bien tranquille;
Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville ?
Tout hormis toi, chez toi, rencontre un doux accuëil;
L'un eſt payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'eſt que pour toi ſeul qu'elle eſt fiére & chagrine,
Aux autres elle eſt douce, agréable & badine:
C'eſt pour eux qu'elle étale l'or & le brocard,
Que chez toi ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſçavante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa chambre, croi moi, n'entre point tout le jour,
Si tu veux poſſéder ta Lucréce à ton tour;
Attens, diſcret Mari, que la belle en cornette
Le ſoir ait étalé ſon teint ſur la toillette,
Et dans quatre mouchoirs de ſa beauté ſalis.
En voye au Blanchiſſeur ſes roſes & ſes lys.
Alors tu peux entrer: mais ſage en ſa preſence
Ne va pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord l'argent en main paye, & vîte & comptant;
Mais non, fais mine un peu d'en être mécontent;
Pour la voir auſſi-tôt de douleur opreſſée
Déplorer ſa vertu ſi mal récompenſée:

Un mari ne veut pas fournir à ſes beſoins ;
Jamais Femme après tout a-t'elle coûté moins ?
A cinq cens loüis d'or tout au plus chaque année,
Sa depenſe en habits n'eſt-elle pas bornée ?
Que répondre ; Je voi, qu'à de ſi juſtes cris
Toi-même convaincu déja tu t'attendris,
Tout prêt à la laiſſer, pourvû qu'elle s'apaiſe,
Dans ton coffre à pleins ſacs puiſer tout à ſon aiſe,
A quoi bon en effet t'allarmer de ſi peu ?
Hé que ſeroit-ce donc, ſi le Démon du jeu
Verſant dans ſon eſprit ſa ruïneuſe rage :
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voyois tous tes biens au ſort abandonnez
Devenir le butin d'une pique ou d'un ſonnez ?
Le doux charme pour toi ! de voir chaque journée
De nobles champions ta Femme environnée,
Sur une table longue & façonnée exprès,
D'un Tournoi de baſſette ordonner les aprêts :
Ou, ſi par un Arrêt la groſſiére Police
D'un jeu ſi néceſſaire interdit l'exercice,
Ouvrir ſur cette table un champ au Lanſquenet,
Ou promener trois dez chaſſez de ſon cornet :
Puis ſur une autre table, avec un air plus ſombre,
S'en aller méditer une vole au jeu d'hombre,
S'écrier ſur un as mal à propos jetté,
Se plaindre d'un Gâno qu'on n'a point écouté ;
Ou, querellant tous bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Bête gémir d'un Roi venu ſans garde.
Chez elle en ces emplois, l'aube du lendemain
Souvent la trouve encore les cartes à la main.
Alors pour ſe coucher, les quittant non ſans peine,
Elle plaint le malheur de la nature humaine
Qui veut qu'en un ſommeil, où tout s'enſevelit,
Tant d'heures ſans joüer ſe conſomment au lit.
Toutefois en partant la troupe la conſole,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'eſt ainſi qu'une Femme en doux amuſemens
Sçait du tems qui s'envôle employer les momens :

C'eſt ainſi que ſouvent par une Forcenée,
Une triſte famille à l'hôpital traînée,
Voit ſes biens en décret ſur tous les murs écrits,
De ſa déroute illuſtre effrayer tout Paris.
Mais que plûtôt ſon jeu mille fois te ruïne,
Que ſi la famélique & honteuſe Lézine,
Venant mal à propos la ſaiſir au collet,
Elle te réduiſoit à vivre ſans valet,
Comme ce Magiſtrat de hideuſe mémoire
Dont je veux bien ici te crayonner l'hiſtoire.
Dans la Robe on vantoit ſon illuſtre Maiſon.
Il étoit plein d'eſprit, de ſens, & de raiſon,
Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe
De ces vertus en lui ravaloit la nobleſſe.
Sa table toutefois, ſans ſuperfluité,
N'avoit rien que d'honnête en ſa frugalité:
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolûre
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin, que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſuccroît une mule encor ſe nourriſſoit.
Mais cette ſoif de l'or qui le brûloit dans l'ame,
Le fit enfin ſonger à choiſir une Femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé,
Le fit dans une avare & ſordide famille
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille,
Et ſans trop s'enquérir d'où la Laide venoit,
Il ſçût, ce fut aſſez, l'argent qu'on lui donnoit;
Rien ne le rebuta, ni ſa vûë éraillée,
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée;
Et trois cens mille francs avec elle obtenus
La firent à ſes yeux plus belle que Vénus;
Il l'épouſe, & bien-tôt ſon Hôteſſe nouvelle
Le prêchant, lui fit voir, qu'il étoit au prix d'elle,
Un vrai diſſipateur, un parfait débauché.
Lui-même le ſentit, reconnut ſon péché,
Se confeſſa prodigue, & plein de repentance
Offrit ſur ſes avis de régler ſa dépenſe.

Auſſi-tôt de chez eux tout rôti diſparut :
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut :
Les deux chevaux, la mule au marché s'envolérent,
Deux grands Laquais à jeun ſur le ſoir s'en allérent,
De ces coquins déja l'on ſe trouvoit laſſé,
Et pour n'en plus revoir le reſte fut chaſſé.
Deux Servantes déja largement ſoufflétées
Avoient à coup de pied deſcendu les montées,
En ce voyant enfin hors de ce triſte lieu
Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux valet reſtoit, ſeul chéri de ſon Maître,
Que toûjours il ſervit, & qu'il avoit vû naître,
Et qui de quelque ſomme amaſſée au bon tems
Vivoit encor chez eux partie à ſes dépens.
Sa vûë embarraſſoit ; il fallut s'en défaire :
Il fut de la maiſon chaſſé comme un Corſaire.
Voilà nos deux Epoux, ſans valets, ſans enfans ;
Tous ſeuls dans leur logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine :
On condamna la cave, on ferma la cuiſine :
Pour ne s'en point ſervir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on ſequeſtra le bois.
L'un & l'autre dèſlors vécut à l'avanture
Des preſens, qu'à l'abri de la Magiſtrature,
Le Mari quelquefois des Plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la Femme aux voiſins excroquoit.
Mais pour bien mettre ici leur craſſe en tout ſon luſtre,
Il faut voir du logis ſortir ce Couple illuſtre:
Il faut voir le Mari tout poudreux, tout ſoüillé:
Couvert d'un vieux Chapeau de cordon dépoüillé,
Et de ſa robe, en vain de piéces rajeunie,
A pié dans les ruiſſeaux trainant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De piéces, de lambeaux, de ſales guenillons,
De chiffons ramaſſez dans la plus noire ordure,
Dont la Femme aux bons jours compoſoit ſa parure,

Décrirai-je ſes bas en trente endroits percez,
Ses ſouliers grimaſſans vingt fois rapetaſſez,
Ses coëffes, d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux maſque pelé, preſque auſſi hideux qu'Elle ?
Peindrai-je ſon jupon bigarré de Latin,
Qu'enſemble compoſoient trois Thèſes de ſatin,
Preſent qu'en un procès ſur certain privilége
Firent à ſon Mari les Régens d'un Collége ;
Et qui ſur cette jupe à maint Rieur encor
Derriére elle faiſoit dire, *Argumentabor* ?
Mais peut-être j'invente une fable frivole.
Démens donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourvû,
Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vû.
Vingt ans j'ai vû ce Couple uni du même vice
A tous mes Habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'eſpérance entrérent,
De cette triſte vie enfin les délivrérent.
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux
Dont l'Hymen ait jamais uni deux malheureux.
Ce recit paſſe un peu l'ordinaire meſure.
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure,
Peut-il dans la Satire occuper moins de mots ?
Chacun ſçait ſon métier. Suivons notre propos :
Nouveau Prédicateur aujourd'hui je l'avouë,
Ecolier, ou plûtôt ſinge de Bourdaloüe,
Je me plais à remplir mes ſermons de portraits.
En voilà déja trois peints d'aſſez heureux traits,
La Femme ſans honneur, la Coquette, & l'Avare.
Il faut y joindre encor la revêche Bizarre,
Qui ſans ceſſe, d'un ton par la colére aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle,
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t'elle un moment reſpirer ſon Epoux ?

Ses

Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux,
Et ſur le ton grondeur, lorſqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue:
Ma plume ici traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie;
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouſe nourrie,
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr:
Mais eût-elle ſuccé la raiſon dans Saint Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de femme extravagante?
Combien n'a-t'on point vû de belles aux doux yeux,
Avant le mariage, Anges ſi gracieux,
Tout-à-coup ſe changeans en Bourgeoiſes ſauvages,
Vrais Démons, aporter l'Enfer dans leurs ménages,
Et découvrans l'orgueil de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontagne altiére aſſervir leurs Maris?
Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouſe
Penſe-tu ſi jamais elle devient jalouſe,
Que ſon ame livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la raiſon encore écoute les leçons?
Alors Alcippe, alors, tu verras de ſes œuvres.
Réſous-toi, pauvre Epoux, à vivre de couleuvres,
A la voir tous les jours dans ſes fougueux accès,
A ton geſte, à ton rire intenter un procès:
Souvent de ta maiſon gardant les avenuës,
Les cheveux hériſſez, t'attendre au coin des ruës:
Te trouver en des lieux de vingt portes fermez;
Et par tout où tu vas, dans ſes yeux enflammez,
T'offrir, non pas d'Iſis la tranquile Euménide,*
Mais la vraïe Alecto peinte dans l'Enéïde,
Un tiſon à la main chez le Roi Latinus,
Soufflant ſa rage au ſein d'Amate & de Turnus.
Mais quoi? je chauſſe ici le cothurne Tragique:
Reprenons au plûtôt le brodequin Comique,

* Furie dans l'Opéra d'Iſis, qui demeura preſque cinq jours à ne rien faire.

Et d'objets moins affreux ſongeons à te parler.
Dis-moi donc, laiſſant-là cette Folle heurler,
T'accommode-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui dans leurs vains chagrins ſans mal toûjours malades,
Se font des mois entiers ſur un lit effronté
Traiter d'une viſible & parfaite ſanté,
Et douze fois par jour dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance?
Quel ſujet dira l'un, peut donc ſi fréquemment
Mettre ainſi cette Belle aux bords du monument?
La Parque raviſſant ou ſon fils ou ſa fille,
A-t'elle moiſſonné l'eſpoir de ſa famille:
Non: il eſt queſtion de réduire un Mari
A chaſſer un Valet dans la maiſon chéri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop ſçû lui déplaire;
Ou de rompre un voyage utile & néceſſaire,
Mais qui la priveroit huit jours de ſes plaiſirs,
Et qui loin d'un Galant objet de ſes deſirs....
O! que pour la punir de cette Comédie,
Ne lui vois-je une vraïe & triſte maladie!
Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,
Courtois & Denyau mandez à ſon ſecours,
Digne ouvrage de l'Art dont Hypocrate traite,
Lui ſçauront bien ôter cette ſanté d'Athléte:
Pour conſumer l'humeur qui fait ſon embonpoint,
Lui donner ſagement le mal qu'elle n'a point,
Et fuyant * de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
Dieu veüille avoir ſon ame, & nous délivre d'eux:
Pour moi, grand ennemi de leur art hazardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuſe.
Mais à quels vains diſcours eſt-ce que je m'amuſe?
Il faut ſur des ſujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton eſprit & tes yeux.

* Premier Médecin de Loüis XIV.

(2) Qui s'offrira d'abord? Bon, c'eſt cette Sçavante
Qu'eſtime Roberval, & que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble & le teint ſi terni?
C'eſt que ſur le calcul, dit-on, de Caſſini,
Un aſtrolabe en main, elle a dans ſa goutiére
A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiére.
Gardons de la troubler. Sa ſcience, je croi,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.
D'un nouveau microſcope on doit en ſa preſence
Tantôt chez Dalancé faire l'expérience;
Puis d'une femme morte, avec ſon embryon,
Il faut chez Du Vernay voir la diſſection.
Rien n'échape aux regards de notre Curieuſe.
Mais qui vient ſur ſes pas? C'eſt une précieuſe;
Reſte de ces Eſprits jadis ſi renommez,
Que d'un coup de ſon art Moliére a diffamez,
De tous leurs ſentimens cette noble héritiére
Maintient encor ici leur ſecte façonniére.
C'eſt chez elle toûjours que les fades Auteurs
S'en vont ſe conſoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & ſa docte demeure
Aux Perrins, aux Corras eſt ouverte à toute heure.
Là du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux:
Là tous les vers ſont bons, pourvû qu'ils ſoient nouveaux,
Au mauvais goût public la Belle y fait la guerre,
Plaint Pradon oprimé des ſiflets du Parterre,
Rit des vains Amateurs du Grec & du Latin,
Dans la balance met Arriſtote & Cotin;
Puis d'une main encor plus fine & plus habile
Péſe ſans paſſion Chapelain & Virgile;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté;
Mais pourtant confeſſant qu'il a quelques beautez;
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la Satire,
Autre défaut, ſinon, qu'on ne le ſçauroit lire;
Et pour faire goûter ſon Livre à l'Univers

(2) *Juvénal ſe mocque auſſi fort agréablement des Sçavantes de ſon tems, Sat. VI. 185. & ſuiv.*

Croit qu'il faudroit en proſe y mettre tous les Vers.
(3) A quoi bon m'étaler cette bizarre Ecole,
Du mauvais ſens, dis-tu, prêché par une Fole?
De livres & d'écrits bourgeois admirateur
Vai-je épouſer ici quelque aprentive Auteur?
Sçavez-vous que l'Epouſe avec qui je me lie
Compte entre ſes parens des Princes d'Italie?
Sort d'Ayeux dont les noms... Je t'entens, & je voi
D'où vient que tu t'es fait Secrétaire du Roi.
Il falloit de ce titre apuyer ta naiſſance.
Cependant t'avoüerai-je ici mon inſolence?
Si quelque objet pareil chez moi, deçà les Monts,
Pour m'épouſer entroit avec tous ces grands noms,
Le ſourcil rehauſſé d'orgueïlleuſes chiméres,
Je lui dirois bien-tôt: Je connois tous vos Peres;
Je ſçai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat;*
Où ſous l'un des Valois Enguien ſauva l'Etat:
D'Hozier n'en convient pas; mais, quoiqu'il en puiſſe être
Je ne ſuis point ſi ſot que d'épouſer mon maître.
Ainſi donc au plûtôt délogeant de ces lieux,
Allez, Princeſſe, allez avec tous vos Ayeux,
Sur le pompeux débris des lances Eſpagnoles,
Coucher, ſi vous voulez, aux champs de Cérizoles;
Ma maiſon ni mon lit ne ſont point faits pour vous.
J'admire, pourſuis-tu, votre noble courroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illuſtre
De l'aſſiſtance au ſceau ne tire point ſon luſtre;

(3) *Juvenal, Sat. VI.* 118.

malo,
Malo Venuſinam, quàm te, Cornelia mater
Gracchorum, ſi cum magnis virtutibus affers
Grandæ ſupercilium & numeras in dote triumphos
Tolle tuum precor, Hannibalem, victumque Syphacem
In caſtris; & cum tota Carthagine migra.

* Combat de Cérizoles, gagné par le Duc d'Enguien, en Italie.

Et que né dans Paris de Magiſtrats connus,
Je ne ſuis point ici de ces Nouveaux venus,
De ces Nobles ſans nom, que par plus d'une voye
La Province ſouvent en gueſtre nous envoye.
Mais euſſai-je comme eux des Meûniers pour parens,
Mon Epouſe vint-elle encor d'Ayeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant ſon origine,
A ſon triſte Mari reprocher la farine.
Son cœur toûjours nourri dans la dévotion,
De trop bonne heure aprit l'humiliation;
Et pour vous détromper de la penſée étrange,
Que l'hymen aujourd'hui la corrompe & la change.
Sçachez qu'en notre accord elle a, pour premier point,
Exigé qu'un époux ne la contraindroit point
A traîner après elle un pompeux équipage,
Ni ſur-tout de ſouffrir, par un profane uſage,
Qu'à l'Egliſe jamais devant le Dieu jaloux
Un faſtueux carreau ſoit vû ſous ſes genoux.
Telle eſt l'humble vertu qui dans ſon ame empreinte..
Je le voi bien. Tu vas épouſer une Sainte:
Et dans tout ce grand zèle il n'eſt rien d'affecté.
Sçais-tu bien cependant ſous cette humilité
L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigotte;
Alcippe, & connois-tu la nation dévote?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finit tous mes portraits.
A Paris, à la Cour on trouve, je l'avouë,
Des Femmes dont le zèle eſt digne qu'on le louë,
Qui s'occupent du bien en tout tems, en tout lieu;
J'en ſçais une chérie & du monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, ſage dans la fortune,
Qui gémit, comme Eſther, de ſa gloire importune;
Que le vice lui-même eſt contraint d'eſtimer,
Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.
Mais pour quelques Vertus ſi pures, ſi ſincéres,
Combien y trouve-t'on d'impudentes Fauſſaires?

Qui ſous un vain dehors d'auſtére piété
De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même empreint ſur leur viſage
De leurs heureux plaiſirs l'affreux libertinage ?
N'attens pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler.
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Buſſis, les Brantômes
Pourroient avec plaiſir te compiler des tômes ;
Mais pour moi dont le front trop aiſément rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe Vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces Femmes portant l'hypocrite noirceur
Au moins pour un Mari garde quelque douceur,
Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiére
Qui dans ſon fol orgueïl, aveugle & ſans lumiére,
A peine ſur le ſeüil de la dévotion
Penſe atteindre au ſommet de la perfection.
Qui du ſoin qu'elle prend de me gêner ſans ceſſe
Va quatre fois par mois ſe vanter en confeſſe,
Et les yeux vers le Ciel, pour ſe le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait ſouffrir.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eſt égale ;
Elle lit Rodriguez, fait l'oraiſon mentale,
Va pour les malheureux quêter dans les maiſons,
Hante les Hôpitaux, viſite les priſons,
Tous les jours à l'Egliſe entend juſqu'à ſix Meſſes ;
Mais de combattre en elle, & dompter ſes foibleſſes,
Sur le fard, ſur le jeu vaincre ſa paſſion,
Mettre un frein à ſon luxe, à ſon ambition,
Et ſoumettre l'orgueïl de ſon eſprit rebelle,
C'eſt ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira t'elle, en effet l'exiger,
Elle a ſon Directeur, c'eſt à lui d'en juger,
Il faut, ſans différer, ſçavoir ce qu'il en penſe.
Bon ! vers nous à propos je le voi qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri ! quel vermillon ! Quel teint !

Le Printems dans ſa fleur ſur ſon viſage eſt peint.
Cependant, à l'entendre, il ſe ſoutient à peine.
Il eut encore hier la fiévre & la migraine;
Et ſans les prompts ſecours qu'on prit ſoin d'apporter,
Il ſeroit ſur ſon lit peut-être à trembloter.
Mais de tous les Mortels, grace aux dévotes Ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un Directeur de Femmes.
Quelque leger dégoût vient-il le travailler?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller?
Un eſcadron coëffé d'abord court à ſon aide:
L'une chauffe un boüillon, l'autre aprête un reméde.
Chez lui ſyrops exquis, ratafias vantez,
Confitures ſur-tout volent de tous côtez:
Car de tous mets ſucrez, ſecs, en pâte, ou liquides,
Les eſtomacs dévots toûjours furent avides:
Le premier maſſe-pain pour eux, je croi, ſe fit,
Et le premier citron à Roüen fut confit.
Notre Docteur bien-tôt va lever tous ſes doutes,
Du Paradis pour elle il aplanit tous les routes;
Et, loin ſur ſes défauts de la mortifier,
Lui-même prend le ſoin de la juſtifier,
Pourquoi vous allarmer d'une vaine cenſure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure;
Mais a-t'on, dira t'il, ſujet de s'étonner?
Eſt-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux uſages reçûs il faut qu'on s'accommode,
Une femme ſur-tout doit tribut à la Mode,
L'orgueïl brille, dit-on, ſur vos pompeux habits,
L'œil à peine ſoutient l'éclat de vos rubis;
Dieu veut-il qu'on étale un luxe ſi profane?
Oüi lorſqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriſer?
Le jeu fut de tout tems permis pour s'amuſer.
On ne peut pas toûjours travailler, prier, lire,
Il vaux mieux s'occuper à joüer qu'à médire.
Le plus grand jeu joüé dans cette intention,

Peut même devenir une bonne action.
Tout eſt ſantifié par une ame pieuſe.
Vous êtes, pourſuit-on, avide, ambitieuſe;
Sans ceſſe vous brûlez de voir tous vos parens,
Engloutir à la Cour, charges, dignitez, rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille.
Dieu ne vous défend point d'aimer notre famille;
D'ailleurs tous vos parens ſont ſages, vertueux.
Il eſt bon d'empêcher ces emplois faſtueux
D'être donnez peut-être à des ames mondaines;
Epriſes du néant des vanitez humaines.
Laiſſez-là, croyez moi, gronder les Indévots,
Et ſur votre ſalut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux c'eſt ainſi qu'il pro-
nonce.
Alors croyant d'un Ange entendre la réponſe,
Sa Dévote s'incline, & calmant ſon eſprit,
A cet ordre d'enhaut ſans replique ſouſcrit.
Ainſi pleine d'erreurs, qu'elle croit légitimes,
Sa tranquile vertu conſerve tous ſes crimes,
Dans un cœur tous les jours nourri du Sacrement,
Maintien la vanité, l'orgueïl, l'entêtement,
Et croit que devant Dieu ſes fréquens ſacriléges
Sont pour entrer au Ciel d'aſſurez priviléges.
Voilà le digne fruit des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce Guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétiſme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinoziſme,
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer;
Goûter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer.
Mais dans ce doux état mole, délicieuſe,
La hais-tu plus, dis-moi, que cette Billieuſe,
Qui follement outrée en ſa ſévérité,
Baptiſant ſon chagrin du nom de piété,
Dans ſa charité fauſſe, où l'amour propre abonde,
Croit que c'eſt aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'eſt rien où d'abord ſon ſoupçon attaché,
Ne préſume du crime, & ne trouve un péché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence.

Croit-elle en ſes valets voir quelque complaiſance ?
Réputez criminels, les voilà tous chaſſez,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacez.
Son Mari qu'une affaire apelle dans la Ville,
Et qui chez lui, ſortant a tout laiſſé tranquille ;
Se trouve aſſez ſurpris, rentrant dans ſa maiſon ;
De voir que le Portier lui demande ſon nom,
Et que parmi ſes gens changez en ſon abſence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
Fort bien : Le trait eſt bon. Dans les Femmes dis-tu,
Enfin vous n'aprouvez ni vice ni vertu.
Voilà le Sexe peint d'une noble maniére ;
Et que Théophraſte même aidé de la Bruyére,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez. Il eſt tems de quitter le pinceau.
Vous avez deſormais épuiſé la Satire.
Epuiſé, cher Alcippe ! Ah, tu me ferois rire !
Sur ce vaſte ſujet ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tomes s'amaſſer.
Dans le Sexe j'ai peint la piété cauſtique.
Et que ſeroit-ce dont, ſi Cenſeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'athéiſme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour ſouveraine Loi mettant la Deſtinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux ;
Et nous parlant de Dieu du ton de Des Barreaux ?
Mais, ſans aller chercher cette Femme infernale,
T'ai-je encor peint, dis-moi, la fantaſque inégale,
Qui m'aimant le matin, ſouvent me haït le ſoir ?
T'ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur noir ?
T'ai-je encore exprimé la bruſque impertinence ?
T'ai-je tracé la Vieille en morgue dominante,
Qui veut, vingt ans encor après le Sacrement,
Exiger d'un Mari les reſpects d'un Amant ?
T'ai-je fait voir de joïe une Belle animée,
Qui ſouvent d'un repas ſortant toute en fumée,

Fait même à ſes Amans trop foibles d'eſtomac,
Redouter ſes baiſers plein d'ail & de tabac?
T'ai-je encore décrit la Dame brelandiére,
Qui des joüeurs chez ſoi ſe fait Cabaretiére,
Et ſouffre des affrons que ne ſouffriroit pas
L'Hôteſſe d'une Auberge à dix ſols par repas?
Ai-je offert à tes yeux ces triſtes Tyſiphones,
Ces monſtres pleins d'un fiel que n'ont point les Liones,
Qui prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
S'irritent ſans raiſon contre leur propre ſang,
Toûjours en ſes fureurs que les plaintes aigriſſent,
Battent dans leurs Enfans l'Epoux qu'elles haïſſent,
Et font de leur maiſon digne de Phalaris,
Un ſéjour de douleur, de larmes & de cris?
Enfin t'ai-je dépeint la Superſtitieuſe,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoiſe ennuyeuſe,
Celle qui de ſon chat fait ſon ſeul entretien,
Celle qui toûjours parle, & ne dit jamais rien?
Il en eſt des milliers: mais ma bouche enfin laſſe
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire grace,
J'entends. C'eſt pouſſer loin la modération!
Ah! finiſſez, dis-tu, la déclamation,
Penſez-vous qu'ébloüi de vos vaines paroles,
J'ignore, qu'en effet tous ces diſcours frivoles
Ne ſont qu'un badinage, un ſimple jeu d'eſprit
D'un Cenſeur, dans le fond, qui folâtre & qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête,
Quand vous plaçâtes l'homme au-deſſous de la bête;
Mais enfin vous & moi c'eſt aſſez badiner.
Il eſt tems de conclure, & pour tout terminer,
Je ne dirai qu'un mot. La Fille qui m'enchante,
Noble, ſage, modeſte, humble, honnête, touchante,
N'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
Si par un ſort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout-à-coup renduë inſociable,

D'Ange, ce ſont vos mots, ſe transformoit en Diable,
Vous me verriez bien-tôt, ſans me deſeſpérer,
Lui dire : Hé bien, Madame, il faut nous ſéparer.
Nous ne ſommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre :
Mon bien ſe monte à tant : Tenez, voilà le vôtre :
Partez ; délivrons-nous d'un mutuel ſouci.
Alcippe, tu crois donc qu'on ſe ſépare ainſi ?
Pour ſortir de chez toi, ſur cette offre offenſante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y conſente ?
Et crois-tu qu'aiſément elle puiſſe quitter
Le ſavoureux plaiſir, de t'y perſécuter ?
Bien-tôt ſon Procureur, pour elle uſant ſa plume,
De ſes prétentions va t'offrir un volume.
Car, grace au Droit reçû chez les Pariſiens,
Gens de douce nature, & Maris bons Chrétiens,
Dans ſes prétentions une Femme eſt ſans borne.
Alcippe, à ce diſcours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des Arbitres. Tu crois l'empêcher de plaider ;
Sur ton chagrin déja contente d'elle-même,
Ce n'eſt point tous ſes droits, c'eſt le procès qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent, qu'il faudra diſputer,
Vaut mieux qu'un fief entier acquis ſans conteſter.
Avec elle il n'eſt point de droit qui s'éclairciſſe,
Point de procès ſi vieux qui ne ſe rajeuniſſe ;
Et ſur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rollet mettroit pavillon bas.
Croi-moi, pour la fléchir trouve enfin quelque voie,
Ou je ne réponds pas dans peu qu'on ne te voïe
Sous le faix des procès abattu, conſterné,
Triſte, à pied, ſans Laquais, maigre, ſec, ruïné,
Vingt fois dans ton malheur réſolu de te pendre,
Et pour comble de maux, réduit à la reprendre.

SATIRE XI.

A Monſieur DE VALINCOUR, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, Secrétaire Général de la Marine, & des Commandemens de Monſeigneur le Comte de Toulouſe.

OUI, l'Honneur, VALINCOUR, eſt chéri dans le Monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde,
A s'en voir revêtu chacun met ſon bonheur,
Et tout crie ici bas, l'Honneur ! Vive l'Honneur !
Entendons diſcourir ſur les bancs des Galéres,
Ce Forçat abhorré, même de ſes Confréres ;
Il plaint, par un Arrêt injuſtement donné,
L'Honneur en ſa perſonne à ramer condamné.
En un mot parcourons & la Mer & la Terre :
Interrogeons Marchands, Financiers, Gens de guerre,
Courtiſans, Magiſtrats, chez eux ſi je les croi,
L'intérêt ne peut rien, l'Honneur ſeul fait la loi.
Cependant lorſqu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'eſprit qui les gouverne,
Je n'aperçois par-tout que folle Ambition,
Foibleſſe, Iniquité, Fourbe, Corruption,
Que ridicule Orgueïl de ſoi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, eſt comme un grand Théâtre.
Où chacun en public l'un par l'autre abuſé
Souvent à ce qu'il eſt, jouë un rôle opoſé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux viſage
Impudemment le Fou repreſenter le Sage,
L'Ignorant s'ériger en Sçavant faſtueux,
Et le plus vil Faquin trancher du Vertueux.

Mais quelque fol eſpoir dont leur orgueil les berce,
Bien-tôt on les connoît & la Vérité perce.
On a beau ſe farder aux yeux de l'Univers,
A la fin ſur quelqu'un de nos vices couverts
Le public malin jette un œil inévitable,
Et bien-tôt la Cenſure, au regard formidable,
Sçait le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du Menſonge toûjours le Vrai demeure maître,
Pour paroître honnête homme en un mot il faut l'être :
Et jamais, quoiqu'il faſſe, un Mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'eſt pas.
En vain ce Miſanthrope aux yeux triſtes & ſombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres,
Le Ris ſur ſon viſage eſt en mauvaiſe humeur ;
L'agrément fuit ſes traits, ſes careſſes ſont peur ;
Ses mots les plus flâteurs paroiſſent des rudeſſes,
Et la Vanité brille en toutes ſes baſſeſſes.
(1) Le naturel toûjours ſort, & ſçait ſe montrer.
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer,
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin paſſage.
Mais loin de mon projet je ſens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'Honneur par-tout, diſois-je, eſt du monde admiré.
Mais l'Honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, VALINCOUR ? pourras-tu me le dire ?
L'Ambitieux le met ſouvent à tout brûler,
L'Avare à voir chez lui le Pactole rouler,
Un faux Brave à vanter ſa proüeſſe frivole,
Un vrai Fourbe à jamais ne garder ſa parole,
Ce Poëte à noircir d'inſipides papiers,

(1) *Horat. l. 1. Ep. 10.*
Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret
Et mala perrumpet furtim faſtidia vrix, &c.

Ce Marquis à ſçavoir frauder ſes Créanciers,
Un Libertin à rompre & jeûnes, & Carême,
Un Fou perdu d'honneur à braver l'honneur même;
L'un d'eux a-t-il raiſon? Qui pourroit le penſer?
Qu'eſt-ce donc que l'honneur que tout doit embraſſer?
Eſt-ce de voir, dis moi, vanter notre Eloquence,
D'excéler en courage, en adreſſe, en prudence,
De voir à notre aſpect tout trembler ſous les Cieux,
De poſſéder enfin mille dons précieux?
Mais avec tous ces dons de l'eſprit & de l'ame,
Un Roi même ſouvent peut n'être qu'un infâme,
Qu'un Hérode, un Tibére effroyable à nommer.
Où donc eſt cet honneur qui ſeul doit nous charmer?
Quoiqu'en ſes beaux diſcours Saint-Evremond nous prône.
Aujourd'hui j'en croirai Senéque avant Pétrône.
Dans le monde il n'eſt rien de beau que l'équité,
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus, dont s'ébloüit la Terre,
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre;
Un injuſte Guerrier terreur de l'Univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent Peuples divers,
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt qu'un plus grand voleur que Duterte & Saint-Ange *.
Du premier des Céſars on vante les exploits;
Mais dans quel Tribunal, jugé ſuivant les Loix,
Eût il pû diſculper ſon injuſte manie?
Qu'on livre ſon pareil en France à la Reynie,
Dans trois jours nous verrons le Phénix des Guerriers
Laiſſer ſur l'échaffaut ſa tête, & ſes lauriers.
C'eſt d'un Roi ** que l'on tient cette maxime auguſte,
Que jamais on n'eſt grand qu'autant que l'on eſt juſte.

* Fameux voleurs de grand chemin.
** Agéſilas.

Raſſemblez à la fois Mithridate & Sylla,
Joignez y Tamerlan, Genſéric, Attila,
Tous ces fiers Conquérans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce Bourgeois d'Athènes, *
Qui ſçût pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toûjours vers la juſtice aller d'un pas égal.
Oüi la Juſtice en nous eſt la Vertu qui brille.
Il faut de ſes couleurs qu'ici bas tout s'habille.
Dans un Mortel chéri, tout injuſte qu'il eſt,
C'eſt quelqu'air d'équité qui ſéduit & qui plaît:
A cet unique apas l'ame eſt vraiment ſenſible:
Même aux yeux de l'Injuſte un Injuſte eſt horrible;
Et tel, qui n'admet point la Probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Diſons plus: Il n'eſt point d'ame livrée au vice,
Où l'on ne trouve encore des traces de juſtice.
Chacun de l'Equité ne fait pas ſon flambeau,
Tout n'eſt pas Caumartin, Bignon, ni Dagueſſeau;
Mais juſqu'en ces Païs, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe & le Scythe elle eſt de quelque uſage;
Et du butin acquis en violant les loix,
C'eſt-elle entr'eux qui fait le partage & le choix.
Mais allons voir le vrai juſqu'en ſa ſource même.
Un Dévot aux yeux creux & d'abſtinence blême,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu.
L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu,
Sois dévot: Elle dit, ſois doux, ſimple, équitable.
Car d'un Dévot ſouvent au Chrétien véritable
La diſtance eſt deux fois plus longue à mon avis,
Que du Pôle Antartique au Détroit de Davis. **
Encore par ce Dévot ne croi pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos, & ſa myſtique bande.
J'entens un faux Chrétien, mal inſtruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain perſuade,

* Socrate.

** Détroit ſous le Pole Artique près de la nouvelle Zemble.

N'en a jamais conçû l'eſprit ni la juſtice :
Un Chrétien qui s'en ſert pour diſculper le vice ;
Qui toûjours près des Grands qu'il prend ſoin d'abuſer,
Sur leurs foibles honteux ſçait les autoriſer,
Et croit pouvoir au Ciel, par ſes folles maximes,
Avec le Sacrement faire entrer tous les crimes :
Des faux Dévots pour moi voilà le vrai Héros.
Mais pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici-bas le ſeul honneur ſolide,
C'eſt de prendre toûjours la vérité pour guide,
De regarder en tout la raiſon & la loi,
D'être doux pour tout autre, & rigoureux pour ſoi :
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inſpire,
Et d'être juſte enfin : Ce ſeul mot veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires Humains
A ce diſcours pourtant donne aiſément les mains ;
Et pour t'en dire ici la raiſon hiſtorique,
Souffre que je l'habille en Fable allégorique.
(2) Sous le bon Roi Saturne ami de la douceur,
L'Honneur, cher VALINCOUR, & l'équité ſa Sœur,
De leurs ſages conſeils éclairant tout le monde
Régnoient chéris du Ciel dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun ſous ce Couple adoré ;
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ ſéparé ;
La vertu n'étoit point ſujette à l'Oſtraciſme,
Ni ne s'apeloit point alors un Janſéniſme.
L'honneur beau par ſoi-même, & ſans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans,
Et jamais ne ſortant de ſes devoirs auſtéres,
Maintenoit de ſa Sœur les régles ſalutaires.

(2) *Ovid. Métam. l. 2.*
Aurea prima ſata eſt ægras : quæ vindice nullo
Sponte ſua ſine lege fidem rectumque colebat.
Pœna metûſque aberant, &c.
Sine militis uſu
Mollia ſecuræ peragebant otia gentes. *Ibid.*

Mais une fois au Ciel par les Dieux apelé,
Il demeura long-tems au séjour étoilé.
Un Fourbe cependant assez haut de corsage,
Et qui lui ressembloit de geste & de visage,
Prend son tems, & par-tout ce hardi Suborneur,
S'en va chez les Humains crier, qu'il est l'Honneur.
Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-même,
Seul porter desormais le faix du Diadême,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ses discours trompeurs le Monde ajoûte foi.
L'innocente Equité honteusement bannie,
Trouve à peine un desert où fuir l'ignominie.
Aussi-tôt sur un Trône éclatant de rubis
L'Imposteur monte orné de superbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
Et le Luxe & l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier il montre alors un front plus sourcilleux;
(3) Et le Mien & le Tien deux Freres pointilleux,
Par son ordre amenant les procès & la Guerre.
En tous lieux de ce pas vont partager la Terre;
En tous lieux sous les noms de bon Droit & de Tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus Fort.
Le nouveau Roi triomphe, & sur ce droit inique,
Bâtit de vaines loix un Code fantastique;
Avant tout aux Mortels prescrit de se venger,
D'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger;
Et dans leur ame en vain de remords combattuë,
Trace en lettre de sang ces deux mots, *Meurs*, ou *Tuë*.
(4) Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,

(3) *Horat. Sat. 2. l. 2.*
Nam propriæ telluris herum natura, neque illum
Nec me, nec quemquam statuit: nos expulit ille,
Illum aut nequities, aut vafri inscitia juris;
Postremum expellet certe vivacior hæres.
(4) *Ovid, Ibid.*
Protinus irrupit venæ pejoris in ævum
Omne nefas, fugere pudor verumque fidesque,

Qu'on vit naître ici-bas le noir Siécle de Fer:
Le Frere au même instant s'arma contre le Frere:
Le fils trempa ses mains dans le sang de son Pere:
La soif de commander enfanta les Tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les Conquérans:
L'Ambition passa pour la Vertu sublime:
Le Crime heureux fut juste & cessa d'être crime.
On ne vit plus que haine & que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion,
Le véritable Honneur sur la voute céleste,
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, & descendu des Cieux,
Va par-tout se montrer dans les terrestres lieux:
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode;
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode,
Et lui-même traité de fourbe & d'Imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du Séducteur.
Enfin las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les Humains à leur triste esclavage,
(5) S'en va trouver sa Sœur, & dès ce même jour
Avec elle s'envole au céleste Séjour.
Depuis, toûjours ici riche de leur ruïne,
Sur les tristes Mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers,
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fût-il l'Auteur, je conclus de sa Fable,
Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable.

In quorum subiere locum fraudesque dolique
Insidiæque & vis & amor sceleratus habendi, &c.
Communemque prius ceu lumina solis & auræ
Cautus humum longo signavit limite mensor.
Vivitur ex rapto, non hospes ab hospite tutus.
Nec socer à genero, fratrúmquoque gratia rara est, &c.
Filius ante diem Patrios inquirit in annos.

(5) *Ibid.*
Vita jacet pietas, & virgo cæde madentes
Ultima cœlestum Terras Astræa reliquit.

DISCOURS DE L'AUTEUR,

Pour ſervir d'Apologie à la Satire ſuivante.

QUELQUE heureux ſuccès qu'ayent eu mes Ouvrages, j'avois réſolu depuis leur derniére Edition de ne plus rien donner au Public, & quoi qu'à mes heures perduës, il y a environ cinq ans, j'euſſe encore fait contre l'Equivoque une Satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée, ne jugeoient pas inférieure à mes autres Ecrits, bien loin de la publier, je la tenois ſoigneuſement cachée, & je ne croyois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainſi donc auſſi ſoigneux deſormais de me faire oublier, que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je joüiſſois, à mes infirmitez près, d'une aſſez grande tranquilité, lorſque tout-d'un-coup j'ai apris qu'on debitoit dans le monde ſous mon nom quantité de Méchans Ecrits, & entr'autres une Piéce en vers contre les Jéſuites, également odieuſe & inſipide, & où l'on me faiſoit en mon propre nom dire à toute leur Société les injures les plus atroces & les plus groſſiéres. J'avouë que cela m'a donné un très-grand chagrin. Car bien que tous les gens ſenſez ayent connu ſans peine que la Piéce n'étoit point de moi, & qu'il n'y ait eu que de très-petits eſprits qui ayent préſumé que j'en pouvois être l'Auteur : la vérité eſt pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront, de me voir ſoupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un Ouvrage ſi ridicule.

*J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie; & tout bien conſidéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient que de faire imprimer ma Satire contre l'*EQUIVOQUE *: parce qu'en la liſant, les moins éclairez même de ces petits eſprits ouvriroient peut-être les yeux, & verroient manifeſtement*

le peu de raport qu'il y a de mon ſtile, même en l'Age où je ſuis, au ſtile bas & rampant de l'Auteur de ce pitoyable Ecrit. Ajoûtez à cela, que je pouvois mettre à la tête de ma Satire, en la donnant au public, un Avertiſſement en maniére de Préface, où je me juſtifierois pleinement & tirerois tout le monde d'erreur. C'eſt ce que je fais aujourd'hui; & j'eſpére que le peu que je viens de dire, produira l'effet que je me ſuis propoſé. Il ne me reſte donc plus maintenant qu'à parler de la Satire pour laquelle eſt fait ce Diſcours.

Je l'ai compoſée par le caprice du monde le plus bizarre, & par une eſpéce de dépit & de colére poëtique, s'il faut ainſi dire, qui me ſaiſit à l'occaſion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin à Auteüil, & rêvois en marchant à un Poëme que je voulois faire contre les mauvaiſes critiques de notre ſiécle. J'en avois même déja compoſé quelques vers, dont j'étois aſſez content. Mais voulant continuer je m'aperçûs qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue; & m'étant ſur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle maniére, qu'au lieu de m'aplíquer davantage à réformer cette Equivoque, & à pourſuivre mon Poëme contre les faux critiques, la folle penſée me vint de faire contre l'Equivoque même une Satire qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a cauſez depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultez à mettre en Vers un ſujet ſi ſec. Et même il s'en preſenta d'abord une qui m'arrêta tout court. Ce fut de ſçavoir duquel des deux genres, maſculin ou féminin, je ferois le mot d'Equivoque, beaucoup d'habiles Ecrivains, ainſi que le remarque Vaugelas, le faiſant maſculin. Je me déterminai pourtant aſſez vîte au féminin, comme au plus uſité des deux. Et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crûs que ce ne ſeroit pas une méchante plaiſanterie de commencer ma Satire par cette difficulté même. C'eſt ainſi que je m'engageai dans la compoſition de cet Ouvrage. Je croyois d'abord faire

tout au plus cinquante ou ſoixante Vers : mais enſuite les penſées me venant en foule, & les choſes que j'avois à reprocher à l'Equivoque, ſe multiplians à mes yeux, j'ai pouſſé ces vers juſqu'à près de trois cens cinquante.

C'eſt au Public maintenant à voir ſi j'ai bien ou mal réüſſi. Et je n'employe point ici, non plus que dans les Préfaces de mes autres Ecrits, mon adreſſe & ma Rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je lui puis dire, c'eſt que j'ai travaillé cette Piéce avec le même ſoin que toutes mes autres Poëſies. Une choſe pourtant dont il eſt bon que les Jéſuites ſoient avertis, c'eſt qu'en attaquant l'Equivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de ſa ſignification grammaticale, le mot d'Equivoque, en ce ſens-là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles ; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes ſortes d'ambiguitez de ſens, de penſées, d'expreſſions, & enfin pour tous ces abus, & toutes ces mépriſes de l'eſprit humain qui font qu'il prend ſouvent une choſe pour une autre. Et c'eſt dans ce ſens que j'ai dit, que l'idolâtrie avoit pris naiſſance de l'Equivoque ; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre, pour Dieu. J'ajoûterai à cela, que la Providence divine, ainſi que je l'établis clairement dans ma Satire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier Pere avoit prêté l'oreille aux promeſſes du Démon, j'ai pû conclure infailliblement que l'Idolâtrie eſt un fruit, ou pour mieux dire, un véritable enfant de l'Equivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puiſſe faire ſur cela aucune bonne critique ; ſur-tout ma Satire étant un pur jeu d'eſprit, où il ſeroit ridicule d'exiger une preciſion géométrique de penſées & de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante & plus conſidérable, qu'on me fera peut-être au ſujet des propoſitions de Morale relâchée, que j'attaque dans la

derniére partie de mon Ouvrage. Car ces Propoſitions ayant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célébres, la mocquerie que j'en fais peut, dira-t'on, diffamer en quelque ſorte ces Théologiens, & cauſer ainſi une eſpéce de ſcandale dans l'Egliſe. A cela je répons premiérement, qu'il n'y a aucune des Propoſitions que j'attaque, qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Egliſe, & tout récemment encore par deux des plus grands Papes qui ayent depuis long-tems rempli le Saint Siége. Je dis en ſecond lieu, qu'à l'exemple de ces célébres Vicaires de Jeſus-Chriſt, je n'ai point nommé les Auteurs de ces Propoſitions, ni aucun de ces Théologiens dont on dit que je puis cauſer la diffamation, & contre leſquels même j'avoüe que je ne puis rien décider puiſque je n'ai point lû, ni ne ſuis d'humeur à lire leurs Ecrits: ce qui ſeroit pourtant abſolument néceſſaire pour prononcer ſur les accuſations que l'on forme contr'eux, leurs accuſateurs pouvans les avoir mal entendus, & s'être trompez dans l'intelligence des paſſages où ils prétendent que ce ſont ces erreurs dont ils les accuſent. Je ſoutiens en troiſiéme lieu, qu'il eſt contre la droite Raiſon de penſer que je puiſſe exciter quelque ſcandale dans l'Egliſe, en traitant de ridicules des Propoſitions rejettées de toute l'Egliſe, & plus dignes encore, par leur abſurdité, d'être ſifflées de tous les fidèles que refutées ſérieuſement. C'eſt ce que je me crois obligé de dire pour me juſtifier. Que ſi après cela il ſe trouve encore quelques Théologiens qui ſe figurent qu'en décriant ces Propoſitions, j'ai eu en vûë de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fauſſe idée qu'ils ont de moi, ne ſçauroit venir que des mauvais artifices de l'Equivoque, que, pour ſe venger des injures que je lui dis dans ma Piéce, s'éforce d'intereſſer dans ſa cauſe ces Théologiens, en me faiſant penſer ce que je n'ai pas penſé, & dire ce que je n'ai point dit.

Voilà, ce me ſemble, bien des paroles, & peut-être trop de paroles employées pour juſtifier un auſſi peu

conſidérable Ouvrage qu'eſt la Satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir je ne crois pas me pouvoir diſpenſer d'aprendre aux Lecteurs, qu'en attaquant comme je fais dans ma Satire ces erreurs, je ne me ſuis point fié à mes ſeules lumiéres, mais qu'ainſi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Epître De l'Amour de Dieu, *j'ai non-ſeulement conſulté ſur mon Ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au Prélat de l'Egliſe qui par l'étenduë de ſes connoiſſances, & par l'Eminence de ſa dignité eſt le plus capable, & le plus en droit de me preſcrire ce que je dois penſer ſur ces matiéres. Je veux dire à M. le Cardinal de Noailles, mon Archevêque. J'ajoûterai, que ce pieux & ſçavant Cardinal a eu trois ſemaines ma Satire entre les mains, & qu'à mes inſtantes priéres, après l'avoir lûë & relûë plus d'une fois, il me l'a enfin renduë en me comblant d'éloges, & m'a aſſuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un ſeul mot, que j'ai corrigé ſur le champ, & ſur lequel je lui ai donné une entiére ſatisfaction. Je me flâte donc qu'avec une aprobation ſi autentique, ſi ſûre, & ſi glorieuſe, je puis marcher la tête levée, & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire déſormais contre la doctrine de mon Ouvrage, que ce ne ſçauroient être que de vaines ſubtilitez d'un tas de miſérables Sophiſtes formez dans l'Ecole du menſonge, & auſſi affidez amis de l'Equivoque qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du Bon Sens & de la Vérité.*

SATIRE XII.

Sur l'Equivoque.

DU langage François bizarre Hermaphrodite,
De quel genre te faire, Equivoque maudite,
Ou maudit ? Car ſans peine aux Rimeurs hazardeux
L'uſage encor, je crois, laiſſe le choix des deux
Tu ne me réponds rien ? Sors d'ici, Fourbe inſigne,
Mâle auſſi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocens les diſcours impoſteurs :
Tourment des Ecrivains, juſte effroi des Lecteurs,
Par qui de mots confus ſans ceſſe embarraſſée,
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma penſée.
Laiſſe moi, va charmer de tes vains agrémens,
Les yeux faux & gâtez de tes louches Amans :
Et ne viens point ici, de ton ombre groſſiére,
Enveloper mon ſtile ami de la lumiére.
Tu ſçais bien que jamais chez toi, dans mes diſcours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le ſecours.
Fui donc. Mais non, demeure, un Démon qui m'inſpire.
Veut qu'encore une utile & derniére Satire,
De ce pas en mon Livre, exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ſes onze Sœurs * :
Et je ſens que ta vûë échauffe mon audace.
Viens, aproche : Voyons, malgré l'âge & ſa glace,
Si ma Muſe aujourd'hui, ſortant de ſa langueur,
Pourra trouver encore une reſte de vigueur.
Mais où tend, dira-t'on, ce projet fantaſtique ?

* *L'Auteur fait alluſion aux onze Sœurs précédentes, qu'il a données au Public pendant ſa vie.*

Ne

Ne vaudroit-il pas mieux, dans mes vers moins
caustiques
Répandre de tes jeux le sel divertissant,
Que d'aller contre toi sur ce ton menaçant
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade ?
Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benserade :
C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau
jour,
Tu sçus, trompant les yeux du Peuple & de la Cour
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'est plus le tems. Le Public détrompé,
D'un pareil enjoûment ne se sent plus frapé,
Tes bon mots, autrefois délices des ruelles,
Aprouvez chez les Grands, aplaudis chez les Bel-
les,
Hors de mode aujourd'hui, chez nos plus froids
badins,
Sont des collets-montez & des vertugadins.
Le Lecteur ne sçait plus admirer, dans Voiture,
De ton froid jeu de mots l'insipide figure,
C'est à regret qu'on voit cet Auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toûjours cherchant quelque finesse aiguë,
Presenter au Lecteur sa pensée ambiguë,
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,
Faire de son discours la piquante beauté.
Mais laissons-là le tort qu'à ces brillans Ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux sans fin, que ton sens de travers,
Source de toute erreur, sema dans l'Univers :
Et pour les contempler jusques dans leur naissance,
Dès le tems nouveau-né, quand la Toute-Puis-
sance
D'un mot forma le Ciel, l'Air, la Terre & les
Flots,
N'est-ce pas toi, voyant le Monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Entes mots ambigus, fis croire au premier Homme

Qu'il alloit, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout ſçavoir, à Dieu ſe rendre égal?
Il en fit ſur le champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle ſcience
Fut que triſte & honteux de voir ſa nudité,
Il ſçût qu'il n'étoit plus, grace à ſa vanité,
Qu'un chétif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la ſoif par-tout faiſoient la guerre,
Et qui courant toûjours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin, par la douleur.
Oüi, de tes noirs complots & de ta triſte rage,
Le Genre Humain perdu fut le premier ouvrage
Et bien que l'homme alors parût ſi rabaiſſé,
Par toi contre le Ciel un orgueïl inſenſé
Armant de ſes neveux la giganteſque engeance,
Dieu réſolut enfin, terrible en ſa vengeance,
D'abîmer ſous les eaux tous ces audacieux:
Mais avant qu'il lâchât les Ecluſes des Cieux,
Par un Fils de Noé fatalement ſauvée,
Tu fus, comme ſerpent, dans l'Arche conſervée,
Et d'abord pourſuivant tes projets ſuſpendus
Chez les Mortels reſtans, encor tout éperdus,
De nouveau tu ſemas tes captieux menſonges,
Et remplis leurs eſprits de fables & de ſonges.
Tes voiles offuſquant leurs yeux de toutes parts.
Dieu diſparut lui-même à leurs troubles regards:
Alors ce ne fut plus que ſtupide ignorance,
Qu'impiété ſans borne en ſon extravagance.
Puis de cent dogmes faux la ſuperſtition,
Répandant l'idolâtre & folle illuſion,
Sur la terre en tous lieux diſpoſée à les ſuivre,
L'art ſe tailla des Dieux d'or, d'argent & de cuivre,
Et l'Artiſan lui-même humblement proſterné
Aux pieds du vain métal par ſa main façonné,
Lui demanda les biens, la ſanté, la ſageſſe:
Le monde fut rempli de Dieux de toute eſpéce.
On vid le Peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les Serpens, les Poiſſons, les Oiſeaux,
Aux Chiens, aux Chats, aux Boucs, offrir des ſacrifices,

Conjurer l'Ail, l'Oignon, d'être à ſes vœux propices,
Et croire follement maître de ſes Deſtins
Ces Dieux nés du fumier porté dans ſes jardins.
Bien-tôt te ſignalant, par mille faux miracles.
Ce fut toi qui par-tout fit parler les Oracles;
C'eſt par ton double ſens dans leurs diſcours jetté,
Qu'ils ſçurent en mentant dire la vérité.
Et ſans crainte rendant leurs réponſes Normandes
Des Peuples & des Rois engloutir les offrandes.
Ainſi loin du vrai jour par toi toûjours conduit
L'Homme ne ſortit plus de ſon épaiſſe nuit.
Pour mieux tromper ſes yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque Vertu prendre le nom d'un Vice,
Et par toi de ſplendeur fauſſement revêtu
Chaque Vice emprunta le nom d'une Vertu.
Par toi l'Humilité devint une baſſeſſe;
La Candeur ſe nomma Groſſiéreté, Rudeſſe:
Au contraire l'aveugle & folle Ambition
S'apela des grands cœurs la belle paſſion:
Du nom de Fierté noble on orna l'Impudence;
Et la Fourbe paſſa pour exquiſe Prudence:
L'Audace brilla ſeule aux yeux de l'Univers;
Et pour vraiment Héros chez les hommes pervers
On ne reconnut plus qu'Uſurpateurs iniques,
Que tyranniques Rois cenſez grands Politiques,
Qu'infâmes Scélérats à la gloire aſpirans,
Et voleurs revêtus du nom de Conquérans.
Mais à quoi s'attacha ta ſçavante malice!
Ce fut ſur-tout à faire ignorer la Juſtice.
Dans les plus claires Loix, ton ambiguité,
Répandant ſon adroite & fine obſcurité,
Aux yeux embarraſſez des Juges les plus ſages
Tout ſens devint douteux, tout mot eut deux viſages,
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci;
Le texte fut ſouvent par la gloſe obſcurci;
Et pour comble de maux à tes raiſons frivoles.
L'Eloquence prêtant l'ornement des paroles,

Tous les jours accablé ſous leur commun effort,
Le Vrai paſſa pour faux, & le bon Droit eut tort.
Voilà comment déchû de ſa grandeur premiere,
Concluons, l'Homme enfin perdit toute lumiére,
Et par ſes yeux trompeurs ſe figurant tout voir
Ne vid, ne ſçût plus rien, ne put plus rien ſçavoir.
De la raiſon pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il reſta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs ſous ton joug gémiſſans,
Vainement on chercha la Vertu, le droit ſens,
Car qu'eſt-ce loin de Dieu, que l'humaine ſageſſe?
Et Socrate, l'honneur de la profane Gréce,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel, par lui-même au ſeul mal entraîné;
Et malgré la vertu dont il faiſoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oüi, j'oſe hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde Idolâtre aſſervi ſous ta loi,
Par l'humaine raiſon de clarté dépourvûë,
L'humble & vraïe Equité fut à peine entrevûë,
Et par un Sage altier au ſeul faſte attaché
Le bien même accompli ſouvent fut un péché.
Pour tirer l'homme enfin de ce deſordre extrême,
Il fallut qu'ici bas Dieu fait homme lui-même,
Vint du ſein lumineux de l'éternel ſéjour,
De tes dogmes trompeurs diſſiper le faux jour.
A l'aſpect de ce Dieu les Démons diſparurent,
Dans Delphes, dans Délos les Oracles ſe tûrent:
Tout marqua, tout ſentit ſa venuë en ces lieux;
L'eſtropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bien-tôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la Nation même à ſon culte fidelle,
De tous côtez arma tes nombreux Sectateurs,
Prêtres, Phariſiens, Rois, Pontifes, Docteurs:
C'eſt par eux que l'on vit la Vérité ſuprême
De menſonge & d'erreur accuſée elle-même,
Au Tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,
Et l'Auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut déçûë,

Et pour toi ton audace eut une triſte iſſuë.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité,
Se releva ſoudain tout brillant de clarté,
Et par-tout ſa Doctrine en peu de tems portée
Fut du Gange, du Nil & du Tage écoutée:
Des ſuperbes Autels, à la gloire dreſſez,
Tes ridicules Dieux tombérent renverſez.
On vid en mille endroits leurs honteuſes ſtatuës
Pour le plus bas uſage utilement fonduës,
Et gémir vainement, Mars, Jupiter, Vénus,
Urnes, vaſes, trepieds, vils meubles devenus.
Sans ſuccomber pourtant tu ſoûtins cet orage,
Et ſur l'Idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embarraſſer l'Homme, en des nœuds plus ſubtils
Tu courus chez Satan broüiller de nouveaux fils.
Alors pour ſeconder ta triſte frénéſie,
Arriva de l'Enfer ta fille l'Héréſie.
Ce Monſtre dès l'enfance à ton Ecole inſtruit,
De tes leçons bien-tôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'Erreur, toûjours finement aprêtée,
Sortant pleine d'attraits de ſa bouche empeſtée,
De ſon mortel poiſon tout courut s'abreuver,
Et l'Egliſe elle-même eut peine à s'en ſauver;
Elle-même deux fois preſque toute Arienne,
Sentit chez ſoi trembler la vérité Chrétienne,
Lorſqu'attaquant le Verbe & ſa Divinité,
D'une * ſyllabe impie un ſaint mot augmenté
Remplit tous les eſprits d'aigreurs ſi meurtriéres,
Et fit de ſang Chrétien couler tant de rivieres.
Le Fidèle au milieu de ces troubles confus,
Quelque-tems égaré ne ſe reconnut plus,
Et dans plus d'un aveugle ténébreux Concile
Le menſonge parut vainqueur de l'Evangile.
Mais à quoi bon ici du profond des Enfers,

* *Il falloit dire d'une lettre, car il s'agit d'*homoïouſios, *d'une ſemblable eſſence, que les Ariens diſoient pour* homoouſios, *d'une même eſſence.*

Nouvel Hiſtorien de tant de maux ſoufferts ;
Rapeler Arius, Valentin & Pélage,
Et tous ces fiers Démons que toûjours d'âge en âge ;
Dieu, pour faire éclaircir à fond ces véritez,
A permis qu'aux Chrétiens l'Enfer ait ſuſcitez ?
Laiſſons hurler là-bas tous ces Damnez antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques,
Que ton horrible Fille ici ſçût émouvoir ;
Quand Luther & Calvin remplis de ton ſçavoir,
Et ſoi diſans choiſis pour réformer l'Egliſe,
Vinrent du Célibat affranchir la Prêtriſe,
Et des vœux les plus ſaints blâmant l'auſtérité,
Aux Moines, las du joug, rendre la liberté.
Alors n'admettant plus d'autorité viſible
Chacun fut de la Foi cenſé Juge infaillible,
Et ſans être aprouvé par le Clergé Romain,
Tout Proteſtant fut Pape, une Bible à la main.
De cette erreur dans peu nâquirent plus de Sectes
Qu'en Automne on ne voit de bourdonnans inſectes
Fondre ſur les raiſins nouvellement meuris ;
Ou qu'en toutes ſaiſons ſur les murs de Paris,
On ne voit affichez de Recuëils d'amourettes,
De Vers, de Contes bleus, de frivoles Sornettes ;
Souvent peu recherchez du Public nonchalant,
Mais vantez à coup ſûr du Mercure Galant.
Ce ne fut plus par-tout que fous Anabatiſtes,
Qu'orgueïlleux Puritains, qu'exécrables Deïſtes.
Le plus vil Artiſan eut ſes dogmes à ſoi,
Et chaque Chrétien fut de différente Loi,
La Diſcorde au milieu de ces Sectes altiéres,
En tous lieux cependant déploïa ſes banniéres,
Et ta Fille au ſecours de vains raiſonnemens
Apelant le ravage & les embraſemens,
Fit en plus d'un Païs, aux Villes deſolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs Egliſes brûlées.
L'Europe fut un champ de maſſacre & d'horreur,
Et l'Orthodoxe même, aveugle en ſa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourriſſant ſon idée,

Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
Et crût, pour venger Dieu de ſes fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend, légitime & permis.
Au ſignal tout-à-coup donné pour le carnage
Dans les Villes, par-tout, Théâtres de leur rage,
Cent mille faux zèlez, le fer en main courans,
Allérent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et ſans diſtinction dans tout ſein hérétique,
Pleins de joïe, enfoncer un poignard Catholique;
Car quel Lion, quel Tigre égale en cruauté
Une injuſte fureur qu'arme la piété?
Ces fureurs, juſqu'ici du vain peuple admirées,
Etoient pourtant toûjours de l'Egliſe abhorrées;
Et dans ſon grand crédit pour te bien conſerver,
Il falloit que le Ciel parut les aprouver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adreſſe.
Pour y parvenir donc ton active ſoupleſſe,
Dans l'Ecole abuſans tes groſſiers Ecrivains,
Fit croire à leurs eſprits ridiculement vains,
Qu'un ſentiment impie, injuſte, abominable,
Par deux ou trois d'entr'eux réputé ſoutenable,
Prenoit chez eux un ſceau de probabilité,
Qui même contre Dieu lui donnoit ſureté;
Et qu'un Chrétien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condamnant, le ſuivre en conſcience.
C'eſt ſur ce beau principe admis ſi follement,
Qu'auſſi-tôt tu poſas l'énorme fondement
De la plus dangereuſe & terrible Morale,
Que Lucifer aſſis dans la Chaire infernale,
Vômiſſant contre Dieu ſes monſtrueux Sermons,
Ait enſeigné jadis aux Novices Démons.
Soudain, au grand honneur de l'Ecole payenne,
On entendit prêcher dans l'Egliſe Chrétienne,
Que ſous le joug du Vice un pécheur abattu
Pouvoit, ſans aimer Dieu, ni même la Vertu,
Par la ſeule frayeur au Sacrement unie,
Admis au Ciel joüir de la gloire infinie;
Et que les Clefs en main, ſur ce ſeul paſſe-port,
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.

Ainſi pour éviter l'éternelle miſére,
Le vrai zèle au Chrétien n'étant plus néceſſaire,
Tu ſçûs, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bien-tôt ſe parjurer ceſſa d'être un parjure;
L'argent à tout denier ſe prêta ſans uſure.
Sans Simonie on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien ſpirituel;
Du ſoin d'aider le pauvre on diſpenſa l'avare;
Et même chez les Rois le ſuperflu fut rare.
C'eſt alors qu'on trouva pour ſortir d'embarras,
L'Art de mentir tout haut en diſant vrai tout bas:
C'eſt alors qu'on aprit qu'avec un peu d'adreſſe
Sans crime un Prêtre peut vendre trois fois ſa Meſſe.
Pourvû que, laiſſant-là ſon ſalut à l'écart,
Lui-même en la diſant n'y prenne aucune part.
C'eſt alors que l'on ſçût qu'on peut pour une pomme
Sans bleſſer la Juſtice, aſſaſſiner un homme:
Aſſaſſiner! Ah non, je parle improprement.
Mais que prêt à la perdre, on peut innocemment
Sur-tout ne la pouvant ſauver d'une autre ſorte,
Maſſacrer le Voleur, qui fuit & qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que ſans ſe corriger,
Tout pécheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager?
Veux-je d'un Pape illuſtre armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes?
Exprimer tes détours burleſquement pieux,
Pour diſculper l'impur, le gourmand, l'envieux;
Tes ſubtils faux fuyans, pour ſauver la moleſſe,
Le larcin, le duel, le luxe, la pareſſe;
En un mot faire voir à fonds dévelopez
Tous ces dogmes affreux d'anathême frapez;
Que ſans peur debitant tes diſtinctions folles
L'Erreur encor pourtant maintient dans tes Ecoles?
Mais ſur ce ſeul projet ſoudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?

J'entends déja d'ici tes Docteurs frénétiques
Hautement me compter au rang des hérétiques,
M'apeler Scélérat, Traître, Fourbe Impoſteur,
Froid plaiſant, faux Boufon, vrai Calomniateur;
De Paſchal, de Wendrok Copiſte miſérable,
Et pour tout dire enfin, Janſéniſte exécrable.
J'aurai beau condamner, en tous ſens expliquez
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez,
Blâmer de tes Docteurs la morale riſible;
C'eſt, ſelon eux, prêcher un Calviniſme horrible;
C'eſt nier qu'ici-bas par l'amour apelé,
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit, trop tard dans le naufrage
Confus on ſe repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume, & toi ſors de ces lieux,
Monſtre à qui par un trait des plus capricieux
Aujourd'hui terminant ma courſe ſatirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fui, va chercher ailleurs tes Patrons bien-aimez
Dans ce païs par toi rendus ſi renommez,
Où l'Orne épand ſes eaux, & que la Sarthe arroſe;
Ou ſi plus ſûrement tu veux gagner ta cauſe,
Portes-la dans Trévoux à ce beau Tribunal,
Où de nouveaux Midas un Sénat Monachal †
Tous les Mois, apuyé de ta Sœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, ſa ſéance.

† *Les Jéſuites, Auteurs des* Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts, *qu'ils publient à Trévoux tous les mois depuis l'année* 1701.

SONNET A MONSIEUR DESPREAUX,

Sur ſa Satire contre l'Equivoque.

IL eſt vrai, tu l'as dit, le Démon qui t'inſpire,
A ta bile cauſtique ajoûtant ſes noirceurs,
T'a dicté cette indigne & derniére Satire,
L'oprobre de ſon Pere, & l'horreur de ſes Sœurs,

Peut-on ſans ſommeiller achever de la lire,
Et t'y voir aux dépens de trop benins Lecteurs,
Promener d'âge en âge, & d'Empire en Empire
L'Equivoque ſemant ſes maux & ſes erreurs?

On nous dit toutefois, que ſur les rives ſombres
Arnaud ſe fait plaiſir d'en régaler les Ombres,
Et que Chapelain même en vante la beauté.

Mais, éloges ſuſpects! Arnaud la trouve belle
Par les traits qu'elle lance à la Société;
Et Chapelain, par l'air qu'elle a de la Pucelle.

Par Monſieur de Nantes, Avocat de Vienne en Dauphiné.

AUX REVERENDS PERES JESUITES,

Auteurs du Journal de Trévoux.

EPIGRAMME.

MEs Révérends Peres en Dieu,
Et mes Confréres en Satire,
Dans vos Ecrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.

Mais ne craignez-vous point que pour rire de vous,
Reliſant Juvénal, refeüilletant Horace,
Je ne ranime encor ma Satirique audace ?
Grands Ariſtarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un Athléte tout prêt à prendre ſon congé ;
Qui par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encor aux Rieurs faire verſer des larmes.
Aprenez un mot de Régnier,
Notre célébre Devancier ;
Corſaires attaquant Corſaires,
Ne ſont pas, dit-il, *leurs affaires.*

AUX MESMES.

Sur ſon Epître de l'Amour de Dieu.

EPIGRAMME.

NOn, pour montrer que Dieu doit être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perſe ni d'Horace,
Et je n'ai point ſuivi Juvénal à la trace.
Car bien qu'en leurs Ecrits ces Auteurs mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos ames ſont yvres,
La néceſſité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes Peres, non plus qu'en vos livres.

EPITAPHE

De M. ANTOINE ARNAULD, Docteur de Sorbonne.

AU pied de cet Autel de ſtructure groſſiére,
Gît ſans pompe enfermé dans une vile biére
Le plus ſçavant Mortel qui jamais ait écrit,
ARNAULD, qui ſur la Grace inſtruit par Jeſus-Chriſt,
Combattant pour l'Egliſe, a dans l'Egliſe même,
Souffert plus d'un outrage & plus d'un anathême,
Plein du feu qu'en ſon cœur ſouffla l'Eſprit divin,
Il terraſſa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux Docteurs confondit la Morale.
Pour tout fruit de ſon zèle on l'a vû rebuté
En cent lieux oprimé par leur noire cabale,
Il fut errant, banni, trahi, perſécuté;
Et même par ſa mort leur fureur mal éteinte,
N'auroit jamais laiſſé ſes cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de ſon oüaille ſainte,
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

SATIRE XIII.

NOn je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſe,
En dûſſai-je ſouffrir ce dont on me menace :
Dûſſent tous mes parens me priver de leur bien :
On me veut marier, & je n'en ferai rien.
J'eſtime mon repos, plus que mon héritage,
Et pour mieux l'aſſurer, je fuis le Mariage.
C'eſt un lien fatal à notre liberté,
Le plus heureux Epoux eſt toûjours maltraité :
L'hymen avec la joye a tant d'antipathie,
Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée & la ſortie:
Si l'on en trouve plus, c'eſt par un cas fortuit ;
L'on a cent mauvais jours pour une bonne nuit.
La plus grande douceur qu'on trouve au mariage,
Ne vient que de l'eſpoir qu'on conçoit du veuvage.
Et rien ne doit jamais y faire conſentir,
Que pour avoir un jour le plaiſir d'en ſortir.
Quoi ; s'attacher toûjours à la même perſonne !
Ne la pouvoir quitter ſi la mort ne l'ordonne :
Attendre ſon bonheur d'un funeſte trépas,
Et voir inceſſamment ce que l'on n'aime pas !
Nourrir mille chagrins, mille remords dans l'ame,
Et mourir de dépit de voir vivre une femme !
J'aime trop mon repos pour vouloir m'expoſer
A toutes les douleurs qu'un Hymen peut cauſer.
Un Contrat me déplaît, on fait mieux ſon affaire,
Sans l'avis d'un Curé, ni le ſeing d'un Notaire.
Quand on a prononcé ce malheureux Oüi,
Le plaiſir de l'amour eſt tout évanoüi.
Nous nous laſſons bientôt quand une choſe eſt duë,
L'on s'empreſſe bien mieux pour une défenduë,
Et quand le nom d'Amant ſe change en nom d'Epoux,
L'amour perd auſſi-tôt ce qu'il a de plus doux;
Veut-on ſe faire aimer & ſe faire careſſe,

Qu'on en demeure au nom d'amant & de maîtreſſe :
Lors que l'on fait l'amour on veut toûjours ſe voir,
Et l'on aime bien plus par choix que par devoir.
Le légitime enfin ne fait point mon affaire,
Et le nom de mari ne peut me ſatisfaire :
J'eſtime cent fois mieux vivre ſur le commun,
Que m'aller enrôler ſous un joug importun.
Au moins l'on peut quitter alors que bon nous ſemble,
Et l'on n'eſt pas contraint de demeurer enſemble,
L'on n'a pas ces Contrats qui peuvent engager,
Et ſi l'on n'eſt pas bien, l'on peut au moins changer.
A-t'on quelque défaut, on fait tout ſon poſſible,
Lors que l'on fait l'amour, pour le rendre inviſible ;
Mais eſt-on marié, l'on ne ſe contraint plus,
Et tous ces petits ſoins paſſent pour des abus.
On devient négligé dès la premiére année ;
C'eſt une belle fleur qui s'eſt bien-tôt fanée.
Tous ces ajuſtemens ne faiſoient pas un pli,
Et rendoient en un mot un galant accompli ;
Il ne lavoit ſes mains qu'avecque de l'eau d'ange,
Sa perruque & ſes gants n'étoient que fleur d'Orange,
Et celui qui n'étoit que Civette & qu'Iris,
Sent maintenant le bouc, au lieu de l'ambre gris.
Il ſemble avoir toûjours mille procès en tête ;
Et ce galant eſprit eſt devenu tout bête ;
Il eſt toûjours chagrin & ne dit pas un mot ;
Depuis qu'il a pris femme il eſt devenu ſot ;
Auſſi quand on en prend on court riſque de l'être.
L'Epoux en ce cas-là n'eſt pas toûjours le maître ;
Son pouvoir ne ſçauroit éviter ce malheur ;
Si l'on ne m'en croit pas qu'on voye le Vaſſeur,
Je le puis bien citer, la choſe eſt fort publique,
On ſçait qu'il eſt cocu par arrêt autentique.
Damis eſt comme lui, Colin l'eſt en ſecret :
Si je les comptois tous je n'aurois jamais fait ;
Il faudroit remonter juſques au premier homme,
Sçavoir ſi le ſerpent ne le trompa qu'en pomme,

Peut-être le fut-il, du moins s'il ne le fut,
Il étoit très facile, & fort peu s'en falut :
Ce n'eſt pas toutefois que j'en veüille connoître ;
Car s'il ne le fut pas, il pouvoit du moins l'être,
Et moi qui ne veut pas me mettre en ce danger,
Je fuis le mariage & n'y veux pas ſonger.

SATIRE XIV.

QUel eſt donc ce Cahos & quelle extravagance
Agite maintenant l'eſprit de notre France :
Quel Démon infernal a mis des changemens,
Et tant de nouveautez dans tous nos réglemens.
On fait & l'on défait, on rétablit, on caſſe ;
Rien ne demeure entier, quelque choſe qu'on faſſe ;
On retranche les Saints, on les refait après :
On plaide au Châtelet quand on fête au Palais,
On trouve à réformer même ſur la réforme :
L'ancien droit à preſent eſt un droit tout difforme ;
On ne le connoît plus tant on le voit changé.
Si de même on vouloit réformer le Clergé,
Si l'on vouloit ôter la moitié de leurs dixmes,
La réforme pourroit bien réformer des crimes.
Ces trop grands revenus perdent beaucoup de gens ;
Et ces riches Paſteurs ſont toûjours indigens.
Pourquoi ceux qui devroient imiter les Apôtres,
Ont-ils ſeuls plus de biens qu'il n'en faut pour dix autres ?
On dévroit bien régler un tel déréglement,
Et montrer aux Paſteurs à vivre ſobrement.
On ne voit que des gens de mîtres & de croſſes,
Faire aujourd'hui rouler de ſuperbes caroſſes,
Sans ſe reſſouvenir, qu'autrefois l'Eternel
Ne monta qu'une âneſſe en un jour ſolemnel.
On parle des impôts dont la France eſt remplie,
Tout le monde en murmure & tout le monde en crie.

Qu'eſt-ce en comparaiſon de tant d'injuſtes droits
Qu'aujourd'hui les Paſteurs levent en tous endroits.
Tout le monde en naiſſant doit à la Sacriſtie,
Il faut payer l'entrée, & payer la ſortie.
Enfin tous les Paſteurs par un fatal accord;
Trouvent de quoi gagner en la vie, en la mort:
Bonne condition qui donne de quoi vivre,
En liſant ſeulement quatre feüillets d'un livre;
Recitant tous les jours trois ou quatre Oraiſons,
Trouvent de quoi fournir aux frais de leurs maiſons.
Que le Breviaire eſt bon dans le ſiécle où nous ſommes?
Un Paſteur eſt toûjours le plus heureux des hommes;
Veut-on ſe marier? faut acheter un ban,
On en achete deux, un Paſteur vous les vend:
Vous ne les auriez pas s'il manquoit une Obole:
Comment nommer cela ſi ce n'eſt Monopole,
Qu'un ſacré Partiſan a mis injuſtement,
Aux yeux de tout Paris ſur ce grand Sacrement?
Voulez-vous, vous dit-on, la groſſe ſonnerie?
C'eſt ainſi que vous dit une de ſes Harpies.
Monopole jamais monta-t'elle à tel point?
Hé Meſſieurs les ſonneurs, n'en rougiſſez-vous point?
Ah! que tous ces impôts vous coûtent de reproches,
En nous faiſant payer pour le ſon d'une cloche.
On ſonne donc enfin, & pour vos cinq écus,
L'on vous donne du ſon & du ſon tant & plus.
Un infâme Crieur de qui l'ame inhumaine,
Ne voit aucun vivant qu'avec beaucoup de peine,
Ce funeſte Corbeau qui ne vit que de morts.
Marchande inſolemment pour enterrer les corps.
Choiſiſſez, vous dit-il, l'endroit de votre foſſe;
Plus elle eſt près du Chœur, & plus la ſomme eſt groſſe.

Il faut tant pour le fond, & pour le maître-Autel ;
Entre tous les impôts en voyons-nous un tel ?
Et qui peut plus choquer les droits de la Nature,
Que de vendre à des morts le droit de sepulture ?
Je passe volontiers sur le tour du bâton,
Dont un Pasteur avare attrape le teston :
Je suis fort Catholique, & je n'ai point envie,
De censurer ici les Censeurs de ma vie.
Je croi que ce qu'ils font a de bonnes raisons,
Et que tous leurs Patrons font bien leurs guérisons.
Qu'on guérit de tous maux en leur offrant un cierge,
Qu'on en guérit plûtôt s'il est de cire vierge ;
Que qui ne guérit pas n'a pas assez de foi ;
Et je croi tout cela parce que je le voi.
Pour moi je ne veux point pénétrer le mystére,
Mon Pasteur me l'a dit, c'est à moi de me taire.
Je croi tout ce qu'il dit, s'il fait mal, à son dam :
Mais je souffre à regret que l'on achete un ban.
Et que les ornemens qui servent à l'Eglise,
Soient de différens prix comme la Marchandise.
Si vous voulez les beaux en un enterrement,
Il faut tant, vous dit-on, pour un tel parement.
Et pour l'argenterie un Crieur vous demande,
Si vous voulez avoir la petite ou la grande,
Le prix est différend, il vous coûtera tant ;
Ainsi l'on ne fait rien, si l'argent n'est comptant ;
Jamais aucun crédit ne se fait à l'Eglise ;
N'avez-vous point d'argent, la croix de bois est mise.
Taisons-nous toutefois, car il est dangereux
De parler des Pasteurs, & de parler mal d'eux,
Tels hommes ne sont pas des sujets de Satire ;
Muse, va prendre ailleurs quelque sujet pour rire.

Fin des Satires.

EPISTRES.

EPITRE PREMIERE.

AU ROY.

GRAND ROI, c'eſt vainement qu'abjurant la Satire,
Pour toi ſeul deſormais j'avois fait vœu d'écrire,
Dès que je prens la plume, Apollon éperdu,
Semble me dire : Arrête inſenſé, que fais-tu ?
Sçais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours eſt célébre en naufrages,
Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre, *à ton char*,
Je ne pûſſe attacher *Alexandre* & *Céſar*,
Qu'aiſément je ne pûs, dans quelqu'Ode inſipide,
T'exalter aux dépens & *de Mars* & *d'Alcide*.
Te livrer le *Boſphore*, & d'un vers incivil,
Propoſer au *Sultan* de te céder le *Nil*.
Mais pour te bien loüer, une raiſon ſévére :
Me dit qu'il faut ſortir de la route vulgaire :
Qu'après avoir joué tant d'Auteurs différens,
Phébus même auroit peur, s'il entroit ſur les rangs ;
Que par des vers tous neufs, avoüez du Parnaſſe,
Il faut de mes dégoûts juſtifier l'audace ;

Et si ma Muse enfin n'est égale à mon Roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet Auteur, l'effroi de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modelle ;
Ce Censeur, diront-ils, qui nous réformoit tous ?
Quoi ! ce Critique affreux n'en sçait pas plus que nous !
N'avons-nous pas cent fois en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Bizance* ?
Sur les bords de *l'Euphrate* abbatu *le Turban* ?
Et coupé, pour rimer, *les Cédres du Liban* ?
De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
Se revêtir encor de nos phrases usées ?
Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté ?
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes tristes Vers admirateur unique,
Plaindre en les relisant l'ignorance publique,
Quelqu'orgueil en secret dont s'aveugle un Auteur ;
Il est fâcheux, GRAND ROI, de se voir sans Lecteur,
Et d'aller du recit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur * le sucre & la canelle.
Ainsi craignant toûjours un funeste accident,
J'imite de Conrart ** le silence prudent ;
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carriére,
Et regarde le champ, assis sur la barriére.
Malgré moi toutefois, un mouvement secret
Vient flâter mon esprit qui se tait à regret.
Quoi ! dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roi spectateur inutile,
Faudra-t'il sur ta gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à se glacer ;
Dans un si beau projet, si ma Muse rebelle,
N'ose le suivre aux champs de Lille & de Bruxelles ;
Sans le chercher aux bords de l'Escaut & du Rhein,

* Fameux Epicier.
** Fameux Académicien qui n'a jamais rien écrit.

La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein.
Oüi, GRAND ROI, laiſſons-là les ſiéges, les batailles.
Qu'un autre aille en rimant renverſer des murailles,
Et ſouvent ſous tes pas marchant ſans ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiére & de feu:
A quoi bon d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer ta valeur déja trop allumée?
Joüiſſons à loiſir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la paix.
Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout prêts à quitter le rivage?
Diſoit au Roi Pyrrhus un ſage Confident,
Conſeiller très-ſenſé d'un Roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'apelle.
Quoi faire? L'aſſiéger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous:
Mais Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reſte des Latins la conquête eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre: eſt-ce tout; La Sicile,
De-là nous tend les bras, & bien-tôt ſans effort,
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
Bornez-vous-là vos pas? Dès que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage eſt conquiſe.
Les chemins ſont ouverts? qui nous peut arrêter?
Je vous entens, Seigneur, nous allons tout dompter;
Nous allons traverſer les ſables de Lybie,
Aſſervir en paſſant l'Egypte & l'Arabie,
Courir de-là le Gange en de nouveaux païs,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte Hémiſphére:
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire?
Alors, cher Cynéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aiſe, & prendre du bon tems.

Hé, Seigneur, dès ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire?
Le conſeil étoit ſage & facile à goûter,
Pyrrhus vivoit heureux, s'il eût pû l'écouter:
Mais à l'ambition d'opoſer la prudence,
C'eſt aux Prélats de Cour prêcher la réſidence.
Ce n'eſt pas que mon cœur du travail ennemi,
Aprouve un Fainéant ſur le trône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être Héros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. En vains aux Conquérans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs?
Entre les grands Héros, ſont les plus vulgaires.
Chaque ſiécle eſt fécond en heureux Téméraires,
Chaque climat produit des Favoris de Mars:
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Céſars.
On a vû mille fois des fanges Mœotides,
Sortir des Conquérans, Gots, Vandales, Gépides;
Mais un Roi vraiment Roi, qui ſage en ſes projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ſes Sujets;
Qui du bonheur public ait cimenté ſa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'hiſtoire.
La terre compte peu de ces Rois bienfaiſans.
Le Ciel à les former ſe prépare long-tems.
Tel fut cet Empereur, * ſous qui Rome adorée,
Vid renaître les jours de Saturne & de Rhée,
Qui rendit de ſon joug l'Univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux,
Qui ſoupiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée,
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire ſi doux.
Mais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez-nous?
GRAND ROI, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,

* Titus.

Quand l'ennemi vaincu deſertant ſes ramparts;
Au-devant de ton joug courroit de toutes parts;
Toi même te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire?
Ce ſont-là les exploits que tu dois avoüer:
Et c'eſt par-là, GRAND ROI, que je te veux loüer.
Aſſez d'autres, ſans moi, d'un ſtile moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide:
Iront de ta valeur effrayer l'Univers,
Et camper devant Dole au milieu des hyvers.
Pour moi, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton régne paiſible.
Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans,
Les opreſſeurs du peuple à leur tour gémiſſans,
On verra par quels ſoins ta ſage prévoyance,
Au fort de la famine entretien l'abondance.
On verra les abus par ta main réformez,
La licence & l'orgueïl en tous lieu réprimez,
Du débris des Traitans ton épargne groſſie,
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie,
Le ſoldat dans la paix ſage & laborieux,
Nos Artiſans groſſiers rendus induſtrieux;
Et nos voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loiſir d'un Héros nobles amuſemens.
J'entens déja frémir les deux Mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.
Déja de tous côtez la Chicane aux abois,
S'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles loix.
O que ta main par-là va ſauver de pupiles!
Que de ſçavans plaideurs deformais inutiles!
Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins généreux?
L'Univers ſous ton régne a-t'il des malheureux?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore aprocher,

Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?
C'eſt par toi qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
(1) GRAND ROI, pourſuis toûjours, aſſure leur repos ;
Sans elles un Héros n'eſt pas long-tems Héros.
Bien-tôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire,
Envelope avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueïl,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deüil,
En vain malgré les vents aux bords de l'Heſpérie,
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa patrie,
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiez,
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non, à quelques hauts faits que ton deſſein t'apelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer tu fais de vains efforts,
Apollon te la doit, ouvre lui tes tréſors.
En Poëtes fameux rends nos climats fertiles ;
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté,
Vont pour toi dépoſer à la poſtérité !
Pour moi, qui ſur ton nom déja brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles écrits,
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t'il ſon uſage ?
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine crûs ſur la foi des Auteurs,
Si quelque Eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables,

(1) *Horace, Liv. IV. Od. 9. vſ. 25.*
Vi lere fortes ante Agamemnona
Multi, ſed omnes illachrymabiles,
Urgentur ignotique longâ
Nocte carent quia vate ſacro.

Boileau, qui dans ſes vers pleins de ſincérité,
Jadis à tout ſon ſiécle a dit la vérité:
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'hiſtoire.

EPITRE II.

A Monſieur l'Abbé DES ROCHES.

A Quoi-bon réveiller mes Muſes endormies?
Pour tracer aux Auteurs des régles ennemies,
Penſes-tu qu'aucun d'eux veüille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnaſſe!
Nos écrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux?
(1) J'entens déja d'ici Liniére furieux,
Qui m'apelle au combat, ſans prendre un plus long-terme
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers
Aura plûtôt rempli la page & le revers;
Moi donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime,
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi qui ne craint point qu'un Rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant ſeul en ton Bénéfice?
Attens-tu qu'un Fermier payant, quoi qu'un peu tard,

(1) *Horace, Lib. I. Sat. IV. vſ.* 14.
Criſpinus minimo me provocat: accipe, ſi vis,
Accipe jam tabulas, detur nobis locus, hora,
Cuſtodes, videamus uter plus ſcribere poſſit.

De

De ton bien, pour le moins, daigne te faire part ?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton Eglise,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise ?
Croi-moi, dût Ausanet t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprens point même un juste procès.
N'imite point ces fous dont la sotte avarice
Va de ses revenus engraisser la Justice,
Qui toûjours assignans, & toûjours assignez,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnez.
Soûtenons bien nos droits : Sot est celui qui donne :
C'est ainsi devers Caën que tout Normand raisonne.
Ce sont-là les leçons dont un pere Manceau
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi qui nourri bien en déça de l'Oise,
As sucé la vertu Picarde & Champenoise,
Non, non, tu n'iras point, ardent Bénéficier,
Faire enroüer pour toi Corbin ni le Mazier.
Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse ;
Consulte-moi d'abord ; & pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voyageurs à jeun rencontrérent une huître,
Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose,
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La justice pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
Tenez, voilà, dit-elle à chacun une écaille ;
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais :
Messieurs, l'huître étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

EPITRE III.

A Monsieur ARNAULD, Docteur de Sorbonne.

OUi sans peine, au travers des sophismes de Claude,
ARNAULD, des Novateurs tu découvre la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux?
Si toûjours dans leur ame une pudeur rebelle,
Prêt d'embrasser l'Eglise, au Prêche les rapelle.
Non, ne crois pas que Claude, habile à se tromper,
Soit insensible aux traits dont tu le sçais fraper:
Mais un Démon l'arrête, & quand ta voix l'attire,
Lui dit: Si tu te rends, sçais-tu ce qu'on va dire,
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'hérétique douleur,
Et balançant Dieu même en son ame flottante,
Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.
Des superbes mortels le plus affreux lien,
(1) N'en doutons point, ARNAULD, c'est la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il croit?

(1) *Horace, Lib. I. Ep. XVI. vs.* 24.
Stultorum incurat pudor malus ulcera celat.

Il iroit embraſſer la vérité qu'il voit,
Mais de ſes faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu que par poltronnerie.
C'eſt-là de tous nos maux le fatal fondement;
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement.
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miſérables joüets de notre vanité,
(2) A quoi bon, quand la fiévre en nos artéres brûle,
Faire de notre mal un ſecret ridicule?
Le feu ſort de vos yeux pétillans & troublez,
Votre pouls inégal marche à pas redoublez:
Quelle fauſſe pudeur à feindre vous oblige?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais.... Je n'ai rien vous dis-je,
Répondra ce malade à ſe taire obſtiné.
Mais cependant voilà tout ſon corps gangréné,
Et la fiévre demain ſe rendant la plus forte,
Un benitier aux pieds, va l'étendre à la porte.
Prévenons ſagement un ſi juſte malheur.
Le jour fatal eſt proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'inſtant que de grace il nous donne;
Hâtons-nous, le tems fuit, & nous traîne avec ſoi.
Le moment où je parle eſt déja loin de moi.
Mais quoi toûjours la honte en eſclaves nous lie.
Oüi, c'eſt toi qui nous pers, ridicule folie.
C'eſt toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que d'un faux bien ſottement amoureux,
Et n'oſant ſoupçonner ſa femme d'impoſture,
Au Démon par pudeur il vendit ſa Nature.

(2) *Ibid. vſ.* 19.
Sed vereor ne cui de te plus quàm tibi credas,
Non ſi te populus ſanum rectèque valentem
Dictitet, occultam febrem, ſub tempus edendi
Diſſimules: donec manibus tremor incidat unctis.

Hélas ! avant ce jour qui perdit ſes Neveux,
Tous les plaiſirs couroient au-devant de ſes vœux.
La faim aux animaux ne faiſoit point la guerre.
(3) Le bled, pour ſe donner, ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf, preſſé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible ſillon.
La vigne offroit par-tout des grapes toûjours pleines,
Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam, déchû de ſon état,
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il fallut qu'au travail ſon corps rendu docile
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hériſſa les guérets :
Le ſerpent venimeux rampa dans les forêts :
La canicule en feu devora les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il fallut aux brebis dérober leur toiſon.
La peſte en même-tems, la guerre & la famine
Des malheureux humains jurérent la ruïne :
Mais aucun de ces maux n'égale les rigueurs,
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices,
L'Avare des premiers en proye à ſes caprices,
Dans un infâme gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'honneur & la vertu n'oſérent plus paroître.
La piété chercha les deſerts & le Cloître.
Depuis on n'a point vû de cœur ſi détaché

(3) *Virgile au I. des Géorgiques, vſ.* 127.
Ipſaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poſcente, ferebat.
Ille malum virus ſerpentibus addidit atris,
Prædarique lupos juſſit, Pontumque moveri,
Mellaque decuſſit foliis, ignemque removit,
Et gaſtis uvis currentia vina repreſſit.

Qui par quelque lien ne tint à ce péché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes !
Moi-même, ARNAULD, ici qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contr'elle une foible vertu.
Ainſi toûjours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pied timide, & ſors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car, ſi comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle,
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſans allarmer;
Et même ſur ces Vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

EPITRE IV.

AU ROY.

EN vain, pour te loüer, ma Muſe toûjours prête,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête.
Ce païs, où cent murs n'ont pû te réſiſter,
GRAND ROI, n'eſt pas en Vers ſi facile à dompter,
Des Villes que tu prens, les noms durs & barbares
N'offrent de toutes parts que ſyllabes bizarres,
A l'oreille effrayée. Il faut depuis l'Iſſel,
Pour trouver un beau mot, courir juſqu'au Teſſel.
Oüi, par-tout de ſon nom chaque place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut ſans frémir aborder Woerden ?
Quel Vers ne tomberoit au ſeul nom de Heuſden ?
Quelle Muſe à rimer en tous lieux diſpoſée
Oſeroit aprocher des bords de Zuiderzée ?
Comment en Vers heureux aſſiéger Doeſbourg;

Zutphen, Wageninghem, Hardewik, Knotzembourg ?
Il n'eſt Fort entre ceux que tu prens par centaine,
Qui ne puiſſe arrêter un Rimeur ſix ſemaines ;
Et par-tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck,
Le Vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.
Encor, ſi tes exploits moins grands & moins rapides
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides ;
Peut-être avec le tems, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver :
Mais dès qu'on veut tenter cette vaſte carriére ;
Pégaſe s'effarouche & recule en arriére ;
Mon Apollon s'étonne ; & Nimégue eſt à toi ;
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoi.
Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage,
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage ;
Un trop juſte devoir veut que nous l'eſſayons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons ;
Car puiſqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y reſſemble à la Fable ;
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer :
Venez donc, & ſur-tout gardez bien d'ennuyer.
Vous ſçavez des grands vers les diſgraces tragiques.
Et ſouvent on ennuye en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle * entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrès de ſes eaux,
Apuyé d'une main ſur ſon Urne penchante,
Dormoit au bruit flâteur de ſon onde naiſſante.
Lorſqu'un cri tout-à-coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par-tout ſur ſes rives
Il voit fuïr à grands pas ſes Naïdes craintives,
Qui toutes accourans vers leur humide Roi,
Par un recit affreux redoublent ſon effroi.

* Montagne d'où le Rhin prend ſa ſource.

Il aprend qu'un Héros, conduit par la victoire,
A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire.
Que Rhimberg & Weſel terraſſez en deux jours,
D'un joug déja prochain menacent tout ſon cours:
Nous l'avons vû, dit l'un, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournez contre ſa tête.
Il marche vers Tholus, & ſes flots en courroux,
Au prix de ſa fureur ſont tranquiles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage;
Et depuis ce Romain, * dont l'inſolent paſſage,
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.
Le Rhin tremble & frémit à ces triſtes nouvelles,
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles.
C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois
Ait apris à couler ſous de nouvelles loix:
Et de mille ramparts mon onde environnée,
De ces Fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée?
Ah! périſſent mes eaux! ou par d'illuſtres coups,
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.
A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe.
Son front cicatriſé rend ſon air furieux,
Et l'ardeur du combat étincellé en ſes yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë,
Du fameux fort du Skink prend la route connuë.
Là contemplant ſon cours, il voit de toutes parts,
Ses pâles défenſeurs par la frayeur épars,
Il voit cent Bataillons, qui loin de ſe défendre,
Attendent ſur des murs l'ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix;
Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Eſt-ce ainſi que votre ame aux périls aguerrie,
Soutient ſur ces ramparts l'honneur & la patrie?**

* Jules Ceſar.

** Il y avoit ſur les Drapeaux des Hollandois, *pro honore & patria.*

Votre ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux ;
Du Rhin près de Tholus fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant ſur la rive opoſée,
N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée ?
Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,
Laiſſez-là ces mouſquets trop peſans pour vos bras ;
Et la faux à la main parmi vos marécages ;
Allez couper vos joncs, & preſſer vos laitages :
Ou gardans les ſeuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce diſcours d'un Guerrier, que la colére enflâme,
Reſſuſcite l'honneur déja morte en leur ame,
Et leurs cœurs s'allumans d'un reſte de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en perſonne,
Déja prêt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont * le premier dans les flots,
S'avance ſoutenu des regards du Héros.
Son courſier écumant ſous ſon Maître intrépide,
Nage tout orgueïlleux ſous la main qui le guide.
Revel le ſuit de près : ſous ce Chef redouté,
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indompté :
Mais déja devant eux une chaleur guerriére,
Emporte loin du bord le boüillant Leſdiguiére, **
Vivonne, Nantoüillet, & Coaſſin, & Salart ;
Chacun d'eux au péril veut la premiére part.
Vendôme, que ſoutient l'orgueïl de ſa naiſſance,
Au même inſtant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Béringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
Louis les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ſes ſoins cependant, trente legers vaiſſeaux,
D'un tranchant aviron déja coupent les eaux.

* Monſieur le Comte de Guiche.

** Monſieur le Comte de Saux.

Cent Guerriers s'y jettant ſignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'inſtant;
Et pleut de toutes parts ſur l'eſcadron flottant.
Du ſalpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublez tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un brave eſt atteint;
Sous les fougueux Courſiers l'onde écume & ſe plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuſe,
Tient un tems ſur les eaux la fortune douteuſe,
Mais Louis d'un regard ſçait bien-tôt la fixer.
Le Deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.
Bien-tôt avec Grammont courent Mars & Bellone;
Le Rhin à leur aſpect d'épouvente friſſonne.
Quant pour nouvelle allarme à ſes eſprits glacez,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſez:
Condé, dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les eſcadrons & gagne les batailles:
Enguien de ſon hymen le ſeul & digne fruit,
Par lui dès ſon enfance à la victoire inſtruit.
L'ennemi renverſé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu lui-même céde au torrent qui l'entraîne;
Et ſeul deſeſpéré, pleurant ſes vains efforts;
Abandonne à Louis la victoire & ſes bords.
Du Fleuve ainſi dompté la déroute éclatante;
A Wurts juſqu'en ſon camp va porter l'épouvante:
Wurts l'eſpoir du Païs, & l'apui de ſes murs,
Wurts... ah quel nom, GRAND ROI! quel Hector que ce Wurts!
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles!
Bien-tôt on eut vû Skink dans mes Vers emporté;
De ſes fameux remparts démentir la fierté.
Bien-tôt... mais Wurts s'opoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt tems: auſſi-bien ſi la rime,
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne ſçai pour ſortir de porte qu'Hildesheim.

O ! que le Ciel ſoigneux de notre Poëſie ;
GRAND ROI, ne nous fit-il plus voiſins de l'Aſie !
Bien-tôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'eſt plaine en ces lieux ſi ſéche & ſi ſtérile,
Qui ne ſoit en bons mots par-tout riche & fertile.
Là plus d'un Bourg fameux par ſon antique nom,
Vient offrir à l'oreille un agréable ſon.
Quel plaiſir ! de te ſuivre aux rives du Scamandre,
D'y trouver d'Illion la poëtique cendre :
De juger ſi les Grecs qui briſérent ſes tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
Mais pourquoi ſans raiſon deſeſpérer ma veine ?
Eſt il dans l'Univers de place ſi lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puiſſe porter,
Et ne m'offre bien-tôt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faiſons plus de plaintes inutiles ;
Puiſqu'ainſi dans deux mois tu prens quarante Villes,
Aſſuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attens dans deux ans au bord de l'Helleſpont.

EPITRE V.

A Monſieur DE GUILLERAGUES, Secrétaire du Cabinet.

ESPRIT né pour la Cour, & maître en l'art de plaire.
GUILLERAGUES, qui ſçait & parler & te taire,
Aprens-moi, ſi je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me ſignaler,
Et dans ce champ fécond en plaiſantes malices ;
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices ?
Jadis, non ſans tumulte, on m'y vit éclater :

Quand mon esprit plus jeune & prompt à s'irriter,
Aspiroit moins au nom de discret & de sage,
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage.
Maintenant que le tems a meuri mes desirs,
Que mon âge, amoureux de plus sages plaisirs,
Bientôt s'en va fraper à son neuviéme lustre, *
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animez,
Aiguisent contre moi leurs traits envenimez:
Que tout jusqu'à Pinchêne & m'insulte & m'accable,
Aujourd'hui vieux Lion je suis doux & traitable:
Je n'arme point contr'eux mes ongles émoussez.
Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passez,
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile premiére,
Et laisse aux froids Rimeurs une libre carriére.
Ainsi donc philosophe à la raison soumis,
Mes défauts desormais, sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je fuis: c'est la vertu que j'aime:
Je songe à me connoître, & me chercher en moi-même,
C'est-là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'Astrolabe en main, une autre aille chercher,
Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe;
Si Saturne à nos yeux peut faire un Parallaxe,
Que Rohaut vainement séche pour concevoir,
Comment tout étant plein, tout a pû se mouvoir:
Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi sur cette mer, qu'ici bas nous courons
Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons,
A régler mes desirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous:
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.

* A la quarante & uniéme année.

Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainſi qu'à la campagne,
(1) En vain monte à cheval, pour tromper ſon ennui.
Le chagrin monte en croupe & gallope avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tulmulte & la guerre?
Poſſédé d'un ennui, qu'il ne ſçauroit dompter,
Il craint d'être à ſoi-même, & ſonge à s'éviter.
C'eſt-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'Aurore,
Où le Perſe eſt brûlé de l'aſtre qu'il adore.
(2) De nos propres malheurs Auteurs infortunez,
Nous ſommes loins de nous à toute heure entraînez.
A quoi bon ravir l'or au ſein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché ſur la terre & ſur l'onde,
Eſt ici, comme aux lieux où meurit le coco,
Et ſe trouve à Paris, de même qu'à Cruſco. *
On ne le tire point des veines du Potoſe. **
Qui vit content de rien, poſſéde toute choſe.
Mais ſans ceſſe ignorans de nos propres beſoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.

(1) *Horace, Lib. III. Od. I. vſ. 37.*

Sed timor, & minæ
Scandunt eodem, quò dominus, neque
Decedit æratâ triremi; &
Poſt equitem ſedet atra cura.

(2) *Le même, Lib. I. Ep. XI. vſ. 29.*

Navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hîceſt,
Eſt Ulubris, animus ſi te non deficit æquus.

* Capitale du Perou.

** Montagnes où ſont les mines d'argent.

(3) O! que ſi cet hyver, un rhume ſalutaire,
Guériſſant de tous maux mon avare beau-pere,
Pouvoit, bien confeſſé, l'étendre en un cercueïl,
Et remplir ſa maiſon d'un agréable deüil!
Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,
D'un ſuperbe convoi plaindroit peu la dépenſe!
Diſoit, le mois paſſé, doux, honnête, & ſoumis,
L'héritier affamé de ce riche Commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée.
Tourmenta quarante ans ſa vie infortunée.
La mort vient de ſaiſir le vieillard catherreux,
Voilà ſon Gendre riche. En eſt-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de ſa vaine richeſſe,
Déja nouveau Seigneur il vante ſa nobleſſe.
Quoique fils de Meûnier encor blanc du Moulin,
Il eſt prêt de fournir ſes titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare,
Le voilà fou, ſuperbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, ſombre, inquiet, à ſoi-même ennuïeux:
Il vivroit plus content, ſi comme ſes Ayeux,
Dans un habit conforme à ſa vraïe origine,
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.
(4) Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,

(3) *Perſ. Sat. II. vſ. 9.*

ô ſi
Ebullit patrui præclarum funus! &, ô ſi
Sub raſtro crepet argenti mihi ſeria, dextro
Hercule: pupillum ve utinam, quem proximus hæres
Impello, expungam.

(4) *Horace, Lib. I. Sat. I. vſ. 61.*

At bona pars hominum decepta cupidine falſo,
Nil ſatis eſt, inquit; quia tanti, quantum habeas ſis;
Ut quidam memoratur Athenis
Sordibus ac dives, populi contemnere voces
Sic ſolitus: populus me ſibilat; at mihi plaudo
Ipſe domi, ſimul ac nummos contemplor in arca.

Que le faſte ébloüit d'un bonheur aparent.
L'argent, l'argent, dit-on; ſans lui tout eſt ſtérile.
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile,
L'argent en honnête homme érige un ſcélérat:
L'argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.
Qu'importe, qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce Fourbe ſans foi, ſans honneur, & ſans ame,
Dans mon coffre tout plein de rares qualitez,
J'ai cent mille vertus en loüis bien comptez.
Eſt-il quelque talent que l'argent ne me donne?
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne ſçauroit décevoir,
Qui mets au rang des biens l'eſprit & le ſçavoir,
J'eſtime autant Patru, * même dans l'indigence,
Qu'un Commis engraiſſé des malheurs de la France.
Non que je ſois du goût de ce Sage ** inſenſé,
Qui d'un argent commode eſclave embarraſſé,
Jetta tout dans la mer, pour crier, je ſuis libre.
De la droite raiſon, je ſens mieux l'équilibre:
Mais je tiens qu'ici-bas ſans faire tant d'aprêts,
La vertu ſe contente & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets ſi vagues?
Ce que j'avance ici, crois-moi, cher Guillerargues,
Ton ami dès l'enfance ainſi l'a pratiqué.
Mon pere ſoixante ans au travail apliqué,
En mourant me laiſſa pour rouler & pour vivre,
Un revenu leger, & ſon exemple à ſuivre.
Mais bien-tôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, couſin, beau-frere de Greffier;
Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allai loin du Palais errer ſur le Parnaſſe.
La famille en pâlit, & vit en frémiſſant,
Dans la poudre du Greffe un Poëte naiſſant.

* Fameux Avocat, & le meilleur Grammairien de notre ſiécle.

** Cratés, Philoſophe Cynique.

On vid avec horreur une Muſe effrenée,
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.
Dèſlors à la richeſſe il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquérir, j'apris à m'en paſſer;
Et ſur-tout redoutant la baſſe ſervitude,
La libre vérité fût toute mon étude.
Dans ce métier funeſte à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût crû, que pour moi le ſort dût ſe fléchir?
Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toûjours prête à courir au devant du mérite,
Crut voir dans ma franchiſe un mérite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,
Ne pûrent dans leur courſe, arrêter ſes bienfaits:
(5) C'en eſt trop: mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.
Qu'à ſon gré déſormais la Fortune me jouë,
On me verra dormir au branle de ſa rouë.
Si quelque ſoin encore agite mon repos,
C'eſt l'ardeur de loüer un ſi fameux Héros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorſque je dors, en ſurſaut me réveille;
Me dit que ces bienfaits dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont dû ſe mériter.
C'eſt-là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais ſi, dans le beau feu du zèle qui m'enflâme,
Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis ſur ce ſujet, ſatisfaire mon cœur;
GUILLERAGUES, plains-toi de mon humeur legére,
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangére,
Ou d'un vil intérêt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.

(5) *Horace, Lib. II. Sat. VI. vſ. 1. & ſuiv.*
Hoc erat in votis: modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, & recto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulùm ſylvæ ſuper his foret. Auctius atque
Di melius fecere, bene eſt: nihil amplius oro.

EPITRE VI.

A Monsieur DE LAMOIGNON, Avocat Général.

OUi, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la Ville,
Et contr'eux la Campagne eſt mon unique azile.
Du lieu qui m'y retient veux tu voir le tableau?
C'eſt un petit Village,* ou plûtôt un Hameau.
Bâti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pied des monts que ſon flot vient laver,
Voit du ſein de ſes eaux vingt Iſles s'élever,
Qui partageans ſon cours en diverſes maniéres,
D'une riviére ſeule, y forment vingt riviéres.
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantez,
Et de noyers ſouvent du paſſant inſultez.
Le Village au-deſſus forme un Amphithéâtre.
L'Habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre,
Et dans le roc qui céde & ſe coupe aiſément,
Chacun ſçait de ſa main creuſer ſon logement.
La maiſon du Seigneur ſeule un peu plus ornée,
Se preſente au-dehors de murs environnée.
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord:
Et le mont la défend des outrages du Nord.
(1) C'eſt-là, cher LAMOIGNON, que mon eſprit tranquile,
Met à profit les jours que la parque me file.

* Hautile, proche la Roche Guyon, petite Seigneurie aparenante à mon Neveu l'illuſtre M. Dorgois.

(1) *Il y a quelques idées ſemblables dans la Satire VI. du Livre II. des Satires d'Horace.*

Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achéte à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt un Livre en main errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries.
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux pas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide :
Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique,
Nous presente un repas agréable & rustique.
Là sans s'assujettir aux dogmes du Brousain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
La maison le fournit, la Fermiére l'ordonne,
Et mieux que Bergérat * l'apétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimez des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prez délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls, oublier tout le monde.
Mais à peine du sein de vos vallons chéris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
Un cousin abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & sans me débotter
Chez vingt Juges pour lui j'aille solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considérables.
L'un demeure au Marais & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
(2) Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roi, que dit-il ? le Roi se reprit à rire.

* Fameux Traiteur.

(2) *Horace, Lib. II. Sat. I. vs.* 81.
Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est,

Contre vos derniers vers on eſt fort en courroux?
Pradon a mis au jour un livre contre vous,
Et chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un Caudebec j'en ai lû la préface.
L'autre jour ſur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina.
Un écrit ſcandaleux ſous votre nom ſe donne.
D'un Paſquin qu'on a fait, au Louvre on vous ſoupçonne.
Moi? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont écoulez, depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toûjours depuis ce tems en proye aux ſots diſcours,
Contr'eux la vérité m'eſt un foible ſecours.
Vient-il de la Province une ſatire fade,
D'un Plaiſant du païs inſipide boutade?
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi:
Et le ſot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non, à d'autres, dit-il, on connoît votre ſtile,
Combien de tems ces vers vous ont-ils bien coûté?
Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en vérité.
Peut-on m'attribuer ces ſottiſes étranges?
Ah! Monſieur, vos mépris vous ſervent de loüanges.
Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge ſi toûjours triſte, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le tems de courtiſer les Muſes:
Le monde cependant ſe rit de mes excuſes,
Croit que pour m'inſpirer ſur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement. (dre.
Un bruit court que le Roi va tout réduire en pou-

Judiciumque. Eſto, ſi quis mala: ſed bona ſi quis
Judice, condiderit, laudatur Cæſare, ſi quis
Opprobriis dignum latraverit, integer ipſe?
Solventur riſu tabulæ, tu miſſus abibis.

Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre;
Que Cambray des François l'épouventable écueïl,
A vû tomber enfin ſes murs & ſon orgueïl:
Que devant Saint-Omer Naſſau par ſa défaite,
De * Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu ſçait comme ſes Vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un Ami, qui veut me cajoler,
Et dans ce tems guerrier, & fécond en Achiles,
Croit que l'on fait les Vers, comme l'on prend les Villes.
Mais moi dont le génie eſt mort en ce moment,
Je ne ſçai que répondre à ce vain compliment;
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le Mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de ſoi-même en un coin retiré!
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul compte de ſon loiſir:
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices,
Et du peuple inconſtant il brave les caprices.
Mais nous autres faiſeurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permeſſe aux loüanges nourris,
Nous ne ſçaurions briſer nos fers & nos entraves;
Du lecteur dédaigneux honorables eſclaves,
Du rang où notre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne ſçaurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajoûter merveilles ſur merveilles:
Au comble parvenus il veut que nous croiſſions:
Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout décroît, & moi même à qui l'âge,
D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,

* Le Duc d'Orléans, frere unique de Loüis XIV.

(3) J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois.
Ma Muſe qui ſe plaît dans leurs routes perduës,
Ne ſçauroit plus marcher ſur le pavé des ruës.
Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quelle humeur ſauvage,
Tout l'Eté loin de toi demeurant au village,
(4) J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.
C'eſt à toi, LAMOIGNON, que le rang, la naiſſance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence,
Apellent dans Paris aux ſublimes emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des Loix.
Tu dois-là tous tes ſoins au bien de ta Patrie;
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie,
Que l'opreſſeur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris Citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un réveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des forêts.
Laiſſe moi donc ici ſous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits

(3) *Juvénal, Sat. VII vſ.* 53:
Sed vatem egregium, cui non ſit publica vena,
Qui nihil expoſitum ſoleat deducere, nec qui
Communi feriat carnem triviale monetâ;
Hanc, qualem nequeo monſtrare, & ſentio tantum,
Anxietate carens animus facit, omnis acerbi
Impatiens, cupidus Sylvarum, aptuſque bibendis
Fontibus Aonidum.

(4) *Horace, Lib. I. Ep. X. vſ.* 15. *en parlant de ſa métairie.*
ubi gratior aura
Leniat & rabiem Canis, & momenta Leonis,
Cum ſemel accepit ſolem furibundus acutum?

Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix,
Auſſi-tôt ton Ami redoutant moins la Ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuïr à Baville,
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rapelant mon audace,
Aprentif Cavalier galoper ſur ta trace.
Tantôt ſur l'herbe aſſis au pied de ces côteaux,
Où Polycréne * épand ſes libérales eaux,
(5) Lamoignon, nous irons libres d'inquiétude,
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude:
Chercher quels ſont les biens véritables ou faux:
Si l'honnête homme en ſoi doit ſouffrir des défauts:
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.
C'eſt ainſi que chez toi tu ſçauras m'attacher.
Heureux! ſi les fâcheux prompts à nous y chercher,
N'y viennent point ſemer l'ennuyeuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute eſpéce,
Que ſans ceſſe à Baville attire le devoir,
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'inſtant aſſiégent les allées.
Alors ſauve qui peut, & quatre fois heureux.
Qui ſçait pour s'échaper quelqu'antre ignoré d'eux.

* Fontaine à une demie lieuë de Baville, ainſi nommée par feu M. le premier Préſident Lamoignon.

(5) *Horace, en parlant de ſes occupations à la Campagne, Liv. II. Sat. VI. vſ. 72.*

quod magis ad nos
Pertinet & neſcire malum eſt, agitamus, utrùmne
Divitiis homines, an ſint virtute beati:
Quid ve ad amicitias, uſus, rectùmne trahat nos
Et quæ ſit natura boni, ſummumque quid ejus.

EPITRE VII.

A Monſieur RACINE.

QUe tu ſçais bien, RACINE à l'aide d'un Acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Gréce aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ſon nom verſer la * Chanmeſlé.
Ne croi pas toutefois, par tes ſçavans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs gagner tous les ſuffrages,
Si-tôt que d'Apollon un génie inſpiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent,
Ses Rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent,
(1) Et ſon trop de lumiére importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux,
La mort ſeule ici-bas en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priére,
Pour jamais ſous la Tombe eût enfermé Moliére,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui ſi vantez,
Furent des ſots Eſprits à nos yeux rebutez.
L'ignorance & l'erreur à ſes naiſſantes piéces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,

* Fameuſe Actrice.

(1) *Horace, Liv. II. Ep. I. 12. en parlant d'Hercule.*
Comperit invidiam ſupremo fine domari.
Urit enim fulgore ſuo qui prægravat artes
Infra ſe poſitas; extinctus amabitur idem.

Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecoüoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la ſcêne plus exacte.
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte.
L'un défenſeur zèlé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au Parterre.
Mais ſi-tôt, que d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eût ravi du nombre des humains:
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée.
L'aimable Comédie avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpera revenir,
Et ſur les brodequins ne put plus ſe tenir.
Tel fut chez nous le ſort du Théâtre Comique.
Toi donc, qui s'élevant ſur la Scène Tragique,
Suis les pas de Sophocle, & ſeul de tant d'Eſprits,
De Corneille vieilli ſçais conſoler Paris,
Ceſſe de t'étonner, ſi l'envie animée,
Attachant à ton nom ſa roüille envenimée,
La calomnie en main quelquefois te pourſuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le mérite en repos s'endort dans la pareſſe:
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croit & s'élance.
Au Cid perſécuté, Cinna doit ſa naiſſance.
Et peut-être ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi même dont la gloire ici moins répanduë
Des pâles envieux ne bleſſe point la vûë,
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoumis,
De bonne heure a pourvû d'utiles Ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui ſur moi brûle de s'épancher,

Tous les jours en marchant m'empêche de bron-
cher.
Je ſonge à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſçais ſur leurs avis corriger mes erreurs ;
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en m'en guériſſant que je ſçais leur répondre :
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me venger.
Imite mon exemple : & lors qu'une cabale,
Un flot de vains Auteurs ſollement te ravale,
Profite de leur haine, & de leurs mauvais ſens :
Ris du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnaſſe François, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots ſçaura te maintenir,
Et ſoulever pour toi l'équitable Avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phèdre malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne benira d'abord le ſiécle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vid naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles ?
Cependant laiſſe ici gronder quelques Cenſeurs,
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs.
(2) Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que * l'Auteur du Jonas s'empreſſe pour les lire ?
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le ſec Traducteur du François d'Amyot.
Pourvû qu'avec éclat leurs rimes débitées

(2) *Horace, Lib. I. Sat. X. vſ. 78.*
Men moveat cimex Pantilius ?
Plotius, & Varius, Mecœnas, Virgiliuſque,
Valgius, & probet hæc Octavius optimus, atque
Fuſcus ; & hæc utinam Viſcorum laudet uterque.

* Corras, dont M. Deſpréaux parle ailleurs.

Soient

Soient du Peuples, des Grands, des Provinces goûtées,
Pourvû qu'ils puiſſent plaire au plus puiſſant des Rois:
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois:
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert & Vivonne,
Que la Rochefoucaut, Marſiac & Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénétrer.
Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauſier voulût leur donner ſon ſuffrage.
C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles Eſprits,
Admirateurs zèlez de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la place où Brioche * préſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſçavoir de Pradon.

* Fameux joüeur de Marionnette, logé proche les Comédiens.

EPITRE VIII.

AU ROY.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

GRAND ROI, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire,
Tu ſçais bien que mon ſtile eſt né pour la Satire;
Mais mon eſprit contraint de la deſavoüer,
Sous ton régne étonnant ne veut plus que loüer,
Tantôt dans les ardeurs de ce zèle incommode,
Je ſonge à meſurer les ſyllabes d'une Ode,
Tantôt d'une Enéide auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainſi toûjours flâté d'une douce manie

Je ſens de jour en jour dépérir mon génie,
Et mes vers en ce ſtile, ennuyeux, ſans apas,
Deshonorent ma plume & ne t'honorent pas.
Encor, ſi ta valeur à tout vaincre obſtinée,
Nous laiſſoit pour le moins reſpirer une année,
Peut-être mon eſprit prompt à reſſuſciter,
Du tems qu'il a perdu ſçauroit ſe r'aquiter.
Sur ces nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le ſiécle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.
Mais à peine Dinan & Limbourg ſont forcez,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terraſſez.
Ton courage, affamé de péril & de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire,
Souvent ce qu'un ſeul jour te voit exécuter,
Nous laiſſe pour un an d'actions à compter.
Que ſi quelquefois las de forcer des murailles,
Le ſoin de tes Sujets te rapelle à Verſailles,
Tu viens m'embarraſſer de mille autres vertus,
Te voyant de plus près je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un ſéjour plein de charmes,
Tu n'eſt pas moins Héros qu'au milieu des allarmes.
De ton Trône agrandi portant ſeul tout le faix,
Tu cultives les arts, tu répans les bienfaits,
Tu ſçais récompenſer juſqu'aux Muſes critiques.
Ah! croi moi, c'en eſt trop. Nous autres Satiriques,
Propres à relever les ſottiſes du tems,
Nous ſommes un peu nés pour être mécontens:
Notre Muſe, ſouvent pareſſeuſe & ſtérile,
A beſoin, pour marcher, de colére & de bile.
Notre ſtile languit dans un remerciment:
Mais, GRAND ROI, nous ſçavons nous plaindre élégamment.
O! que ſi je vivois ſous les régnes ſiniſtres,
De ces Rois nés valets de leurs propres Miniſtres,
Et qui jamais en main ne prenans le timon,
Aux exploits de leurs tems ne prêtoient que leur nom:
Que ſans les fatiguer d'une loüange vaine,

Riſément les bons mots couleroient de ma veine.
Mais toûjours ſous ton régne il faut ſe récrier.
Toûjours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans ceſſe à t'admirer ma critique forcée,
N'a plus, en écrivant, de maligne penſée,
Et mes chagrins ſans fiel & preſque évanoüis,
Font grace à tout le ſiécle en faveur de Louis.
En tous lieux cependant la Pharſale * aprouvée,
Sans crainte de mes vers va la tête levée.
La licence par-tout régne dans les écrits.
Déja le mauvais Sens reprenant ſes eſprits,
Sonne à nous redonner des Poëmes Epiques,
S'empare des diſcours mêmes Académiques.
Perrin a de ſes Vers obtenu le pardon:
Et la Scéne Françoiſe eſt en proye à Pradon.
Et moi, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de tes faits le pénible volume,
Et ma Muſe occupée à cet unique emploi,
Ne garde, n'entend, ne connoît plus que toi.
Tu le ſçais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moi l'effet d'une ame interreſſée.
Avant que tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zéle impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que toi. Le plaiſir de le dire,
Vint m'aprendre à loüer au ſein de la Satire.
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes Vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remord légitime,
Au fort de mon ardeur vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus du même prix.
J'ai peur que l'Univers, qui ſçait ma récompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance,
Et que par tes preſens mon Vers décrédité,
N'ait moins de poids pour toi dans la poſtérité.
Toutefois je ſçai vaincre un remords qui te bleſſe,

* La Pharſale de Brebeuf.

Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largeſſe,
A peindre tes exploits ne doit s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger?
Ah! plûtôt de nos ſons redoublons l'harmonie,
Le zèle à mon eſprit tiendra lieu de génie.
Horace, tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en ſon tems, comme moi, tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois ſçut égayer ſa bile.
Mais de la même main qui peignit Tullius,*
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius,**
Il ſçut fléchir Glycére, il ſçût vanter Auguſte,
Et marquer ſur ſa lyre une cadence juſte.
Suivons les pas fameux d'un ſi noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prénant la lire en main,
Au recit que pour toi je ſuis prêt d'entreprendre,
Je crois voir les Rochers accourir pour m'entendre.
Et déja mon vers coule à flots précipitez,
Quand j'entends le Lecteur qui me crie, Arrêtez,
Horace eut cent talens, mais la Nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizare.
Vous paſſez en audace & Perſe & Juvenal:
Mais ſur le ton flâteur Pinchêne eſt votre égal.
A ce diſcours, GRAND ROI, que pourrois-je répondre?
Je me ſens ſur ce point trop facile à confondre,
Et ſans trop relever des reproches ſi vrais,
Je m'arrête à l'inſtant, j'admire, & je me tais.

* Sénateur Romain.

** Fameux Muſicien le plus eſtimé de ſon tems, & fort chéri d'Auguſte.

EPITRE IX.

A Monſeigneur le Marquis DE SEIGNELAI, Secrétaire d'Etat.

DArgereux ennemi de tout mauvais Flateur,
Seignelai, c'eſt en vain qu'un ridicule Auteur,
Prêt à porter ton nom de l'*Ebre juſqu'au Gange*,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte loüange.
Auſſi-tôt ton eſprit prompt à ſe révolter,
S'échape, & rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout flâteur endort au ſon de ſes paroles,
Qui dans un vain ſonnet placez au rang des Dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux,
Et fiers du haut étage où la Serre les loge,
Avalent ſans dégoût le plus groſſier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à ſi bas prix.
(1) Non que tu ſois pourtant de ces rudes eſprits,
Qui regimbent toûjours, quelque main qui les flâte,
Tu ſouffre la loüange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les ſens.
Mais un Auteur novice à répandre l'encens,
Souvent à ſon Héros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encenſoir au travers du viſage;
Va loüer * Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repouſſé.
Tout éloge impoſteur bleſſe une ame ſincére.
Si pour faire ſa cour à ton illuſtre Pere,

(1) *Horace, Lib. II. Sat I.* 20.
Cui malè ſi palpere, recalcitrat undique tutus.

* Gouverneur des Païs-Bas pour le Roi d'Eſpagne, en 1672, 1673, &c.

SEIGNELAI, quelque Auteur d'un faux zèle emporté.

Au lieu de paindre en lui la noble activité,
La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zèle pour ſon Roi, l'amour, la vigilence,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts:
(2) Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant juſtement l'égaler à Mécéne,
Le comparoît au fils de Pelée ou d'Alcméne,
Ses yeux d'un tel diſcours foiblement ébloüis,
Bien-tôt dans ce tableau reconnoîtroient Loüis,
Et glaçans d'un regard la Muſe & le Poëte,
Impoſeroient ſilence à ſa verve Indiſcréte.
Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'aplaudit point des qualitez d'autrui.
Que me ſert en effet, qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, je me ſens malade,
Si dans cet inſtant même un feu ſéditieux,
Fait boüillonner mon ſang, & pétiller mes yeux?
Rien n'eſt beau que le Vrai. Le Vrai ſeul eſt aimable.
Il doit régner par-tout, & même dans la fable;
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Vérité.
Sçais-tu pourquoi mes Vers ſont lûs dans les Provinces,
Sont recherchez du Peuple, & reçûs chez les Princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons agréables, nombreux,
Soient toûjours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y gêne la meſure,

(2) *Horace, Lib. I. Ep. XVI. à Quintius, vſ. 25.*
Si quis bella tibi terrâ pugnata, marique
Dicat, & his verbis vacuas permulceat aures,
Tene magis ſalvum populus velit, an populum tu,
Servet in ambiguo qui conſulit, & tibi, & urbi,
Jupiter: Auguſti laudes agnoſcere poſſis.

Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure.
Mais c'eſt qu'en eux le Vrai du Menſonge vainqueur
Par-tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur:
Que le bien & le mal y ſont priſez au juſte,
Que jamais un Faquin n'y tient un rang auguſte,
Et que mon cœur toûjours conduiſant mon eſprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à ſoi même il n'ait dit.
Ma penſée au grand jour par-tout s'offre & s'expoſe.
Et mon Vers, bien ou mal, dit toûjours quelque choſe.
C'eſt par-là quelquefois que ma rime ſurprend.
C'eſt-là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, Miroir d'amour, amitiez, amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoutien,
Et qui parlans beaucoup ne diſent jamais rien.
Mais peut-être enyvré des vapeurs de ma Muſe;
Moi-même en ma faveur, SEIGNELAI, je m'abuſe,
Ceſſons de nous flâter. Il n'eſt Eſprit ſi droit,
Qui ne ſoit impoſteur, & ſoit par quelque endroit
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la nature,
On craint de le montrer ſous ſa propre figure.
Par-là le plus ſincére aſſez ſouvent déplaît.
Rarement un Eſprit oſe être ce qu'il eſt.
Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,
Cet homme à toûjours fuir qui jamais ne vous quitte?
Il n'eſt pas ſans eſprit: mais né triſte & peſant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaiſant,
Il s'eſt fait de ſa joye une loi néceſſaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La ſimplicité plaît ſans étude & ſans art:
Tout charme en un Enfant, dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débarraſſée,
Sçait d'un air innocent bégayer ſa penſée.
Le faux eſt toûjours fade, ennuyeux, languiſſant;
Mais la Nature eſt vraye, & d'abord on la ſent,

C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire & qu'on aime.
Un eſprit né chagrin plaît par ſon chagrin même.
Chacun pris dans ſon air eſt agréable en ſoi.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce Marquis étoit né doux, commode, agréable,
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable;
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur;
Il ne veut plus parler que de rime & de Proſe
Des Auteurs décriez il prend en main la cauſe:
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers;
Et va voir l'Opéra ſeulement pour les Vers.
Voulant ſe redreſſer ſoi-même on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un ſçavoir affecté.
Rien n'eſt beau, je reviens, que par la vérité.
C'eſt par elle qu'on plaît & qu'on peut long-tems plaire.
L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincére.
En vain, par ſa grimace, un Bouffon odieux,
A table nous fait rire, & divertit nos yeux
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui ſon théâtre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un eſprit aiſé qui ſe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il ſe découvre.
Mais la ſeule vertu peut ſouffrir la clarté.
Le vice toûjours ſombre aime l'obſcurité.
Pour paroître au grand jour, il faut qu'il ſe déguiſe.
C'eſt lui qui de nos mœurs a banni la franchiſe.
Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
On ne connoiſſoit point la ruſe & l'impoſture.
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rhéteur encore arrangeant le diſcours,
N'avoit d'un art menteur enſeigné les détours:
Mais ſi-tôt qu'aux Humains faciles à ſéduire,
L'abondance eut donné le loiſir de ſe nuire,

La Moleſſe amena la fauſſe Vanité.
Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté ;
Pour ébloüir les yeux, la Fortune arrogante,
Affecta d'étaler une pompe inſolente.
L'or éclata par-tout ſur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,
Et la laine & la ſoye en cent façons nouvelles ;
Aprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta ſur des patins.
La Coquette tendit ſes lacs tous les matins,
Et mettant la céruſe & le plâtre en uſage,
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la bonne foi.
Le Courtiſan n'eût plus de ſentimens à ſoi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vit par-tout régner la baſſe flâterie.
Le Parnaſſe ſur-tout fécond en Impoſteurs,
Diffama les papiers par ſes propos menteurs.
De-là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epîtres liminaires,
Où toûjours le Héros paſſe pour ſans pareil,
Et fut-il louche & borgne, eſt réputé Soleil.
Ne crois pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veüille ſans raiſon fruſtrer tout l'Univers.
La loüange agréable eſt celle des beaux Vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle ſoit vraye,
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraye :
Alors, comme j'ai dit, tu la ſçais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nuës.
Il faudroit peindre en toi des véritez connuës :
D'écrire ton eſprit ami de la raiſon,
Ton ardeur pour ton Roi puiſée en ta maiſon,
A ſervir ſes deſſeins ta vigilance heureuſe,
Ta probité ſincére, utile, officieuſe.
Tel qui hait à ſe voir peint en de faux portraits ;

Sans chagrins voit tracer ſes véritables traits.
Condé même, Condé, ce Héros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flâteurs redoutable,
Ne s'offenſeroit pas ſi quelque adroit pinceau,
Traçoit de ſes exploits le fidèle tableau:
Et dans Seneff en feu contemplant ſa peinture,
Ne deſavoüëroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte inſipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'une éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier *Premier Prince du monde* *
Courage ſans pareil, lumiére ſans ſeconde:
Ses vers jettez d'abord ſans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuſer Pacolet. **

* Commencement du Poëme de Charlemagne.

** Fameux valet de pied de Monſeigneur le Prince.

PRE'FACE SUR LES TROIS EPITRES ſuivantes.

JE ne ſçai ſi les trois nouvelles Epîtres que je donne ici au Public, auront beaucoup d'Aprobateurs: mais je ſçai bien que mes Cenſeurs y trouveront abondamment dequoi exercer leur critique. Car tout eſt extrêmement hazardé. Dans le premier de ces trois Ouvrages, ſous prétexte de faire le procès à mes derniers Vers, je fais moi-même mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le ſecond je m'entretiens avec mon Jardinier de choſes très-baſſes & très-petites; & dans le troiſiéme je décide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion, je veux dire, de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Cenſeurs, pour attaquer en moi, & le Poëte orgueilleux, & le Villageois groſſier, & le Théologien téméraire. Quelques fortes pourtant que ſoient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme réſolution que j'ai priſe il y a long-tems, de ne rien répondre, au moins ſur le ton ſérieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier? Si mes Epîtres ſont mauvaiſes, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes: & ſi elles ſont bonnes, tout ce qu'ils feront ne les fera pas trouver mauvaiſes. Le Public n'eſt pas un Juge qu'on puiſſe corrompre, ni qui ſe régle par les paſſions d'autrui. Tout ce bruit, tous ces Ecrits qui ſe font ordinairement contre des Ouvrages où l'on court, ne ſervent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le mérite. Il eſt de l'eſſence d'un bon Livre d'avoir des Cenſures; & la plus grande diſgrace qui puiſſe arriver à un Ecrit qu'on met au jour, ce n'eſt pas que beaucoup de gens en diſent du mal, c'eſt que perſonne n'en diſe rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Epîtres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je les ai fort travaillées, & principalement celle de

l'amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, & où j'avouë que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'eſprit & de lumiére. J'avois deſſein d'abord de la donner toute ſeule, les deux autres me paroiſſent trop frivoles, pour être preſentées au grand jour de l'impreſſion avec un Ouvrage ſi ſérieux. Mais des Amis très-ſenſez m'ont fait comprendre que ces deux Epîtres, quoique dans le ſtile enjoüé, étoient pourtant des Epîtres morales, où il n'étoit rien enſeigné que de vertueux: qu'ainſi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient même faire une diverſité agréable; & que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens ſouhaitans de les avoir toutes trois enſemble, je ne pouvois pas avec bienſéance me diſpenſer de leur donner une ſi legére ſatisfaction. Je me ſuis rendu à ce ſentiment, & on les trouvera raſſemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de piété, qui peut-être ne ſe ſoucieront guéres de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il eſt bon de les avertir qu'il y a ordre de leur diſtribuer à part la derniére, ſçavoir celle qui traite de l'Amour de Dieu, & que non ſeulement je ne trouverai pas étrange qu'ils ne liſent que celle-là; mais que je me ſens quelquefois moi-même en des diſpoſitions d'eſprit, où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie compoſé que ce ſeul Ouvrage, qui vraiſemblablement ſera la derniére Piéce de Poëſie qu'on aura de moi: mon génie pour les Vers commençant à s'épuiſer, & mes Emplois hiſtoriques ne me laiſſans guéres le tems de m'apliquer à chercher & à ramaſſer des rimes.

Voilà ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Néanmoins, avant que de finir cette Préface, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, de raſſurer des perſonnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matiére de Théologie, douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon Epître ſoit fort infaillible; & aprehenderont, qu'en voulant les conduire, je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent ſûrement, je leur dirai, vanité à part, que j'ai lû pluſieurs fois cette Epître à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Peres de l'Oratoire & de Jéſuites très-célébres, qui tous y ont aplaudi, &

en ont trouvé la doctrine très-ſaine & très pure. Que beaucoup de Prélats illuſtres, à qui je l'ai recitée, en ont jugé comme eux. Que Monſeigneur l'Evêque de Meaux, c'eſt-à-dire, une des plus grandes Lumiéres, qui ayent éclairé l'Egliſe dans les derniers Siécles, a eu long-tems mon Ouvrage entre les mains; & qu'après l'avoir lû & relû pluſieurs fois, il m'a non-ſeulement donné ſon aprobation, mais trouvé bon que je publiaſſe à tout le monde qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble à ma gloire, ce ſaint Archevêque, dans le Diocèſe duquel j'ai eu le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, auſſi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naiſſance, que le plus grand Roi de l'Univers, par un choix viſiblement inſpiré du Ciel, a donné à la Ville Capitale de ſon Royaume, pour aſſurer l'Innocence, & pour détruire l'Erreur; Monſeigneur l'Archevêque de Paris, en un mot, a bien daigné auſſi examiner ſoigneuſement mon Epître, & a eu même la bonté de me donner, ſur plus d'un endroit, des conſeils que j'ai ſuivis; & m'a enfin accordé auſſi ſon aprobation, avec des éloges dont je ſuis également ravi & confus.

Au reſte, comme il y a des Gens qui ont publié, que mon Epître n'étoit qu'une vaine déclaration, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun Homme eût jamais avancé, je veux bien, pour l'intérêt de la Vérité, mettre ici la Propoſition que j'y combats, dans la Langue, & dans les termes qu'on la ſoûtient en plus d'une Ecole. La voici: Attritio ex gehennæ metu ſufficit, etiam ſine ulla Dei dilectione, & ſine ullo ad Deum offenſum reſpectu; quia talis honeſta & ſupernaturalis eſt. *C'eſt cette Propoſition que j'attaque, & que je ſoutiens fauſſe, abominable, & plus contraire à la vraye Religion, que le Luthéraniſme ni le Calviniſme. Cependant je ne croi pas qu'on puiſſe nier qu'on ne l'ait encore ſoûtenuë depuis peu, & qu'on ne l'ait même inſérée dans quelques Catéchiſmes en des mots fort aprochans des termes Latins, que je viens de raporter.*

EPITRE X.

A mes Vers.

J'Ai beau vous arrêter, ma remontrance eſt vaine;
Allez, partez mes Vers, dernier fruit de ma veine;
C'eſt trop languir chez moi dans un obſcur ſéjour.
La priſon vous déplaît, vous cherchez le grand jour;
Et déja chez Barbin, ambitieux Libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feüilles criminelles.
Vains & foibles enfans dans ma vieilleſſe nez,
Vous croyez ſur les pas de vos heureux Aînez,
Voir bien-tôt vos bons mots, paſſans du Peuple aux Princes,
Charmer également la Ville & les Provinces;
Et par le prompt effet d'un ſel réjoüiſſant,
Devenir quelquefois Proverbes en naiſſant.
Mais perdez cette erreur, dont l'apas vous amorce.
Le tems n'eſt plus mes Vers, ou ma Muſe en ſa force;
Du Parnaſſe François formant les Nourriſſons,
De ſi riches couleurs habilloit ſes leçons.
Quand mon Eſprit pouſſé d'un courroux légitime,
Vint devant la Raiſon plaider contre la Rime;
A tout le Genre Humain ſçut faire le procès,
Et s'attaqua ſoi-même avec tant de ſuccès.
Alors il n'étoit point de Lecteur ſi ſauvage,
Qui ne ſe déridât en liſant mon Ouvrage;
Et qui, pour s'égayer, ſouvent dans ſes Diſcours,
D'un mot pris en mes Vers n'empruntât le ſecours.
Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleſſe venuë.
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenuë,
A jetté ſur ma tête, avec ſes doigts peſans,
Onze luſtres complets ſurchargez de trois ans,
Ceſſez de préſumer dans vos folles penſées,

Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées
Courir, l'argent en main, les Lecteurs empreſſez.
Nos beaux jours ſont finis, nos honneurs ſont paſſez.
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries;
Exciter du Public les juſtes mocqueries;
Et leur Auteur, jadis à Régnier préféré,
A Pinchêne, à Liniére, à Perrin comparé.
Vous aurez beau crier : * *O Vieilleſſe ennemie !*
N'a-t'il donc tant vécu que pour cette infâmie ?
Vous n'entendez par-tout qu'injurieux brocards,
Et ſur vous & ſur lui fondre de toutes parts.
(1) Que veut-il, dira-t'on ? Quelle fougue indiſcréte
Raméne ſur les rans encor ce vain Athléte ?
Quels pitoyables Vers ! Quel ſtile languiſſant !
Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant;
De peur que tout à-coup efflanqué, ſans haleine,
Il ne laiſſe, en tombant, ſon Maître ſur l'arêne.
Ainſi s'expliqueront nos Cenſeurs ſourcilleux :
Et bien-tôt vous verrez mille Auteurs pointilleux
Piéce à piéce épluchant vos ſons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux Hyperboles;
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos Diſcours, comme monſtres hideux,
Huer la Métaphore, & la Métonymie;
(Grands mots que Pradon croit des termes de Chimie)
Vous ſoutenir qu'un Lit ne peut-être effronté,
Que nommer la Luxure eſt une impureté.
En vain contre ce flot d'averſion publique

* Vers du Cid.

(1) *Horace, Liv. I. Ep. I. vſ. 7.*
Eſt mihi purgatam crebò qui perſonet aurem;
Solve ſenescentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & illia ducat.

Vous tiendrez quelque-tems ferme ſur la Boutique,
Vous irez à la fin, honteuſement exclus,
Trouver au Magaſin Pyrame, & Régulus *
Ou couvrir chez Thierri, d'une feüille encor neuve,
Les Méditations de Buzée & d'Hayneuve,
Puis, en triſtes lambeaux ſemez dans les Marchez,
Souffrir tous les affronts au Jonas ** reprochez.
Mais quoi, de ces diſcours bravant la vaine attaque,
Déja comme les Vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la Poſtérité
Courir, marquez au coin de l'Immortalité:
Hé bien, contentez donc l'orgueïl qui vous enyvre;
Montrez-vous, j'y conſens: mais, du moins, dans mon Livre
Commencez par vous joindre à mes premiers Ecrits.
C'eſt-là qu'à la faveur de vos Freres chéris, (me,
Peut-être enfin ſoufferts, comme enfans de ma plu-
Vous pourrez vous ſauver, épars dans le Volume.
Que ſi mêmes un jour le Lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, ſur vous tourne les yeux;
Pour m'en récompenſer, mes Vers avec uſure,
De votre Auteur alors faites lui la peinture:
Et, ſur-tout prenez ſoin d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux ont flétri mes portraits.
Dépoſez hardiment: qu'au fond cet homme horrible,
Ce Cenſeur qu'ils ont peint ſi noir & ſi terrible,
Fût un Eſprit doux, ſimple, ami de l'Equité,
Qui cherchant dans ſes Vers la ſeule Vérité,
Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ces vices.
Dites, que harcelé par les plus vils Rimeurs,
Jamais, bleſſant leurs Vers, il n'effleura leurs mœurs:

* Piéces de Théâtre de Mr. Pradon.

** Poëme héroïque, non vendu.

Libre dans ſes diſcours, mais pourtant toûjours ſage,
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plûtôt que vertueux.
Que ſi quelqu'un, mes Vers, alors vous importune,
Pour ſçavoir mes Parens, ma vie & ma fortune;
Contez-lui, qu'allié d'aſſez hauts Magiſtrats,
Fils d'un Pere Greffier, né d'Aïeux Avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune Mere,
Réduit, ſeize ans après, à pleurer mon vieux Pere;
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon ſeul Génie en marchant ſecondé,
Studieux, amateur & de Perſe & d'Horace,
Aſſez près de Régnier m'aſſeoir ſur le Parnaſſe.
Que par un coup du Sort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraîné,
Je ſçus prenant l'eſſort par des routes nouvelles,
Elever aſſez haut mes Poëtiques aîles;
Que ce Roi dont le nom fait trembler tant de Rois,
Voulut bien que ma main craïonnât ſes exploits:
Que plus d'un Grand m'aima juſques à la tendreſſe,
Que ma vûë à Colbert inſpiroit l'allegreſſe:
Qu'aujourd'hui même encor de deux ſens affoibli,
Retiré de la Cour & non mis en oubli,
Plus d'un Héros épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la ſolitude.
Mais des heureux regards de mon Aſtre étonnant
Marquez bien cet effet encore plus ſurprenant,
Qui dans mon ſouvenir aura toûjours ſa place,
Que de tant d'Ecrivains de l'Ecole d'Ignace,
Etant, comme je ſuis ami ſi déclaré,
Ce Docteur toutefois ſi révéré,
Qui contr'eux de ſa plume épuiſa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.*

* M. Arnauld a fait une Diſſertation, où il me juſtifie contre mes Cenſeurs, & c'eſt ſon dernier Ouvrage.

Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez jusqu'où l'Aurore en naissant voir l'Hydaspe;
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux Jaspe.
Sur-tout; à mes Rivaux sçachez bien l'étaler.
Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler.
Déja, plein du beau feu qui pour vous le transporte,
Barbin impatient chez moi frape à la porte.
Il vient pour vous chercher. C'est lui: j'entens sa voix.
Adieu, mes Vers, adieu pour la derniére fois.

EPITRE XI.

A mon Jardinier.

LAborieux Valet du plus commode Maître,
Qui, pour te rendre heureux ici bas, pouvoit naître?
Antoine, Gouverneur de mon Jardin d'Auteüil,
Qui dirige chez moi l'If & le Chévre feüil.
Et sur mes Espaliers, industrieux Génie,
Sçais si bien exercer l'Art de la Quintinie;
(1) O! que de mon esprit triste & mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines!
Mais parle: Raisonnons. Quand du matin au soir,
Chez moi poussant la bêche, ou portant l'arrosoir,

(1) *Horace, Liv. I. Ep. XIV. vs. 4. parlé ainsi à son Métayer.*

Certemus, spinas animone ego fortiùs, an tu
Evellas agro; & melior sit Horatius, an res.

Tu fais d'un ſable aride une terre fertile,
Et rends tout mon Jardin à tes loix ſi docile:
Que dis-tu, de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baiſſant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées,
Effrayer les Oiſeaux perchez dans mes allées?
Ne ſoupçonnes-tu point, qu'agité du Démon,
Ainſi que ce * Couſin des quatre Fils Aimon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire,
Je rumine, en marchant, quelque endroit du Grimoire:
Mais non: tu te ſouviens qu'au Village on t'a dit,
Que ton Maître eſt nommé, pour coucher par écrit
Les faits d'un Roi plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France;
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons & Namur.
Que penſerois-tu donc, ſi l'on t'alloit aprendre,
Que ce grand Chroniqueur des geſtes d'Alexandre;
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe déméne, & s'uſe le cerveau,
Pour te faire à toi-même en rimes inſenſées
Un bizarre portrait de ſes folles penſées?
Mon Maître, diras-tu, paſſe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un Prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines ſornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces Fauvettes,
S'il lui falloit toûjours, comme moi, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, aplanir, paliſſer,
Et dans l'eau de ces puits ſans relâcher tirée,
De ce ſable étancher la ſoif démeſurée.
Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce Jardin, c'eſt toi.
O! que tu changerois d'avis & de langage,
Si deux jours ſeulement libre du Jardinage,
Tout à coup devenu Poëte & bel Eſprit,

* Maugu,

Tu t'allois engager à polir un Ecrit,
Qui dit, ſans s'avilir, les plus petites choſes;
Fit, des plus ſecs Chardons, des Oeillets & des Roſes:
Et ſçût même au diſcours de la Ruſticité
Donner de l'élégance & de la dignité;
Un Ouvrage, en un mot, qui, juſte en tous ſes termes,
Sçût plaire à Dagueſſeau, * ſçût ſatisfaire Termes,
Sçût, dis-je, contenter, en paroiſſant au jour,
Ce qu'ont d'Eſprits plus fins & la Ville & la Cour.
Bien-tôt de ce travail revenu ſec & pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle:
Tu dirois reprenant ta pelle & ton réteau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nuës,
Me laſſer à chercher des viſions cornuës,
Et pour lier des mots ſi mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce Jardin la Lune avec les dents.
Aprens donc, & viens; qu'un Pareſſeux t'apprenne,
Antoine, ce que c'eſt que fatigue, & que peine.
L'Homme ici-bas toûjours inquiet & gêné,
Eſt, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y ſuit. C'eſt en vain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeuſes Sœurs dans leurs douces retraites,
Promettant du repos ſous leurs ombrages frais:
Dans ces tranquiles Bois pour eux plantez exprès,
La Cadence auſſi tôt, la Rime, la Céſure,
La riche expreſſion, la nombreuſe Meſure,
Sorciéres, dont l'amour ſçait d'abord les charmer,
De fatigues ſans fin viennent les conſumer.
Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les Lauriers haleter les Orphées.
Leur Eſprit toutefois ſe plaît dans ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement:
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,

* Avocat Général.

Que l'ennuyeux loiſir d'un Mortel ſans étude,
Qui jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soûtient, dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lâche Indolence eſclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe,
Tous les honteux plaiſirs, Enfans de la moleſſe,
Uſurpans ſur ſon Ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux deſirs le viennent émouvoir,
Irritent de ſes Sens la fureur endormie,
Et le font le joüet de leur triſte infâmie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les Remords:
Et bien-tôt avec eux tous les Fléaux du corps,
La Pierre, la Colique, & les Gouttes cruelles,
Guénaud, Raiſſant, Brayer, * preſqu'auſſi triſtes qu'Elles,
Chez l'indigne Mortel courent tous s'aſſembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un Lit, théâtre de ſes gênes,
Lui font ſcier des Rocs, lui font fendre des Chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la Pauvreté mâle, active & vigilante,
Eſt, parmi les travaux, moins laſſe, & plus contente,
Que la Richeſſe oiſive au ſein des Voluptez.
Je te vai ſur cela prouver deux véritez.
L'une, que le travail aux Hommes néceſſaire,
Fait leur félicité, plûtôt que leur miſére:
Et l'autre, qu'il n'eſt point de Coupable en repos.
C'eſt ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Sui-moi donc. Mais je voi, ſur ce début de Prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune;
Et que les yeux fermez tu baiſſe le menton.
Ma foi, le plus ſûr eſt de finir ce ſermon.

* Fameux Medecins.

Auſſi-bien j'aperçois ces Melons qui t'attendent,
Et ces Fleurs, qui là-bas entr'elles ſe demandent,
S'il eſt Fête au Village ; & pour quel Saint nouveau
On les laiſſe aujourd'hui ſi long-tems manquer d'eau.

EPITRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

A Monſieur l'Abbé RENAUDOT.

DOcte Abbé, tu dis vrai, l'Homme au crime attaché,
En vain, ſans aimer Dieu, croit ſortir du péché.
Toute fois, n'en déplaiſe aux tranſports frénétiques
Du fougueux Moine * auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'Enfer la ſalutaire Peur
N'eſt pas toûjours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords ſans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieux le rende encor plus haïſſable.
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient ſouvent de la Grace en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur ſe rendre la plus forte,
Et, pour ſe faire ouvrir, déja frape à la porte.
Si le Pécheur, pouſſé de ce ſaint mouvement,
Souvent Dieu tout-à-coup d'un vrai zèle l'enflâme
Le Saint-Eſprit revient habiter dans ſon ame,
Y convertit enfin les ténèbres en jour,
(1) Et la crainte ſervile en filial Amour,

* Luther.

(1) *Horace, Lib. I. Ep. XVI. vſ. 52.*
Oderunt peccare boni, virtutis amore ;
Tu nihil admittes in te, formidine pœnæ.

C'eſt ainſi que ſouvent la Sageſſe ſuprême,
Pour chaſſer le Démon, ſe ſert du Démon même.
Mais lorſqu'en ſa malice un Pécheur obſtiné,
Des horreurs de l'Enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble Fils, ſon véritable Pere,
Craint & regarde Dieu comme un Tyran ſévére;
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun apas,
Et ſouhaite en ſon cœur, que ce Dieu ne ſoit pas.
En vain la peur ſur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un Prêtre il court décharger ſa mémoire.
Vil eſclave toûjours ſous le joug du péché,
Au Démon il redoute il demeure attaché.
L'Amour eſſentiel à notre pénitence
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoique l'ignorance enſeigne ſur ce point,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la peur nous diſpoſe & nous aide:
Mais il ne vient jamais, que l'Amour ne ſuccéde.
Ceſſez de m'oposer vos diſcours impoſteurs,
Confeſſeurs inſenſez, ignorans Séducteurs,
Qui pleins des vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir ſans limite,
Juſtifie à coup ſûr tout Pécheur allarmé,
Et que ſans aimer Dieu, l'on peut en être aimé;
Quoi donc, cher Renaudot, un Chrétien effroyable
Qui jamais, ſervant Dieu, n'eut d'objet que le Diable,
Pourra, marchant toûjours dans des ſentiers maudits,
Par des formalitez gagner le Paradis?
Et parmi les Elûs, dans la Gloire éternelle,
Pour quelques Sacremens reçûs ſans aucun zèle,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouventez
Son ennemi mortel aſſis à ſes côtez?
Peut-on ſe figurer de ſi folles chiméres?
On voit pourtant, on voit des Docteurs même auſtéres,

Qui, les ſemans par-tout, s'en vont pieuſement
De toute piété ſaper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs ſi criminelles,
Se diſent hautement les purs, les vrais Fidèles;
Traitans d'abord d'Impies & d'Hérétiques affreux,
Quiconque oſe pour Dieu ſe déclarer contr'eux.
De leur audace en vain les vrais Chrétiens gémiſſent:
Prêts à la repouſſer les plus hardis moliſſent;
Et voyans contre Dieu le Diable accrédité,
N'oſent qu'en bégayant prêcher la Vérité.
Molirons-nous auſſi? Non, ſans peur, ſur ta trace,
Docte Abbé, de ce pas j'irai leur dire en face:
Ouvrez les yeux enfin, Aveugles dangereux.
Oüi, je vous le ſoutiens; il ſeroit moins affreux,
De ne point reconnoître un Dieu Maître du monde,
Et qui régle à ſon gré le Ciel, la Terre & l'Onde;
Qu'en avoüant qu'il eſt, & qu'il ſçut tout former,
N'oſer dire qu'on peut lui plaire ſans l'aimer.
Un ſi bas, ſi honteux, ſi faux Chriſtianiſme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganiſme;
Et chérir les vrais liens, ſans en ſçavoir l'Auteur,
Vaut mieux, que ſans l'aimer, connoître un Créateur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur ſi ſainte,
Que je veux qu'en un cœur amène enfin la crainte,
Je n'entends pas ici ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſports pleins de joïe & de raviſſement,
Qui font des Bienheureux la juſte récompenſe,
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu féconds en ſaints deſirs,
N'y produit pas toûjours de ſenſibles plaiſirs.
Souvent le cœur qui l'a, ne ſçait pas lui-même,
Tel craint de n'aimer pas qui ſincérement aime,
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace & que froideur.

C'eſt

C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent Myſtique,
Au milieu des péchez tranquile Fanatique,
Du plus parfait Amour penſe avoir l'heureux don;
Et croit poſſéder Dieu dans les bras du Démon.
Voulez-vous donc ſçavoir ſi la foi dans votre ame
Allume les ardeurs d'une ſincére flâme?
Conſultez-vous vous-même. A ſes régles ſoumis,
Pardonnez-vous ſans peine à tous vos Ennemis?
Combattez-vous vos ſens? Domptez-vous vos foibleſſes?
Dieu dans le Pauvre eſt-il l'objet de vos largeſſes?
Enfin dans tous ſes points pratiquez-vous ſa Loi?
Oüi, ditez-vous, Allez, vous l'aimez, croyez-moi,
Qui fait exactement ce que ma Loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, *l'Amour que je demande.*
Faites-le donc; & ſûr qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts?
Qu'en ſa faveur ſouvent la plus ſainte ame éprouve,
Marchez, courez à lui. Qui le cherche le trouve;
Et plus de votre cœur il paroit s'écarter,
Plus par vos actions ſongez à l'arrêter.
Mais ne ſoutenez point cet horrible blaſphême,
Qu'un Sacrement reçu, qu'un Prêtre, que Dieu même.
Quoique vos faux Docteurs oſent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit puiſſe vous diſpenſer.
Mais s'il faut, qu'avant tout, dans une ame Chrétienne,
Diront ces grands Docteurs, l'Amour de Dieu ſurvienne,
Puiſque ce ſeul Amour ſuffit pour nous ſauver,
Dequoi le Sacrement viendra-t'il nous laver?
Sa vertu n'eſt donc plus qu'une vertu frivole?
O le bel argument digne de leur Ecole!
Quoi, dans l'Amour divin, en nos cœurs allumé
Le vœu du Sacrement n'eſt-il pas renfermé?
Un Payen converti, qui croit un Dieu ſuprême,
Peut-il être Chrétien qu'il n'aſpire au Baptême;

Ni le Chrétien en pleurs être vraiment touché,
Qu'il ne veüille à l'Egliſe avoüer ſon péché ?
Du funeſte eſclavage, où le Démon nous traîne,
C'eſt le Sacrement ſeul qui peut rompre la chaîne ;
Auſſi l'Amour d'abord y court avidement ;
Mais lui-même, il en eſt l'ame & le fondement.
Lorſqu'un pécheur émû d'une humble repentance,
Par les degrez preſcrits court à la Pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu ſçait les ſupoſer.
Le ſeul Amour manquant ne peut point s'excuſer.
C'eſt par lui que dans nous la grace fructifie.
C'eſt lui qui nous ranime, & qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu, lui ſeul eſt le lien,
Et ſans lui, Foi, Vertus, Sacremens, tout n'eſt rien,
A ces Diſcours preſſans que ſçauroit-on répondre ?
Mais aprochez ; Je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc : Quand nous ſommes abſous,
Le Saint Eſprit eſt-il, ou n'eſt-il pas en nous ?
S'il eſt en nous, peut-il, n'étant qu'Amour lui-même,
Ne nous échauffer point de ſon Amour ſuprême ?
Et s'il n'eſt pas en nous, Satan toûjours vainqueur
Ne demeure t'il pas maître de notre cœur ?
Avoüez donc qu'il faut qu'en nous l'Amour renaiſſe,
Et n'allez point, pour fuïr la raiſon qui vous preſſe,
Donner le nom d'Amour au trouble inanimé,
Qu'au cœur d'un Criminel la peur ſeule a formé.
L'ardeur qui juſtifie, & que Dieu nous envoye,
Quoi qu'ici-bas ſouvent inquiéte, & ſans joye,
Eſt pourtant cette ardeur, ce feu d'amour,
Dont brûle un Bienheureux en l'éternel ſéjour.
Dans le fatal inſtant qui borne notre vie,
Il faut que de ce feu notre ame ſoit remplie ;
Et Dieu ſourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.

Rendez-vous donc enfin à ces clairs ſyllogiſmes,
Et ne prétendez plus par vos confus ſophiſmes
Pouvoir encore aux yeux du Fidèle éclairé
Cacher l'Amour de Dieu dans l'Ecole égaré.
Aprenez que la Gloire, où le Ciel nous apelle,
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zèle,
Et non les froids remords d'un Eſclave craintif,
Où crut voir Abelli * quelqu'Amour négatif.
Mais quoi? J'entends déja plus d'un fier Scholaſtique,
Qui me voyant ici ſur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ſes points ſacrez,
Curieux, me demande, où j'ai pris mes degrez:
Et ſi, pour m'éclairer ſur ces ſombres matiéres,
Deux cens Auteurs extraits m'ont prêté leurs lumiéres.
Non. Mais pour decider, que l'Homme, qu'un Chrétien
Eſt obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par ſa mort donner un ſecond être,
Faut-il avoir reçû le bonnet Doctoral?
Avoir extrait Gamache, Iſambert, & Duval?
Dieu, dans ſon Livre Saint, ſans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t'il pas écrit lui-même à chaque page?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux!
Oſerons-nous en faire un Problême douteux!
Viendront traiter d'erreur, digne de l'anathême,
L'indiſpenſable Loi d'aimer Dieu pour lui-même;
Et par un Dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chrétien rayer la Charité!
Si j'allois conſulter chez eux le moins ſévére,
Et lui diſois. Un Fils doit-il aimer ſon Pere?
Ah! peut-on douter, diroit-il bruſquement.
Et quand je leur demande en ce même moment:
L'Homme, ouvrage d'un Dieu ſeul bon, & ſeul aimable,

* Miſérable Défenſeur de la fauſſe Attrition.

Doit-il aimer ce Dieu ſon Pere véritable ?
Leur plus rigide Auteur n'oſe le décider,
Et craint en l'affirmant de ſe trop hazarder.
Je ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive
La Figure bizarre, & pourtant aſſez vive,
Que je ſçus l'autre jour employer dans ſon lieu,
Et qui déconcerta ces Ennemis de Dieu.
Au ſujet d'un Ecrit qu'on nous venoit de lire,
Un d'entr'eux m'inſulta, ſur ce que j'oſai dire,
Qu'il faut, pour être abſous d'un crime confeſſé,
Avoir pour Dieu du moins un Amour commencé.
Ce Dogme, me dit-il, eſt un pur Calviniſme.
O Ciel ! me voilà donc dans l'Erreur, dans le Schiſme,
Et partant réprouvé. Mais, pourſuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les Vivans, & les Morts,
Et des humbles Agneaux, objets de ta tendreſſe,
Séparera des Boucs la troupe péchereſſe,
A tous il nous dira, ſévére ou gracieux ;
Ce qui nous fit impurs ou juſtes à ſes yeux.
Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infâme,
Va brûler, dira-t'il, en l'éternelle flâme,
Malheureux, qui ſoûtins, que l'Homme dût m'aimer,
Et qui ſur ce ſujet, trop prompt à déclamer,
Prétendis, qu'il falloit, pour fléchir ma Juſtice,
Que le Pécheur touché de l'horreur de ſon vice,
De quelque ardeur pour moi ſentît les mouvemens,
Et gardât le premier de mes Commandemens.
Dieu, ſi je vous en croi, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre Agneau, ſon plus cher héritage,
Orthodoxe Ennemi d'un Dogme ſi blâmé,
Venez, vous dira-t'il, Venez, mon Bien-aimé ;
Vous, qui dans les détours de vos raiſons ſubtiles
Embarraſſant les mots d'un des plus Saints Conciles
Avez délivré l'homme, O l'utile Docteur !
De l'importun fardeau d'aimer ſon Créateur.

Entrez au Ciel, Venez, comblé de mes loüanges,
Du beſoin d'aimer Dieu deſabuſer les Anges.
A de tels mots, ſi Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je croi, ſans l'offenſer,
O! que pour vous mon cœur moins dur, & moins farouche,
Seigneur, n'a-t'il hélas! parlé comme ma bouche?
Ce ſeroit ma réponſe à ce Dieu fulminant.
Mais, vous, de ſes douceurs objet fort ſurprenant,
Je ne ſçais pas comment, ferme en votre Doctrine,
Des ironiques mots de ſa bouche Divine
Vous pourriez ſans rougeur, & ſans confuſion,
Soûtenir l'amertume, & la dériſion.
L'audace du Docteur, par ce diſcours frapée,
Demeura ſans replique à ma proſopopée.
Il ſortit tout à coup & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Baſile Ponce. *
Sur l'heure, à mes raiſons, chercher une réponſe.

* Deux Défenſeurs de la fauſſe Attrition.

Fin des Epîtres.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR, des Remarques, ſur l'Art Poëtique.

C'Eſt à Mr Deſpréaux principalement que la France eſt redevable de cette juſteſſe & de cette ſolidité qui ſe font remarquer dans les Ouvrages de nos bons Ecrivains. Ce ſont ſes premiéres productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation & le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les Poëtes par ſa Critique, s'il ne les avoit encore inſtruits par ſes préceptes. Dans cette vûë, il forma le deſſein de compoſer un Art Poëtique.

Le célébre Mr PATRU, *à qui il communiqua ſon deſſein, ne crut pas qu'il fut poſſible de l'exécuter avec ſuccès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les régles générales de la Poëſie, à l'exemple d'Horace; mais pour les régles particuliéres, ce détail ne lui paroiſſoit pas propre à être mis en Vers François, & il eut aſſez mauvaiſe opinion de notre Poëſie, pour la croire incapable de ſe ſoûtenir dans des matiéres auſſi ſéches que le ſont de ſimples préceptes.*

Néanmoins, les difficultez que ce judicieux Critique prévoyoit, bien loin d'effrayer notre jeune Poëte, ne ſervirent qu'à l'animer, & à lui donner une plus grande idée de ſon entrepriſe. Il commença dès-lors à travailler à ſon Art Poëtique, & quelque tems après il en alla reciter le commencement à ſon Ami, qui voyant la noble audace avec laquelle notre Auteur entroit en matiére, changea de ſentiment, & l'exhorta bien ſérieuſement à continuer.

Ce fut en ce même-tems qu'il mit la derniére main à ſon Poëme du Lutrin qui étoit déja bien avancé; de ſorte que ces deux Ouvrages furent en état de paroître en 1674. avec les quatre premiéres Epîtres.

L'Art Poëtique paſſe communément pour le chef-d'œuvre de notre Auteur. Trois choſes principalement le ren-

dent conſidérable : la difficulté de l'entrepriſe, la beauté des Vers, & l'utilité de l'Ouvrage.

On peut même lui donner une autre loüange, que ſa modeſtie lui faiſoit rejetter : c'eſt qu'il y a plus d'ordre dans ſa Poëtique que dans celle d'Horace, & qu'il eſt entré bien plus avant que cet Ancien, dans le détail des régles de la Poëſie.

Ses Ennemis l'accuſérent pourtant de n'avoir fait que traduire la Poëtique d'Horace ; mais il ſe contenta de leur répondre, qu'il les remercioit de cette accuſation : Car puiſque dans mon Ouvrage, *dit-il*, qui eſt d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou de ſoixante imitez d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reſte, qu'en le ſupoſant traduit de ce grand Poëte ; & je m'étonne après cela qu'ils oſent combattre les régles que j'y débite.

Dans le premier Chant de ce Poëme, l'Auteur donne des régles générales pour la Poëſie : mais ces régles n'appartiennent point ſi proprement à cet Art, qu'elles ne puiſſent auſſi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écrire. Une courte diſgreſſion renferme l'Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe, depuis VILLON *juſqu'à* MALHERBE.

Dans le ſecond Chant & dans le troiſiéme, il donne le caractére des divers genres de Poëſie en particulier.

Enfin, le quatriéme Chant contient la ſuite des inſtructions néceſſaires à tous les Poëtes.

L'ART POETIQUE.

CHANT PREMIER.

C'Est en vain qu'au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'Art des Vers atteindre la hauteur.
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrette,
(1) Si ſon Aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte,
Dans ſon génie étroit il eſt toûjours captif.
Pour lui Phébus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.
O vous donc qui brûlans d'une ardeur périlleuſe
Courrez du bel Eſprit la carriére épineuſe,
N'allez pas ſur des Vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour Génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-tems votre eſprit & vos forces.
La nature fertile en Eſprits excélens,
Sçait entre les Auteurs partager les talens,
L'un peut tracer en Vers une amoureuſe flamme:
L'autre, d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme.
Malherbe d'un Héros peut vanter les Exploits;
Racan chanter Philis, les Bergers, & les Bois.

(1) *Horace dans l'Art Poëtique, vſ.* 383.
Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.

Mais ſouvent un Eſprit qui ſe flâte, & qui s'aime,
Méconnoît ſon Génie, & s'ignore ſoi-même.
Ainſi, * Tel autrefois, qu'on vit avec Faret
Charbonner de ſes Vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à-propos, d'une voix inſolente,
Chanter du Peuple Hébreu la fuite triomphante;
Et pourſuivant Moïſe au travers des déſerts,
Court avec Pharaon ſe noyer dans les mers.
Quelque ſujet qu'on traite, ou plaiſant, ou ſublime,
Que toûjours le Bon Sens s'accorde avec la Rime.
L'un l'autre vainement ils ſemblent ſe haïr;
La Rime eſt une eſclave, & ne doit qu'obéïr.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,
L'eſprit à la trouver aiſément s'habituë.
Au joug de la raiſon ſans peine elle fléchit;
Et loin de la gêner, la ſert & l'enrichit.
Mais lorſqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la ratraper, le Sens court après elle.
Aimez donc la Raiſon. Que toûjours vos Ecrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leur prix.
La plûpart emportez d'une fougue inſenſée,
Toûjours loin du droit Sens, vont chercher leur penſée.
Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs Vers monſtrueux,
S'ils penſoient ce qu'un autre a pu penſer comme eux.
Evitons ces excès. Laiſſons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au Bon-Sens; mais pour y parvenir,
Le chemin eſt gliſſant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-tôt on ſe noïe,
La Raiſon, pour marcher, n'a ſouvent qu'une voïe.
Un Auteur quelquefois trop plein de ſon objet,
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face,

* Saint Amand, Auteur de Moïſe ſauvé.

Il me promène après de terraſſe en terraſſe :
Ici s'offre un perron ; là régne un corridor ;
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or ;
Il compte des plafonds, les ronds & les ovales,
Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales.
Je ſaute vingt feüillets pour en trouver la fin ;
Et je me ſauve à peine au travers du Jardin.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance ſtérile ;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant :
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſçait ſe borner, ne ſçut jamais écrire.
(2) Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.
(3) J'évite d'être long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé ; mais ſa Muſe eſt trop nuë.
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nuë.
Voulez-vous du Public mériter les amours ?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours.
Un ſtile trop égal & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux ; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toûjours ſur un ton ſemblent pſalmodier.
Heureux, qui dans ſes Vers ſçait, d'une voix legére,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévére !
Son Livre aimé du Ciel & chéri des Lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin, entouré d'acheteurs.

* Vers de Scudéri.

(2) *Ibid. vſ.* 31.

In vitium ducit culpæ fuga, ſi caret arte.

(3) *Ibid. vſ.* 25.

Brevis eſſe laboro,
Obſcurus fio ; ſectantem lævia nervi
Deficiunt animique ; profeſſus grandia, turget,
Serpit humi tutus nimium, timidusque procellæ.

Quoique vous écriviez, évitez la baſſeſſe.
Le ſtile moins noble a pourtant ſa nobleſſe.
Au mépris du Bon-Sens, le Burleſque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par ſa nouveauté.
On ne vid plus en Vers que pointes triviales.
Le Parnaſſe parla le langage des Halles.
La licence à rimer, alors n'eut plus de frein.
Apollon traveſti devint un Tabarin. *
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois paſſa juſques aux Princes.
Le plus mauvais Plaiſant eut ſes aprobateurs,
Et juſqu'à Daſſouci †, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce ſtile enfin la Cour deſabuſée,
Dédaigna de ces Vers l'extravagance aiſée;
Diſtingua le naïf, du plat & du bouffon;
Et laiſſa la Province admirer le Typhon. §
Que ce ſtile jamais ne ſoüille votre Ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage;
Et laiſſons le Burleſque aux Plaiſans du Pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi, ſur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharſale, entaſſer ſur les rives,
Des morts & des mourans cent montagnes plaintives. ¶
Prenez mieux votre ton. Soyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueïl, agréable ſans fard.
N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille ſévére.

* C'eſt le nom d'un vendeur d'Orietan, qui amuſoit le peuple par des farces remplies de méchantes plaiſanteries.

† Méchant Poëte, qui a traduit en vers burleſques les *Métamorphoſes d'Ovide*. Cette traduction n'eſt qu'un ramas des expreſſions les plus baſſes & les plus groſſieres qu'on puiſſe imaginer.

§ Poëme burleſque, dont *Scarron* eſt l'Auteur, qui eſt intitulé la *Gigantomachie*: Typhon en eſt un des principaux perſonnages.

¶ Vers de Brébeuf.

Que toûjours dans nos Vers, le Sens coupant les mots,
Suſpende l'hémiſtiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit quand l'oreille eſt bleſſée.
Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La rime, au bout des mots, aſſemblez ſans meſure,
Tenoit lieux d'ornemens, de nombre & de céſure.
Villon ſçut le premier, dans les ſiécles groſſiers,
Débroüiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-tôt après fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Maſcarades;
A des refrains réglez aſſervit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tous nouveaux.
Ronſard qui le ſuivit, par une autre méthode,
Réglant tout, broüilla tout, fit un Art à ſa mode:
Et toutefois long-tems eut un heureux deſtin.
Mais ſa Muſe, en François, parlant Grec & Latin,
Vid dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pédanteſque.
Ce Poëte orgueilleux trébuché de ſi haut,
Rendit plus retenus Deſportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint; & le premier en France,
Fit ſentir dans les Vers une juſte cadence:
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la Muſe aux régles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain, la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec graces aprirent à tomber;
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce Guide fidèle
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modèle.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez la pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

Si le ſens de vos Vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-tôt commence à ſe détendre,
Et de vos vains diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuis point un Auteur, qu'il faut toûjours chercher.
Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toûjours embarraſſées.
Le jour de la Raiſon ne le ſçauroit percer.
Avant donc que d'écrire, aprenez à penſer.
(4) Selon que notre idée eſt plus ou moins obſcure
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour lire arrivent aiſément.
Sur-tout, qu'en vos Ecrits la Langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous ſoit toûjours ſacrée.
En vain vous me frapez d'un ſon mélodieux,
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux,
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme.
Ni d'un Vers empoulé l'orgueilleux Soléciſme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toûjours, quoiqu'il faſſe, un mauvais Ecrivain.
(5) Travaillez à loiſir, quelqu'ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle vîteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement,
J'aime mieux un ruiſſeau, qui ſur la molle aréne,
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe proméne,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, ſur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, & ſans perdre courage,

(4) *Ibid. vſ.* 111.
Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.

(5) *Ibid. vſ.* 292.
Carmen reprehendite, quod non
Multa dies & multa litura coërcuit, atque
Perfectum decies non caſtigavit ad unguem.

Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.
Poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez,
Ajoûtez quelquefois, & ſouvent effacez.
C'eſt peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'eſprit ſemez de tems en tems pétillent.
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu;
(6) Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les piéces aſſorties
(7) N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties:
Que jamais du ſujet le diſcours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos Vers la cenſure publique?
Soyez-vous à vous-même un ſévére Critique.
L'ignorance toûjours eſt prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous cenſurer,
Qu'ils ſoient de vos écrits les Confidens ſincéres,
Et de tous vos défauts les zèlez adverſaires.
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur:
Mais ſçachez de l'Ami diſcerner le Flâteur,
Tel vous ſemble aplaudir qui vous raille & vous joüe:
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loüe.
(8) Un Flâteur auſſi-tôt cherche à ſe récrier.

(6) *Ibid. vſ* 152.
Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum.
(7) *Ibid. vſ.* 23.
Denique, Sit quodvis ſimplex dumtaxat & unum.
(8) *Ibid. vſ.* 426.
Tu ſen donaris, ſeu quid donare voles cui
Nolito ad verſus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ, clamabit enim: pulcrè, benè, rectè,
Pallebit ſuper his, etiam ſtillabit amicis
Ex oculis rorem, ſaliet, tundet pede terram.
Ut, qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo: ſic
Derſor vero plus laudatore movetur.

Chaque Vers qu'il entend le fait extaſier.
Tout eſt charmant, divin; aucun mot ne le bleſſe:
Il trépigne de joye, il pleure de tendreſſe;
Il vous comble par-tout d'éloges faſtueux.
La Vérité n'a point cet air impétueux.
(9) Un ſage Ami, toûjours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.
Il ne pardonne point les endroits négligez.
Il renvoye en leur lieu les Vers mal arrangez.
Il réprime des mots l'ambitieuſe emphraſe.
Ici le Sens le choque: & plus loin c'eſt la Phraſe.
Votre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir:
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un ami véritable.
Mais ſouvent ſur ſes Vers, un Auteur intraitable
A les protéger tous ſe croit intereſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce Vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah! Monſieur, pour ce Vers je vous demande grace,
Répondra-t'il d'abord. Ce mot me ſemble froid;
Je retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi toûjours conſtant à ne ſe point dédire:
Qu'un mot dans ſon Ouvrage ait paru vous bleſſer,
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la Critique,
Vous avez ſur ſes Vers un pouvoir deſpotique.

(9) *Ibid. vſ.* 438.
Quinctilio ſi quid recitares; corrige, ſodes,
Hoc aiebat, & hoc, melius te poſſe negares
Bis, terque expertum fruſtra, delere jubebat
Et malè tornatos incudi reddere verſus, &c.
Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes,
Culpabit duros: incompris allinet atrum
Tranſverſo calamo ſignum; ambitioſa accidet
Ornamenta: parum claris lucem dare coget.
Arguet ambigue dictum, mutanda notabit.

Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flâter,
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les reciter.
Aussi-tôt il vous quitte, & content de sa Muse,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuse.
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs,
Notre Siécle est fertile en sots Admirateurs.
Et sans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat a, chez les Courtisans,
De tout tems rencontré de zèlez Partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toûjours un plus Sot qui l'admire.

CHANT II.

TELLE qu'une Bergére, au plus beau jour de Fête,
De superbes Rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des Diamans,
Cueïlle en un champ voisin ses plus beaux ornemens:
Telle, aimable en son air, mais humble dans son stile,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueïl d'un Vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flâte, chatoüille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvente l'oreille.
Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la Flûte & le Hautbois:
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrette,
Au milieu d'une Eglogue entonne la Trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les Roseaux;
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les Eaux.
Au contraire, cet autre objet en son langage,
Fait parler ses Bergers comme on parle au Village.

Ses Vers plats & groſſiers, dépoüillez d'agrément,
Toûjours baiſent la terre, & rampent triſtement.
On diroit que Ronſard, ſur les *Pipeaux ruſtiques*,
Vient encor fredonner ſes Idylles Gothiques,
Et changer, ſans reſpect de l'oreille & du ſon,
Lycidas en Pierrot, & Phyllis en Toinon.
Entre ces deux excès la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres Ecrits, par les graces dictez,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feüilletez.
Seuls, dans leurs doctes Vers ils pourront vous aprendre,
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut deſcendre;
Chanter Flore, les Champs, Pomone, les Vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers;
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce;
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce:
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Conſul la Campagne & les Bois. *
Telle eſt de ce Poëme & la force & la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant ſans audace,
La plaintive Elégie, en longs habits de deüil,
Sçait les cheveux épars gémir ſur un cercüeil.
Elle peint des Amans la joye & la triſteſſe;
Flatte, menace, irrite, apaiſe une Maîtreſſe.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'eſt peu d'être Poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains Auteurs, dont la Muſe forcée
M'entretient de ſes feux, toûjours froide & glacée;
Qui s'affligent par art, & ſous des ſens raſſis,
S'érigent pour rimer, en Amoureux tranſis.
Leurs tranſports les plus doux ne ſont que phraſes vaines.
Ils ne ſçavent jamais, que ſe charger de chaînes;
Que benir leur martyre, adorer leur priſon,

* Virg. Egl. 4.

Et faire quereller les Sens & la Raiſon.
Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'Amour dictoit les Vers, que ſoupiroit Tibule:
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon Art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur ſeul parle dans l'Elégie.
L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant juſqu'au Ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes Vers commerce avec les Dieux.
Aux Athlétes dans Piſe elle ouvre la barriére,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carriére;
Méne Achille ſanglant au bord du Simoïs;
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Loüis.
Tantôt, comme une abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépoüiller le Rivage:
Elle peint les Feſtins, les danſes, & les ris;
Vante un baiſer cuëilli ſur les lévres d'Iris:
(1) *Qui mollement réſiſte, & par un doux caprice,*
Quelquefois le refuſe, afin qu'on le raviſſe.
Son ſtile impétueux ſouvent marche au hazard.
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'Art.
Loin ces Rimeurs craintifs dont l'eſprit phlegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique:
Qui chantans d'un Héros, les progrès éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des tems.
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vûë.
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendûë;
Et que leur Vers exact, ainſi que Mézeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de ſon feu leur fut toûjours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre,
Voulant pouſſer à bout tous les Rimeurs François:
Inventa du Sonnet les rigoureuſes loix:

(1) *Horace, Lib. II. Od. 12.*
Facili ſævitia negat,
Quæ poſcente magis gaudeat eripi.

Voulut, qu'en deux Quatrains, de meſure pareille,
La Rime avec deux ſons frapât huit fois l'oreille;
Et qu'enſuite, ſix Vers artiſtement rangez,
Fuſſent en deux Tercers par le ſens partagez:
Sur-tout de ce Poëme il bannit la licence;
Lui-même en meſura le nombre & la cadence:
Défendit qu'un Vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis oſât s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans défauts vaut ſeul un long Poëme.
Mais, en vain mille Auteurs y penſent arriver:
Et cet heureux Phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard, & Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
De reſte, auſſi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Epicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt toûjours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné,
N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos Vers attirées.
Le Vulgaire ébloüi de leur faux agrément,
A ce nouvel apas courut avidement.
La faveur du Public, excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe.
Le Madrigal d'abord en fut envelopé.
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frapé.
La Tragédie en fit ſes plus chéres délices.
L'Elégie en orna ſes douloureux caprices.
Un Héros ſur la Scène eut ſoin de s'en parer;
Et ſans Pointe un Amant n'oſa plus ſoûpirer.
On vit tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la Pointe, encore plus qu'à leurs Belles,
Chaque mot eut toûjours deux viſages divers.
La Proſe la reçut auſſi bien que les Vers.
L'Avocat au Palais en hériſſa ſon ſtile,
Et le Docteur en chaire en ſema l'Evangile.

La Raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux,
Et dans tous ces Ecrits, la déclarant infâme,
Par grace, lui laiſſa l'entrée en l'Epigramme:
Pourvû que ſa fineſſe, éclatant à propos,
Roulât ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les déſordres ceſſérent.
Toutefois à la Cour les Turlupins reſtérent;
Inſipides Plaiſans, Bouffons infortunez,
D'un jeu de mots groſſiers partiſans ſurannez.
Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine,
Sur un mot en paſſant ne jouë & ne badine,
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès:
Mais fuyez ſur ce point un ridicule excès,
Et n'allez pas toûjours d'une pointe frivole
Aiguiſer par la queuë une Epigramme fole.
Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.
La Ballade aſſervie à ſes vieilles maximes,
Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.
L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Vérité du Vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir:
Aux vices des Romains preſenta le miroir:
Vengea l'humble Vertu, de la Richeſſe altiére,
Et l'honnête Homme à pied, du Faquin en litiére.
Horace à cette aigreur mêla ſon enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni ſot impunément:
Et malheur à tout nom, qui propre à la cenſure,
Put entrer dans un Vers, ſans rompre la meſure.
Perſe en ſes Vers obſcurs, mais ſerrez & preſſans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de ſens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'Ecole,
Pouſſa juſqu'à l'excès ſa mordante hyperbole,
Ses Ouvrages, tout pleins d'affreuſes véritez,
Etincellent pourtant de ſublimes beautez:

* Soit que sur un Ecrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la Statuë adorée :
** Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un Tiran soupçonneux, pâles adulateurs :
Ou que poussant à bout la luxure Latine,
*** Aux Portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses Ecrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.
De ces Maîtres sçavans, disciple ingénieux,
Régnier seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.
Heureux ! si ses discours, crains du chaste Lecteur.
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur ;
Et si, du son hardi de ses rimes Cyniques,
Il n'allarmoit souvent les oreilles pudiques.
Le Latin, dans les mots, brave l'honnêteté.
Mais le Lecteur François veut être respecté.
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce Poëme, en bons mots si fertiles,
Le François né malin forma le Vaudeville,
Agréable Indiscret, qui, conduit par le chant,
Passa de bouche en bouche & s'accroît en marchant,
La liberté Françoise en ses Vers se déploye.
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joye.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'Athéisme éléve,
Conduisent tristement le Plaisant à la Gréve.
Il faut, même en chanson, du bon sens & de l'art.
Mais pourtant on a vû le vin & le hazard
Inspirer quelquefois une Muse grossiére,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.

* Satire 10.
** Satire 4.
*** Satire 6.

Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer ;
Gardez qu'un ſot orgueïl ne vous vienne enfumer.
Souvent l'Auteur altier de quelque chanſonnette,
Au même inſtant prend droit de ſe croire Poëte.
Ils ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
Il met tous les matins ſix Impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bien-tôt imprimant ſes ſottes rêveries,
Il ne ſe fait graver au-devant du Recuëil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteüil. *

* Fameux Graveur.

CHANT III.

IL n'eſt point de Serpent, ni de Monſtre odieux,
Qui par l'Art imité ne puiſſe plaire aux yeux,
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainſi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs.
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs ;
D'Oreſte parricide, exprima les allarmes ;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Théâtre épris,
Venez en Vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la Scène étaler des Ouvrages,
Où tout Paris en foule aporte ſes ſuffrages,
Et qui toûjours plus beaux, plus ils ſont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez ?
Que dans tous vos diſcours la Paſſion émuë,
Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur ;*
Ou n'excite en notre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous étalez une Scène ſçavante.
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiédir

Un Spectateur, toûjours pareſſeux d'aplaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique
Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.
Que dès les premiers Vers l'Action préparée,
Sans peine, du Sujet aplaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne ſçai pas m'informer;
Et qui, débroüillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom,
Et dit, je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon:
Que d'aller, par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le ſujet n'eſt jamais aſſez-tôt expliqué.
Que le lieu de la ſcène y ſoit fixe & marqué.
Un Rimeur ſans péril, de-là les Pyrenées,
Sur la ſcène en un jour renferme des années.
Là ſouvent le Héros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt Barbon au dernier.
Mais nous, que la Raiſon à ſes régles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action ſe ménage:
Qu'en un Lieu, qu'en un jour, un ſeul Fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Théâtre rempli.
Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans apas.
L'eſprit n'eſt point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'expoſe.
Les yeux en le voyant ſaiſiroient mieux la choſe:
Mais il eſt des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble toûjours croiſſant de ſcène en ſcène,
A ſon comble arrivé, ſe débroüille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frapé,
Que lorſqu'en un ſujet d'intrigue envelopé,
D'un ſecret tout-à-coup la vérité connuë,

Change tout, donne à tout une face imprévûë.
(1) La Tragédie, informe & grossiére en naissant
N'étoit qu'un simple Chœur, où chacun en dansant,
Et du Dieu des raisins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joye éveillans les esprits,
Du plus habile Chantre un bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier, qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuse folie;
Et d'Acteurs mal ornez chargeant un tombereau,
Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le cœur jetta les personnages;
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essort à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Interessa le Chœur dans toute l'action,
Des Vers trop raboteux polit l'expression;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.
Chez nos dévots Ayeux, le Théâtre abhorré.
Fut long-tems dans la France un plaisir ignoré.
Des Pélerins, dit on, une Troupe grossiére
En public à Paris y monta la premiére;
Et sottement zélée en sa simplicité,
Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.

(1) *Horace, Art Poëtique. vs.* 275.
Ignotum Tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, & plaustris vexisse poëmata Thespis:
Quæ canerent, agerentque peruncti faecibus ora.
Ibid. vs. 220.
Carmine qui Tragico vilem certavit ob hircum.
vers 278.
Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

Le

Le Sçavoir, à la fin diſſipant l'Ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chaſſa ſes Docteurs prêchans ſans miſſion.
On vit renaître Hector, Andromaque, Illion.
Seulement les Acteurs laiſſans le Maſque antique;
Le violon tint lieu de Chœur & de Muſique.
Bien-tôt l'Amour fertile en tendres ſentimens,
S'empara du Theâtre, ainſi que des Romans.
De cette Paſſion la ſenſible peinture
Et pour aller au cœur la route plus ſûre.
Peignez donc, j'y conſens, les Héros amoureux;
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrſis & Philéne.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artaméne:
Et que l'Amour, ſouvent de remords combattu,
Paroiſſe une foibleſſe & non une vertu.
Des Héros de Roman fuyez les petiteſſes:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibleſſes.
(2) Achille déplairoit moins boüillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront,
A ces petits défauts marquez dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoît la Nature,
Qu'il ſoit ſur ce modèle en vos Ecrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, interreſſé.
Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtére.
Conſervez à chacun ſon propre caractére.
Des Siécles, des Païs, étudiez les mœurs.
Les climats font ſouvent les diverſes humeurs.
Gardez donc de donner, ainſi que dans* Clélie,

(2) *Horace, Art Poëtique, vſ.* 119.
Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge
Scriptor, honoratum ſi forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer;
Jura neget ſibi nata, &c.

* C'eſt le titre d'un Roman de Mademoiſelle Scudéry.

L'air, ni l'eſprit François à l'antique Italie;
Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aiſément tout s'excuſe.
C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe.
Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon:
Mais la Scène demande une exacte raiſon.
L'étroite bienſéance y veut être gardée.
D'un nouveau Perſonnage inventée-vous l'idée?
Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'accord;
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
Souvent, ſans y penſer, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Héros ſemblables à ſoi-même.
Tout à l'humeur Gaſconne, en un Auteur Gaſcon.
* Calprenéde & Juba parlent du même ton. **
(3) La Nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage.
Chaque paſſion parle un différent langage.
La Colére eſt ſuperbe, & veut des mots altiers,
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
(4) Que devant Troïe en flâme Hécube déſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,
Ni ſans raiſon d'écrire, en quels affreux païs,
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Ténaïs. ***
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles

* Auteur de la Cléopatre.
** Héros de Clopatre.

(3) *Ibid. vſ.* 105.
Triſtia mœſtum
Vultum verba decent, iratum plena minarum;
Ludentem laſciva, &c.
(4) *Verſ.* 95.
Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri,
Telephus & Peleus, cùm pauper & exſul uterque
Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba,
Si cor ſpectantis tetigiſſe querelâ.
*** Sénéque Tragique, Troade Sc. 1.

Sont d'un Déclamateur, amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez:
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez;
Ces grands mots, dont alors l'Acteur emplit ſa bouche
Ne partent point d'un cœur que ſa miſére touche.
Le Théâtre, fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ périlleux.
Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le ſifler des bouches toûjours prêtes
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achéte en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie:
Que tantôt il s'éléve, & tantôt s'humilie;
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par-tout fécond:
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agréable, profond:
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille:
Qu'il coure dans ſes Vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon Ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi, la Tragédie agit, marche, & s'explique.
D'un air plus grand encor la Poëſie Epique,
Dans le vaſte recit d'une longue action,
Se ſoûtient par la Fable & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage.
Tout prend corps, une ame, un eſprit, un viſage.
Chaque Vertu devient une Divinité;
Minerve eſt la Prudence & Vénus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le Tonnerre;
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un Orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs, qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,

Le Poëte s'égaye en mille inventions;
Orne, éléve, embellit, agrandit toutes choſes;
Et trouve ſous ſa main des fleurs toûjours écloſes.
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par le vent écartez,
Soient aux bords Africains d'un orage emportez:
Ce n'eſt qu'une avanture ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon, conſtante en ſon averſion, *
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Illion:
Qu'Eole, en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinez les priſons d'Eolie:
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air;
Déliver les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache:
C'eſt-là ce qui ſurprend, frape, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le Vers tombe en langueur;
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur;
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide;
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement que nos Auteurs déçus;
Banniſſans de leurs Vers ces ornemens reçus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints & ſes Prophêtes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un Chrétien les Myſtéres terribles
D'ornemens égayez ne ſont point ſuſceptibles.
L'Evangile à l'Eſprit n'offre de tous côtez,
Que pénitence à faire, & tourmens méritez:
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ſes véritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à preſenter aux yeux,
Que le Diable toûjours heurlant contre les Cieux;
Qui de votre Héros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire?
Le Taſſe, dira-t'on, l'a fait avec ſuccès.

* Voyez le premier Livre de l'Enéïde de Virgile.

Je ne veux point ici lui faire son Procès :
Mais quoique notre Siécle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son Livre illustré l'Italie,
Si son sage Héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison ;
Et si Renauld, Agant, Tancréde, & sa Maîtresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
Ce n'est pas que j'aprouve, en un sujet Chrétien,
Un Auteur follement Idolâtre & Payen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oser de la Fable employer la figure ;
De chasser les Tritons de l'Empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
Ainsi que le Berger, ne passe le Monarque ;
C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.
Bien tôt ils défendront de peindre la Prudence :
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance :
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
Ou le Tems qui s'enfuit une horloge à la main :
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leurs faux zèle, chasser l'Allégorie.
Laissons-les s'aplaudir de leur pieuse erreur.
Mais pour nous bannissons une vaine terreur.
Et fabuleux Chrétiens n'allons point dans nos songes,
Du Dieu de Vérité, faire un Dieu de mensonges.
La Fable offre à l'Esprit mille agrémens divers :
Là tous les noms heureux semblent nez pour les Vers,
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoméne,
Héléne, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
O ! le plaisant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Héros va choir Childebrand !
D'un seul nom quelquefois le son dur, ou bizare,
Rend un Poëme entier, ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne lasser ?
Faites choix d'un Héros propre à m'interresser,

En valeur éclatant, en vertus magnifique.
Qu'en lui, juſqu'aux défauts, tout ſe montre héroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être oüis;
Qu'il ſoit tel que Céſar, Aléxandre, ou Loüis;
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul courroux d'Achile avec art ménagé,
Remplit abondamment une Illiade entiére.
Souvent trop d'abondance apauvrit la matiére.
Soyez vif & preſſé dans vos Narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos Deſcriptions.
C'eſt-là qu'il faut des Vers étaler l'élégance.
N'y preſentez jamais de baſſe circonſtance.
N'imitez pas ce * Fou, qui décrivant les mers;
Et peignant, au milieu de leurs Flots entr'ouverts;
L'Hébreu ſauvé du joug de ſes injuſtes Maîtres,
Met pour le voir paſſer ** les poiſſons aux fenêtres.
Peint le petit Enfant, qui *va, ſaute, revient,*
Et joyeux à ſa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'eſt arrêter la vûë.
Donnez à votre ouvrage une juſte étenduë.
(5) Que le début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord ſur Pégaſe monté,
Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,

* Saint Amand.

** Les Poiſſons ébahis les regardent paſſer, *Moïſe ſauvé.*

(5) *Horace, Art Poëtique, vſ.* 136.

Nec ſic incipies, ut Scriptor Cyclicus olim:
Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.
Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu?
Parturient montes: naſcetur ridiculus mus.
Quantò rectius hic, qui nil molitur ineptè!
Dic mihi, Muſa, virum, captæ poſt tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.
Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut ſpeciosa dehinc miracula promat.

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre. *
Que produira l'Auteur, après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une ſouris.
O ! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adreſſe,
Qui ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux,
Je chante les combats, & cette Homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muſe en arrivant ne met pas tout en feu ;
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bien-tôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du deſtin des Latins, prononcer les oracles ;
De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens,
Et déja les Céſars dans l'Elyſée errans.
De Figures ſans nombre égarez votre ouvrage.
Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut être à la fois & pompeux & plaiſant ;
Et je hais un Sublime ennuyeux & peſant.
J'aime mieux Arioſte, & ſes fables comiques,
Que ces Auteurs toûjours froids & mélancoliques ;
Qui dans leur ſombre humeur ſe croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature,
Homére ait à Vénus dérobé la ceinture.
Son livre eſt d'agrément un fertile tréſor.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace ;
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ſes Vers un ordre méthodique ;
Son ſujet de ſoi-même, & s'arrange & s'explique ;
Tout, ſans faire d'aprêts, s'y prépare aiſément.
Chaque Vers, chaque mot court à l'événement.

* Alaric, dont eſt Auteur M. de Scudéry.

Aimez donc ſes Ecrits, mais d'un amour ſincére.
C'eſt avoir profité que de ſçavoir s'y plaire.
Un Poëme excélent, où tout marche, & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du tems, des ſoins ; & ce pénible Ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'aprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueïl ſon eſprit chimérique,
Fiérement prend en main la Trompette héroïque.
Sa Muſe déréglée, en ſes Vers vagabonds,
Ne s'éléve jamais que par ſauts & par bonds ;
Et ſon feu, dépourvû de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le Public, prompt à le mépriſer,
De ſon mérite faux le veut déſabuſer :
Lui même aplaudiſſant à ſon maigre génie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention.
Homére n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le ſiécle ſe rebelle,
A la poſtérité d'abord il en apelle.
Mais attendant qu'ici le bon ſens de retour,
Raméne triomphans ſes ouvrages au jour,
Leurs tas au magaſin cachez à la lumiére,
Combattent triſtement les Vers & la pouſſiére.
Laiſſons-les donc entr'eux s'eſcrimer en repos,
Et ſans nous égarer ſuivons notre repos.
(6) Des ſuccès fortunez du ſpectacle tragique,
Dans Athénes nâquit la Comédie antique.
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaiſans,
Diſtila le venin de ſes traits médiſans.
Aux accès inſolens d'une bouffonne joye,

(6) *Ibid vſ.* 181.
Succeſſit vetus his Comedia, non ſine multa
Laude: ſed in vitium libertas excidit & vim
Dignam lege regi; lex eſt accepta, choruſque
Turpiter obticuit.

La sageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proye,
On vit, par le Public un Poëte avoüé,
S'enrichir aux dépens du mérite joüé:
Et Socrate par lui dans *un chœur de Nuées*, *
D'un vil amas de peuple attirer les huées,
Enfin de la licence on arrêta le cours.
Le Magiſtrat des loix emprunta le ſecours.
Et rendant par édit les Poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms ni les viſages.
Le Théâtre perdit ſon antique fureur,
La Comédie aprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin, ſçût inſtruire & reprendre,
Et plut innocemment dans les Vers de Ménandre,
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, où crut ne s'y point voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidèle,
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modéle;
Et mille fois un Fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.
Que la nature donc ſoit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du Comique,
Quiconque voit bien l'Homme, & d'un eſprit profond,
De tant de cœurs cachez a pénétré le fond:
Qui ſçait bien ce que c'eſt qu'un Prodigue, un Avare,
Un honnête homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une Scène heureuſe il peut les étaler;
Et les faire à nos yeux vivre, agir & parler.
Preſentez-en par-tout les images naïves:
Que chacun y ſoit peint des couleurs les plus vives.
La nature féconde en divers portraits,
Dans chaque ame eſt marquée par differens traits.
Un geſte la découvre, un rien la fait paroître:
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoître;

* Les Nuées, Comédie d'Ariſtophane.

(7) Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs,
Chaque Age a ſes plaiſirs, ſon eſprit, & ſes mœurs.
Un jeune Homme, toûjours boüillant dans ſes caprices,
Eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices,
Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes deſirs,
Rétif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
(8) L'Age viril plus mûr inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprès des Grands, s'intrigue, ſe ménage,
Contre les coups du Sort ſonge à ſe maintenir;
Et loin dans le preſent regarde l'avenir.
La Vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe:
Garde, non pas pour ſoi les tréſors qu'elle entaſſe;
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé;
Toûjours plaint le preſent, & vante le paſſé:

(7) *Ibid. vſ.* 156.
Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores
Mobilibùſque decor naturis, dandus & annis.
Régnier a dit, Sat. V.
Chaque âge a ſes humeurs, ſon goût, & ſes plaiſirs;

(8) *Verſ.* 161.
Imberbis juvenis
Cerens in vitium fl·Ai, monitoribus aſper,
Utilium tardus proviſor, prodigus æris,
Sublimis, cupiduſque, & amata relinquere pernix.
Converſis ſtudiis, ætas, animuſque virilis,
Quærit opes amicitias, inſervit honori;
Commiſiſſe cavet, quod mox mutare laboret.
Multa ſenem circumveniunt incommoda, vel quod
Querit & inventis, miſer abſtinet, ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè, gelidéque miniſtrat
Dilator, ſpe longus, iners, aviduſque futuri,
Difficilis, querulus laudator temporis acti
Se puero, cenſor caſtigatorque minorum, &c.
ne fortè ſeniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles.

Inhabile aux plaiſirs, dont la Jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs, que l'âge lui refuſe.
Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un Vieillard en jeune Homme, un jeune Homme en Vieillard.
Etudiez la Cour, & connoiſſez la Ville.
L'une & l'autre eſt toûjours en modèles fertile.
C'eſt par-là que Moliére illuſtrant ſes Ecrits,
Peut-être de ſon Art eut remporté le prix,
Si, moins ami du Peuple, en ſes doctes peintures,
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Térence allié Tabarin
Dans ce ſac ridicule où * Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.
Le Comique, ennemi des ſoupirs & des pleurs,
N'admet point en ſes Vers de tragiques douleurs:
Mais ſon emploi n'eſt pas d'aller dans une place,
De mots ſales & bas charmer la populace.
Il faut que ſes Acteurs badinent noblement:
Que ſon nœud bien formé ſe dénouë aiſément:
Que l'Action, marchant où la raiſon la guide,
Ne ſe perde jamais dans une Scène vuide;
Que ſon ſtile humble & doux ſe reléve à propos:
Que ſes diſcours par-tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de paſſions finement maniées;
Et les ſcènes toûjours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon ſens gardez de plaiſanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un Pere dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence:
De quel air cet Amant écoute ſes leçons,
Et court chez ſa Maîtreſſe oublier ces chanſons.
Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable:
C'eſt un Amant, un fils, un Pere véritable.
J'aime ſur le théâtre un agréable Auteur,

* Comédie de Moliére.

Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaît par la raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaiſant, à groſſiére équivoque
Qui pour me divertir, n'a que la ſaleté;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux tréteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux Laquais aſſemblez joüer ſes Maſcarades.

CHANT IV.

DAns Florence jadis vivoit un Médecin,
Sçavant hableur, dit-on, & célébre aſſaſſin.
Lui ſeul y fit long-tems la publique miſére.
Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,
Ici le Frere pleure un Frere empoiſonné.
L'un meurt vuide de ſang, l'autre plein de ſéné.
Le rhume à ſon aſpect ſe change en pleuréſie;
Et par lui la migraine eſt bien-tôt frenéſie.
Il quitte enfin la Ville, en tous lieux détéſté.
De tous ſes Amis morts un ſeul Ami reſté,
Le méne en ſa maiſon de ſuperbe ſtructure,
C'étoit un riche Abbé, fou de l'Architecture.
Le Médecin d'abord ſemble né dans cet Art.
Déja de bâtimens parle comme Manſard.
D'un ſalon, qu'on éléve, il condamne la face.
Au veſtibule obſcur il marque une autre place;
Aprouve l'eſcalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, & mande ſon maçon.
Le maçon vient, écoute, aprouve, & ſe corrige.
Enfin, pour abreger un ſi plaiſant prodige
Notre Aſſaſſin renonce à ſon Art inhumain,
Et deſormais la régle & l'équierre à la main,
Laiſſant de Galien la Science ſuſpecte,
De méchant Médecin devient bon Architecte.
Son exemple eſt pour nous un précepte excélent:
Soyez plûtôt Maçon, ſi c'eſt votre talent,

Ouvrier eſtimé dans un Art néceſſaire,
Qu'Ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre Art des degrez différens.
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrez du médiocre au pire.
Qui dit froid Ecrivain, dit déteſtable Auteur.
* Boyer eſt à Pinchêne égal pour le Lecteur.
On ne lit guéres plus Rampallé & Ménardiére,
Que Magnon, Du Souhait, Corbin & la Morliére.
Un Fou du moins fait rire, & peut nous égayer:
Mais un froid Ecrivain ne fait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergérac ** & ſa burleſque audace,
Que ces Vers où Motin ſe morfond & nous glace.
Ne vous enyvrez point des éloges flâteurs,
Qu'un amas quelquefois des vains Admirateurs
Vous donne en ces Réduits, prompts à crier, Merveille!
Tel Ecrit recité ſe ſoutient à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion, au grand jour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard pénétrant.
On ſçait de cent Auteurs l'avanture tragique:
Et Gombaut tant loüé gardé encore la boutique.
Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques Vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,
En tous lieux auſſi tôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,
Qui de ſes vains Ecrits lecteur harmonieux,
Aborde en recitant quiconque le ſaluë;
Et pourſuit de ſes Vers les paſſans dans la ruë.
Il n'eſt Temple ſi ſaint, des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſureté.
Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous cenſure;
Et ſouple à la Raiſon, corrigez ſans murmure.

* Auteur médiocre.

** Cyrano Bergérac, Auteur du Voyage de la Lune.

Mais ne vous rendez pas dès qu'un ſot vous reprend.
Souvent de ſon orgueïl un ſubtil ignorant,
Par d'injuſtes dégoûts combat toute un Piéce;
Blâme des plus beaux Vers la noble hardieſſe.
On a beau réfuter ſes vains raiſonnemens:
Son eſprit ſe complaît dans ſes faux jugemens;
Et ſa foible raiſon, de clarté dépourvûë,
Penſe que rien n'échape à ſa débile vûë.
Ses conſeils ſont à craindre; & ſi vous le croyez,
Penſant fuir un écueïl, ſouvent vous vous noyez.
Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe, & le Sçavoir éclaire,
Et dont le crayon ſûr, d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Lui ſeul éclaircira vos doutes ridicules:
De votre eſprit tremblant lévera les ſcrupules.
C'eſt lui qui vous dira, par quel tranſport heureux,
Quelquefois dans ſa courſe un Eſprit vigoureux
Trop reſſerré par l'Art, ſort des régles preſcrites,
Et de l'Art même aprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge ſottement,
* Tel s'eſt fait par ſes Vers diſtinguer dans la Ville.
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.
Auteurs, prêtez l'oreille à mes inſtructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en ſçavantes leçons votre Muſe fertile
(1) Par-tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.

* P. Corneille, ſi célébre par ſes excélentes Tragédies.

(1) *Ibid vſ.* 341.
Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis, &c.
Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo,

Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.
Que votre Ame & vos Mœurs, peintes dans vos Ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis eſtimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'Honneur en vers infâmes deſerteurs,
Trahiſſans la Vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Eſprits,
Qui banniſſans l'Amour de tous les chaſtes Ecrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la Scène,
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimène,
L'Amour le moins honnête, exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir, & m'étaler ſes charmes,
Je condamne ſa faute en partageant ſes larmes.
Un Auteur vertueux dans ſes Vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatoüillant les ſens:
Son cœur n'allume point de criminelle flâme.
Aimez donc la Vertu, nourriſſez-en votre Ame.
En vain l'Eſprit eſt plein d'une noble vigueur;
Le Vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du Cœur.
Fuyez ſur-tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires Eſprits malignes frenéſies.
Un ſublime Ecrivain n'en peut être infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette ſombre Rivale
Contre lui, chez les Grands, inceſſamment cabale,
Et ſur les pieds enfin tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à lui, cherche à le rabaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuſes brigues.
Que les Vers ne ſoient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, ſoyez homme de foi.

C'eſt peu d'être agréable & charmant dans un Livre :
Il faut ſçavoir encore & converſer & vivre.
Travaillez pour la Gloire & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Ecrivain.
Je ſçai qu'un noble Eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut légitime :
Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommez,
Qui dégoûtez de gloire, & d'argent affamez,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un Art divin, un métier mercenaire.
Avant que la Raiſon, s'expliquant par la voix.
Eût inſtruit les Humains, eût enſeigné des Loix,
Tous les Hommes ſuivoient la groſſiére Nature ;
Diſperſez dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de Droit & d'Equité :
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du diſcours enfin l harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe ;
Raſſembla les Humains dans les forêts épars,
Enferma les Citez de murs & de remparts ;
De l'aſpect du ſuplice effraya l'Inſolence,
Et ſous l'apui des Loix mit la foible Innocence.
Cét ordre fut, dit-on, le fruit des premiers Vers.
De-là ſont nez ces bruits reçûs dans l'Univers,
(2) Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépoüilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,

(2) *Ibid. vſ.* 391.
Sylveſtres homines ſacer interpreſque Deorum
Cæ ibus & victu fœdo deterruit Orpheu
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidoſque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blandâ
Ducere quò vellet.

Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie, en naiſſant, produiſit ces miracles;
Depuis, le Ciel en Vers fit parler les Oracles;
Du ſein d'un Prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des Vers exhala ſa fureur.
Bien-tôt, reſſuſcitant les Héros des vieux âges,
Homére aux grands exploits anima les courages.
Héſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons.
En mille Ecrits fameux la Sageſſe tracée,
Fut, à l'aide des Vers, aux Mortels annoncée;
Et par-tout des eſprits ſes préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrérent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les Muſes révérées
Furent d'un juſte encens dans la Gréce honorées,
Et leur Art, attirant le culte des Mortels,
A ſa gloire en cent lieux vit dreſſer des Autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Baſſeſſe,
Le Parnaſſe oublia ſa premiére nobleſſe.
Un vil amour du gain, infectant les eſprits,
De menſonges groſſiers ſoüilla tous les Ecrits,
Et par-tout enfantant mille Ouvrages frivoles,
Trafiqua du diſcours, & vendit les paroles.
Ne vous flétriſſez point par un vice ſi bas,
Si l'or ſeul a pour vous d'invincibles apas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arroſe le Permeſſe.
Ce n'eſt point ſur ſes bords qu'habite la Richeſſe.
Aux plus ſçavans Auteurs, comme aux plus grands Guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
(3) Mais, quoi? dans la diſette une Muſe affamée
Ne peut, me dira-t'on, ſubſiſter de fumée.
Un Auteur, qui preſſé d'un beſoin importun,

(3) *Juvénal, Sat. VII. vſ. 59.*

Neque enim cantare ſub antro
Pierio, thyrſumve poteſt contingere ſana
Paupertas, atque æris inops, quo nocte dieque
Corpus eget. Satur eſt, cum clamat Horatius, Evoe!

Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bû ſon ſaoul, quand il voit les Ménades!
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le ſuccès d'un Sonnet.
Il eſt vrai : mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.
Et que craindre en ce ſiécle, où toûjours les beaux Arts
D'un Aſtre favorable éprouvent les regards,
Où d'un Prince éclairé la ſage prévoyance
Fait par-tout au mérite ignorer l'indigence?
Muſes, dictez ſa gloire à tous vos Nourriſſons.
Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui, rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Héros ſur lui forme tous les tableaux.
Que de ſon nom, chanté par la bouche des belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts,
Que pour lui l'Epigramme aiguiſe tous ſes traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Enéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle ſçavante Lyre au bruit de ſes exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois:
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même ſe noyant pour ſortir du naufrage:
Dira les bataillons ſous Maſtricht enterrez,
Dans ces affreux aſſauts du Soleil éclairez?
Mais tandis que je parle, une Gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous apelle.
Déja Dole & Salms ſous le joug ont ployé.
Beſançon fume encore ſur ſon Roc foudroyé.
Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales Ligues
Devoient à ce torrent opoſer tant de digues?

Eſt-ce encore, en fuyant, qu'ils penſent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſçû l'éviter?
Que de remparts détruits! que de Villes forcées!
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées!
Auteurs, pour les chanter, redoublez, vos tranſ-
ports.
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui juſqu'ici nourri dans la Satire,
N'oſe encore manier la Trompette & la Lyre:
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux:
Vous offrir ces leçons, que ma Muſe au Parnaſſe
Raporta, jeune encor, du commerce d'Horace:
Seconder votre ardeur, échauffer vos Eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais auſſi pardonnez, ſi, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux obſervateur fidèle,
Quelquefois du bon or je ſépare le faux;
Et des Auteurs groſſiers j'attaque les défauts:
Cenſeur un peu fâcheux, mais ſouvent néceſſaire,
Plus enclin à blâmer, que ſçavant à bien faire.

Fin de l'Art Poëtique.

AVIS AU LECTEUR.

IL ſeroit inutile maintenant de nier que le Poëme ſuivant a été compoſé à l'occaſion d'un différend aſſez leger, qui s'émût dans une des plus célébres Egliſes de Paris, entre le Tréſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Le reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction : & tous les Perſonnages, ſont non ſeulement inventez, mais j'ai eu ſoin même de les faire d'un caractére directement opoſé au caractére de ceux qui deſſervent cette Egliſe, dont la plûpart, & principalement les Chanoines, ſont tous gens non ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a été offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puiſqu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit véritablement attaqué. Un Prodigue ne s'aviſe guéres de s'offenſer de voir rire d'un Avare, ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle ſur une eſpéce de defi qui me fut fait en riant par feu Mr le Premier Préſident de LAMOIGNON, *qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'*ARSITE. *Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort néceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échaper cette occaſion d'aprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faiſoient le plus de bruit ; & l'accès obligeant, qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon, fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un homme d'un ſçavoir*

étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bon Livres de l'Antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes Ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des Anciens. Comme ſa piété étoit ſincére, elle étoit auſſi fort gaye, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de Satire que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa même pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poëſie de la ſaleté, qui lui avoit été juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne lui être pas deſagreable. Il m'apela à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens, c'eſt-à-dire, à ſes Lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa même quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiére. Et que n'y vis-je point! Quel tréſor ſuprenant de probité & de juſtice! quel fond inépuiſable de piété & de zèle! Bien que ſa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre choſe au-dedans; & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en tempérer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiécle auſſi corrompu que le nôtre. Je fus ſincérement épris de tant de qualitez admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une très-forte attache. Les ſoins, que je lui rendis, ne furent mêlez d'aucune raiſon d'intérêt mercenaire; & je ſongeai bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi-tôt enlevez du monde, tandis que des miſérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe? Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte; car je ſens que ſi je continuois à en parler, je ne pourrois m'empêcher de moüiller peut-être de larmes la Préface d'un Ouvrage de pure plaiſanterie.

ARGUMENT.

LE Tréſorier remplit la premiére Dignité du Chapitre, dont il eſt ici parlé, & il officie avec toutes les marques de l'Epiſcopat. Le Chantre remplit la ſeconde Dignité. Il y avoit autrefois dans le chœur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit preſque tout entier. Il le fit ôter. Le Tréſorier voulut le faire remettre. De-là, arriva une diſpute, qui fait le ſujet de ce Poëme.

LE LUTRIN.

POEME HEROI-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & ce Prélat terrible,
Qui par ſes longs travaux, & ſa force invincible
Dans une illuſtre Egliſe exerçant ſon grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'eſt en vain que le Chantre, abuſant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre;
Ce Prélat ſur le banc de ſon Rival altier
Deux fois, le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muſe, redis-moi donc, quelle ardeur de vengeance
De ces Hommes ſacrez rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-tems deux célébres Rivaux.
(1) Tant de fiel entre-t'il dans l'ame des Dévots?

(1) *Virgile, Æneïde, Liv. I.*
Tantæ ne animis cœleſtibus iræ.

Et toi, fameux Héros, dont la ſage entrepriſe
De ce Schiſme naiſſant débarraſſa l'Égliſe,
Vient d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave ſujet.
Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir ſon antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils, & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faiſoient chanter Matines;
Veilloient à bien dîner, & laiſſoient en leur lieu
A des Chantres gagez le ſoin de loüer Dieu.
Quand la Diſcorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hydeux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de ſon Palais.
Là d'un œil attentif, contemplant ſon Empire,
A l'aſpect du Tumulte, Elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fidèles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe,
Et par-tout des Plaideurs les eſcadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ſes étendars.
Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde au ſein du tumulte une aſſiette tranquille.
Elle ſeule la brave; elle ſeule aux procès
De ſes paiſibles murs veut défendre l'accès.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offenſe,
Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.
Quoi! dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vîtres,
J'aurai pû juſqu'ici broüiller tous les Chapitres,
Diviſer Cordeliers, Carmes & Céleſtins!
J'aurai fait ſoutenir un Siége aux Auguſtins!
Et cette Egliſe ſeule, à mes ordres rebelle,

Nourrira

Nourrira dans ſon ſein une paix éternelle!
Suis-je donc la Diſcorde? & parmi les Mortels,
Qui voudra deſormais encenſer mes Autels?
A ces mots, d'un bonnet couvrant ſa tête énorme:
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme,
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Tréſorier.
Dans le réduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'éléve un lit de plume à grand frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquile ſilence,
Régne ſur le duvet une heureuſe indolence.
C'eſt-là que le Prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un leger ſomme attendoit le dîner.
La jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage,
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage:
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.
La Déeſſe en entrant, qui voit la nape miſe,
Admire un ſi bel ordre & reconnoît l'Egliſe;
Et marchant à grand pas vers le lieu du repos,
Au Prélat ſommeillant, elle adreſſe ces mots:
Tu dors? Prélat, tu dors? & là haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur étale ſon audace,
Chante les *Oremus*, fait des Proceſſions,
Et répand à grand flots les Bénédictions.
Tu dors? attends-tu donc que ſans Bulle & ſans titre
Il te raviſſe encor le Rochet & la Mitre?
Sors de ce lit odieux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos ou bien à l'Evêché.
Elle dit, & du vent de ſa bouche profane,
Lui ſouffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat ſe réveille & pleine d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guêpe en furie

A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie;
Le superbe animal, agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens.
Tel le fougueux Prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant & Laquais & Servante:
Et d'un juste courroux rallumant sa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au Chœur;
Le prudent Gilotin, son Aumônier fidelle,
En vain par ses conseils sagement le rapelle:
Lui montre le péril: Que midi va sonner.
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous apelle à l'Office?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
Est-ce pour travailler que vous êtes Prélat?
A quoi bon ce dégoût, & ce zèle inutile?
Est-il donc pour jeûner Quatre-tems, ou Vigile?
Reprenez vos esprits, & souvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainsi dit Gilotin, & ce Ministre sage
Sur table, au même instant fait servir le potage.
Le Prélat voit la soupe, & plein d'un saint respect
Demeure quelque-tems muet à cet aspect.
Il céde; il dîne enfin: mais toûjours plus farouche;
Les morceaux trop hatez se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, & sortant, de fureur
Chez tous ses Partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperduës:
Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës;
Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
De l'Hébre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut se lever de table.
La couleur lui renaît, sa voix change de ton.
Il fait par Gilotin raporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir sa coupe;
Il l'avale d'un trait: & chacun l'imitant,

La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-tôt que du Nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert : & ſoudain, la nape étant levée,
Le Prélat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.
Illuſtres Compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez ſoutenu par vos pieuſes ligues,
Et par qui, Maître enfin d'un Chapitre inſenſé,
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé. (trage :
Souffrirez-vous toûjours qu'un orgueïlleux m'ou-
Que le Chantre à vos yeux détruiſe votre ouvrage ;
Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moi,
Donne à votre Lutrin & le ton & la loi ?
Ce matin même encor, ce n'eſt point un men-
ſonge,
Une Divinité me l'a fait voir en ſonge,
L'inſolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos.*
Oüi, pour mieux m'égorger, il prend mes propres
armes.
Le Prélat à ces mots verſe un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, pourſuivre ſon diſcours ;
Ses ſanglots redoublez en arrêtent le cours.
Le zèlé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,
Pour lui rendre la voix fait raporter à boire ;
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges :
Il ſçait de tous les tems les différens uſages :
Et ſon rare ſçavoir, de ſimple Marguillier,
L'éleva par degrez au rang de Chévecier. *
A l'aſpect du Prélat qui tombe en défaillance,
Il devine ſon mal, il ſe ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel réprimant ſes douleurs :
Laiſſe au Chantre, dit-il, la triſteſſe & les pleurs ;
Prélat, & pour ſauver tes droits & ton empire,
Ecoute ſeulement ce que le Ciel m'inſpire.

* C'eſt celui qui a ſoin des Chapes & de la Cire.

Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre assis à ta gauche, un front sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrez qui forment sa clôture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale structure,
Dont les flancs élargis, de leur vaste contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriére ce Lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernoit le Chantre;
Tandis qu'à l'autre banc, le Prélat radieux,
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux:
Mais un Démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruïne,
Soit qu'ainsi de tout tems l'ordonnât le Destin,
Fit tomber à nos yeux le Pupitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie:
Il fallut l'emporter dans notre Sacristie,
Où depuis trente hivers sans gloire enséveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Entens-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir enveloper la Ville,
Il faut que trois de nous sans tumulte & sans bruit,
Partant à la faveur de la naissante nuit,
Et du Lutrin rompu réünissans la masse,
Aillent d'un zèle adroit le remetre en sa place.
Si le Chantre demain ose le renverser,
Alors de cent Arrêts tu le peux terrasser.
Pour soutenir tes droits, que le Ciel autorise,
Abîme tout plûtôt; c'est l'esprit de l'Egliſe.
C'est par-là qu'un Prélat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire, à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Alerh peuvent être en usage:
Mais dans Paris, plaidons: c'est là notre partage.
Tes bénédictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent:
Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux & le benir lui même:

Ce Discours aussi-tôt frape tous les esprits ;
Et le Prélat charmé l'aprouve par des cris.
Il veut que sur le champ, dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
Le sort, dit le Prélat, vous servira de Loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
Aussi-tôt trente noms, sur le papier tracez,
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, enfant de Chœur, prête sa main novice,
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit en aprochant d'un honnête pudeur.
Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le Bonnet. L'Enfant tire ; & Brontin
Est le premier des noirs qu'aporte le Destin.
Le Prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se tait, & bien-tôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom de Perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis, à la blonde criniére,
Est l'unique souci d'Anne sa Perruquiére.
Ils s'adorent l'un l'autre : & ce couple charmant
S'unit long-tems, dit-on, avant le Sacrement.
Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Ce Perruquier superbe est l'effroi du quartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.
Un des noms reste encore, & le Prélat par grace
Une derniére fois les broüille & les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant Porte-croix,
Boirude, Sacristain, cher apui de ton Maître,
Lorsqu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître ;
On dit que ton front jaune, & ton teint sans couleur,
Perdit en ce moment son antique pâleur ;

Et que ton corps gouteux, plein d'une ardeur guerriére,
Pour sauter au plancher, fit deux pas en arriére.
Chacun benit tout haut l'Arbitre des Humains,
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussi-tôt on se léve ; & l'Assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prélat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche & s'assoupit.

CHANT II.

CEpendant cet oiseau qui prône les merveilles ;
Ce monstre composé de bouches & d'oreilles,
Qui sans cesse voulant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas.
La Renommée enfin, cette prompte Courière,
Va d'un mortel effroi glacer la Perruquiére ;
Lui dit que son Epoux, d'un faux zèle conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste recit tremblante, desolée,
Elle accourt l'œil en feu, la tête échévelée,
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer.
Oses-tu bien encor, Traître, dissimuler,
Dit-elle ? & ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivi l'Hyménée,
Ni ton Epouse enfin toute prête à périr,
Ne sçauroient donc t'ôter cette ardeur de courir?
Perfide, si du moins, à ton devoir fidelle,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle ;
L'espoir du juste gain consolant ma langueur,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Eglise ?
Où vas tu, cher Epoux ? Est-ce que tu me fuis ?
As-tu donc oublié tant de si doux nuits ?

Quoi ! d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes !
Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout tems facile à tes deſirs,
N'a jamais d'un moment différé tes plaiſirs ;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres careſſes,
Je n'ai point exigé ſerment ni promeſſes ;
Si toi ſeul en mon lit enfin eus toûjours part,
Différe au moins d'un jour ce funeſte départ.
En achevant ces mots, cette Amante enflâmée
Sur un placet voiſin tombe demi pâmée.
Son Epoux s'en emeut, & ſon cœur éperdu
Entre deux paſſions demeure ſuſpendu ;
Mais enfin rapelant ſon audace premiére :
Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiére,
Je ne veux point nier les ſolides bienfaits,
Dont ton ame prodigue a comblé mes ſoûhaits :
Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire,
Avant que tes faveurs ſortent de ma mémoire.
Mais ne préſume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'Hymen m'ait pour jamais aſſervi ſous ta loi.
Si le Ciel en mes mains eût mis ma deſtinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hyménée :
Et ſans nous opoſer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaiſirs défendus.
Ceſſe donc à mes yeux d'étaler un vain titre ;
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un Pupitre ;
Et toi même, donnant un frein à tes deſirs,
Raffermis ma vertu qu'ébranlent tes ſoupirs.
Que te dirai-je enfin ? c'eſt le Ciel qui m'apelle :
Une Egliſe, un Prélat m'engage en ſa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Diſſipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par tes indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint pâle, & la vûë égarée :
La force l'abandonne, & ſa bouche trois fois
Voulant le rapeler, ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant ſon viſage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme étage.
Mais d'un bouge prochain, accourant à ce bruit,

Sa ſervante Alizon la ratrape & la ſuit.
Les ombres cependant ſur la Ville épanduës ;
Du faîte des maiſons deſcendent dans les ruës :
Le ſouper hors du Chœur chaſſe les Chapelains,
Et de Chantres bûvant les cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui ſçavoit tout prévoir,
Au ſortir du Conſeil eut ſoin de le pourvoir :
L'odeur d'un jus ſi doux lui rend le faix moins rude ;
Il eſt bien-tôt ſuivi du Sacriſtain Boirude,
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus ſombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux ?
Quoi ! le pardon ſonnant te retrouve en ces lieux ?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantôt l'allegreſſe
Sembloit du Jour trop long accuſer la pareſſe ?
Marche, & ſuis-nous du moins où l'Honneur nous attend.
Le Perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Auſſi-tôt de longs clous il prend une poignée :
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée :
Et derriére ſon dos, qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.
Il ſort au même inſtant ; il ſe met à leur tête.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'aprête.
Leur cœur ſemble allumé d'un zéle tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune, qui du Ciel voit leur démarche altiére,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiére.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joye, en les voyant pouſſe un cri dans les Cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible Déeſſe,
Va juſques dans Cîteaux réveiller la Moleſſe.
C'eſt-là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour.
Les Plaiſirs non-chalans folâtrent à l'entour.

L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines ;
L'autre broye en riant le vermillon des Moines ;
La Volupté la ſert avec des yeux dévots,
Et toûjours le Sommeil lui verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais, en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble,
Quand la Nuit, qui déja va tout enveloper,
D'un funeſte recit vient encor la fraper :
Lui conte du Prélat l'entrepriſe nouvelle.
Aux pieds des murs ſacrez d'une Sainte-Chapelle ;
Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles épais.
La Diſcorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroître,
Qui doit y ſoulever un peuple de mutins.
Ainſi le Ciel l'écrit au Livre des Deſtins.
A ce triſte Diſcours, qu'un long ſoupir achéve ;
La Moleſſe, en pleurant, ſur un bras ſe releve,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix,
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit ? Quel Démon ſur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
Hélas ! qu'eſt devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans,
S'endormoient ſur le trône, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte ?
Aucun ſoin n'aprochoit de leur paiſible Cour.
On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printems, quand Flore dans les plaines
Faiſoit taire des Vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquile & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiécle n'eſt plus. Le Ciel impitoyable
A placé ſur leur Trône un Prince infatigable.

Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix:
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes Exploits.
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace.
L'Eté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace.
J'entends à ſon ſeul nom tous mes Sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir;
Loin de moi ſon courage entrainé par la gloire,
Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile
Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un azile.
Mais en vain j'eſpérois y régner ſans effroi:
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi,
Par mon exil honteux la Trape eſt annoblie.
J'ai vû dans ſaint Denis la réforme établie.
Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux;
Et la Régle déja ſe remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormoit encore, & la Sainte-Chapelle
Conſervoit du vieux tems l'oiſiveté fidelle;
Et voici qu'un Lutrin, prêt à tout renverſer,
D'un ſéjour ſi chéri vient encor me chaſſer,
O toi, de mon repos compagne aimable & ſombre,
A de ſi noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, ſi tant de fois, dans les bras de l'Amour.
Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour,
Du moins ne permets pas.... La Moleſſe opreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort.
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

CHANT III.

MAIS la Nuit auſſi-tôt, de ſes aîles affreuſes
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revôle vers Paris, & hâtant ſon retour,

Déja de Montlhéri voit la fameuſe Tour.
Ses murs, dont le ſommet ſe dérobe à la vuë,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nuë,
Et preſentant de loin leur objets ennuyeux,
Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effrayans, mille corbeaux funèbres,
De ces murs deſertez habitent les ténèbres.
Là depuis trente hivers un Hibou retiré,
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré.
Des deſaſtres fameux ce Meſſager fidelle
Sçait toûjours des malheurs la premiere nouvelle,
Et tout prêt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris, qu'à ſon abord, vers le Ciel il envoye,
Il rend tous ſes Voiſins attriſtez de ſa joye.
La plaintive Progné de douleur en frémit :
Et dans les bois prochains Philomèle en gémit.
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'Oiſeau plein d'alle-
greſſe
Reconnoît à ce ton la voix de ſa Maîtreſſe.
Il la ſuit : & tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'inſtant abordent la Cité.
Là s'élançans d'un vol, que le vent favoriſe :
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe,
La Nuit baiſſe la vûë, & du haut du clocher,
Obſerve les Guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le Barbier, qui d'une main legére,
Tient un verre de vin, qui rit dans la fougére :
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Célébrer en bûvant, Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
Se promet dans mon ombre une victoire aiſée.
Mais allons, il eſt tems qu'ils connoiſſent la
Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voute ſacrée,
Juſqu'en la Sacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le ſiniſtre Animal.

Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace
Du Palais cependant paſſent la grande place :
Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrez,
De l'auguſte Chapelle ils montent les degrez.
Ils atteignoient déja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fidèles clés, garde & tient en dépôt,
L'amas toûjours entier des Ecrits de Haynaut.
Quand Boirude, qui voit que le péril aproche,
Les arrête, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frape au même inſtant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en ſortant :
Et bien-tôt au brazier d'une mêche enflammée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet Aſtre tremblottant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un ſoleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la ténébreuſe horreur.
C'eſt là que du Lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque tems en admire la forme.
Mais le Barbier, qui tient les momens précieux :
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,
Dit-il, le tems eſt cher, portons-le dans le Temple :
C'eſt-là, qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, ſe courbant, s'aprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
Que du Pupitre ſort une voix effroyable.
Brontin en eſt ému, le Sacriſtain pâlit,
Le Perruquier commence à regretter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine :
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oiſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Achéve d'étonner le Barbier frémiſſant.

De ſes aîles dans l'air ſecoüant la pouſſiére,
Dans la main de Boirude il éteint la lumiére;
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus:
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblottans leurs genoux s'affoiblissent:
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe hériſſent;
Et bien-tôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi, lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Préfet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un Brelan défendu:
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaiſir à leurs yeux ſe preſente,
Le jeu ceſſe à l'inſtant, l'azile eſt déſerté,
Et tout fuit à grands pas le Tiran redouté.
La Diſcorde, qui voit leur honteuſe diſgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et malgré la frayeur dont leurs cœurs ſont glacez,
S'aprête à réünir ſes Soldats diſperſez,
Auſſi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride ſon front, allonge ſon viſage,
Sur un bâton noüeux laiſſe courber ſon corps,
Dont la Chicane ſemble animer les reſſorts,
Prend un cierge en ſa main, & d'une voix caſſée,
Vient ainſi gourmander la Troupe terraſſée.
Lâches, où fuyez-vous? Quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil Oiſeau vous cédez ſans combat?
Où ſont ces beaux diſcours jadis ſi pleins d'audace?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuiſſante grimace?
Que feriez-vous, hélas! ſi quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau?
S'il falloit ſans amis brigant une audience,
D'un Magiſtrat glacé ſoutenir la preſence:
Ou d'un nouveau procès hardi Solliciteur,
Aborder ſans argent un Clerc de Raporteur?
Croyez-moi, mes Enfans: je vous parle à bon titre;

J'ai moi ſeul autrefois plaidé tout un Chapitre
Et le Barreau n'a point de monſtres ſi hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois ſoûtenu les regards.
Tous les jours ſans trembler j'aſſiégois leurs paſſages,
L'Egliſe étoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous, ſans argent, ſans apui,
Eût plaidé le Prélat, & le Chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruïnes,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines.
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aſpect d'un Hibou ne ſoient pas abattus.
Songez, quel deshonneur va ſoüiller votre gloire,
Quand le Chantre demain entendra ſa victoire.
Vous verrez tous les jours le Chanoine inſolent,
Au ſeul mot de Hibou, vous ſourire en parlant.
Votre ame, à ce penſer, de colére murmure;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous ſont réſervez,
Et reſſouvenez vous quel Prélat vous ſervez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincelle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous apelle,
Que le Prélat, ſurpris d'un changement ſi prompt,
Aprenne la vengeance auſſi-tôt que l'affront.
En achevant ces mots, la Déeſſe guerriére
De ſon pié trace en l'air un ſillon de lumiére;
Rend aux trois Champions leur intrépidité,
Et les laiſſe tous pleins de ſa Divinité.
C'eſt ainſi, grand Condé, qu'en ce Combat célébre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Eſcaut, & l'Ebre,
Lorſqu'aux plaines de Lens nos bataillons pouſſez
Furent preſque à tes yeux ouverts & renverſez:
Ta valeur, arrêtant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives:
Répandit dans leur rang ton eſprit belliqueux,
Et força la Victoire à te ſuivre avec eux.
La colére à l'inſtant ſuccédant à la crainte,

Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'Oiſeau ſort. L'Eſcadron raffermi
Rit du honteux départ d'un ſi foible Ennemi.
Auſſi-tôt dans le Chœur la Machine emportée,
Eſt ſur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi pourris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & raprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentiſſent,
Les murs en ſont émus, les voûtes en mugiſſent,
Et l'Orgue même en pouſſe un long gémiſſement.
Que fais-tu, Chantre, hélas dans ce triſte moment?
Tu dors d'un profond ſomme, & ton cœur ſans allarmes
Ne ſçait pas qu'on bâtit l'inſtrument de tes larmes,
O! que ſi quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeſte apareil!
Avant que de ſouffrir qu'on en poſât la maſſe,
Tu viendrois en Apôtre expirer dans ta place;
En Martyr glorieux d'un point-d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous & ta tête au marteau.
Mais déja ſur ton banc la machine enclavée
Eſt durant ton ſommeil à ta honte élevée.
Le Sacriſtain achéve en deux coups de rabot:
Et le Pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.

CHANT IV.

LEs Cloches dans les airs de leurs voix argentines
Apeloient à grand bruit les Chantres à Matines;
Quand leur Chef agité d'un ſommeil effrayant,
Encor tout en ſueur ſe réveille en criant.
Aux élans redouble de ſa voix douloureuſe,
Tous ſes valets tremblant quittent la plume oiſeuſe;

Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'eſt d'un Maître ſi ſaint le plus digne Officier.
La Porte dans le Chœur à ſa garde eſt commiſe :
Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre ſommeil ?
Quoi ! voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil ?
Ah ! dormez, & laiſſez à des Chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-tôt mériter leurs ſalaires.
Ami, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,
N'inſulte point, de grace, à ma juſte terreur.
Mêle plûtôt ici tes ſoupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots apeſanti mes yeux :
Quand, l'eſprit enyvré d'une douce fumée,
J'ai crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là, triomphant aux yeux des Chantres impuiſſans,
Je beniſſois le Peuple, & j'avalois l'encens :
Lorſque du fond caché de notre Sacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux, dans ſon bleuâtre éclat,
M'a fait voir un Serpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce Dragon plein de ſouffre & de nitre
Une tête ſortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hériſſé de crins,
Surpaſſoit en groſſeur nos plus épais Lutrins.
Animé par ſon guide, en ſiflant il s'avance :
Contre moi ſur un banc je le voi qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain : & fuyant ſa fureur,
Je me ſuis réveillé plein de trouble & d'horreur.
Le Chantre s'arrêtant à cet endroit funeſte,
A ſes yeux effrayez laiſſe dire le reſte.
Girot en vain l'aſſure, & riant de ſa peur,
Nomme ſa viſion, l'effet d'une vapeur.
Le deſolé Vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, ſort du lit en furie.
On aporte à l'inſtant ſes ſomptueux habits ;
Où ſur l'oüate molle éclate le tabis.

D'une longue ſoutane il endoſſe la moire,
Prend ſes gants violets, les marques de ſa gloire,
Et ſaiſit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Auſſi-tôt d'un bonnet ornant ſa tête griſe,
Déja l'aumuſſe en main il marche vers l'Egliſe;
Et hâtant de ſes ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le Chœur.
O toi, qui, ſur ces bords qu'une eau dormante moüille, *
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenoüille:
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Sceau: **
Muſe, prête à ma bouche une voix plus ſauvage,
Pour chanter le dépit, la colére, la rage,
Que le Chantre ſentit allumer dans ſon ſang,
A l'aſpect du Pupitre élevé ſur ſon banc,
D'abord pâle & muet de colére, immobile,
A force de douleur, il demeura tranquile:
Mais ſa voix s'échapant au travers des ſanglots,
Dans ſa bouche à la fin fit paſſage à ces mots.
La voilà donc, Girot, cette hydre épouventable,
Que m'a fait voir un ſonge, hélas! trop véritable.
Je le vois ce Dragon tout prêt à m'égorger,
Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuſe
Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuſe?
Quoi! même dans ton lit, Cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne ſe repoſe pas?
O Ciel! quoi ſur mon banc une honteuſe maſſe
Deſormais me va faire un cachot de ma place?
Inconnu dans l'Egliſe, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vû que de Dieu?
Ah! plûtôt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,

* Homére a fait la guerre des Rats & des Grenoüilles.
** *La Secchia rapita, Poëme Italien.*

Renonçons à l'Autel, abandonnons l'Office;
Et sans lasser le Ciel par des chants superflus,
Ne voyons plus un Chœur où l'on ne nous voit plus,
Sortons. Mais cependant mon ennemi tranquile
Jouïra sur son banc de ma rage inutile;
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhaussé
Tourner sur le pivot, où sa main l'a placé.
Non, s'il n'est abatu, je ne sçaurois plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Périssons, s'il le faut: mais de ses ais brisez
Entraînons, en mourant, les restes divisez.
A ces mots d'un main par la rage affermie,
Il saisissoit déja la Machine ennemie,
Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hazard,
Entre Jean le Chorille, & le Sonneur Girard,
Deux Manceaux renommez, en qui l'expérience
Pour les procès est jointe à la vaste science.
L'un & l'autre aussi-tôt prend part à son affront.
Toutefois condamnans un mouvement trop prompt,
Du Lutrin, disent-ils, abattons la Machine:
Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine;
Et que tantôt, aux yeux du Chapitre assemblé
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y consens, leur dit-il, assemblons le Chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlemens,
Vous-mêmes apeler les Chanoines dormans.
Partez. Mais ce discours les surprend & les glace.
Nous? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager?
De notre complaisance osez-vous l'exiger?
Hé, Seigneur! Quand nos cris pourroient, du fond des ruës,
De leurs apartemens percer les avenuës,
Réveiller ces Valets autour d'eux étendus,

De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,
Et pénétrer des lits au bruit inacceſſibles;
Penſez-vous, au moment que les ombres paiſibles
A ces lits enchanteurs ont ſçu les attacher,
Que la voix d'un Mortel les puiſſe arracher?
Deux Chantres, feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans ſix cloches n'on pu faire?
Ah! je vois bien où tend tout ce diſcours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard : le Prélat vous fait peur;
Je vous ai vû cent fois ſous ſa main beniſſant
Courber ſervilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, ſous lui fléchiſſez les genoux?
Je ſçaurai réveiller les Chanoines ſans vous.
Viens, Girot, ſeul ami qui me reſte fidelle:
Prenons du ſaint Jeudi la bruyante Creſſelle. *
Suis-moi. Qu'à ſon lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire ſacrée
Par les mains de Girot la Creſſelle eſt tirée.
Ils ſortent à l'inſtant, & par d'heureux efforts
Du lugubre inſtrument font crier les reſſorts.
Pour augmenter l'effroi, la Diſcorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand'Sale,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait ſortir le Démon du tumulte & du bruit.
Le quartier allarmé n'a plus d'yeux qui ſommeillent:
Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre eſt tombé ſur les toits,
Et que l'Egliſe ** brule une ſeconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funèbres,
Penſe être au Jeudi Saint, croit que l'on dit Ténèbres,

* Inſtrument dont on ſe ſert le Jeudi-Saint au lieu des Cloches.

** Le toît de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1630.

Et déja tout confus tenant midi ſonné,
En ſoi même frémit de n'avoir point dîné.
Ainſi, lorſque tout prêt à briſer cent murailles,
Loüis, la foudre en main, abandonnant Verſailles,
Au retour du Soleil & des Zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ſes drapeaux;
Au ſeul bruit répandu de ſa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelles attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encor eſt prêt à ſe noyer.
Mais en vain dans leurs lits un juſte effroi les preſſe,
Aucun ne laiſſe encor la plume enchantereſſe.
Pour les en arracher Girot s'inquiétant,
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.
Tout s'ébranle, tout ſort, tout marche en diligence;
Ils courent au Chapitre, & chacun ſe preſſant
Flâte d'un doux eſpoir ſon apétit naiſſant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente!
A peine ils ſont aſſis, que d'une voix dolente,
Le Chantre déſolé, lamentant ſon malheur,
Fait mourir l'apétit, & naître la douleur.
Le ſeul Chanoine Evrard, d'abſtinence incapable,
Oſe encor propoſer qu'on aporte la table.
Mais il a beau preſſer aucun ne lui répond.
Quand le premier rompant ce ſilence profond,
Alain touſſe, & ſe lève, Alain ce ſçavant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lû toute la Somme,
Qui poſſede Abeli, qui ſçait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le Latin d'A-Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce ſçavant Canoniſte,
Ce coup part, j'en ſuis ſûr, d'une main Janſéniſte.
Mes yeux en ſont témoins: j'ai vû moi-même hier
Entrer chez le Prélat le Chapelain Garnier.
Arnauld, cet Hérétique ardent à nous détruire,
Par ce Miniſtre adroit tente de le ſéduire.

Sans doute il aura lû dans ſon Saint Auguſtin,
Qu'autrefois Saint Loüis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de ſa plume ;
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Conſultons ſur ce point quelque Auteur ſignalé,
Voyons ſi des Lutrins Bauni n'a point parlé.
Etudions enfin, il en eſt tems encore ;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enſéveli,
Que chacun prenne en main le moüelleux Abèli. *
Ce conſeil imprévû de nouveau les étonne :
Sur-tout le gras Evrard d'épouvente en friſſonne.
Moi ? dit-il, qu'à mon âge, Ecolier tout nouveau,
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaiſant conſeil ! Non, non, ſongeons à vivre :
Va maigrir, ſi tu veux, & ſecher ſur un Livre.
Pour moi je lis la Bible, autant que l'Alcoran :
Je ſçai ce qu'un Fermier nous doit rendre paran :
Sur quelle vigne à Rheins nous avons hypothéque.
Vingt muids rangez chez moi ſont ma Bibliothéque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabaiſſer ;
Mon bras ſeul ſans Latin ſçaura le renverſer,
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?
J'abats ce qui me nuit par-tout où je le trouve,
C'eſt là mon ſentiment. A quoi bon tant d'aprêts ?
Du reſte déjeunons, Meſſieurs, & bûvons frais.
Ce diſcours, que ſoutient l'embonpoint du viſage,
Rétablit l'apétit, réchauffe le courage :
Mais le Chantre ſur-tout en paroît raſſûré.
Oüi, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.
Allons ſur ſa ruine aſſurer ma vengeance.

* Fameux Auteur qui a fait la Moüelle Théologique, *Medulla Theologica.*

Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence,
Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner
Long-tems nous tienne à table, & s'uniſſe au dîner.
Auſſi-tôt il ſe léve, & la Troupe fidèle
Par ces mots attirans ſent reboubler ſon zèle.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux;
Et bien-tôt le Lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte;
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſapent le pivot, qui ſe défend en vain;
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la Machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancelle, éclate, & tombe.
Tels ſur les monts glacez des farouches Gélons
Tombe un chêne battu des voiſins Aquilons.
Ou tel, abandonné de ſes poutres uſées,
Fond enfin un vieux toît ſous ſes tuiles briſées.
La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.

CHANT V.

L'Aurore cependant, d'un juſte effroi troublée,
Des Chanoines levez voit la troupe aſſemblée;
Et contemple long-tems, avec des yeux confus,
Ces viſages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac auſſi-tôt Brontin d'un pied fidelle
Du Pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ſes ſoins benit l'heureux ſuccès,
Et ſur un bois détruit, bâtit mille procès;
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge;

Et chez le Tréſorier de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit imprévû de l'horrible inſolence,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains aporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il ſe peigne, il s'aprête.
L'yvoire trop hâté deux fois rompt ſur ſa tête,
Et deux fois de ſa main le boüis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.
Il ſort demi paré. Mais déja ſur ſa porte
Il voit de ſaints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur
Sont prêts, pour le ſervir, à deſerter le Chœur.
Mais le vieillard condamne un projet inutile.
Nos Deſtins ſont, dit-il, écrits chez la Sybille;
Son Antre n'eſt pas loin. Allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loi qu'Elle nous va dicter.
Il dit: à ce conſeil, où la Raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et bien-tôt dans le Temple, entend, non ſans frémir,
De l'Antre redouté les ſoupireaux gémir.
Entre ces vieux apuis, dont l'affreuſe Grand'Sale
Soutient l'énorme poids de ſa voûte infernale,
Eſt un Pilier fameux des Plaideurs reſpecté,
Et toûjours de Normans à midi fréquenté.
Là ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique,
Heurle tous les matins une Sybille étique:
On l'apelle Chicane: & ce Monſtre odieux
Jamais pour l'Equité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint bleme, & la triſte Famine,
Les Chagrins devorans, l'infâme Ruïne,
Enfans infortunez de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémiſſemens.
Sans ceſſe feüilletant les Loix & la Coûtume,
Pour conſumer autrui, le Monſtre ſe conſume;
Et devorant Maiſons, Palais, Châteaux entiers,

Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence
Thémis a vû cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour :
Comme un Hibou, souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu, c'est un Lion superbe ;
Tantôt, humble Serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter le plus juste des Rois
Fit régler le cahos des ténébreuses Loix.
Ses griffes vainement par Pussort accourcies,*
Se rallongent déja, toûjours d'encre noircies;
Et ses ruses perçans & digues & remparts,
Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.
Le Vieillard humblement l'aborde & le saluë;
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vûë;
Reine des longs procès, dit-il, dont le sçavoir
Rend la force inutile, & les Loix sans pouvoir,
Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caën tous les fruits de l'Automne,
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les Mortels,
L'encre a toûjours pour moi coulé sur tes Autels,
Daigne encor me connoître en ma saison derniére :
D'un Prélat, qui t'implore, exauce la priére.
Un Rival orgueilleux, de ma gloire offensé,
A détruit le Lutrin par nos mains redressé.
Epuise en sa faveur ta Science fatale :
Du Digeste & du Code ouvre nous le Dédale,
Et montre-nous cet art, connu de tes Amis,
Qui dans ses propres Loix embarrasse Thémis.
La Sybille, à ces mots déja hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême :
Et pleine du Demon qui la vient opresser,

* Mr Pussort, Conseiller d'Etat, est celui qui a le plus contribué à faire le Code.

Par

Par ces mots étonnans tâche à le repouſſer :
Chantres, ne craignez plus une audace inſenſée.
Je vois, je vois au Chœur la maſſe replacée.
Mais il faut des combats. Tel eſt l'arrêt du Sort :
Et ſur-tout évitez un dangereux accord.
Là bornant ſon Diſcours, encor toute écumante,
Elle ſouffle aux Guerriers l'eſprit qui la tourmente ;
Et dans leurs cœurs, brûlans de la ſoif de plaider,
Verſe l'amour de nuire, & la peur de céder.
Pour tracer à loiſir une longue requête,
A retourner chez ſoi leur brigade s'aprête.
Sous leurs pas diligens le chemin diſparoît,
Et le Pilier loin d'eux déja baiſſe & décroît.
Loin du bruit cependant les Chanoines à table,
Immollent trente mets à leur faim indomptable.
Leur apétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monſtrueux pâté.
Par le ſel irritant la ſoif eſt allumée ;
Lorſque d'un pied leger la prompte Renommée,
Semant par-tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il ſe léve, enflâmé de muſcat & de bile,
Et prétend à ſon tour conſulter la Sibyle.
Evrard a beau gémir du repas déſerté,
Lui-même eſt au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriére oblique,
Ils gagnent les degrez, le Perron antique,
Où ſans ceſſe étalans bons & méchans Ecrits,
Barbin vend aux paſſans des Auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & ſe fait place,
Dans le fatal inſtant que d'une égale audace
Le Prélat & ſa troupe, à pas tumultueux,
Deſcendoient du Paſais l'eſcalier tortueux.
L'un & l'autre Rival, s'arrêtant au paſſage,
Se meſure des yeux, s'obſerve, s'enviſage.
Une égale fureur anime leurs eſprits.
Tels deux fougueux Taureaux, de jalouſie épris,
Auprès d'une Geniſſe au front large & ſuperbe,
Oublions tous les jours le pâturage & l'herbe,

A l'aſpect l'un de l'autre embraſez, furieux;
Déja, le front baiſſé, ſe menace des yeux.
Mais Evrard, en paſſant, coudoyé par Boirude,
Ne ſçait point contenir ſon aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saiſiſſant du Cyrus un Volume écarté,
Il lance au Sacriſtain le Tome épouventable.
Boirude fuit le coup : le Volume effroyable
Lui raſe le viſage, & droit dans l'eſtomac
Va fraper en ſifflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard, accablé de l'horrible Artaméne,
Tombe aux piés du Prélat, ſans pouls & ſans haleine.
Sa Troupe le croit mort, & chacun empreſſé,
Se croit trapé du coup dont il le voit bleſſé.
Auſſi-tôt contre Evrard vingt Champions s'élancent;
Pour ſoutenir leur choc, les Chanoines s'avancent.
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal,
Par un cri, donne en l'air l'effroyable ſignal.
Chez le Libraire abſent tout entre, tout ſe mêle.
Les Livres ſur Evrard fondent comme la grêle,
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naiſſant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hazard du Livre qu'il rencontre.
L'un tient l'Edit d'Amour, l'autre en ſaiſit la Montre,
L'un prend le ſeul Jonas qu'on ait vû rélié,
L'autre un Taſſe François, en naiſſant oublié.
L'Eléve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opoſer à leur fureur Gothique.
Les Volumes ſans choix, à la tête jettez,
Sur le Perron poudreux volent de tous côtez.
Là, près d'un Guarini, Térence tombe à terre.
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
O que d'Ecrits obſcurs, de Livres ignorez,
Furent en ce grand jour de la poudre tirez!
Vous en fûtes tirez, Almerinde & Simandre,
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,

Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiére fois.
Chaque coup ſur la chair laiſſe une meurtriſſure.
Déja plus d'un Guerrier ſe plaint d'une bleſſure.
D'un le Vayer épais, Giraut eſt renverſé.
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule bleſſé,
En ſent par tout le bras une douleur amére,
Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chére.
D'un Pinchêne *in-quarto* Dodillon étourdi
A long-tems le teint pâle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garagne,
Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des Vers de ce Poëme effet prodigieux!)
Tout prêt à s'endormir, bâaille & ferme les yeux.
A plus d'un Combattant la Clélie eſt fatale.
Girou dix fois par elle éclate & ſe ſignale.
Mais tout céde aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier, dans l'Egliſe aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſçû l'uſage.
Il terraſſe lui ſeul & Guiber & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agréable, & Guérin l'inſipide.
Des Chantres deſormais la brigade timide
S'écarte, & du Palais regagne les chemins.
Telle, à l'aſpect d'un Loup, terreur des champs voiſins,
Fait d'Agneaux effrayez une troupe bêlante:
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troïens ſe ſauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours.
Illuſtre Porte-croix, par qui notre banniére,
N'a jamais en marchant fait un pas en arriére,
Un Chanoine lui ſeul triomphant d'un Prélat,
Du Rochet à nos yeux ternira-t'il l'éclat?
Non, non, pour te couvrir de ſa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaiſſeur favorable.
Vien, & ſous ce rempart à ce Guerrier hautain

Fais voler ce Quinaut, qui me reſte à la main.
A ces mots il lui tend le doux & tendre Ouvrage;
Le Sacriſtain, boüillant de zèle & de courage,
Le prend, ſe cache, aproche, & droit entre les yeux
Frape du noble écrit l'Athléte audacieux.
Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempête.
Le Livre ſans vigueur molit contre ſa tête.
Le Chanoine les voit, de colére embraſé.
Attendez, leur dit-il, Couple lâche & ruſé,
Et jugez ſi ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un Livre qui moliſſe.
A ces mots, il ſaiſit un vieil *Infortiat*,
Groſſit des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.
Sur l'ais qui le ſoutient auprès d'un Avicenne,
Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine;
Le Chanoine pourtant l'enléve ſans effort,
Et ſur le Couple pâle, & déja demi mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont meſurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & déchirez,
Long tems, loin du Perron, roulent ſur les degrez.
Au ſpectacle étonnant de leur chute imprévûë,
Le Prélat pouſſe un cri qui pénétre la nuë.
Il maudit dans ſon cœur le Démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bien-tôt, rapelant ſon antique proüeſſe,
Il retire du marteau ſa dextre vengereſſe;
Il part, & de ſes doigts, ſaintement allongez,
Benit tous les Paſſans, en deux files rangez.
Il fait que l'Ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Deſormais ſur ſes pieds ne l'oſeroit attendre,
Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux,
Crier aux Combattans: Profanes, à genoux.

Le Chantre, qui de loin voit aprocher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche en vain du courage;
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il céde, il fuit.
Le long des ſacrez murs ſa brigade le ſuit.
Tout s'écarte à l'inſtant : mais aucun n'en réchape.
Par-tout le doigt vainqueur les ſuit & les ratrape.
Evrard ſeul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'inſulte ſacré :
Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite,
Il l'obſerve de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout-d'un-coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Benit ſubitement le Guerrier conſterné.
Le Chanoine, ſurpris de la foudre mortelle,
Se dreſſe, & léve en vain une tête rebelle :
Sur ſes genoux tremblans il tombe à cet aſpect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au reſpect.
Dans le Temple auſſi-tôt le Prélat plein de gloire,
Va goûter les doux fruits de la ſainte victoire :
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus & benis.

CHANT VI.

TAndis que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La piété ſincére aux * Alpes retirée,
Du fond de ſon deſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachez dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine ;
L'Eſpérance au front gai l'apuye & la conduit :
Et la bourſe à la main, la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte,
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte;

* La grande Chartreuſe eſt dans les Alpes.

Vierge, effroi des méchans, apui de mes Autels,
Qui, la balance en main, régle tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras salutaires,
Que pousser des soupirs, & pleurer mes miséres ?
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes Loix,
L'Hypocrisie ait pris & mon nom & ma voix :
Que sous ce nom sacré par tout ses mains avares
Cherchent à me ravir Crosses, Mitres, Tiares ?
Faudra-t'il voir encor cent Monstres furieux
Ravager mes Etats usurpez à tes yeux ?
Dans les tems orageux de mon naissant Empire,
Au sortir du Baptême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi.
Le Fidèle, attentif aux régles de sa Loi,
Fuyant des vanitez la dangereuse amorce,
Aux honneurs apelé, n'y montoit que par force.
Ces cœurs, que les Bourreaux ne faisoient point frémir,
A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir,
Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des mortels,
De son sang en tous lieux cimenté ses Autels,
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages :
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit :
Sous le joug des péchez leur foi s'apesantit ;
Le Moine secoüa le cilice & la haire :
Le Chanoine indolent aprit à ne rien faire :
Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sçût plus qu'abuser d'un ample revenu ;
Et pour toutes vertus fit au dos d'un carosse,
A côté d'une mitre armorier sa crosse.
L'Ambition par-tout chassa l'Humilité ;
Dans la crasse du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes Cloîtres sacrez la Discorde introduite,
Y bâtit de mon bien ses plus sûrs Arsénaux,
Traîna tous mes sujets au pied des Tribunaux.

En vain à ſes fureurs j'opoſai mes priéres,
L'inſolence à mes yeux marcha ſous mes Banniéres.
Pour comble de miſére, un tas de faux Docteurs
Vint flâter les péchez de diſcours impoſteurs;
Infectant les Eſprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même aprouver tous les crimes.
Une ſervile Peur tint lieu de Charité;
Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté;
Et chacun à mes piés conſervant ſa malice,
N'aporta de vertu que l'aveu de ſon vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
J'allai chercher le calme au ſéjour des frimats;
Sur ces monts entourez d'une éternelle glace,
Où jamais au Printems les Hyvers n'ont fait place.
Mais juſques dans la nuit de mes ſacrez Deſerts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore, une voix trop fidelle
M'a d'un triſte deſaſtre aporté la nouvelle.
J'aprens que dans ce Temple où le plus ſaint des Rois*
Conſacra tout le fruit de ſes pieux exploits,
Et ſignala pour moi ſa pompeuſe largeſſe;
L'implacable Diſcorde, & l'infâme Moleſſe,
Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir
Uſurpent en mon nom le ſouverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma Sœur, une action ſi noire?
Quoi! ce temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théâtre honteux?
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate,
Aſſez & trop long-tems l'impunité les flâte.
Prens ton glaive, & fondant ſur ſes Audacieux,
Vien aux yeux des Mortels juſtifier les Cieux.
Ainſi parle à ſa Sœur cette Vierge enflamée;
La Grace eſt dans ſes yeux d'un feu pur allumée.
Thémis ſans différer lui promet ſon ſecours,

* Saint Loüis, Fondateur de la Sainte-Chapelle.

La flate, la raſſure, & lui tient ce diſcours.
Chére & divine Sœur, dont les mains ſecourables
Ont tant de fois ſéché les pleurs des Miſérables,
Pourquoi toi-même, en proye à tes vives douleurs,
Cherches-tu ſans raiſon à groſſir tes malheurs?
En vain de tes Sujets l'ardeur eſt ralentie:
D'un ciment éternel ton Egliſe eſt bâtie;
Et jamais de l'Enfer les noirs frémiſſemens
N'en ſçauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, de querelles,
Ton nom encor chéri vit au ſein des Fidelles.
Croi-moi, dans ce Lieu même, où l'on veut l'opriмer,
Le trouble, qui t'étonne, eſt facile à calmer:
Et pour y rapeler la Paix tant deſirée,
Je vai t'ouvrir, ma Sœur, une route aſſûrée.
Prête-moi donc l'oreille, & retiens tes ſoûpirs;
Vers ce Temple fameux, ſi cher à tes deſirs,
Où le Ciel fut pour toi ſi prodigue en miracles;
Non loin de ce Palais où je rends mes oracles,
Eſt un vaſte ſéjour des Mortels révéré,
Et de Clients ſoûmis à toute heure entouré.
Là, ſous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au ſoin de ma gloire un Homme incomparable;
Ariſte, dont le Ciel & Loüis ont fait choix,
Pour régler ma balance, & diſpenſer mes Loix.
Par lui dans le Barreau ſur mon Trône affermie
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie.
Par lui la Vérité ne craint plus l'Impoſteur,
Et l'Orphelin n'eſt plus dévoré du Tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois aſſez, Ariſte eſt ton ouvrage.
C'eſt Toi qui le formas dès ſes plus jeunes ans:
Son mérite ſans tache eſt un de tes preſens.
Tes divines leçons, avec le lait ſuccées,

Allumérent l'ardeur de ſes nobles penſées.
Auſſi ſon cœur pour toi, brûlant d'un ſi beau feu ;
N'en fit point dans le monde un lâche deſaveu :
Et ſon zèle hardi, toûjours prêt à paroître,
N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un Cloître.
Va le trouver, ma Sœur : à ton auguſte nom,
Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte Maiſon :
Ton viſage eſt connu de ſa noble famille :
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœurs, Femme, Fille :
Tes yeux d'un ſeul regard ſçauront le pénétrer ;
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.
Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joye, en ſon ame calmée.
Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux :
Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte, qu'en tous lieux
Tu ſignale pour moi ton zèle & ton courage,
Si la Diſcorde impie à ta porte m'outrage ?
Deux puiſſans Ennemis, par elle envenimez,
Dans ces murs, autrefois ſi ſaints, ſi renommez,
A mes ſacrez Autels font un profane inſulte,
Rempliſſent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t'en peindre l'horreur.
Sauve-moi, ſauve-les de leur propre fureur.
Elle ſort à ces mots. Le Héros en priére
Demeure tout couvert de feu & de lumiére.
De la céleſte Fille il reconnoît l'éclat.
Et mande au même inſtant le Chantre & le Prélat.
Muſe, c'eſt à ce coup, que mon Eſprit timide
Dans ſa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels ſoins, par quels nobles travaux,
Un Mortel ſçût fléchir ces ſuperbes Rivaux.
Mais plûtôt, Toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toi d'en inſtruire notre âge.

Seul tu peux révéler, par quel art tout puiſſant
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obéiſſant.
Tu ſçais par quel conſeil raſſemblant le Chapitre,
Lui-même, de ſa main, reporta le Pupitre,
Et comment le Prélat, de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.
Parle donc: c'eſt à toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moi d'avoir ſçû par mes veilles,
Juſqu'au ſixiéme Chant pouſſer ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un ſecond Ilion. (pire
Finiſſons. Auſſi-bien, quelque ardeur qui m'inſ-
Quand je ſonge au Héros qui me reſte à décrire,
Qu'il faut parler de Toi, mon Eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.
Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Sénat illuſtre,
Où Thémis, par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre,
Quand la premiére fois un Athléte nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du Barreau,
Souvent ſans y penſer, ton auguſte preſence,
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence,
Le nouveau Cicéron tremblant, décoloré,
Cherche en vain ſon diſcours ſur ſa langue égaré:
En vain, pour gagner tems, dans ſes tranſes affreuſes,
Traîne d'un dernier mot les ſyllabes honteuſes;
Il héſite, il bégaye, & le triſte Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

Fin du Lutrin.

DISCOURS SUR L'ODE.

L'ODE ſuivante a été compoſée à l'occaſion de ces étranges Dialogues, qui ont paru depuis quelque-tems, où tous les plus grands Ecrivains de l'Antiquité ſont traitez d'Eſprits médiocres, de gens à être mis en parellèle avec les Chapelains & avec les Cotins; & où voulant faire honneur à notre ſiécle, on l'a en quelque ſorte diffamé, en faiſant voir qu'il s'y trouve des Hommes capables d'écrire des choſes ſi peu ſenſées. Pindare eſt des plus maltraitez. Comme les beautez de ce Poëte ſont extrêmement renfermées dans ſa Langue, l'Auteur de ces Dialogues, qui vraiſemblablement ne ſçait point de Grec, & qui n'a lû Pindare que dans des Traductions Latines aſſez défectueuſes, a pris pour galimathias tout ce que la foibleſſe de ſes lumiéres ne lui permettoit pas de comprendre. Il a ſur-tout traité de ridicules ces endroits merveilleux, où le Poëte, pour marquer un eſprit entiérement hors de ſoi, rompt quelquefois de deſſein formé la ſuite de ſon diſcours; & afin de mieux entrer dans la Raiſon, ſort, s'il faut ainſi parler, de la Raiſon même, évitant avec grand ſoin cet ordre méthodique & ces exactes liaiſons de ſens, qui ôteroient l'ame à la Poëſie Lyrique. Le Cenſeur, dont je parle, n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardieſſes de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais connu le ſublime des Pſeaumes de David, où s'il eſt permis de parler de ces ſaints Cantiques à propos de choſes ſi profanes, il y a beaucoup de ces ſentimens rompus, qui ſervent même quelquefois à en faire ſentir la Divinité. Ce Critique, ſelon toutes les aparences, n'eſt pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art Poëtique, à propos de l'Ode :

Son ſtile impétueux ſouvent marche au hazard :
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'Art.

Ce précepte effectivement, qui donne pour réglé de ne point garder quelquefois de régles, eſt un myſtére de l'Art,

qu'il n'eſt pas aiſé de faire entendre à un Homme ſans aucun goût, qui croit que la Clélie & nos Opéra ſont les modèles du Genre ſublime ; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homére de mauvais ſens ; & qu'une eſpéce de bizarreté d'eſprit rend inſenſible à tout ce qui frape ordinairement les Hommes. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de lui montrer ſes erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours dans quelque autre Ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne ſeroit pas difficile d'en faire ſentir les beautez à des gens, qui ſe ſeroient un peu familiariſé le Grec. Mais comme cette Langue eſt aujourd'hui aſſez ignorée de la plûpart des Hommes, & qu'il n'eſt pas poſſible de leur faire voir Pindare dans Pindare même, j'ai cru que je ne pouvois mieux juſtifier ce grand Poëte, qu'en tâchant de faire une Ode en François à ſa maniére, c'eſt-à-dire, pleine de mouvemens & de tranſports, où l'eſprit parût plûtôt entraîné du Démon de la Poëſie, que guidé par la Raiſon. C'eſt le but que je me ſuis propoſé dans l'Ode qu'on va voir. J'ai pris pour ſujet la priſe de Namur, comme la plus grande action de guerre qui ſe ſoit faite de nos jours, & comme la matiére la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ai jetté, autant que j'ai pû, la magnificence des mots ; & à l'exemple des anciens Poëtes Dithyrambiques, j'y ai employé les figures les plus audacieuſes, juſqu'à y faire un Aſtre de la Plume blanche que le Roi porte ordinairement à ſon chapeau, & qui eſt en effet comme une eſpéce de Cométe fatale à nos Ennemis, qui ſe jugent perdus dès qu'ils l'aperçoivent. Voilà le deſſein de cet Ouvrage. Je ne réponds pas d'y avoir réüſſi, & je ne ſçai ſi le Public, accoûtumé aux ſages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces ſaillies & de ces excès Pindariques. Mais, je ſupoſe que j'y aye échoüé, je m'en conſolerai du moins par le commencement de cette fameuſe Ode Latine d'Horace, Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, &c. *Où Horace donne aſſez à entendre que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il ſe ſeroit crû en grand hazard de tomber.*

A la ſuite de cette Ode, on trouvera encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point juſqu'ici inſérée dans mes Ecrits; je ſuis bien aiſe, pour ne me point broüiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici reſſouvenir le Lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit Poëme, qui eſt un Ouvrage de ma premiére jeuneſſe, ce ſont les Anglois du tems de Cromwel.

J'ai joint auſſi à ces Epigrammes un Arrêt Burleſque donné au Parnaſſe, que j'ai compoſé autrefois, afin de prévenir un Arrêt très-ſérieux, que l'Univerſité ſongeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enſeigneroient dans les Ecoles de Philoſophie, d'autres principes que ceux d'Ariſtote. La plaiſanterie y deſcend un peu bas, & eſt toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fût ainſi pour faire ſon effet, qui fut très-heureux, & obligea, pour ainſi dire, l'Univerſité à ſuprimer la Requête qu'elle alloit preſenter.

Radiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque ſecat res.

ODE
SUR LA PRISE DE NAMUR.

QUELLE docte & ſainte yvreſſe
Aujourd'hui me fait la loi ?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je voi?
Accourez, Troupe ſçavante,
Des ſons que ma Lyre enfante,
Ces arbres ſont réjoüis.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, Vents, faites ſilence:
Je vais parler de LOUIS.

Dans ſes chanſons immortelles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare étendant ſes aîles,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidèle Lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes tranſports;
Les chênes des Monts de Thrace
N'ont rien oüi que n'efface
La douceur de tes accords.

Eſt-ce Apollon, & Neptune,
Qui ſur ces Rocs ſourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuſe
La Sambre, unie à la Meuſe,
Défend le fatal abord:
Et par cent bouches horribles,
L'airain ſur ces mots terribles
Vômit le fer & la mort.

Dix mille vaillans Alcides,
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs, au loin homicides,
Font pétiller leurs remparts:
Et dans ſon ſein infidèle
Par tout la terre y recèle
Un feu près à s'élancer,
Qui ſoudain perçant ſon gouffre
Ouvre un ſépulcre de ſouffre
A quiconque oſe avancer.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Gréce eût vingt ans
Sans fruit vû les funérailles
De ſes plus fiers Combattans.
Quelle effroyable Puiſſance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à frodroyer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne?
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'eſt lui-même.
Tout brille en lui, tout eſt Roi.
Dans Bruxelles Naſſau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batâve,

Désormais docile esclavage,
Rangé sous ses étendars:
En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni sous les Léopards.

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agitez,
A son secours il apelle
Les Peuples les plus vantez.
Ceux-là viennent du rivage,
Où s'énorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ses eaux:
Ceux ci des champs où la nége,
Des marais de la Norvége
Neuf mois couvre les roseaux.

Mais qui fait enfler la Sambre,
Sous les Jumeaux effrayez,
Dès froids torrens de Décembre
Les champs par tout sont noyez.
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proye à Borée
Ses guérets d'épics chargez,
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses
Tous ses trésors submergez.

Déployez toutes vos rages,
Princes, Vents, Peuples, Frimats.
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats;
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre,
Qui dompta Lille, Courtrai,
Gand la superbe Espagnole,
Saint Omer, Bezançon, Dole,
Ypres, Mastricht, & Cambrai.

Mes préſages s'accomplifient ;
Il commence à chanceler.
Sur les coups qui retentiſſent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Soufle à grand bruit leur ruïne,
Et les Bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la Terre
Vouloir s'ouvrir les Enfers.

Accourez, Naſſau, Baviére,
De ces murs l'unique eſpoir ;
A couvert d'une riviére
Venez, vous pouvez tout voir.
Conſidérez ſes aproches :
Voyez grimper ſur ſes Roches
Ces Athlétes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flâme,
Louis à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête
Qui ſort de ces Boulevarts,
La Plume qui ſur ſa tête
Attire tous les regards.
A cet Aſtre redoutable
Toûjours un ſort favorable
S'attache dans les combats :
Et toûjours avec la Gloire
Mars amenant la Victoire,
Vole, & le ſuit à grands pas.

Grands Défenſeurs de l'Eſpagne,
Montrez-vous, il en eſt tems.
Courage, vers la Méhagne
Voilà vos drapeaux flottans.
Jamais ſes ondes craintives

N'ont vû ſur leurs foibles rives
Tant de Guerriers s'amaſſer.
Courez donc Qui vous retarde ?
Tout l'Univers vous regarde.
N'oſez-vous la traverſer ?

Loin de fermer le paſſage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Quoi ! leur ſeul aſpect vous glace ?
Où ſont ces Chefs pleins d'audace,
Jadis ſi prompts à marcher,
Qui devoit la Tamiſe,
Et de la Drâve ſoumiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher ?

Cependant, l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur, qui ſe trouble,
S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déja juſques à ſes portes
Je vois monter nos cohortes,
La flâme & le fer en main ;
Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en eſt fait. Je viens d'entendre,
Sur ces rochers éperdus,
Battre un ſignal pour ſe rendre:
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Dépoüillez votre arrogance,
Fiers Ennemis de la France;
Et deſormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ſes tranſports les plus doux,
Rempli de ce Dieu ſublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe,
Des bois fréquentez d'Horace,
Ma Muſe dans ſon déclin
Sçait encor les avenuës,
Et des ſources inconnuës
A l'Auteur du Saint Paulin. *

* Poëme Héroïque du Sr Perrault.

ODE *

Contre les Anglois.

QUoi? ce peuple aveugle en ſon crime,
Qui prenant ſon Roi pour victime
Fit du Trône un Théâtre affreux,
Penſe-t'il que le Ciel, complice
D'un ſi funeſte ſacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux?

Déja ſa Flotte à pleines voiles,
Malgré les vents & les étoiles,
Veut Maîtriſer tout l'Univers:
Et croit que l'Europe étonnée,
A ſon audace forcenée
Va céder l'Empire des Mers.

* Je n'avois que dix-huit ans quand je fis cette Ode; mais je l'ai raccommodée.

Arme-toi, France; prend la Foudre.
C'eſt à toi de réduire en poudre
Ces ſanglans Ennemis des Loix.
Sui la Victoire qui t'apelle.
Et va ſur ce Peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.

Jadis on vit ces Parricides,
Aidez de nos Soldats perfides,
Chez nous au comble de l'orgueïl;
Briſer tes plus fortes murailles;
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous les Peuples en deüil.

Mais bien-tôt le Ciel en colére,
Par la main d'une humble Bergére
Renverſant tous leurs Bataillons,
Borna leurs ſuccès & nos peines:
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraiſſer nos fillons.

STANCES.

A Monſieur MOLIERE, ſur la Comédie de l'Ecole des Femmes que pluſieurs gens frondoient.

EN vain mille jaloux Eſprits,
Moliére, oſent avec mépris
Cenſurer ton plus bel Ouvrage:
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la Poſtérité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines ſçavamment!
Celui qui ſçut vaincre Numance,
Qui mit Carthage ſous ſa loi,
Jadis ſous le nom de Térence
Sçut-il mieux badiner que toi?

Ta Muſe avec utilité
Dit plaiſamment la vérité.
Chacun profite à ton Ecole:
Tout en eſt beau, tout en eſt bon:
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte ſermon.

Laiſſe gronder tes envieux:
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le Vulgaire;
Que tes Vers n'ont rien de plaiſant.
Si tu ſçavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

SONNET.

Sur la mort d'une Parente.

PArmi les doux tranſports d'une amitié fidelle ;
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours.
Iris que j'aime encor, & que j'aimai toûjours,
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle.

Quand par l'ordre du Ciel une fiévre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours ;
Et de tous mes plaiſirs interrompant le cours,
Me laiſſa de regrets une ſuite éternelle.

Ah ! qu'un ſi rude coup étonna mes eſprits !
Que je verſai de pleurs ! que je pouſſai de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut ſuivie !

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.
Et, bien qu'un triſte ſort t'ait fait perdre la vie,
Hélas ! en te perdans, j'ai plus perdu que toi.

AUTRE SONNET.

Sur une de mes Parentes qui mourut toute jeune entre les mains d'un Charlatan.

NOurri dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le ſang lié,
A ſes jeux innocens Enfant aſſocié,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante;

Quand un faux Eſculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ſes beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable Parente.

O! qu'un ſi rude coup me fit verſer de pleurs!
Bien-tôt, la plume en main ſignalant mes douleurs,
Je demandai raiſon d'un acte ſi perfide.

Oüi, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'Univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide,
Fut le premier Démon qui m'inſpira des Vers.

EPIGRAMMES.

I.

A un Médecin.

OUI, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célébre Aſſaſſin,
Laiſſant de Galien la Science infertile,
D'ignorant Médecin devint Maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein,
Perrault, ma Muſe eſt trop correcte.
Vous êtes, je l'avouë, ignorant Médecin,
Mais non pas habile Architecte.

II.

A Monſieur Racine.

RACINE, plains ma deſtinée.
C'eſt demain la triſte journée,
Où le Prophête Des-Marais,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en eſt fait, mon heure eſt venuë.
Non, que ma Muſe, ſoutenuë
De tes judicieux avis,
N'ait aſſez de quoi le confondre:
Mais, cher Ami, pour lui répondre,
Hélas! il faut lire Clovis. *

* Poëme de Deſmarais, ennuyeux à la mort.

III.

Contre Saint-Sorlain.

DAns le Palais hier Bilain
Vouloit gagner contre Ménage,
Qu'il étoit faux que Saint-Sorlain
Contre Arnauld eût fait un Ouvrage.
Il en a fait, j'en ſçai le tems,
Dit un des plus fameux Libraires.
Attendez.....C'eſt depuis vingt ans.
On en tira cent Exemplaires.
C'eſt beaucoup, dis-je en m'aprochant,
La piéce n'eſt pas ſi publique.
Il faut compter, dit le Marchand,
Tout eſt encore dans ma Boutique.

IV.

A Meſſieurs Pradon, & Bonecorſe, qui firent en même-tems paroître contre moi un volume d'injures.

VEnez, Pradon, & Bonecorſe,
Grands Ecrivains de même force,
De vos Vers recevoir le prix:
Venez prendre dans mes Ecrits
La place que vos Noms demandent.
Liniére & Perrin vous attendent.

V.

Sur une Satire très-mauvaiſe que l'Abbé Cotin avoit faite, & qu'il faiſoit courir ſous mon nom.

EN vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis, dans leurs Ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'Univers;
Cotin, pour décrier mon ſtile,
A pris un chemin plus facile:
C'eſt de m'attribuer ſes Vers.

VI.

Contre le même.

A Quoi bon tant d'efforts, de larmes, & de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes Ouvrages?
Si tu veux du Public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres Ecrits.

VII.

Contre un Athée.

ALidor aſſis dans ſa chaiſe,
Médiſant du Ciel à ſon aiſe,
Peut bien médire auſſi de moi.
Je ris de ſes diſcours frivoles:
On ſçait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas articles de Foi.

VIII.

Vers en ſtile de Chapelain.

MAudit ſoit l'Auteur dur, dont l'âpre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et, de ſon lourd marteau martelant le Bon-Sens,
A fait de méchans Vers douze fois douze cens.

IX.

Epitaphe.

CI gît juſtement regrété
Un ſçavant Homme ſans ſcience,
Un Gentilhomme ſans naiſſance,
Un très-bon homme ſans bonté.

X.

A Climéne.

TOut me fait peine,
Et depuis un jour
Je crois, Climéne,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux,
Tout beau, cruelle,
Ce n'eſt pas pour vous.

XI. *

Imitation de Martial.

PAUL ce grand Médecin, l'effroi de ſon quartier,
Qui cauſa plus de maux que la Peſte & la Guerre,
Eſt Curé maintenant, & met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

* Cette Epigramme n'eſt pas de Mr Deſpréaux ; mais on n'a pas voulu la retrancher, parce qu'on l'a trouvée dans la derniére Edition de ſes Oeuvres faite à Paris.

XII. †

Sur une Harangue d'un Magiſtrat, dans laquelle les Procureurs étoient fort maltraitez.

LOrſque dans ce Sénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage :
Paul, j'aime à vous voir en fureur
Gronder maint & maint Procureur :
Car leurs chicanes ſans pareilles
Méritent bien ce traitement.
Mais que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter ſi rudement ?

† Cette Epigramme n'eſt pas de Mr Deſpréaux, quoiqu'on l'ait ajoûtée à Paris dans la derniére Edition de ſes Oeuvres.

XIII.

Sur la premiére repreſentation de l'Agéſilas de Monſieur de Corneille que j'avois vûë.

J'Ai vû l'Agéſilas,
Hélas !

XIV.

Sur la premiére repreſentation de l'Attila.

APrès l'Agéſilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Hola.

XV.

Sur la maniére de réciter du Poëte Santeüil.

QUand j'aperçois ſous ce Portique
Ce Moine au regard fanatique,
Liſant ſes Vers audacieux,
Faits pour les habitans des Cieux, *
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, ſe tordre les mains,
Il me ſemble en lui voir le Diable,
Que Dieu force à loüer les Saints.

* *Il a fait des Hymnes Latines à la loüange des Saints.*

XVI.

Sur la Fontaine de Bourbon, où l'Auteur étoit allé prendre les eaux; & où il trouva un Poëte médiocre, qui lui montra des Vers de ſa façon.

Il s'adreſſe à la Fontaine.

OUi, vous pouvez chaſſer l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralitique,
Et guérir tous les maux les plus invétérez.
Mais quand je lis ces Vers par votre onde inſpirez,
Il me paroît, admirable Fontaine,
Que vous n'eûtes jamais la vertu d'Hypocrène.

XVII.

L'Amateur d'Horloges.

SAns ceſſe autour de ſix Pendules,
De deux Montres, de trois Cadrans,
Lubin, depuis trente & quatre ans,
Occupe ſes ſoins ridicules.
Mais à ce Métier, s'il vous plaît,
A-t'il acquis quelque Science?
Sans doute, & c'eſt l'Homme de France
Qui ſçait le mieux l'heure qu'il eſt.

XVIII.

Sur ce qu'on avoit lû à l'Académie des Vers contre Homére & contre Virgile.

CLIO vint l'autre jour ſe plaindre au Dieu des Vers,
Qu'en certain lieu de l'Univers.
On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes ſtériles
Les Homéres & les Virgiles.
Cela ne ſçauroit être; on s'eſt moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux:
Où peut-on avoir dit une telle infâmie?
Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?
C'eſt à Paris. C'eſt donc dans l'Hôpital des Foux?
Non, c'eſt au Louvre, en pleine Académie,

XIX.

Sur le même ſujet.

J'Ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Cenſeurs, je l'avouë,
Qui de l'Antiquité ſi follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on louë:
Et l'Académie entre nous
Souffrant chez ſoi de ſi grands Foux,
Me ſemble un peu Topinamboux.

XX.

Sur le même ſujet.

NE blâmez pas Perrault de condamner Homére,
Virgile, Ariſtote, Platon.
Il a pour lui Monſieur ſon Frere,
G....N.... Lavau, Caligula, Néron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XXI.

A Monſieur Perrault, ſur le même ſujet.

POur quelque vain diſcours, ſottement avancé
Contre Homére, Platon, Cicéron, ou Virgile,
Caligula par-tout fut traité d'inſenſé,
Néron de furieux, Hadrien d'imbécile.
Vous donc, qui dans la même erreur
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces Héros de la Gréce & de Rome,
Perrault, fuſſiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

XXII.

Sur le même ſujet.

D'Où vient que Cicéron, Platon, Virgile.
Homére,
Et tous ces grands Auteurs, que l'Univers révére,
Traduits dans vos écrits nous paroiſſent ſi ſots?
Perrault, c'eſt qu'en prêtant à ces Eſprits ſublimes
Vos façons de parler, vos baſſeſſes, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

XXIII.

Au même.

TOn Oncle, dis-tu, l'Aſſaſſin
M'a guéri d'une Maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin;
C'eſt que je ſuis encore en vie.

XXIV.

Au même.

LE bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter;
Mars,
Apollon le Dieu des beaux Arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces & leur Mere;
Et tous les Dieux enfans d'Homére,
Réſolus de venger leur Pere,
Jettent déja ſur vous de dangereux regards;
Perrault, craignez enfin quelque triſte avanture;
Comment ſoûtiendrez-vous un choc ſi violent;
Il eſt vrai, Viſé * vous aſſure
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'eſt le Mercure Galant.

* *Auteur du Mercure Galant.*

XXV.

Parodie Burleſque de la premiére Ode de Pindare, à la loüange de Mr Perrault.

MAlgré ſon fatras obſcur,*
Souvent Brébeuf étincelle.
Un Vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma Lire, fidèle,
Si du parfait Ennuyeux
Tu veux trouver le modèle,
Ne cherche point dans les Cieux
D'Aſtre au Soleil préférable :
Ni dans la foule innombrable
De tant d'Ecrivains divers,
Chez Coignard rongez des vers
Un Poëte comparable
A l'Auteur inimitable †
De Peau-d'Ane mis en Vers.

* *J'avois réſolu de parodier l'Ode ; mais dans ce tems-là nous nous racommodâmes Monſieur Perrault & moi. Ainſi il n'y eut que ce Couplet de fait.*

† *Monſieur Perrault dans ce tems-là avoit rimé le Conte de Peau-d'Ane.*

XXVI.

Sur la réconciliation de l'Auteur & de Mr Perrault.

TOut le trouble Poëtique
A Paris s'en va ceſſer.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Deſpréaux l'Homérique,
Conſentent de s'embraſſer.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'eſtime,
L'accord ſe fait aiſément.
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

XXVII.

Réponſe aux deux Epigrammes adreſſées aux RR. PP. Jeſuites, Auteurs du Journal de Trévoux, ci-devant page 106.

LEs Journaliſtes de Trévoux,
Illuſtres Héros du Parnaſſe,
N'ont point cru vous mettre en courroux,
Ni ranimer en vous la ſatirique audace
Dont par le grand Arnauld vous vous croyez abſous.
Ils vous blâment ſi peu d'avoir ſuivi la trace
De ces grands hommes qu'avec grace
Vous traduiſez en plus d'un lieu;
Que pour l'amour de vous, ils voudroient bien qu'Horace
Eût traité de l'Amour de Dieu.

XXVIII.

Sur le Livre des Flagellans, aux mêmes.

NOn, le Livre des Flagellans
N'a jamais condamné, liſez-le bien mes Peres,
Ces rigiditez ſalutaires,
Que pour ravir le Ciel, ſaintement violens,
Exercent ſur leurs corps tant de Chrétiens auſtéres.
Il blâme ſeulement cet abus odieux,
D'étaller & d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toûjours cacher la bienſéance;
Et combat vivement la fauſſe Piété,
Qui ſous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'auſtérité même & par la Pénitence,
Sçait allumer le feu de la lubricité.

XXIX.

Fable d'Eſope, le Bucheron & la Mort.

LE dos chargé de bois, & le corps tout en eau,
Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieilleſſe,
Marchoit en haletant de peine & de détreſſe.
Enfin las de ſouffrir, jettant-là ſon fardeau,
Plûtôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il ſouhaite la Mort, & cens fois il l'apelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, s'écria-t'elle?
Qui, moi? dit-il alors, prompt à ſe corriger,
Que tu m'aides à me charger.

XXX.

Le Débiteur reconnoiſſant.

JE l'aſſiſtai dans l'indigence,
Il ne me rendit jamais rien.'
Mais quoi qu'il me dût tout ſon bien;
Sans peine il ſouffroit ma preſence.
O la rare reconnoiſſance!

XXXI.

Enigme.

DU repos des Humains implacable ennemie;
J'ai rendu mille Amans envieux de mon ſort.
* Je me repais de ſang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

* La Puce.

XXXII.

Vers pour mettre au-devant d'un Roman allégorique, où l'on explique toute la Morale des Stoïciens.

LAches Partiſans d'Epicure,
Qui brûlans d'une flâme impure;
Du Portique fameux fuyez l'auſtérité:
Souffrez qu'enfin la raiſon vous éclaire.
Ce Roman plein de vérité,
Dans la vertu la plus ſévere
Vous peut faire aujourd'hui trouver la Volupté.

XXXIII.

Sur un Portrait de Rocinante, Cheval de Dom-Quichotte.

TEl fut ce Roi des bons chevaux,
Rocinante, la fleur des Courſiers d'Ibérie,
Qui trottant jour & nuit, & par monts & par vaux,
Galopa, dit l'Hiſtoire, une fois en ſa vie.

XXXIV.

Vers à mettre en chant.

VOici les lieux charmans, où mon ame ravie
Paſſoit à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens ſi doucement perdus.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'Infidèle:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'eſt ici que ſouvent errant dans les prairies,
Ma main, des fleurs les plus chéries,
Lui faiſoit des preſens ſi tendrement reçûs.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'Infidèle,
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

XXXV.

Chanſon à boire, que je fis au ſortir de mon cours de Philoſophie, à l'âge de dix-ſept ans.

PHiloſophes rêveurs, qui penſez tout ſçavoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :
Vos eſprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux Foux, allez aprendre à boire.
On eſt ſçavant quant on boit bien.
Qui ne ſçait boire ne ſçait rien.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un feſtin :
Un Docteur eſt alors au bout de ſon Latin :
Un Goinfre en a toute la gloire.
Allez, vieux Foux, &c.

XXXVI.

Chanſon à boire, faite à Bâville, où étoit le Pere Bourdaloüe.

QUe Bâville me ſemble aimable !
Quand des Magiſtrats le plus grand
Permet que Bacchus à ſa table
Soit notre Premier Préſident.

Trois Muſes, en habits de ville,
Y préſident à ſes côtez :
Et ſes Arrêts par Arbouville *
Sont à plein verre exécutez.

* Gentilhomme, parent de Monſieur le Premier Préſident.

Si Bourdalouë un peu ſévére
Nous dit : Craignez la Volupté :
Eſcobar, lui dit-on, mon Pere,
Nous la permet pour la ſanté.

Contre ce Docteur autentique,
Si du jeûne il prend l'intérêt :
Bacchus le déclare hérétique,
Et Janſéniſte, qui pis eſt.

XXXVII.

Sur Homére.

QUand la derniére fois, dans le ſacré Vallon,
La Troupe des neuf Sœurs, par l'orde d'Apollon,
Lût l'Illiade & l'Odyſſée ;
Chacune à les loüer ſe montrant empreſſée :
Aprenez un ſecret qu'ignore l'Univers,
Leur dit alors le Dieu des Vers :
Jadis avec Homére, aux rives du Permeſſe,
Dans ce bois de Lauriers, où ſeul il me ſuivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce yvreſſe
Je chantois ; Homére écrivoit.

XXXVIII.

Vers pour mettre ſous le Buſte du Roi, fait par Mr Girardon, l'année que les Allemans prirent Belgrade.

C'Eſt ce Roi ſi fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait ſeul à ſon gré le deſtin de la Terre,

Tout reconnoît ſes Loix, ou brigue ſon apui.
De ces nombreux combats le Rhin frémit encore;
Et l'Europe en cent lieux a vû fuir devant lui
Tous ces Héros ſi fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Othoman au-delà du Boſphore.

XXXIX.

Vers pour mettre au bas d'un Portrait de Monſeigneur le Duc du MAINE.

QUel eſt cet Apollon nouveau,
Qui preſqu'au ſortir du berceau
Vient régner ſur notre Parnaſſe?
Qu'il eſt brillant! qu'il a de grace!
Du plus grand des Héros je reconnois le Fils.
Il eſt déja tout plein de l'eſprit de ſon Pere;
Et le feu des yeux de ſa Mere
A paſſé juſqu'en ſes Ecrits.

XL.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mademoiſelle de Lamoignon.

AUx ſublimes vertus nourrie en ſa Famille,
Cette admirable & ſainte Fille,
En tous lieux ſignala ſon humble piété,
Juſqu'aux climats * où naît & finit la clarté,
Fit reſſentir l'effet de ſes ſoins ſecourables,

* Mademoiſelle de Lamoignon faiſoit tenir de l'argent à beaucoup de Miſſionnaires, juſques dans les Indes Orientales & Occidentales.

Et, jour & nuit, pour Dieu pleine d'activité,
Conſuma ſon repos, ſes biens & ſa ſanté,
A ſoulager les maux de tous les Miſérables.

XLI.

A Madame la Préſidente de Lamoignon, ſur le Portrait du Pere Bourdaloue, qu'elle m'avoit envoyé.

DU plus grand Orateur dont la Chaire ſe vante,
M'envoyer le Portrait, illuſtre Préſidente,
C'eſt me faire un preſent qui vaut mille préſens.
J'ai connu Bourdaloue; & dès mes jeunes ans,
Je fis de ſes Sermons mes plus chéres délices.
Mais lui de ſon côté, liſant mes vains caprices,
Des cenſeurs de Trévoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchiſe ſur-tout gagna ſa bienveillance.
Enfin, après Arnauld, ce fut l'illuſtre en France,
Que j'admirai le plus, & qui m'aima le mieux.

XLII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Tavernier, célébre Voyageur.

DE Paris à Delli, du Couchant à l'Aurore,
Ce fameux Voyageur courut plus d'une fois:
De l'Inde & de l'Hydaſpe il fréquenta les Rois:
Et ſur les bords du Gange on le révére encore.
En tous lieux ſa vertu fut ſon plus ſûr apui,
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,

En foule à nos yeux il preſente
Les plus rares tréſors que le Soleil enfante ;*
Il n'a rien raporté de ſi rare que lui.

* Il eſt revenu des Indes avec près de trois millions en pierreries.

XLIII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere, Greffier de la Grand'Chambre du Parlement de Paris.

CE Greffier doux & pacifique,
De ſes enfans au ſang critique
N'eut point le talent redouté :
Mais fameux par ſa probité,
Reſte de l'or du Siécle antique,
Sa conduite dans le Palais
Par-tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume ſi vantée,
Fit la Satire des Rolets.

XLIV.

Epitaphe de la Mere de l'Auteur.

* EPouſe d'un Mari doux, ſimple, officieux,
Par la même douceur je ſçus plaire à ſes yeux :
Nous ne ſçûmes jamais ni railler, ni médire.
Paſſant ne t'enquiers point, ſi de cette bonté
Tous mes enfans ont hérité :
Li ſeulement ces Vers, & garde-toi d'écrire.

* *C'eſt elle qui parle.*

XLV.

Sur un Frere aîné que j'avois, & avec qui j'étois broüillé.

DE mon Frere, il eſt vrai, les Ecrits ſont vantez,
Il a cent belles qualitez ;
Mais il n'a point pour moi d'affection ſincére.
En lui je trouve un excélent Auteur,
Un Poëte agréable, un très-bon Orateur.
Mais je n'y trouve point de Frere.

LXVI.

Vers pour mettre ſous le Portrait de Monſieur de la Bruyére, au-devant de ſon Livre de Caractéres de ce ſiécle.

* TOut eſprit orgueïlleux, qui s'aime,
Par mes leçons ſe voir guéri ;
Et dans mon Livre ſi chéri
Aprend à ſe haïr ſoi-même.

* *c'eſt lui qui parle.*

XLVII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Monſieur Hamon.

TOut brillant de ſçavoir, d'eſprit & d'éloquence,
Il courut au Deſert chercher l'obſcurité :
Aux Pauvres conſacra ſes biens & ſa ſcience,
Et trente ans dans le jeûne & dans l'auſtérité,
Fit ſon unique volupté
Des travaux de la Pénitence.

XLVIII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Monſieur Racine.

DU Théâtre François l'honneur & la merveille,
Il ſçut reſſuſciter Sophocle en ſes Ecrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,
Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.

XLIX.

Vers pour mettre au bas de mon Portrait.

AU joug de la Raiſon aſſerviſſant la Rime,
Et même en imitant, toûjours original,
J'ai ſçu dans mes Ecrits, docte, enjoüé, ſublime,
Raſſembler en moi Perſe, Horace, Juvénal.

L.

Réponſe aux Vers du Portrait.

OUi, le Verrier, c'eſt là mon fidèle Portrait;
Et le Graveur, en chaque trait,
A ſçu très finement tracer ſur mon viſage,
De tout faux Bel-Eſprit l'ennemi redouté.
Mais dans les Vers pompeux, qu'au bas de cet Ouvrage
D'un Ami de la Vérité
Qui peut reconnoître l'Image?

LI.

Pour un autre Portrait du même.

NE cherchez point comment s'apelle
L'Ecrivain peint dans ce Tableau:
A l'air dont il regarde & montre la Pucelle,
Qui ne reconnoîtroit Boileau.

LII.

Vers pour mettre au bas d'une méchante gravûre qu'on a fait de moi.

DU célébre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi! c'eſt-là, diras-tu, ce Critique achevé?
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit ſur ſon viſage?
C'eſt de ſe voir ſi mal gravé.

LIII.

Sur mon Buſte de marbre, fait par Mr. Girardon, premier Sculpteur du Roi.

GRace au Phidias de notre âge,
Me voilà ſûr de vivre autant que l'Univers:
Et ne connût-on plus ni mon nom, ni mes Vers:
Dans ce Marbre fameux, taillé ſur mon Viſage,
De Girardon toûjours on vantera l'Ouvrage.

SONNET.

Contenant l'Eloge de Mr DESPREAUX, par Monſieur de Nantes.

L'Illuſtre Deſpréaux a vû ſon jour fatal !
Il n'eſt plus au Tombeau qu'une cendre ſtérile.
Cet Homme qui mêlant l'agréable à l'utile,
Etoit des Anciens l'Eléve & le Rival.

Il atteignit Horace, il paſſa Juvenal :
Il ſçut, en s'égayant, s'égaler à Virgile :
Que n'attendoit-on pas d'un art comme le ſien ?

Quel Roi ? quel Ecrivain ? quel ſujet pour l'Hiſtoire ?
Ce Chef-d'Oeuvre ébauché manque encore à ſa gloire :
Mais non, elle eſt parfaite : il eſt mort en Chrétien.

VERS.

Sur le Sonnet ci-deſſus, page 287. *& ſur celuî de la* page 106. *contre l'Equivoque.*

J'Abjure mon double Sonnet:
Tant celui qui crie, ô merveille!
Que l'autre où le Lecteur ſommeille;
Et je conviens que j'ai mal fait.
Le plus ſûr ſeroit de ſe taire.
Le moyen de ne pas mal faire,
Et de contenter tant de gens
Par ma Critique, ou mon encens?
Quand du Poëte Satirique,
J'ai fait un Saint de Paradis,
Je m'y ſuis ſans doute mal pris:
Je n'avois pas vû l'Oeuvre inique
Où des gens par nous reſpectez
Sont cruellement maltraitez.
Ces gens du Ciel gardent la porte:
Loin d'y placer en dépit d'eux
L'Auteur de cet Ouvrage affreux,
J'aurois dit, le Diable l'emporte.
Abbé, diſons-le donc tous deux:
Et je crois que la Compagnie,
Sans faire de cérémonie,
Ni demander d'autre examen,
Répondra de bon cœur: Amen.

Fin des Epigrammes & des Sonnets.

AVERTIS-

AVERTISSEMENT.

LA Parodie qu'on a miſe dans l'Edition précédente des Oeuvres de Monſieur Deſpréaux, ayant été bien reçue, on la remettra dans celle-ci. On a déja dit que Cette Parodie fut faite pour divertir Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon, comme on nous l'aprend dans la ſeconde Edition du * Menagiana. *On verra dans cette Edition une autre Piéce de Monſieur Deſpréaux, qui n'eſt pas moins curieuſe en ſon genre. C'eſt un Arrêt contre la Philoſophie de Deſcartes, où Monſieur Deſpréaux, faiſant ſemblant de défendre la Philoſophie d'Ariſtote, en montre ingénueuſement les défauts. C'eſt une irronie perpétuelle, & une critique également agréable & inſtructive. On nous aprend dans le* ** Menagiana, *d'où nous avons auſſi tiré cette Piéce, qu'on ſongeoit tout de bon à donner un Arrêt contre la Philoſophie de Deſcartes, lorſque Monſieur Deſpréaux fit paroître le ſien; & l'on ajoûte, que cela, plus qu'aucune autre choſe, empêcha peut-être le Parlement d'en rendre un véritable. Tant il eſt vrai qu'une pluiſanterie délicate eſt ſouvent plus propre à terminer de grandes affaires, que les raiſons les plus graves & les plus ſolides.*

ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

* Tome I. p. 47. de l'Ed. de Hollande.

** Tome II. p. 9.

PARODIE
DE QUELQUES ENDROITS DU CID,
SUR CHAPELAIN, CASSAIGNE, ET LA SERRE.

SCENE I.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENfin, vous l'emporté, & la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étoient dûs qu'à moi
On voit rouler chez vous tout l'or de la Caſtille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite & font connoître aſſez
Qu'on ne hait pas mes Vers pour être un peu forcez.

LA SERRE.

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes,
Ils ſe trompent en Vers comme les autres hommes,
Et ce choix ſert de preuve à tous les Courtiſans,
Qu'à de méchans Auteurs, ils ſont de beaux preſens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix dont votre eſprit s'irrite:
La Cabale l'a fait plûtôt que le mérite.
Vous choiſiſſant peut être on eût pu mieux choiſir:
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à ſon deſir.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre.
Uniſſons deſormais ma Cabale à la vôtre.
J'ai mes Prôneurs auſſi, quoi qu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes Sonnets ont détrompé les gens:
Si vous me célébré, je dirai que la Serre,
Volume ſur volume inceſſamment deſſerre,
Je parlerai de vous avec Monſieur Colbert;
Et vous éprouverez ſi mon amitié ſert:
Ma Niéce même en vous peut rencontrer un Gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote doit prétendre,
Et le nouvel éclat de cette penſion
Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos Rimeurs, & vante notre Prince,
Va te faire admirer chez les gens de Province.
Fais marcher en tous lieux les Rimeurs ſous ta loi,
Sois des Flâteurs l'amour, & des Railleurs l'effroi.
Joins à ces qualités celle d'une ame vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les reſſorts,
Endoſſer jour & nuit un rouge juſt-au-corps,
Pour avoir de l'encens donner un bataille,
Ne laiſſer de ſa bourſe échaper une maille,
Sur-tout ſers-leur d'exemple; & reſſouviens-toi bien
De leur former un ſtile auſſi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'inſtruire d'exemple en dépit de Liniére
Ils liront ſeulement ma Jeanne toute entiére:
Là dans un long tiſſu d'amples narrations
Duper d'un grave ton Gens de robe & d'armée,
Et ſur l'erreur des ſots bâtir ſa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de la Serre a bien plus de pouvoir;
Un Auteur dans ton Livre aprend mieux ſon devoir:
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages;
Que ne puiſſe égaler un de mes cent Ouvrages?
Si tu fus grand flâteur, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras de la Preſſe eſt le plus ferme apui.
Bilaine & de Sercy ſans moi ſeroient des drilles;
Mon nom ſeul au Palais nourrit trente familles,
Les Marchands fermeroient leurs boutiques ſans moi;
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque inſtant fait ſortir de ma plume
Cahiers deſſus cahiers, volume ſur volume.
Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté
Feroit un Livre entier marchant à mon côté;
Et loin de ces durs vers qu'à mon ſtile on préfére:
Il deviendroit Auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi;
Je t'ai vû rimailler & traduire ſous moi;
Si j'ai traduit Guſman, ſi j'ai fait ſa Préface,
Ton galimatias a bien rempli ma place.
Enfin pour épargner ces diſcours ſuperflus,
Si je ſuis grand flâteur, tu l'es & tu le fus;
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné ſur toi l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui ſçait mieux compoſer en eſt bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtiſan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut mon ſeul partiſan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le meſure à l'Ouvrage.

LA SERRE.

Et par-là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi ?

CHAPELAIN.

Toi.

LA SERRE.

Ton inſolence,
Téméraire vieillard, aura ſa récompenſe.

Il lui arrache ſa Perruque.

CHAPELAIN.

Achéve & prend ma tête après un tel affront ;
Le premier dont ma Muſe a vû rougir ſon front.

LA SERRE.

Et que penſes-tu faire avec tant de foibleſſe ?

CHAPELAIN.

O Dieux! mon Apollon en ce beſoin me laiſſe.

LA SERRE.

Ta Perruque eſt à moi, mais tu ſerois trop vain,
Si ce ſale trophée avoit ſoüillé ma main.
Adieu ; fais lire au peuple, en dépit de Liniére,
De tes fameux travaux l'hiſtoire toute entiére :

D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Rends-moi donc ma Perruque.

LA SERRE.

Elle est trop malhonnête.
De tes lauriers sacrez va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Rend la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient sur ta tête encore durer trois jours.

SCENE II.

CHAPELAIN *seul.*

O Rage! ô desespoir! ô Perruque mamie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie!
N'as-tu trompé l'espoir de tant de Perruquiers,
Que vous voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Nouvelle pension fatale à ma calotte!
Précipice élevé qui te jette en la crotte
Cruel reflouvenir de tes honneurss passez,
Services de vingt ans en un jour effacez!
Faut-il de vieux poil voir triompher la Serre,
Et te mettre crotté ou te laisser à terre?
La Serre, sois d'un Roi maintenant régalé:
Ce haut rang n'admet point un Poëte pelé,
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix d'un Roi, m'en a sçû rendre indigne.
Et toi de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offense
M'as servi de parade & non pas de défense.

Vas, quitte desormais le dernier des humains
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.
Si Cassaigne a du cœur, & s'il est mon ouvrage,
Voici l'occasion de montrer son courage;
Son esprit est le mien, & le mortel affront,
Qui tombe sur mon chef, rejaillit sur son front.

SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

CAssaigne, as-tu du cœur?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon Maître
L'éprouveroit sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah! c'est comme il faut être.
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Mon disciple, mon fils, viens réparer ma honte;
Viens me venger.

CASSAIGNE.

De quoi?

CHAPELAIN.

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'une insulte.... Le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu du moins sans mon âge caduque.
Ma plume que mes doigts ne peuvent soutenir.
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.
Va contre un insolent faire un bon gros Ouvrage,
C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage:
Rime, ou créve. Au surplus, pour ne te point flâter,

Je te donne à combattre un homme à redouter ;
Je l'ai vû fort poudreux au milieu des Libraires
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom ? C'eſt perdre tems en diſcours ſuperflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque choſe de plus :
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre.
C'eſt....

CASSAIGNE.

De grace achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible la Serre.

CASSAIGNE.

Le....

CHAPELAIN.

Ne replique point, je connois ton fatras.
Combats ſur ma parole, & tu l'emporteras,
Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,
J'en vais chercher, barboüille, écris, rime, & nous venge.

SCENE IV.

CASSAIGNE *ſeul.*

PErcé juſques au fond du cœur
D'une inſulte imprévûë auſſi-bien que mortelle,
Miſérable vengeur d'une ſotte querelle,
D'un avare Ecrivain chétif imitateur,
Je demeure ſtérile, & ma veine abattuë
Inutilement ſuë,
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle !

En cet affront la Serre eſt le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

Que je ſens de rudes combats !
Comme ma Penſion, mon bonheur me tourmente ;
Il faut faire un Poëme, ou bien perdre une rente,
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras,
Réduit au triſte choix ou de trahir mon Maître,
Ou d'aller à Bicêtre,
Des deux côtez mon mal eſt infini.
O la peine cruelle !
Faut-il laiſſer un la Serre impuni ?
Faut-il venger l'Auteur de la pucelle ?

Auteur, Perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perduë, ou penſion finie.
D'un côté je ſuis lâche, & de l'autre indigent ;
Cher & chétif eſpoir d'une veine flâteuſe,
Et tout enſemble gueuſe,
Noir inſtrument, unique gagne pain,
Et ma ſeule reſſource,
M'eſt-tu donné pour venger Chapelain ?
M'eſt-tu donné pour me couper la bourſe ?

Il vaut mieux courir chez Conrard ;
Il peut me conſerver ma gloire & ma finance ;
Mettant ces deux Rivaux en bonne intelligence ;
On ſçait comme en Traitez excelle ce Vieillard,
S'il n'en vient pas à bout que Sapho la Pucelle
Vuide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut ſecourir
Et ſi l'on me balotte,
Cherchons la Serre, & ſans tant diſcourir
Traitons du moins, & payons la Calotte.

Traiter ſans tirer ma raiſon !
Rechercher un marché ſi funeſte à ma gloire ;
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire

D'avoir mal ſoûtenu l'honneur de ſa toiſon!
Reſpecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée!
N'écoutons plus ce deſſein négligent,
Qui paſſeroit pour crime.
Allons, ma main du moins ſauvons l'argent:
Puis qu'auſſi-bien il faut perdre l'eſtime.

Oüi mon eſprit s'étoit déçû.
Autant que mon honneur, mon intérêt me preſſe,
Que je meure en rimant, ou meure de détreſſe,
J'aurai mon ſtile dur comme je l'ai reçû.
Je m'accuſe déja de trop de négligence.
Courons à la vengeance.
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire d'aîle,
Puiſqu'aujourd'hui la Serre eſt le tondeur,
Et le tondu Pere de la Pucelle.

SCENE V.

CASSAIGNE; LA SERRE.

CASSAIGNE.

A Moi, la Serre, un mot.

LA SERRE

Parle.

CASSAIGNE.

Ote moi d'un doute.
Connois-tu Chapelain?

LA SERRE.

Oüi.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.
Sçais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des Lecteurs de ſon teîms? le ſçais tu?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon ſtile je porte,
Sçais-tu que je la tiens de lui ſeul ?

LA SERRE.

Que m'importe ?

CASSAIGNE.

A quatre vers-d'ici je te le fais ſçavoir.

LA SERRE.

Jeune préſomptueux !

CASSAIGNE.

Parle ſans t'émouvoir :
Je ſuis jeune, il eſt vrai : mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu ſi vain,
Toi qu'on ne vid jamais une plume à la main ?

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi ſont dignes de combattre,
Et pour des coups d'eſſai veulent des Henri quatre.*

LA SERRE.

Sçais-tu bien qui je ſuis ?

CASSAIGNE.

Oüi, tout autre que moi
En comptant tes Ecrits pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille papiers, dont ta table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.
J'attaque en téméraire un giganteſque Auteur ;
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
Je veux venger mon Maître : & ta plume indomptable
Pour ne ſe point laſſer n'eſt point infatigable.

LA SERRE.

Ce Phébus qui paroît aux diſcours que tu tiens
Souvent par tes Ecrits ſe découvrit aux miens,
Et te voyant encor tout frais ſorti de Claſſe,

* Caſſaigne a fait un Poëme intitulé, *Henry le Grand.*

Je disois, Chapelain lui laissera la place.
Je sçai ta pension, & suis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excite son devoir,
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
Etayer d'un Pédant l'agonisante estime,
Et que voulant pour Singe un Ecolier parfait,
Il ne se trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'interresse;
J'admire ton audace & je plains ta jeunesse:
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire;
A moins d'un gros volume, on compose sans gloire;
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poid de mes Ecrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueïl s'accompagne:
Qui péle Chapelain craint de tondre Cassaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu si prêt d'écrire?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer?

LA SERRE.

Viens, tu fais ton devoir. L'Ecolier est un traître,
Qui souffre sans cheveux la tête de son Maître.

LA METAMORPHOSE DE LA PERRUQUE DE CHAPELAIN EN COMETE.

LA plaiſanterie que l'on va voir, eſt une ſuite de la Parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occaſion de la Comète qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez Mr HESSEIN, frere de l'illuſtre Madame de la SABLIERE.

On feignoit que Chapelain ayant été décoiffé par la Serre, avoit laiſſé ſa Perruque à calotte dans le Ruiſſeau où la Serre l'avoit jettée.

Dans un Ruiſſeau bourbeux la Calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entaſſée,
Quand Phébus l'aperçut, & du plus haut des airs,
Jettant ſur les Railleurs un regard de travers,
Quoi, dit-il, je verrai cette antique Calotte,
D'un ſale Chifonnier remplir l'indigne hotte!

Ici devoit être la deſcription de cette fameuſe Perruque,

Qui de tous ſes travaux la compagne fidelle,
A vû naître Guſman, & mourir la Pucelle:
Et qui de front en front paſſant à ſes neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette Perruque en Cométe.

Je veux, disoit ce Dieu, *que ceux qui naîtront sous ce nouvel Astre soient Poëtes.*

Et qu'ils fassent des Vers, même en dépit de moi.

Furetiére, l'un des Auteurs de la Piéce, remarque pourtant, que cette Métamorphose manquoit de justesse en un point. *C'est*, dit-il, *que les Cométes ont des cheveux, & que la Perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée. Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les Satires que l'on fit contre sa Perruque. On lui a attribué l'Epigramme suivante, qui n'est pas de lui.

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la piéce vous emportez,
En vain vous découvrez ma nuque.
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de Perruque,
Que défroqué de Pension.

L'OMBRE DE DESPREAUX.

ODE.

VIf & modeſte ſatirique,
Ami de la ſincérité,
Qui croyois tout panégirique
Un outrage à la vérité;
Peut-être que de cette ſtrophe
La reſpectueuſe apoſtrophe
Vient de te cauſer quelque effroi,
Deſpréaux, du Royaume ſombre
Il me ſemble entendre ton ombre
Murmurer déja contre moi.

Mais c'eſt en vain qu'elle s'irrite,
Ne crains point un éloge faux,
Ni qu'en célébrant ton mérite
J'encenſe juſqu'à tes défauts;
Que j'aprouve dans tes ouvrages
Ces noms conſacrez aux outrages
Par un zèle outré du bon goût:
Oüi j'oſe en atteſter tes manes:
Toi-même aujourd'hui tu condamne
Ce que notre malice abſout.

Heureux, que de ſages ſcrupules
Retranchans ces traits ſéducteurs,
Ton vers n'eût rendu ridicules
Que les fautes, non les auteurs;
Qu'un nom quelquefois reſpectable
D'un hémiſtiche irrévocable
N'eût pas fait l'injuſte ornement:
Rival de Tacite & d'Horace,
Craignois-tu de manquer de grace
Sans ce dangereux agrément.

C'en eſt fait, ton ombre ſévére
Ne peut plus m'en deſavoüer;
Je ſens qu'après ce trait ſincére
Il m'eſt permis de te loüer.
C'eſt à ton cœur irréprochable,
A ton amitié ſecourable,
Que ſont dûs les premiers honneurs;
Et dans la balance des ſages
Le prix des plus rares ouvrages
Ne s'eſtime qu'au poid des mœurs.

Du ſel piquant de l'ironie
Egayant tes inſtructions,
A quoi t'a ſervi ton génie
Qu'à décrier les paſſions;
Qu'à peindre notre ame flottante,
Et telle que dans la tourmente
Un vaiſſeau par les vents battu;
Mais nous peignant tels que nous ſommes,
Tu ne ris du vice des hommes
Que pour les rendre à la vertu.

Qu'à jamais les futures races
Attentives à tes diſcours,
Profitent des riantes graces
Du Démocrite de nos jours.
Le ſiécle que ta plume honore,
En toi va leur tranſmettre encore
Horace, Perſe & Juvénal;
Plus vif dans leurs propres ſaillies,
Et de leurs graces embellies,
Imitateur original.

Loin des baſſeſſes plagiaires,
Ton goût prudemment généreux,
Ne choiſit les mêmes matiéres
Qu'afin de mieux lutter contre eux;
Mais ton poëtique courage

Obtenoit en vain l'avantage,
Tu n'oſois encor t'en flâter;
Et méconnoiſſant ta victoire
Tu leur rendois toute la gloire
Que tu venois de remporter.

Qui du droit ſens de l'élégance
Porta des jugemens plus ſûrs;
Vous trembliez à ſa preſence
Ouvrages languiſſans ou durs:
Sublime faux & puérile,
De grands mots richeſſe ſtérile,
Froids ornemens hors de ſaiſon:
Idille orgueilleux ou ruſtique,
Tragique enflé, fade comique,
Que n'enfantoit pas la raiſon.

Mais cenſeur aux autres ſi rude,
Pour toi quelle ſévérité!
C'eſt de ta propre exactitude
Que naiſſoit ton autorité.
D'une veine toûjours égale
Ton courroux éloquent s'exhale
Contre les écrits inégaux,
Où le génie & la pareſſe
Tour à tour nous charme & nous bleſſe
Par les beautez & les défauts.

Dans la carriére glorieuſe
Où de l'art nous cherchons le prix,
Qu'une lenteur laborieuſe
Polille ainſi tous nos écrits.
En vain le fol orgueil nous preſſe,
Effaçons, corrigeons ſans ceſſe,
Après le bien cherchons le mieux.
C'eſt au prix de toutes nos veilles
Qu'il faut acheter ces merveilles
Qui doivent plaire à tous les yeux.

LE TOMBEAU DE DESPREAUX.

SATIRE.

QUelle ſombre triſteſſe attaque tes eſprits?
Le chagrin ſur ton front eſt gravé par replis.
Qu'as-tu fait de ce teint où la jeuneſſe brille?
Je te vois plus rêveur qu'un enfant de famille,
Qui court, mais vainement, chercher depuis un mois
Quelqu'honnête uſurier qui prête au denier trois:
Ou qu'un auteur tremblant, qui voit lever les luſtres
Pour éclairer bien-tôt ſes ſottiſes illuſtres,
Quand le Parterre en main tenant le ſifflet prêt,
Va ſans aucun apel prononcer ſon arrêt.
Ma douleur, cher ami, paroît avec juſtice,
Et n'eſt point en ce jour un effet du caprice;
Le pompeux attirail d'un funeſte Convoi
Vient de ſaiſir mon cœur de douleur & d'effroi.
Mais yeux ont vû paſſer dans la place prochaine
Des Meneins de la mort une bande inhumaine.
De pédans mal peignez un bataillon crotté
Deſcendoient à pas lents de l'Univerſité;
Leurs longs manteaux de deüil traînoient juſques à terre,
A leurs crêpes flottans les vents faiſoient la guerre;
Et chacun à la main avoit pris pour flambeau
Un laurier jadis verd pour orner un tombeau.
J'ai vû parmi les rangs malgré la foule extrême
De maint auteurs dolens la face ſéche & blême.
Deux Grecs & deux Latins eſcortoient le cercuëil,
Et le mouchoir en main Barbin menoit le deüil.

Pour qui crois-tu que marche une telle ordonnance,
Ce lugubre apareil, cette noire affluence?
D'un Poëte défunt plaint le funeſte ſort,
L'Univerſité pleure, & Deſpréaux eſt mort.
Il eſt mort, c'en eſt fait. Sa Satire nouvelle,
Enfant infortuné d'une plume infidelle,
Dont la Ville & la Cour ont fait ſi peu de cas,
L'avoit déja conduit aux portes du trépas,
Quand le cruel effet d'une jalouſe rage,
Pour hâter ſon deſtin s'eſt joint à cet ouvrage.
Il croyoit qu'Hipocrène & ſon plus dur criſtal
Ne devoit que pour lui couler à plein canal;
Mais aprenant qu'un autre animé par la gloire,
Avoit heureuſement dans ſa ſource oſé boire,
Il frémit, & percé du plus cruel dépit,
Par l'ordre d'Apollon il va ſe metrre au lit.
Tu ris de tous les maux déchaînez ſur la terre
Pour livrer aux auteurs une cruelle guerre;
Sçais-tu bien que l'envie eſt le plus dangereux:
Ils n'ont point d'antidote à ce poiſon affreux.
Un Poëte aiſément, aidé par la nature,
Souffre la faim, la ſoif, le ſoleil, la froidure;
Porte ſans murmurer dix ans le même habit,
N'a que les quatre murs l'hyver pour tour de lit:
D'un grand qui le nourrit, il ſouffre ſes ſaccades:
Son dos même endurci ſe fait aux baſtonnades;
Mais voit-il ſur les rangs quelqu'un ſe preſenter,
Et cueïllir des lauriers qu'il croit ſeul mériter,
Au bon goût à venir ſoudain il en apelle:
Au ſiécle perverti ſa Muſe fait querelle;
A chaque coin de ruë, il crie, ô tems, ô mœurs!
Le poiſon cependant augmente ſes ardeurs;
Et les dépits cruels, les noires jalouſies,
Sont à la fin l'effet de vingt apopléxies,
Ainſi finit ſes jours le claſſique héros,
Dont un triſte cercueïl garde à preſent les os:
Mais ſe ſentant voiſin de l'infernale rive,
Et tout prêt d'exhaler ſon ame fugitive,
Il demande par grace, & d'une triſte voix

D'embraſſer ſes enfans pour la derniére fois.
Deux valets auſſi-tôt, ſes dignes ſecrétaires,
Aportent près de lui des milliers d'exemplaires;
Le lit par trop chargé gémit ſous les paquets,
Et l'Auteur moribond dit ces mots par hoquets:
O vous, mes triſtes Vers, noble objet de l'envie,
Vous, dont j'attens l'honneur d'une ſeconde vie,
Puiſſiez-vous échaper au naufrage des ans,
Et braver à jamais l'ignorance & le tems.
Je ne vous verrai plus: déja la mort hideuſe
Au tour de mon chevet étend une aîle affreuſe;
Mais je meurs ſans regret dans un tems dépravé,
Où le mauvais goût régne, & va le front levé,
Où le public ingrat, infidèle, perfide,
Trouve ma veine uſée, & mon ſtile inſipide:
Moi qui me crus jadis à Régnier préféré.
Que diront nos neveux, Regnard m'eſt comparé?
Lui qui pendant dix ans, du couchant à l'aurore,
Erra chez le Lapon, ou rama chez le Maure;
Lui qui ne ſçut jamais ni le Grec ni l'Hébreu,
Qui joüa jour & nuit, fit grand chére & bon feu.
Eſt-ce ainſi qu'autrefois dans ma noire ſoupante,
A la ſombre lueur d'une lampe puante,
Feüilletant les replis de cent bouquins divers,
J'apris, pour mes péchez, l'art de forger des Vers;
N'eſt-ce donc qu'en bûvant que l'on imite Horace?
Par des ſentiers de fleurs monte-t'on au Parnaſſe?
Et Regnard cependant voit éclater ſes traits,
Quand mes derniers écrits ſont en proye aux laquais.
O rage, ô deſeſpoir, ô vieilleſſe ennemie!
Après tant de travaux, ſur la fin de ma vie,
Par un nouvel Athlète on me verra vaincu,
Et je vis? non je meurs, j'ai déja trop vécu.
A ces mots bégayez que la fureur inſpire,
Boileau ferme les yeux, panche la tête, expire.
Le bruit de cette mort dans le païs Latin
Se répand auſſi-tôt & vole chez Barbin:
Là, dans l'enfoncement d'une arriére boutique,
Sa femme étale en vain un embonpoint antique,

Et faiſant le débit de cent livres mauvais,
Amuſe un cercle entier des oiſifs du Palais.
Là le vieux Nouvelliſte a toûjours ſes ſéances;
Là le jeune Avocat vient prendre ſes licences,
Et le blond Sénateur en quittant le Barreau
Vient peigner ſa perruque & prend ſon chapeau,
C'eſt-là que le Chanoine, au ſortir du Service,
Vient en aumuſſe encore achever ſon Office:
Et qu'on voit à midi maint Auteur demi nud,
Sur le projet d'un livre emprunter un écu.
Dans ce licée étroit cette mort imprévûë,
Fut par les aſſiſtans diverſement reçuë:
Acaſte en ſoupira, le Libraire en frémit,
Criſpe en eut l'œil humide, & Perrault en ſourit;
Pendant qu'on doute encor de la triſte nouvelle,
Arriſte arrive en pleurs, & ſur une eſcabelle,
Au milieu du Perron ſe plaçant triſtement,
Lit au cercle, en ces mots, l'extrait du teſtament.
En l'honneur d'Apollon à jamais je ſouhaite
Aux yeux de l'Univers vivre & mourir Poëte,
J'en eus toute ma vie & l'air & le maintien.
Mais deſirant mourir en Poëte chrétien,
Je déclare en public que je veux que l'on rende
Ce qu'à bon droit ſur moi Juvénal redemande;
Quand mon livre en ſeroit réduit à dix feüillets,
Je veux reſtituer les larcins que j'ai faits.
Si de ces vols honteux l'audace étoit punie,
Une rame à la main j'aurois fini ma vie,
Las d'être un ſimple auteur enté ſur du Latin,
Pour impoſer aux ſots je traduiſis Longin,
Mais, j'avouë en mourant que je l'ai mis en maſque,
Et que j'entens le Grec auſſi peu que le Baſque.
Sur-tout de noirs remords mon eſprit agité,
Fait amende honorable au beau ſexe irrité.
Au milieu des pédans nourri toute ma vie,
J'ignorois le beau monde & la galanterie,
Et le cœur d'une Iris pleine de mille attraits,
Eſt une terre auſtrale où je n'allai jamais.
Je laiſſe à mon valet dequoi lever boutique

Des reſtes mépriſez d'un Ode pindarique,
Qu'on vit dans ſa naiſſance expirer dans Paris.
On le verroit bien-tôt rouler en chevaux gris,
Si le langage obſcur, employé dans cette Ode,
Pouvoit un jour enfin devenir à la mode.
Item, mais à ces mots, chez l'horloger Leroux
La pendule ſe meut, ſonne & frape dix coups.
Alidor auſſi-tôt rempli d'impatience,
D'un délai criminel accuſe l'aſſiſtance;
Fait voir que le tems preſſe, & qu'il faut en grand deüil,
Dans une heure au plus tard eſcorter le cercueïl.
Il dit, & dans l'inſtant on vit la compagnie
Se lever bruſquement pour la cérémonie:
L'un court chez un ami, l'autre chez un fripier
Endoſſer l'attirail d'un nouvel héritier.
Perrin d'un vieux bahut où pend une ſerrure,
Tira ſon juſt-au-corps fait au deüil de Voiture,
Dont le coude entr'ouvert reçut plus d'un échec,
Et d'un crêpe reteint orna ſon Caudebec.
Pradon, le ſeul Pradon eut aſſez de courage
D'entrer chez un Drapier, & d'un humble langage,
Pour quatre aunes de drap eſtimés vingt écus,
Propoſer un billet, ſigné, Germanicus.
Enfin midi ſonnant, cette lugubre eſcorte
S'eſt ſaiſie aujourd'hui du Défunt ſur la porte,
Et promenant ſes os de quartier en quartier,
Le conduit au Parnaſſe, à ſon gîte dernier.
C'eſt-là qu'on va porter ſes funèbres reliques,
Dans la cave marquée aux Auteurs ſatiriques.
Là, ſur un marbre offert aux yeux de l'Univers,
En caractéres d'or on gravera ces Vers.

Cy gît Maître Boileau qui vécut de médire,
Et qui mourut auſſi par un trait de Satire:
Ce coup dont il frapa lui fut enfin rendu.
Si par malheur un jour ſon livre étoit perdu,
A le chercher bien loin, Paſſant, ne t'embarraſſe:
Tu le retrouveras tout entier dans Horace.

REQUESTE
EN FAVEUR
D'ARISTOTE.
A NOSSEIGNEURS du Mont Parnaſſe.

SUplient humblement les Maîtres ès Arts, Profeſſeurs, Régens de l'Univerſité de Paris : Diſans, qu'il eſt de notoriété publique, que c'eſt le ſublime & incomparable Ariſtote, qui eſt ſans conteſte le premier fondateur des quatre Elémens, le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre : Qu'il leur a accordé par grace ſpéciale la ſimplicité qui ne leur apartenoit pas de droit naturel : qu'il a donné aux uns la peſanteur, & aux autres la legéreté, afin de ſe pouvoir maintenir dans les lieux & places qu'il leur avoit aſſignées pour y être en repos : qu'il a ajoûté à la nature de chaque corps en particulier, une horreur ſi conſidérable de leur ennemi commun le Vuide, qu'il n'y en a pas un qui ne ſouffre plus volontiers ſa propre deſtruction, que de permettre qu'il occupe la moindre place dans le monde, étans tous fort bien inſtruits par ce qu'il en a écrit, que ſi cet affreux vuide ſe pouvoit inſinuer en quelque part, il empêcheroit les influences des Aſtres d'y deſcendre, & cauſeroit par ce moyen la deſtruction de toute la Nature. Qu'il a de plus réglé par des loix non-variables tous les mouvemens des Cieux & des Aſtres : & de peur qu'ils ne ſe perdiſſent & égaraſſent dans les routes ſi con-

traires, qu'ils ſont obligez, pour ſuivre ſes ordres, de tenir en même-tems, il leur a, par une prévoyance admirable, deſtiné autant de créatures ſpirituelles, c'eſt-à-dire, autant d'Anges qui les guident, & les conduiſent avec tant de juſteſſe, qu'ils ne tournent jamais ni plus vîte, ni plus lentement. Qu'il a enfin établi une ſi belle ſubordination entre toutes les choſes naturelles, qu'il a mérité tout ſeul d'être reconnu pour le génie de la nature, le Prince des Philoſophes, & l'oracle de l'Univerſité. Et quoique pendant pluſieurs ſiécles il ait été maintenu d'un commun conſentement dans une paiſible poſſeſſion de tous ces droits, & qu'il ait lieu de preſcription contre tous les prétendans au contraire : néanmoins depuis quelques années en çà, deux particuliers nommez la Raiſon & l'Expérience ſe ſont liguez enſemble, pour lui diſputer le rang qui lui apartient avec tant de juſtice, & ont tâché de s'ériger un trône ſur les ruïnes de ſon autorité; & pour parvenir plus adroitement à leurs fins, ont excité certains eſprits factieux, qui ſous les noms de Cartiſtes & Gaſſendiſtes ont commencé de ſecoüer le joug du Seigneur Ariſtote, & mépriſans ſon autorité avec une témérité ſans exemple, lui ont voulu diſputer le droit qu'il s'étoit acquis de pouvoir faire paſſer la vérité pour fauſſe, & la fauſſeté pour véritable : & pour donner quelque couleur à leur rebellion, ils ont fait courir pluſieurs Libelles diffamatoires, & entr'autres un Manifeſte ſous le titre ſpécieux de Journal des Sçavans, lequel contient pluſieurs nouvelles découvertes formellement contraires à la doctrine d'Ariſtote, & dont le détail ne ſera pas ici raporté, tant parce que la choſe n'eſt preſentement que trop publique, que parce que l'autorité d'Ariſtote s'eſt acquiſe un droit de preſcription contre ladite Raiſon & Expérience, qu'il n'y a point de meilleur moyen pour les combattre, que de ne les point entendre,

&

& les envoyer aux fins de non-recevoir ; & pour à quoi parvenir, les Suplians ont été conſeillez de vous donner la preſente Requête pour leur être ſur ce pourvû. CE CONSIDERE' ; NOS-SEIGNEURS, il vous plaiſe ordonner qu'on délivrera au plûtôt Saturne du Cerveau où Mr Huygens le tient très-injuſtement empriſonné depuis pluſieurs années, ſon écrou rayé & biffé, & condamner ledit ſieur à cinq cens livres de dommages & intérêts.

Que Jupiter congédiera ſes quatres gardes, ſi ce n'eſt qu'il en veüille réſerver un comme Saturne.

Que le Soleil ſe débarboüillera bien le viſage, & ne paroîtra plus en public avec ſes vilaines taches, qui ſont des ſignes de corruption, & qui vont à la deſtruction de la quinteſſence céleſte d'Ariſtote.

Que Vénus n'aura jamais plus l'impudence de rompre les Cieux pour monter au-deſſus du Soleil.

Que la Lune laiſſera la Terre en poſſeſſion des Montagnes, des Ombres & des Vallées, des Mers & des Forêts ; & renoncera pour jamais au titre de véritable Terre ou d'autre Monde.

Que les Mathématiciens rompront toutes leurs Lunettes, comme fauſſes & trompeuſes inventions ; & que le ſieur Picard avoüera de bonne foi qu'il ſe trompe lourdement, quand il croit voir, au grand deshonneur du Soleil, les Etoiles en plein midi, & qu'on obſervera au plûtôt l'Obſervatoire Royal du Fauxbourg ſaint Jacques comme une Forteresſe à Lunettes très-préjuciciable à l'état des Cieux ſolides d'Ariſtote.

Que Mr Denis ſera tenu & obligé de faire réparer inceſſamment à ſes frais & dépens toutes les bréches & crevaſſes qu'il a fait à la voûte des Cieux, pour y donner paſſage aux derniéres Cométes qui parurent en 1664. & 1665. & que les ſieurs Petit, Auzout & Caſſini, qui les vîrent alors de leurs guérites ſe promener nuitamment

au-dessus de la Lune & du Soleil sans y former opositions quelconque, seront déclarez comme complices de l'attentat qui a été fait en ce cas à l'autorité du vénérable Aristote, qui les avoit placées au-dessous de la Lune, avec très-expresses défenses de passer outre.

Que le Feu élémentaire ne sera plus imaginaire, & qu'il sera honorablement rétabli en son lieu & placé dans le concave de la Lune.

Que l'Air sera reconnu de nouveau plus leger qu'une plume, & qu'on rompra tous les tuyaux de verre de Messieurs Pascal, Roberval & autres qui le rendent pesant, & qui attentent aux intérêts du Plein, partie adverse du Vuide.

Qu'aucuns Pilotes ou autres Navigateurs ne tourneront plus à l'entour de la Terre, sur peine de devenir Antipodes, d'être précipitez au Ciel.

Que la Terre se reposera, que le Soleil tournera pour elle, sur peine d'excommunication.

Que Mr Thevenot sera tenu & réputé pour espion & perturbateur public des Abeilles, s'il ne rompt au plûtôt ces maisons de verre, où il les tient malicieusement enfermées, ne se fiant pas à ce qu'en a dit Aristote.

Que très-humbles suplications seront faites au Seigneur Aristote, de vouloir souffrir que le monde ne soit plus éternel : ordonner de plus que la matiére premiére ne sera toûjours qu'un quoi ni qu'est-ce.

Que les accidens seront de nouveau reconnus, non pas en qualité d'Etres absolus & impérieux, mais pour jolies petites Entitez.

Qu'on rapellera au plûtôt tous les Etres de raison qui s'étoient réfugiez en Hibernie, & qu'ils seront rétablis dans tous leurs biens dans notre bonne Université de Paris.

Que le cerveau déguerpira la qualité qu'il a mal à propos usurpée de principe de nerfs, & qu'elle sera renduë & restituée au cœur, nonobstant tou-

tes les opositions de Madame Autopsie, faites ou à faire, & à ce contraires. Que les sieurs Kerkerin & Stenon jetteront dans la riviére tous leurs instrumens anatomiques, & seront tenus & réputez pour innovateurs & perturbateurs du corps humain, & seront obligez de biffer de leurs écrits le triolet injurieux dit aux oreilles des femmes : *Vous faites des œufs, vous êtes des Poules, nous sommes des coqs.* Que le sang ne circulera plus, & que le cœur ne lui ouvrira plus la porte pour entrer au poumon. Que le foye sera réintégré dans son premier office de faire le sang, sans que le cœur lui ose plus disputer ledit office, & que le chyle l'ira trouver tout droit par la veine porte, sans s'amuser à aller monter vers le Jugulaire, nonobstant aussi les opositions expérimentales de Mr Pecquet, auquel il sera nouvellement fait inhibitions & défenses de plus à l'avenir faire ouverture des chiens vivans pour prouver le contraire. Qu'on tirera desormais de l'argent de sa bourse, quoiqu'il n'y en ait point, comme on tire les formes substantielles & accidentelles de la matiére où elles ne sont point.

Que Gassendi, Descartes, Rohault, Denis Cordemoy, de Launoi & leurs adhérans seront conduits à Athènes, & condamnez d'y faire amende honorable devant toute la Gréce, pour avoir composé des livres diffamatoires & injurieux à la mémoire du défunt Seigneur Aristote, jadis précepteur d'Alexandre le Grand, Roi de Macédoine, & en mille livres d'amende, aplicable, moitié au Receveur, & l'autre moitié aux réparations des Colléges ruïnez de notre Université.

Que Gassendi sera lui seul condamné en pareille somme de dix mille livres, pour avoir osé afficher ces placards séditieux :

Quod immeritò Aristotelei libertatem Philosophandi sibi ademerint.

Quod rationes nullæ ſint quibus Secta Ariſtotelis vi-deatur præferenda.

Quod maxima ſit incertitudo Librorum doctrinæque Ariſtotelis.

Quod apud Ariſtotelem innumera deficiant.

Quod apud Ariſtotelem innumera ſuperfluant.

Quod apud Ariſtotelem innumera fallant.

Quod apud Ariſtotelem innumera contradicant.

qu'on a voulu ci-devant faire ignoramment paſſer pour de grands & longs chapitres, très-doctes & très-judicieux. Cette amende aplicable auſdits Profeſſeurs Régens de ladite Univerſité pour la moitié, & l'autre aux Répétiteurs Hibernois, pour tenir la main à l'exécution des preſentes.

Enfin, pour ôter tout ſujet de conteſtation entre les Parties, qu'il ſoit ordonné qu'on continuëra toûjours de raiſonner aveuglément en matiére Philoſophique. Que la ſeule autorité d'Ariſtote fondée ſur un titre de preſcription, qu'il s'eſt acquis depuis tant d'années, prévaudra à la Raiſon & à l'Expérience, & qu'à l'avenir on ne prétendra plus ſottement & impertinemment, comme l'on fait, ſauf la révérence de la Cour, à de nouvelles découvertes qui ne ſoient pas dans Ariſtote, à peine de punition exemplaire, de mille livres d'amende, & tous dépens, dommages & intérêts; & ferez bien. Ladite Requête ſignée CROTTE', Procureur de ladite Univerſité.

ARREST
RENDU
SUR LA PRE'CE'DENTE
REQUESTE.

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA COUR Souveraine du Mont Parnaſſe.

VU par la Cour la Requête preſentée par les Maîtres ès Arts, Régens & Profeſſeurs de l'Univerſité de Paris, tant en leurs noms, que comme tuteurs & défenſeurs de la doctrine de très-haut, très-admiré, & très-peu entendu Philoſophe Meſſire Ariſtote, ci-devant Profeſſeur Royal en la Langue Grecque à Athènes, & Précepteur du feu Roi, de triomphante mémoire, Alexandre le Grand, acquéreur de l'Aſie, Europe & autres lieux. Contenant que depuis quelques années en çà, une Inconnuë, nommée la RAISON, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecoles de Philoſophie de ladite Univerſité; & pour cet effet, à l'aide de certains Quidams factieux prenans les ſurnoms de Cartiſles & Gaſſendiſtes, gens ſans aveu, ſe ſeroit miſe en état d'en expulſer ledit Ariſtote, ancien & paiſible poſſeſſeur deſdites Ecoles, contre lequel, Elle & ſes Conſors, avoient déja publié pluſieurs Livres & raiſonnemens diffamatoires, voulant aſſujettir ledit Ariſ-

tote à ſubir devant elle l'examen de ſa doctrine ; ce qui eſt directement opoſé aux Loix, Us, Coûtumes & Statuts de ladite Univerſité, où ledit Ariſtote a toûjours été reconnu pour Juge ſans apel, & non comptable de ſes Argumens : Que même ſans l'aveu d'icelui Ariſtote, elle auroit changé, mué & innové pluſieurs choſes au-dehors & au-dedans de la Nature, ayant ôté au Cœur la prérogative d'être le principe des Nerfs, que ce Philoſophe lui avoit accordé libéralement & de ſon bon gré, pour la donner au Cerveau. Et enſuite par une procédure nulle de toute nullité, auroit attribué audit Cœur la charge de recevoir le Chyle, qui apartenoit ci-devant au Foye ; comme auſſi de faire voiturer & circuler le ſang par-tout le corps, n'ayant autre droit ni titre pour faire leſdites innovations, que l'Expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçû dans leſdites Ecoles. Et non contente de ce, auroit entrepris de bannir deſdites Ecoles les Formalitez, Matérialitez, Entitez, Identitez, Virtualitez, Velléitez, Pétréitez, Encéitez, Policarpéitez, & autres enfans ayant cauſe de défunt Me Jean Scot leur pere & premier Auteur ; ce qui porteroit un préjudice notable, & cauſeroit la totale ruïne & ſubverſion de ladite Philoſophié Scolaſtique, qui tire d'elle toute ſa ſubſiſtance. Auroit auſſi attenté par une entrepriſe inoüie d'ôter le feu de la plus haute région de l'air, nonobſtant les viſites & deſcentes faites ſur les lieux. Vû auſſi les Libelles intitulés Phiſique de Rohault, Logique de Port-Royal, même l'*Adverſus Ariſtoteleos* de Gaſſendi, & autres Piéces attachées à ladite Requête, ſigné Crotté, Procureur de ladite Univerſité. Oüi le raport de Meſſire Jacques de la Poterie, Conſeiller en ladite Cour, & tout conſidéré ; La Cour ayant égard à ladite Requête, a maintenu & gardé, garde & maintient ledit Ariſtote en la pleine & paiſible poſſeſſion & joüiſſance deſdites Ecoles : fait dé-

fenſes à ladite Raiſon de l'y troubler, ni l'inquiéter, à peine d'être déclarée hérétique & perturbatrice des diſputes publiques. Ordonne que ledit Ariſtote ſera toûjours ſuivi & enſeigné par leſdits Profeſſeurs & Régens de ladite Univerſité, ſans que pour ce, ils ſoient obligés de le lire, ni ſçavoir ſon ſentiment; & ſur le fond de ſa doctrine, les renvoye à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer à être le principe des Nerfs, & à toutes perſonnes de quelque condition, ou profeſſion qu'elles ſoient, de le croire tel, nonobſtant & malgré toutes expériences à ce contraires. Ordonne pareillement au Chyle d'aller droit au Foye, ſans plus paſſer par le Cœur, & au Foye de le recevoir. Fait très-expreſſes inhibitions & défenſes au Sang d'être plus vagabon, errer ni circuler dans le Corps, ſur peine d'être entiérement abandonné à la Faculté de Médecine de Paris, pour être tiré ſans meſure; & à cette fin ſeront les Chirurgiens tenus de lier le bras au-deſſous de l'endroit où ils voudront faire l'ouverture de la veine, ſans qu'ils s'en puiſſent excuſer ſur la crainte de piquer l'artére. Remet les Entitez, Identitez, Pétréitez, Policarpéitez, & autres Formules Scotiſtes en leur bonne fâme & renommée. A réintégré le feu dans la plus haute région de l'air, ſuivant & conformément aux Deſcentes. A relégué les Cométes au concave de la Lune, avec défenſe d'en jamais ſortir pour aller eſpionner ce qui ſe fait dans les Cieux. Défend à tous Libraires & Colporteurs de vendre & debiter à l'avenir le Journal des Sçavans & autres Libelles concernant de nouvelles découvertes, à moins qu'elles ne ſervent pour faire entendre la matiére premiére, la forme ſubſtantielle, & autres pareilles définitions d'Ariſtote, qu'il n'a pas entenduës lui même. Enjoint à tous Profeſſeurs, Régens, de tenir la main à l'exécution du preſent Arrêt, & de ſe ſervir pour ce de tels raiſonnemens qu'ils aviſeront bon être, & aux Répo-

titeurs Hibernois & autres Supôts de l'Université de Paris, de leur prêter main forte, & courir ſus aux contrevenans. Bannit à perpétuité la Raiſon des Ecoles de ladite Univerſité ; la condamne en tous dépens dommages & intérêts envers les Suplians. Et ſera le preſent Arrêt lû & publié aux Mathurins, en la premiére Aſſemblée qui ſe fera pour la Proceſſion du Recteur, & affiché aux portes de tous les Colléges de ladite Ville de Paris. Signé par collation, BONSENS.

DISCOURS
SUR
LE DIALOGUE
INTITULÉ
LES HEROS
DE ROMAN.

LE Dialogue qu'on donne ici au Public, a été composé à l'occasion de cette prodigieuse multitude de Romans, qui parurent vers le milieu du siécle précédent, & dont voici en peu de mots l'origine. HONORÉ D'HURÉ, homme de fort grande qualité dans le Lyonnois, & très-enclin à l'Amour, voulant faire valoir un grand nombre de Vers qu'il avoit composez pour ſes Maîtreſſes, & raſſembler en un corps pluſieurs avantures amoureuſes qui étoient arrivées, s'aviſa d'une invention très-agréable. Il feignit que dans le Forez, petit païs contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avoit eu du tems de nos premiers Rois, une troupe de Bergers & de Bergéres, qui habitoient ſur les bords de la Riviére du Lignon, & qui aſſez accommodez des biens de la fortune, ne laiſſoient pas néanmoins, par un ſimple amuſement & pour leur ſimple plaiſir, de mener paître eux-mêmes leurs Troupeaux. Tous ces Bergers & toutes ces Bergéres, étoient d'un fort grand loiſir; l'Amour, comme on le peut penſer, & comme il raconte lui-même, ne tarda guéres à les y venir troubler, & produiſit quantité d'événemens

conſidérables. D'Hurfé y fit arriver toutes ſes avantures, parmi leſquelles il en mêla beaucoup d'autres, & en chaſſa les Vers dont j'ai parlé, qui, tous méchans qu'ils étoient, ne laiſſérent pas d'être ſoufferts, & de paſſer à la faveur de l'art avec lequel il les mit en œuvre. Car il ſoutint tout cela d'une narration également vive & fleurie, de fiction très-ingénieuſe, & de caractéres auſſi finement imaginez, qu'agréablement variez & bien ſuivis. Il compoſa ainſi un Roman, qui lui acquit beaucoup de réputation, & qui fut fort eſtimé, même des gens du goût le plus exquis, bien que la Morale en fût fort vicieuſe, ne prêchant que l'Amour & la Moleſſe, & allant quelquefois juſqu'à bleſſer un peu la pudeur. Il en fit quatre Volumes qu'il intitula ASTRE'E, du nom de la plus belle de ſes Bergeres: & ſur ces entrefaites étant mort, BARO ſon ami, & ſelon quelques-uns, ſon domeſtique, en compoſa ſur ſes Mémoires, un cinquiéme Tome, qui en formoit la concluſion, & qui ne fut guéres moins bien reçû que les quatre autres Volumes. Le grand ſuccès de ce Roman échauffa ſi bien les beaux eſprits d'alors, qu'ils en firent, à ſon imitation, quantité de ſemblables, dont il y en avoit même de dix & douze Volumes, & ce fut quelque-tems comme une eſpéce de débordement ſur le Parnaſſe. On vantoit ſur-tout ceux de Gomberville, de la Calprenéde, de Deſmarêts & de Scudéri. Mais ces imitateurs s'efforçant mal-à-propos d'enchérir ſur leur Original, & prétendant annoblir ſes caractéres, tombérent, à mon avis, dans une très-grande puérilité. Car au lieu de prendre comme lui pour leurs Héros, des Bergers occupez du ſeul ſoin de gagner le cœur de leurs Maîtreſſes, ils prirent pour leur donner cette étrange occupation, non ſeulement des Princes & des Rois, mais les plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qu'ils peignirent pleins du même eſprit que ces Bergers; ayant à leur exemple, fait comme une eſpéce de vœu de ne parler jamais, & de n'entendre jamais parler que d'Amour. De ſorte qu'au lieu que d'Hurfé, dans ſon Aſtrée, de Bergers très-frivoles avoit fait des Héros de Roman conſidérables; ces Auteurs au contraire, des Héros les plus conſidérables

de l'Hiſtoire, firent des Bergers très-frivoles, & quelquefois même des Bourgeois encore plus frivoles que ces Bergers. Leurs Ouvrages néanmoins ne laiſſérent pas de trouver un nombre infini d'admirateurs, & eurent long-tems une fort grande vogue. Mais ceux qui s'attirérent le plus d'aplaudiſſemens, ce furent le Cyrus & la Clélie de Mademoiſelle de Scudéri, ſœur de l'Auteur du même nom. Cependant, non-ſeulement elle tomba dans la même puérilité, mais elle la pouſſa encore à un plus grand excès. Si bien qu'au lieu de repreſenter, comme elle devoit, dans la perſonne de Cyrus, un Roi promis par les Prophétes, tel qu'il eſt exprimé dans la Bible, ou comme le peint Hérodote, le plus grand Conquérant que l'on eût encore vû; ou enfin tel qu'il eſt figuré dans Xénophon, qui a fait auſſi-bien qu'elle, un Roman de la vie de ce Prince; au lieu, dis-je, d'en faire un modèle de toute perfection, elle en compoſa un Artaméne plus fou que tous les Céladons & tous les Sylvandres, qui n'eſt occupé que du ſeul ſoin de ſa Mandane, qui ne fait du matin au ſoir que lamenter, gémir & filer le parfait Amour. Elle a encore fait pis dans ſon autre Roman, intitulé Clélie, *où elle repreſente tous les Héros de la République Romaine naiſſante, les Horatius Coclès, les Mutius Scévola, les Clélies, les Lucréces, les Brutus, encore plus amoureux qu'Artaméne; ne s'occupant qu'à tracer des Cartes Géographiques d'amour, qu'à ſe propoſer les uns aux autres des Queſtions & des Enigmes galantes; en un mot, qu'à faire tout ce qui paroît le plus oppoſé au caractére & à la gravité héroïque de ces premiers Romains. Comme j'étois fort jeune dans le tems que tous ces Romans, tant ceux de Mademoiſelle de Scudéri, que ceux de la Calprenéde & de tous les autres, faiſoient le plus d'éclat, je les lûs, ainſi que les liſoit tout le monde avec beaucoup d'admiration, & je les regardai comme des chef-d'œuvres de notre Langue. Mais enfin mes années étant accruës, & la raiſon m'ayant ouvert les yeux, je reconnus la puérilité de ces Ouvrages. Si bien que l'eſprit ſatirique commençant à dominer en moi, je ne me donnai point de repos, que je n'euſſe fait contre ces Romans un Dialogue à la maniére de Lucien, où j'attaquois non-ſeu-*

lement leur peu de ſolidité, mais leur affecterie précieuſe de langage, leurs converſations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de perſonne de très-médiocre beauté, & quelquefois même laides par excès, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de fin. Cependant, comme Mademoiſelle de Scudéri étoit alors vivante, je me contentai de compoſer ce Dialogue dans ma tête; & bien loin de le faire imprimer, je gagnai même ſur moi de ne le point écrire, de ne le point laiſſer voir ſur le papier, ne voulant point donner ce chagrin à une Fille, qui après tout avoit beaucoup de mérite, & qui, s'il en faut croire tous ceux qui l'ont connuë, nonobſtant la mauvaiſe morale enſeignée dans ſes Romans, avoit encore plus de probité & d'honneur, que d'eſprit. Mais aujourd'hui qu'enfin la Mort l'a rayé du nombre des Humains, *Elle, & tous les autres Compoſiteurs de Romans, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais que je donne au Public mon Dialogue, tel que je l'ai retrouvé dans ma mémoire. Cela me paroît d'autant plus néceſſaire, qu'en ma jeuneſſe l'ayant recité pluſieurs fois dans des Compagnies, où il ſe trouvoit des gens qui avoient beaucoup de mémoire, ces perſonnes en ont retenu pluſieurs lambeaux, dont elles ont enſuite compoſé un Ouvrage, qu'on a diſtribué ſous le nom de* Dialogue de M. Deſpréaux, *& qui a été imprimé pluſieurs fois dans les Païs Etrangers. Mais enfin le voici donné de ma main. Je ne ſçai s'il s'attirera les mêmes aplaudiſſemens qu'il s'attiroit autrefois dans les fréquens recits que j'étois obligé d'en faire. Car outre qu'en le recitant, je donnois à tous les perſonnages que j'y introduiſois, le ton qui leur convenoit; ces Romans étant alors lûs de tout le monde, on concevoit aiſément la fineſſe des railleries qui y ſont. Mais maintenant que les voilà tombez dans l'oubli, qu'on ne les lit preſque plus, je doute que mon Dialogue faſſe le même effet. Ce que je ſçai pourtant à n'en point douter, c'eſt que tous les gens d'eſprit & de véritable vertu me rendront juſtice, & reconnoîtront ſans peine que ſous le voile d'une fiction en apparence extrêmement badine, folle, outrée, où il n'arrive rien qui ſoit dans la vraiſemblance; je leur donne peut-être ici le moins frivole Ouvrage qui ſoit encore ſorti de ma plume.*

LES HEROS DE ROMAN.

Dialogue à la maniére de Lucien.

MINOS

Sortant du lieu où il rend la Juſtice, proche le Palais de Pluton.

MAudit ſoit l'impertinent harangueur qui m'a tenu toute la matinée ! Il s'agiſſoit d'un méchant drap qu'on a dérobé, à un Savetier en paſſant le fleuve, & jamais je n'ai tant oüi parler d'Ariſtote. Il n'y a point de Loi qu'il ne m'ait citée.

PLUTON.

Vous voilà bien en colére, Minos.

MINOS.

Ah ! c'eſt vous Roi des Enfers. Qui vous améne ?

PLUTON.

Je viens ici pour vous en inſtruire. Mais auparavant peut-on ſçavoir quel eſt cet Avocat qui

vous a ſi doctement ennuyé ce matin ? Eſt-ce que Huot & Martinet ſont morts ?

MINOS.

Non, graces au Ciel : mais c'eſt un jeune mort, qui a été ſans doute à leur Ecole. Bien qu'il n'ait dit que des ſottiſes, il n'en a pas avancé une qu'il n'ait apuyée de l'autorité de tous les anciens ; & quoi qu'il les fît parler de la plus mauvaiſe grace du monde, il leur a donné à tous, en les citant, de la galanterie, de la gentilleſſe, & de la bonne grace.

Platon dit galamment dans ſon Timée. Senéque eſt joli dans ſon Traité des Bienfaits. Eſope a bonne grace dans un de ſes Apologues.

PLUTON.

Vous me peignez là un Maître impertinent. Mais pourquoi le laiſſiez-vous parler ſi long-tems ? Que ne lui impoſiez-vous ſilence ?

MINOS.

Silence, lui ? C'eſt bien un homme qu'on puiſſe faire taire quand il a commencé à parler. J'ai eu beau faire ſemblant vingt fois de me vouloir lever de mon ſiége : j'ai eu beau lui crier, Avocat, concluez, de grace : concluez Avocat. Il a été juſqu'au bout, & a tenu à lui ſeul toute l'Audience. Pour moi je ne vis jamais une telle fureur pour parler ; & ſi ce deſordre là continuë, je croi que je ſerai obligé de quitter la Charge.

PLUTON.

Il eſt vrai que les Morts n'ont jamais été ſi ſots qu'aujourd'hui. Il n'eſt pas venu ici depuis long-tems une Ombre qui eût le ſens commun ; & ſans parler de gens de Palais, je ne vois rien de ſi impertinent que ceux qu'ils nomment Gens du monde. Ils parlent tous un certain langage, qu'ils apellent galanterie : & quand nous leur témoignons, Proſerpine & moi, que cela nous choque, ils nous traitent de Bourgeois, & diſent que nous ne ſommes pas galans. On m'a aſſuré même, que cette peſtilente galanterie avoit infecté tous les païs infer-

naux, & même les Champs Elyſées; de ſorte que les Héros, & ſur-tout les Héroïnes qui les habitent, ſont aujourd'hui les plus ſottes gens du monde, graces à certains Auteurs, qui leur ont apris, dit-on, ce beau langage, & qui en ont fait des amoureux tranſis. A vous dire le vrai, j'ai bien de la peine à le croire. J'ai bien de la peine, dis-je, à m'imaginer que les Cyrus & les Aléxandres ſoient devenus tout-à-coup, comme on me le veut faire entendre, des Tyrſis & des Céladons. Pour m'en éclaircir donc moi-même par mes propres yeux, j'ai donné ordre qu'on fît venir ici aujourd'hui des Champs Elyſées, & de toutes les autres régions de l'Enfer, les plus célébres d'entre ces Héros; & j'ai fait préparer pour les recevoir ce grand Sallon, où vous voyez que ſont poſtez mes Gardes. Mais où eſt Rhadamanthe.

MINOS.

Qui ? Rhadamanthe ? Il eſt allé dans le Tartare pour y voir entrer un Lieutenant Criminel nouvellement arrivé de l'autre monde, où il a, dit-on, été tant qu'il a vécu auſſi célebre par ſa grande capacité dans les affaires de Judicature, que diffame par ſon exceſſive avarice.

PLUTON.

N'eſt-ce pas celui qui penſa ſe faire tuer une ſeconde fois, pour une Obole qu'il ne voulut pas payer à Caron en paſſant le fleuve ?

MINOS

C'eſt celui-là même. Avez vous vû ſa femme. C'étoit une choſe à peindre que l'entrée qu'elle fit ici. Elle étoit couverte d'un linceul de ſatin.

PLUTON.

Comment ? de ſatin ? Voilà une grande magnificence.

MINOS.

Au contraire, c'eſt une épargne. Car tout cet accoûtrement n'étoit autre choſe que trois Théſes couſuës enſemble, dont on avoit fait préſent à ſon Mari en l'autre monde. O la vilaine Ombre ! Je

crains qu'elle n'empeſte tout l'Enfer. J'ai tous les jours les oreilles rebattuës de ces larcins. Elle vola avant hier la quenoüille de Cloton, & c'eſt elle qui avoit dérobé ce Drap dont on m'a tant étourdi ce matin, à un Savetier qu'elle attendoit au paſſage. De quoi vous êtes-vous aviſé, de charger les Enfers d'une ſi dangereuſe créature ?

PLUTON.

Il falloit bien qu'elle ſuivît ſon Mari. Il n'auroit pas été bien damné ſans elle. Mais à propos de Rhadamanthe, le voici lui-même, ſi je ne me trompe, qui vient à nous. Qu'a-t'il ? Il paroît tout effrayé.

RHADAMANTHE.

Puiſſant Roi des Enfers, je viens vous avertir qu'il faut ſonger tout de bon à vous défendre, vous & votre Royaume. Il y a un grand parti formé contre vous dans le Tartare. Tous les criminels, réſolus de ne vous plus obéir, ont pris les armes. J'ai recontré là-bas Prométhée avec ſon Vautour ſur le poing. Tantale eſt yvre comme une ſoupe : Ixion a violé une Furie : & Siſipe, aſſis ſur ſon rocher, exhorte tous ſes voiſins à ſecoüer le joug de votre domination.

MINOS.

O les ſcélérats ! Il y a long-tems que je prévoyois ce malheur.

PLUTON.

Ne craignez rien Minos. Je ſçai bien le moyen de les réduire. Mais ne perdons point de tems. Qu'on fortifie les avenuës. Qu'on redouble la garde de mes Furies. Qu'on arme toutes les milices de l'Enfer. Qu'on lâche Cerbére. Vous, Rhadamanthe, allez-vous-en dire à Mercure qu'il nous faſſe venir l'Artillerie de mon frere Jupiter. Cependant vous, Minos, demeurez avec moi. Voyons nos Héros, s'ils ſont en état de nous aider. J'ai été bien inſpiré de les mander aujourd'hui. Mais quel eſt ce bon homme qui vient à nous, avec ſon bâton & ſa beſace ? Ah ! c'eſt ce fou de Diogène. Que viens-tu chercher ici ?

DIOGENE.

J'ai apris la néceſſité de vos affaires : & comme votre fidèle ſujet, je viens vous offrir mon bâton.

PLUTON.

Nous voilà bien forts avec ton bâton.

DIOGENE.

Ne penſez pas vous mocquer. Je ne ſerai peut-être pas le plus inutile de tous ceux que vous avez enyoyé chercher.

PLUTON.

Hé, quoi ? nos Héros ne viennent-ils pas ?

DIOGENE.

Oüi, je viens de rencontrer une troupe de fous là-bas. Je croi que ce ſont eux. Eſt-ce que vous avez envie de donner le bal ?

PLUTON.

Pourquoi le bal ?

DIOGENE.

C'eſt qu'ils ſont en fort bon équipage pour danſer. Ils ſont jolis ma foi ; je n'ai jamais rien vû de ſi dameret ni de ſi galant.

PLUTON.

Tout beau, Diogène. Tu te mêle toûjours de railler. Je n'aime point les ſatiriques. Et puis ce ſont des Héros, pour leſquels on doit avoir du reſpect.

DIOGENE.

Vous en allez juger vous-même tout à l'heure. Car je les vois déja qui paroiſſent. Aprochez fameux Héros ; & vous auſſi Héroïnes encore plus fameuſes, autrefois l'admiration de toute la Terre. Voici une belle occaſion de vous ſignaler. Venez ici tous en foule.

PLUTON.

Tais-toi. Je veux que chacun vienne l'un après l'autre, accompagné tout au plus de quelqu'un de ſes confidens. Mais avant tout, Minos, paſſons vous & moi dans ce Sallon, que j'ai fait, comme je vous ai dit, préparer pour les recevoir, & où j'ai ordonné qu'on mît nos ſiéges, avec une baluſtrade

qui nous ſépare du reſte de l'aſſemblée. Entrons. Bon Voilà tout diſpoſé ainſi que je le ſouhaitois. Suis-nous, Diogène. J'ai beſoin de toi pour nous dire le nom des Héros qui vont arriver. Car de la maniére dont je vois que tu as fait connoiſſance avec eux, perſonne ne me peut mieux rendre ce ſervice que toi.

DIOGENE.

Je ferai de mon mieux.

PLUTON.

Tiens-toi donc ici près de moi. Vous, Gardes, au moment que j'aurai interrogé ceux qui ſeront entrez, qu'on les faſſe paſſer dans les longues & ténébreuſes Galeries qui ſont adoſſées à ce Sallon, & qu'on leur diſe d'y aller attendre mes ordres. Aſſeïons-nous. Qui eſt celui qui vient le premier de tous, nonchalamment apuyé ſur ſon Ecuyer?

DIOGENE.

C'eſt le grand Cyrus.

PLUTON.

Quoi ce grand Roi, qui transféra l'Empire des Médes aux Perſes; qui a tant gagné de batailles? De ſon tems les hommes venoient ici tous les jours par trente & quarante mille. Jamais perſonne n'y en a tant envoyé.

DIOGENE.

Au moins ne l'allez pas apeler Cyrus.

PLUTON.

Pourquoi?

DIOGENE.

Ce n'eſt plus ſon nom. Il s'apelle maintenant Artaméne.

PLUTON.

Artaméne! Et où a-t'il pêché ce nom-là? Je ne me ſouviens point de l'avoir jamais lû.

DIOGENE.

Je voi bien que vous ne ſçavez pas ſon hiſtoire.

PLUTON.

Qui, moi? je ſçais auſſi-bien mon Hérodote qu'un autre.

DIOGENE.

Oüi. Mais avec tout cela, diriez-vous bien pourquoi Cyrus a tant conquis de Provinces, traverſé l'Aſie, la Médie, l'Hyrcanie, la Perſe, & ravagé enfin plus de la moitié du monde?

PLUTON.

Belle demande! C'eſt que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit que toute la Terre lui fût ſoumiſe.

DIOGENE.

Point du tout. C'eſt qu'il vouloit délivrer ſa Princeſſe, qui avoit été enlevée.

PLUTON.

Quelle Princeſſe?

DIOGENE.

Mandane.

PLUTON.

Mandane?

DIOGENE.

Oüi. Et ſçavez-vous combien elle a été enlevée de fois?

PLUTON.

Où veux-tu que je l'aille chercher?

DIOGENE.

Huit fois.

MINOS.

Voilà une beauté qui a paſſé par bien des mains.

DIOGENE.

Cela eſt vrai. Mais tous ſes raviſſeurs étoient les ſcélérats du Monde les plus vertueux. Aſſurément ils n'ont pas oſé lui toucher.

PLUTON.

J'en doute. Mais laiſſons là ce fou de Diogène. Il faut parler à Cyrus lui-même. Hé bien, Cyrus, Il faut combattre. Je vous ai envoyé chercher pour vous donner le commandement de mes troupes. Il ne répond rien. Qu'a-t'il? Vous diriez qu'il ne ſçait où il eſt.

CYRUS.

Eh, divine Princeſſe !

PLUTON.

Quoi ?

CYRUS.

Ah ! injuſte Mandane.

PLUTON.

Plaît-il ?

CYRUS.

Tu me flâtes, trop complaiſant Feraulas. Es-tu ſi peu ſage que de penſer que Mandane, l'illuſtre Mandane, puiſſe jamais tourner les yeux ſur l'infortuné Artaméne ? Aimons-la toutefois. Mais aimerons-nous une cruelle ? Servirons-nous une inſenſible ? Adorerons-nous une inexorable ? Oüi, Cyrus, il faut aimer une cruelle. Oüi, Artaméne, il faut ſervir une inſenſible. Oüi, fils de Cambyſe, il faut adorer l'inexorable fille de Cyaxare.

PLUTON.

Il eſt fou. Je croi que Diogène a dit vrai.

DIOGENE.

Vous voyez bien que vous ne ſçaviez pas ſon hiſtoire. Mais faites aprocher ſon Ecuyer Feraulas, il ne demande pas mieux que de vous la conter. Il ſçait par cœur tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſprit de ſon maître, & a tenu un regiſtre exact de toutes les paroles que ſon maître a dites en lui-même depuis qu'il eſt au monde, avec un rouleau de ſes Lettres qu'il a toûjours dans ſa poche. A la vérité vous êtes en danger de bâailler un peu : car ſes narrations ne ſont pas fort courtes.

PLUTON.

Oh, j'ai bien le tems de cela.

CYRUS.

Mais trop engageante perſonne.....

PLUTON.

Quel langage ? A-t'on jamais parlé de la ſorte ? Mais dites-moi vous, trop pleurant Artaméne, eſt-ce que vous n'avez pas envie de combattre ?

CYRUS.

Et de grace, généreux Pluton, ſouffrez que j'aille entendre l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris, qu'on va me conter. Rendons ce devoir à deux illuſtres malheureux. Cependant voici le fidèle Féraulas que je vous laiſſe, qui vous inſtruira poſitivement de l'hiſtoire de ma vie, & de l'impoſſibilité de mon bonheur.

PLUTON.

Je ne veux point être inſtruit moi. Qu'on me chaſſe ce grand pleureux.

CYRUS.

Eh de grace!

PLUTON.

Si tu ne ſors....

CYRUS.

En effet....

PLUTON.

Si tu ne t'en vas....

CYRUS.

En mon particulier....

PLUTON.

Si tu ne te retire.... A la fin le voilà dehors. A-t'on jamais vû tant pleurer.

DIOGENE.

Vraiment il n'eſt pas à bout, puiſqu'il n'en eſt qu'à l'hiſtoire d'Aglatidas & d'Ameſtris. Il a encore neuf gros tomes à faire ce joli métier.

PLUTON.

Hé bien, qu'il rempliſſe, s'il veut, cent volumes de ſes folies. J'ai d'autres affaires preſentement qu'à l'entendre. Mais quelle eſt cette femme que je voi qui arrive?

DIOGENE.

Ne reconnoiſſez-vous pas Tomyris?

PLUTON.

Quoi? cette Reine ſauvage des Meſſagétes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaiſſeau de ſang humain. Celle-ci ne pleurera pas, j'en réponds. Qu'eſt-ce qu'elle cherche?

TOMYRIS.

Que l'on cherche par-tout mes Tablettes perduës,
Mais que ſans les ouvrir elles me ſoient renduës.

DIOGENE.

Des Tablettes ! Je ne les ai pas au moins. Ce n'eſt pas un meuble pour moi que des tablettes : & l'on prend aſſez de ſoin de retenir mes bons mots, ſans que j'aye beſoin de les recuëillir moi même dans des tablettes.

PLUTON.

Je penſe qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt viſité tous les coins & recoins de cette ſalle. Qu'y avoit-il donc de ſi précieux dans vos tablettes, grande Reine ?

TOMYRIS.

Un Madrigal, que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas ! qu'elle eſt doucereuſe !

DIOGENE.

Je ſuis fâché que ſes tablettes ſoient perduës. Je ſerois curieux de voir un Madrigal Meſſagéte.

PLUTON.

Mais qui eſt donc ce charmant ennemi qu'elle aime ?

DIOGENE.

C'eſt ce même Cyrus qui vient de ſortir tout à l'heure.

PLUTON.

Bon ! auroit-elle fait égorger l'objet de ſa paſſion ?

DIOGENE.

Egorgé ! c'eſt une erreur dont on a été abuſé ſeulement durant vingt & cinq ſiécles, & cela par la faute du Gazetier de Scythie, qui répandit mal à propos la nouvelle de ſa mort ſur un faux bruit. On en eſt détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON.

Vraiment je le croi encore. Cependant, ſoit que

le Gazetier de Scythie ſe ſoit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces Galleries chercher, ſi elle veut, ſon charmant ennemi ; & qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes, que vraiſemblablement elle a perduës par ſa négligence, & que ſûrement aucun de nous n'a volées. Mais quelle eſt cette voix robuſte que j'entens là-bas qui fredonne un air?

DIOGENE.

C'eſt un grand borgne d'Horatius Coclès, qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos Gardes, à un écho qu'il y a trouvé, une chanſon qu'il a fait pour Clélie.

PLUTON.

Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crévre de rire!

MINOS.

Et qui ne riroit? Horatius Coclès chantant à l'écho!

PLUTON.

Il eſt vrai que la choſe eſt aſſez nouvelle. Cela eſt à voir. Qu'on le faſſe entrer, & qu'il n'interrompe point pour cela ſa chanſon, que Minos vraiſemblablement ſera bien aiſe d'entendre de plus près.

MINOS.

Aſſurément.

HORATIUS COCLES, chantant la repriſe de la chanſon qu'il chante dans Clélie.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

DIOGENE.

Je penſe reconnoître l'air. C'eſt ſur le chant de * *Thoinon la belle Jardiniére.*

Ce n'étoit pas de l'eau de roſe,
Mais de l'eau de quelqu'autre choſe.

* *Thoinon la belle Jardiniére.* Chanſon du Savoyard, alors à la mode : En voici les paroles.

Thoinon la belle Jardiniére
N'arroſe jamais ſon Jardin

HORATIUS COCLES.

Et Phéniſſe même publie,
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Quelle eſt donc cette Phéniſſe ?

DIOGENE.

C'eſt une Dame des plus galantes & des plus ſpirituelles de la Ville de Capouë, mais qui a une trop grande opinion de ſa beauté, & qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu de ſa façon, dont il a compoſé auſſi le chant, en lui faiſant avoüer à elle-même, que tout céde en beauté à Clélie.

MINOS.

Je n'euſſe jamais crû que cet illuſtre Romain fût ſi excélent Muſicien, & ſi habile faiſeur d'impromptus. Cependant je vois bien par celui-ci qu'il y eſt maître paſſé.

PLUTON.

Et moi je vois bien que pour s'amuſer à de ſemblables petiteſſes, il faut qu'il ait entiérement perdu le ſens. Hé, Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois ſi déterminé ſoldat, & qui avez défendu vous ſeul un pont contre une Armée, dequoi vous êtes-vous aviſé de vous faire Berger après votre mort ? & qui eſt le fou, ou la folle, qui vous ont apris à chanter ?

De cette belle eau coutumiére,
Dont on arroſe le Jaſmin:
Non pas même de l'eau de roſe,
Mais de l'eau de quelqu'autre choſe.

Enfin elle n'en fut maîtreſſe,
Et a fait ſon Jardin ſi beau,
Tous les neuf mois par ſon adreſſe
Il y venoit du fruit nouveau,
Ce n'étoit pas de l'eau de roſe,
Mais de l'eau de quelqu'autre choſe.

HORATIUS

HORATIUS COCLES.

Et Phéniſſe même publie
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

MINOS.

Il ſe ravit dans ſon chant.

PLUTON.

Oh, qu'il s'en aille dans mes Galeries chercher, s'il veut, un nouvel Echo. Qu'on l'emméne.

HORATIUS COCLES, s'en allant, & toûjours chantant.

Et Phéniſſe même publie
Qu'il n'eſt rien ſi beau que Clélie.

PLUTON.

Le fou! le fou! Ne viendra-t'il point à la fin une perſonne raiſonnable!

DIOGENE.

Vous en allez avoir bien de la ſatisfaction. Car je vois entrer la plus illuſtre de toutes les Dames Romaines, cette Clélie qui paſſa le Tibre à la nage, pour ſe dérober du Camp de Porſenna, & dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, eſt amoureux.

PLUTON.

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live. Mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogéne?

DIOGENE.

Ecoutez ce qu'elle vous va dire.

CLELIE.

Eſt-il vrai, ſage Roi des Enfers, qu'une troupe de mutins ait oſé ſe ſoulever contre Pluton, le vertueux Pluton?

PLUTON.

Ah! à la fin nous avons trouvé une perſonne raiſonnable. Oüi, ma fille, il eſt vrai que les Criminels dans le Tartare ont pris les armes, & que nous avons envoyé chercher les Héros dans les Champs Elyſées & ailleurs, pour nous ſecourir.

CLELIE.

Mais de grace, Seigneur, les rebelles ne ſongent-ils point à exciter quelque trouble dans le Royaume de Tendre? car je ſerois au deſeſpoir s'ils étoient ſeulement poſtés dans le Village de Petits-ſoins. N'ont-ils point pris Billets doux, ou Billets galans?

PLUTON.

De quel païs parle-t'elle-là? Je ne me ſouviens point de l'avoir vû dans la Carte.

DIOGENE.

Il eſt vrai que Ptolomée n'en a point parlé. Mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'eſt du païs de Galanterie qu'elle vous parle?

PLUTON.

C'eſt un païs que je ne connois point.

CLELIE.

En effet, l'illuſtre Diogène raiſonne tout-à-fait juſte. Car il y a trois ſortes de Tendres; Tendre ſur Eſtime, Tendre ſur Inclination, & Tendre ſur Reconnoiſſance. Lorſque l'on veut arriver à Tendre ſur Eſtime, il faut aller d'abord au Village de Petits-Soins, &.... DIOGENE.

Je vois bien, la belle Fille, que vous ſçavez parfaitement la Géographie du Royaume de Tendre, & qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du païs dans ce Royaume. Mais pour moi, qui ne le connois point, & qui ne le veux point connoître, je vous dirai franchement que je ne ſçai ſi ces trois Villages & ces trois Fleuves menent à Tendre, mais il me paroît que c'eſt le grand chemin des Petites-Maiſons.

MINOS.

Ce ne ſeroit pas trop mal fait, non, d'ajoûter ce Village-là dans la Carte de Tendre. Je croi que ce ſont ces Terres inconnuës dont on y veut parler.

PLUTON.

Mais vous, tendre Mignogne, vous êtes donc auſſi amoureuſe, à ce que je voi?

CLELIE.

Oüi, Seigneur, je vous concéde que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable: Auſſi faut-il avoüer que cet admirable fils du Roi de Clúſium a en toute ſa perſonne je ne ſçai quoi de ſi extraordinaire, & de ſi peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une paſſion tout-à-fait raiſonnable. Car enfin....

PLUTON.

Car enfin, car enfin.... je vous dis-moi, que j'ai pour toutes les folles une averſion inexplicable: & que quand le fils du Roi de Cluſium auroit un charme imaginable, avec votre langue inconcevable, vous me feriez un plaiſir de vous en aller vous & votre Galant, au Diable. A la fin la voilà partie. Quoi, toûjours des amoureux? Perſonne ne s'en ſauvera; & un de ces jours nous verrons Lucréce galante.

DIOGENE.

Vous en allez avoir le plaiſir tout-à-l'heure. Car voici Lucréce en perſonne.

PLUTON.

Ce que j'en diſois n'eſt que pour rire. A Dieu ne plaiſe que j'aye une ſi baſſe penſée de la plus vertueuſe perſonne du monde.

DIOGENE.

Ne vous y fiez pas. Je lui trouve l'air bien coquet. Elle a ma foi les yeux fripons.

PLUTON.

Je voi bien, Diogène, que tu ne connois pas Lucréce. Je voudrois que tu l'euſſes vûë la premiére fois qu'elle entra ici toute ſanglante & toute échevelée. Elle tenoit un poignard à la main. Elle avoit le regard farouche, & la colére étoit encore peinte ſur ſon viſage, malgré les pâleurs de la Mort. Jamais perſonne n'a porté la chaſteté plus loin qu'elle. Mais pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle même ce qu'elle penſe de l'Amour.

Tu verras. Dites-nous donc, Lucréce; mais expliquez-vous clairement, croyez-vous qu'on doive aimer?

LUCRECE, tenant des Tablettes à la main.

Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte & décisive?

DIOGENE.

Oüi.

LUCRECE.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes. PLUTON lisant.

Toûjours. l'on. ſi. Mais. aimoit. d'éternelles. bébas. amours. d'aimer. doux. il. point. ſeroit. n'eſt. Qu'il.

Que veut-dire tout ce galimathias?

LUCRECE.

Je vous assûre, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

PLUTON.

Je voi bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peste soit de la folle! Où a-t'on jamais parlé comme cela? *Point. mais. ſi. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher une Oedipe pour m'expliquer cette Enigme.

DIOGENE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui est fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui est-il?

DIOGENE.

C'est Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi! cet austére Romain, qui fit mourir ses enfans pour avoir conspiré contre leur Patrie? Lui, expliquer des Enigmes? Tu est bien fou, Diogène.

DIOGENE.

Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austére personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre & pas-

tionné, qui fait de fort jolis Vers, & les Billets du monde les plus galans.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fuſſent écrites pour les lui montrer.

DIOGENE.

Que cela ne vous embarraſſe point. Il y a long-tems que ces paroles ſont écrites ſur les Tablettes de Brutus. Des Héros comme lui ſont toûjours fournis de Tablettes.

PLUTON.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui ſont ſur vos Tablettes ?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez-bien. Ne les ſont-ce pas.

Toûjours. l'on. ſi. Mais, &c.

PLUTON.

Ce ſont-là elles mêmes.

BRUTUS.

Continuez-donc de lire. Les paroles ſuivantes non-ſeulement vous feront voir que j'ai d'abord conçû la fineſſe des paroles embroüillées de Lucréce ; mais elles contiennent la réponſe préciſe que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.*

PLUTON.

Je ne ſçai ſi ces paroles ſe répondent juſte les unes aux autres. Mais je ſçai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne ſuis pas d'humeur à faire le moindre effort d'eſprit pour les concevoir.

DIOGENE.

Je vois bien que c'eſt à moi de vous expliquer tout ce myſtére. Le myſtére eſt que ce ſont des paroles tranſpoſées. Lucréce, qui eſt amoureuſe & aimée de Brutus, lui dit en mots tranſpoſez :

Qu'il ſeroit doux d'aimer, ſi l'on aimoit toûjours !
Mais hélas ! il n'eſt point d'éternelles Amours.

Tu verras. Dites-nous donc, Lucréce; mais expliquez-vous clairement, croyez-vous qu'on doive aimer?

LUCRECE, tenant des Tablettes à la main.

Faut-il abſolument ſur cela vous rendre une réponſe exacte & déciſive?

DIOGENE.

Oüi.

LUCRECE.

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces Tablettes. PLUTON liſant.

Toûjours. l'on. ſi. Mais. aimoit. d'éternelles. bébas. amours. d'aimer. doux. il. point. ſeroit. n'eſt. Qu'il.

Que veut-dire tout ce galimathias?

LUCRECE.

Je vous aſſûre, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux, ni de plus clair.

PLUTON.

Je voi bien que vous avez accoutumé de parler fort clairement. Peſte ſoit de la folle! Où a-t'on jamais parlé comme cela? *Point. mais. ſi. éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher une Oedipe pour m'expliquer cette Enigme.

DIOGENE.

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre, & qui eſt fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON.

Qui eſt-il?

DIOGENE.

C'eſt Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON.

Quoi! cet auſtére Romain, qui fit mourir ſes enfans pour avoir conſpiré contre leur Patrie? Lui, expliquer des Enigmes? Tu eſt bien fou, Diogène.

DIOGENE.

Je ne ſuis point fou. Mais Brutus n'eſt pas non plus cet auſtére perſonnage que vous vous imaginez. C'eſt un eſprit naturellement tendre & paſ-

tionné, qui fait de fort jolis Vers, & les Billets du monde les plus galans.

MINOS.

Il faudroit donc que les paroles de l'Enigme fuſſent écrites pour les lui montrer.

DIOGENE.

Que cela ne vous embarraſſe point. Il y a long-tems que ces paroles ſont écrites ſur les Tablettes de Brutus. Des Héros comme lui ſont toûjours fournis de Tablettes.

PLUTON.

Hé bien, Brutus, nous donnerez-vous l'explication des paroles qui ſont ſur vos Tablettes ?

BRUTUS.

Volontiers. Regardez-bien. Ne les ſont-ce pas.

Toûjours. l'on. ſi. Mais, &c.

PLUTON.

Ce les ſont-là elles mêmes.

BRUTUS.

Continuez-donc de lire. Les paroles ſuivantes non-ſeulement vous feront voir que j'ai d'abord conçû la fineſſe des paroles embroüillées de Lucréce ; mais elles contiennent la réponſe préciſe que j'y ai faite. *Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir.*

PLUTON.

Je ne ſçai ſi ces paroles ſe répondent juſte les unes aux autres. Mais je ſçai bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, & que je ne ſuis pas d'humeur à faire le moindre effort d'eſprit pour les concevoir.

DIOGENE.

Je vois bien que c'eſt à moi de vous expliquer tout ce myſtére. Le myſtére eſt que ce ſont des paroles tranſpoſées. Lucréce, qui eſt amoureuſe & aimée de Brutus, lui dit en mots tranſpoſez :

Qu'il ſeroit doux d'aimer, ſi l'on aimoit toûjours !
Mais hélas ! il n'eſt point d'éternelles Amours.

Et Brutus pour la raſſurer, lui dit en d'autres termes tranſpoſez.

Permettez-moi d'aimer, Merveille de nos jours :
Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

PLUTON.

Voilà un groſſe fineſſe, Il s'enſuit de-là que tout ce qui ſe peut dire de beau eſt dans les Dictionnaires. Il n'y a que les paroles qui y ſont tranſpoſées; mais eſt-il poſſible que des perſonnes du mérite de Brutus & de Lucréce en ſoient venus à cet excès d'extravagance, de compoſer de ſemblables bagatelles ?

DIOGENE.

C'eſt pourtant par ces bagatelles, qu'ils ont fait connoître l'un & l'autre qu'ils avoient infiniment d'eſprit.

PLUTON.

Et c'eſt par ces bagatelles moi, que je reconnois qu'ils ont infiniment de folie. Qu'on les chaſſe. Pour moi, je ne ſçai tantôt plus où j'en ſuis. Lucréce amoureuſe ! Lucréce coquette ! Et Brutus ſon galant ! Je ne deſeſpére pas un de ces jours de voir Diogéne lui-même galant.

DIOGENE.

Pourquoi non ? Pithagore l'étoit bien.

PLUTON.

Pithagore étoit galant ?

DIOGENE.

Oüi, & ce fut de Théano ſa fille, formée par lui à la galanterie, ainſi que le raconte le généreux Herminius dans l'hiſtoire de la vie de Brutus ; ce fut, dis-je, de Théano que cet illuſtre Romain aprit ce beau Symbole, qu'on a oublié d'ajoûter aux autres Symboles de Pithagore : *Que c'eſt à pouſſer les beaux ſentimens pour une Maîtreſſe, & à faire l'amour, que ſe perfectionne le grand Philoſophe.*

PLUTON.

J'entens. Ce fut de Théano qu'il ſçût que c'eſt

ſa folie qui fait la perfection de la ſageſſe. O l'admirable précepte ! Mais laiſſons-là Théano. Quelle eſt cette précieuſe renfoncée que je voi qui vient à nous ?

DIOGENE.

C'eſt Sapho, cette fameuſe Leſbienne, qui a inventé les Vers Saphiques.

PLUTON.

On me l'avoit dépeinte ſi belle. Je la trouve bien laide.

DIOGENE.

Il eſt vrai qu'elle n'a pas le teint fort uni, ni les traits du monde les plus réguliers. Mais prenez garde qu'il y a une grande opoſition du blanc & du noir de ſes yeux, comme elle le dit elle-même dans l'hiſtoire de ſa vie.

PLUTON.

Elle ſe donne-là un bizarre agrément; & Cerbére, ſelon elle, doit donc paſſer auſſi pour beau, puiſqu'il a dans les yeux la même opoſition.

DIOGENE.

Je voi qu'elle vient à vous. Elle a ſûrement quelque queſtion à vous faire.

SAPHO.

Je vous ſuplie, ſage Pluton, de m'expliquer fort au long ce que vous penſez de l'Amitié, & ſi vous croyez qu'elle ſoit capable de tendreſſe auſſi-bien que l'Amour. Car ce fut le ſujet d'une généreuſe converſation que nous eûmes l'autre jour avec le ſage Démocède & l'agréable Phaon. De grace, oubliez donc pour quelque tems le ſoin de votre perſonne & de votre Etat, & au lieu de cela, ſongez à me bien définir ce que c'eſt que cœur tendre, tendreſſe d'Amitié, tendreſſe d'Amour, tendreſſe d'Inclination, & tendreſſe de Paſſion.

MINOS.

Oh celle-ci eſt la plus folle de toutes ! Elle a la mine d'avoir gâté toutes les autres.

PLUTON.

Mais regardez cette Impertinente. C'eſt bien le tems de réſoudre des queſtions d'amour, que le jour d'une révolte.

DIOGENE.

Vous avez pourtant autorité pour faire, & tous les jours, les Héros que vous venez de voir, ſur le point de donner une bataille, où il s'agit du tout pour eux, au lieu d'employer le tems à encourager les ſoldats, & à ranger leurs armées, s'occupent à entendre l'hiſtoire de Timarète ou de Bréliſe, dont la plus haute avanture eſt quelquefois un billet perdu, ou un braſſelet égaré.

PLUTON.

Ho bien, s'ils ſont fous je ne veux pas leur reſſembler, & principalement à cette Précieuſe ridicule.

SAPHO.

Eh de grace, Seigneur, défaites-vous de cet air groſſier & Provincial de l'Enfer, & ſongez à prendre l'air de la belle galanterie de Carthage & de Capouë. A vous dire le vrai, pour décider un point auſſi important que celui que je vous propoſe, je ſouhaiterois fort que toutes nos généreuſes amies & nos illuſtres amis fuſſent ici. Mais en leur abſence, le ſage Minos repreſentera le diſcret Phaon, & l'enjoüé Diogène, le galant Eſope.

PLUTON.

Attend, atttend, je m'en vai te faire venir ici une perſonne, avec qui lier converſation. Qu'on m'apelle Tiſiphone.

SAPHO.

Qui? Tiſiphone? Je la reconnois, & vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous en faſſe voir le Portrait que j'ai déja compoſé par précaution, dans le deſſein où je ſuis de l'inſérer dans quelqu'une des hiſtoires que nous autres faiſeurs & faiſeuſes de Romans, ſommes obligez de raconter à chaque livre de notre Roman.

PLUTON.

Le Portrait d'une Furie ! Voilà un étrange Projet.

DIOGENE.

Il n'eſt pas ſi étrange que vous penſez. En effet, cette même Sapho, que vous voyez, a peint dans ſes Ouvrages beaucoup de ſes généreuſes Amies, qui ne ſurpaſſent guéres en beauté Tiſiphone, & qui néanmoins à la faveur des mots galans, & des façons de parler élégantes & précieuſes, qu'elle jette dans leurs peintures, ne laiſſent pas de paſſer pour de dignes Héroïnes de Roman.

MINOS.

Je ne ſçai ſi c'eſt curioſité ou folie. Mais je vous avouë que je meurs d'envie de voir un ſi bizarre Portrait.

PLUTON.

Hé bien donc qu'elle vous le montre; j'y conſens. Il faut bien vous contenter. Nous allons voir comment elle s'y prendra pour rendre la plus effroïable des Euménides, agréable & gracieuſe.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas une affaire pour elle, & elle a déja fait un pareil chef-d'œuvre, en peignant la vertueuſe Arricidie. Ecoutons donc. Car je la voi qui tire le portrait de ſa poche.

SAPHO liſant.

L'illuſtre fille, dont j'ai à vous entretenir, a en toute ſa perſonne je ne ſçai quoi de ſi furieuſement extraordinaire, & de ſi terriblement merveilleux, que je ne ſuis pas médiocrement embarraſſée, quand je ſonge à vous en tracer le Portrait.

MINOS.

Voilà les adverbes *furieuſement* & *terriblement*, qui ſont, à mon avis, bien placez, & tout-à-fait en leur lieu.

SAPHO continuë de lire.

Tiſiphone a naturellement la taille fort haute, & paſſant de beaucoup la meſure des perſonnes de ſon

ſexe ; mais pourtant ſi dégagée, ſi libre & ſi bien proportionnée en toutes ſes parties, que ſon énormité même lui ſied admirablement bien. Elle a les yeux petits, mais pleins de feu, vifs, perçans, & bordez d'un certain vermillon qui en reléve prodigieuſement l'éclat. Ses cheveux ſont naturellement bouclez & annelez ; & l'on peut dire que ce ſont autans de ſerpens qui s'entortillent les uns dans les autres, & ſe joüent nonchalamment autour de ſon viſage. Son teint n'a point cette couleur fade & blanchâtre des femmes de Scythie ; mais il tient beaucoup de ce brun mâle & noble, que donne le Soleil aux Africaines qu'il favoriſe le plus près de ſes regards. Son ſein eſt compoſé de deux demi globes, brûlez par le bout, comme ceux des Amazones, & qui s'éloignans le plus qu'ils peuvent de ſa gorge, ſe vont négligeamment & languiſſamment perdre ſous ſes deux bras. Tout le reſte de ſon corps eſt preſque compoſé de la même ſorte. Sa démarche eſt extrêmement noble & fiére. Quand il faut ſe hâter, elle vole plûtôt qu'elle ne marche, & je doute qu'Atalante la pût devancer à la courſe. Au reſte, cette vertueuſe fille eſt naturellement ennemie du vice, ſur-tout, des grands crimes, qu'elle pourſuit par-tout, un flambeau à la main, & qu'elle ne laiſſe jamais en repos ; ſecondée en cela par ſes deux illuſtres ſœurs, Alecto & Mégére ; qui n'en ſont pas moins ennemies qu'elle : & l'on peut dire de toutes ces trois ſœurs, que c'eſt une Morale vivante.

DIOGENE.

Hé bien, n'eſt-ce pas-là un Portrait merveilleux ?

PLUTON.

Sans doute, & la laideur y eſt peinte dans toute ſa perfection, pour ne pas dire dans toute ſa beauté. Mais c'eſt aſſez écouter cette extravagante. Continuons la revûë de nos Héros ; & ſans plus nous donner la peine, comme nous avons fait juſqu'ici, de les interroger l'un après l'autre, puiſque les voilà

tous reconnus véritablement insensez : contentons-nous de les voir passer devant cette balustrade, & de les conduire exactement de l'œil dans mes Galeries, afin que je sois sûr qu'ils y sont. Car je défends d'en laisser sortir aucun, que j'aye précisément déterminé ce que je veux qu'on en fasse. Qu'on les laisse donc entrer ; & qu'ils viennent maintenant tous en foule. En voilà bien, Diogène. Tous ces Héros sont-ils connus dans l'histoire ?

DIOGENE.

Non ; il y en a beaucoup de chimériques, mêlez parmi eux.

PLUTON.

Des Héros chimériques ! Et sont-ce des Héros ?

DIOGENE.

Comment, si ce sont des Héros ? ce sont eux qui ont toûjours le haut bout dans les livres, & qui battent infailliblement les autres.

PLUTON.

Nomme-m'en par plaisir quelques-uns.

DIOGENE.

Volontiers, Orondate, Spitridate, Alcaméne, Mélinte, Britomare, Mérindor, Artaxandre, &c.

PLUTON.

Et tous ces Héros-là, ont-ils fait vœu comme les autres de ne jamais s'entretenir que d'amour ?

DIOGENE.

Cela seroit beau qu'ils ne l'eussent pas fait. Et de quel droit se diroient-ils Héros, s'ils n'étoient point amoureux ? N'est-ce pas l'amour qui fait aujourd'hui la vertu héroïque ?

PLUTON.

Qu'est ce grand innocent, qui s'en va des derniers, & qui a la molesse peinte sur le visage ? Comment t'apelles-tu ?

ASTRATE.

Je m'apelle Astrate.

PLUTON.

Que viens-tu chercher ici ?

ASTRATE.

Je veux voir la Reine.

PLUTON.

Mais admirez cet impertinent. Ne diriez-vous pas que j'ai une Reine que je garde ici dans une boëte, & que je montre à tous ceux qui la veulent voir ? Qu'eſt-tu, toi ? As-tu jamais été ?

ASTRATE.

Oüi-dà, j'ai été, & il y a un Hiſtorien Latin qui dit de moi en propres termes ; *Aſtratus vixit* ; Aſtrate a vécu.

PLUTON.

Eſt-ce-là tout ce qu'on trouve de toi dans l'hiſtoire ?

ASTRATE.

Oüi ; & c'eſt ſur ce bel argument, qu'on a compoſé une Tragédie intitulée du nom d'ASTRATE ; où les paſſions tragiques ſont maniées ſi adroitement, que les ſpectateurs y rient à gorge déployée depuis le commencement juſqu'à la fin, tandis que moi, j'y pleure toûjours, ne pouvant obtenir que l'on m'y montre une Reine, dont je ſuis paſſionnément épris.

PLUTON.

Ho bien, va-t'en dans ces Galeries voir ſi cette Reine y eſt. Mais quel eſt ce grand mal bâti de Romain, qui vient après ce chaud amoureux ? Peut-on ſçavoir ſon nom ?

OSTORIUS.

Mon nom eſt Oſtorieux,

PLUTON.

Je ne me ſouviens point d'avoir jamais nulle part lû ce nom-là dans l'Hiſtoire.

OSTORIUS.

Il y eſt pourtant. L'Abbé de Pure aſſure qu'il l'y a lû.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garant ! Mais, dis-moi, apuyé de l'Abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait

quelque figure dans le monde ? T'y a-t'on jamais vu?

OSTORIUS.

Oüi-dà ; & à la faveur d'une Piéce de Théâtre, que cet Abbé a faite de moi, on m'a vû à l'Hôtel de Bourgogne.

PLUTON.

Combien de fois ?

OSTORIUS.

Eh, une fois.

PLUTON.

Retourne-t'y en.

OSTORIUS.

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux ? allons, déloge d'ici au plus vîte, & va te confiner dans mes Galeries. Voici encore une Héroïne, qui ne ſe hâte pas trop, ce me ſemble, de s'en aller. Mais je lui pardonne. Car elle me paroît ſi lourde de ſa perſonne, & ſi peſamment armée, que je vois bien que c'eſt la difficulté de marcher, plûtôt que la répugnance à m'obéïr, qui l'empêche d'aller plus vîte. Qui eſt-elle ?

DIOGENE.

Pouvez-vous ne pas reconnoître la Pucelle d'Orléans ?

PLUTON.

C'eſt donc-là cette vaillante fille, qui délivra la France du joug des Anglois ?

DIOGENE.

C'eſt elle-même.

PLUTON.

Je lui trouve la phiſionomie bien plate, & bien peu digne de tout ce qu'on dit d'elle.

DIOGENE.

Elle touſſe, & s'aproche de la baluſtrade. Ecoutons. C'eſt aſſurément une harangue qu'elle vous vient faire, & une harangue en Vers. Car elle ne parle plus qu'en Vers.

PLUTON.

A-t'elle en effet du talent pour la Poëſie?

DIOGENE.

Vous l'allez voir.

LA PUCELLE.

O grand Prince, que grand dès cette heure j'apelle,
Il eſt vrai, le reſpect ſert de bride à mon zelle:
Mais ton illuſtre aſpect me redouble le cœur,
Et me le redoublant me redouble la peur:
A ton illuſtre aſpect mon cœur ſe ſollicite,
Et grimpant contre mont la dure Terre quitte.
O que n'ai-je le ton deſormais aſſez fort,
Pour aſpirer à toi ſans te faire de tort!
Pour toi puiſſai je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'épaule gauche à la gorge eſt conjointe;
Que le coup briſât l'os, & fit pleuvoir le ſang
De la temple, du dos, de l'épaule & du flanc.

PLUTON.

Quelle langue vient-elle de parler?

DIOGENE.

Belle demande! François.

PLUTON.

Quoi! c'eſt du François qu'elle a dit? Je croyois que ce fût du bas-Breton, ou de l'Allemand. Qui lui a apris cet étrange François-là?

DIOGENE.

C'eſt un Poëte, chez qui elle a été en penſion quarante ans durant.

PLUTON.

Voilà un Poëte, qui l'a bien mal élevée.

DIOGENE.

Ce n'eſt pas manque d'avoir été bien payé, & d'avoir exactement touché ſes penſions.

PLUTON.

Voilà de l'argent bien mal employé. H Pucelle d'Orléans, pourquoi vous êtes-vous chargé la mémoire de ces grands vilains mots, vous qui ne ſongiez autrefois qu'à délivrer votre patrie, & qui n'aviez d'autre objet que la gloire.

LA PUCELLE.

La gloire ?

Un ſeul endroit y méne ; & de ce ſeul endroit
Droit & roide....

PLUTON.

Ah ! elle m'écorche les oreilles.

LA PUCELLE.

Droit & roide eſt la côte, & le ſentier étroit.

PLUTON.

Quels Vers, juſte Ciel ! Je n'en puis pas entendre prononcer un, que ma tête ne ſoit prête à ſe fendre.

LA PUCELLE.

De fléches toutefois aucune ne l'ateint,
Ou pourtant l'atteignant, de ſon ſang ne ſe teint.

PLUTON.

Encore. J'avouë que de toutes les Héroïnes qui ont paru en ce lieu, celle-ci me paroît beaucoup la plus inſuportable. Vraiment elle ne prêche pas la tendreſſe. Tout en elle n'eſt que dureté & que ſéchereſſe ; & elle me paroît plus propre à glacer l'ame, qu'à inſpirer l'amour.

DIOGENE.

Elle en a pourtant inſpiré au vaillant Dunois.

PLUTON.

Elle ? inſpirer de l'amour au cœur de Dunois !

DIOGENE.

Oüi, aſſurément.

Au grand cœur de Dunois le plus grand de la Terre,
Grand cœur, qui dans lui ſeul deux grands Amours enſerre.

Mais il faut ſçavoir quel Amour. Dunois s'en explique ainſi lui-même en un endroit du Poëme fait pour cette merveilleuſe fille.

Pour ces céleſtes yeux, pour ce front magnanime,
Je n'ai que du reſpect, je n'ai que de l'eſtime :
Je n'en ſouhaite rien ; & ſi j'en ſuis Amant,
D'un Amour ſans deſir je l'aime ſeulement.

Et ſoit. Conſumons-nous d'une flamme ſi belle.
Brûlons en holocauſte aux yeux de la Pucelle.

Ne voilà-t'il pas une paſſion bien exprimée, & le mot d'holocauſte n'eſt-il pas tout-à-fait bien placé dans la bouche d'un guerrier comme Dunois?

PLUTON.

Sans doute; & cette vertueuſe guerriére peut innocemment, avec de tels Vers, aller tout de ce pas, ſi elle veut, inſpirer un pareil amour à tous les Héros qui ſont dans ces Galeries. Je ne crains pas que cela leur amoliſſe l'ame. Mais du reſte qu'elle s'en aille. Car je tremble qu'elle ne me veüille encore reciter quelque-uns de ſes Vers, & je ne ſuis pas réſolu de les entendre. La voilà enfin partie. Je ne vois plus ici aucun Héros, ce me ſemble. Mais non, je me trompe. En voici encore un qui demeure immobile derriére cette porte. Vraiſemblablement il n'a pas entendu que je voulois que tout le monde ſortit. Le connois-tu, Diogène?

DIOGENE.

C'eſt Pharamond, le premier Roi des François.

PLUTON.

Que dit-il? Il parle en lui-même.

PHARAMOND.

Vous le ſçavez bien, divine Roſemonde, que pour vous aimer je n'attendis pas que j'euſſe le bonheur de vous connoître, & que c'eſt ſur le ſeul recit de vos charmes, fait par un de mes rivaux, que je devins ſi ardemment épris de vous.

PLUTON.

Il me ſemble que celui-ci ſoit devenu amoureux avant que de voir ſa maîtreſſe.

DIOGENE.

Aſſurément, il ne l'avoit point vûë.

PLUTON.

Quoi? il eſt devenu amoureux d'elle ſur ſon portrait?

DIOGENE.

Il n'avoit pas même vû ſon portrait.

PLUTON.

Si ce n'eſt-là une vraïe folie, je ne ſçai pas ce qui peut l'être. Mais dites-moi, vous, amoureux Pharamond, n'êtes-vous pas content d'avoir fondé le plus floriſſant Royaume de l'Europe, & de pouvoir compter au rang de vos ſucceſſeurs le Roi qui y régne aujourd'hui ? Pourquoi vous êtes-vous allé mal-à-propos embarraſſer l'eſprit de la Princeſſe Roſemonde ?

PHARAMOND.

Il eſt vrai, Seigneur. Mais l'Amour ....

PLUTON.

Ho ! l'Amour ! l'Amour ! Va exagérer, ſi tu veux, les injuſtices de l'Amour dans mes Galeries. Mais pour moi, le premier qui m'en viendra encore parler, je lui donnerai de mon Sceptre au travers du viſage. En voilà un qui entre. Il faut que je lui caſſe la tête.

MINOS.

Prenez garde à ce que vous allez faire. Ne voyez-vous pas que c'eſt Mercure ?

PLUTON.

Ah, Mercure, je vous demande pardon. Mais ne venez-vous point auſſi me parler d'amour ?

MERCURE.

Vous ſçavez bien que je n'ai jamais fait l'amour pour moi-même. La vérité eſt que je l'ai fait quelquefois pour mon Pere Jupiter, & qu'en ſa faveur autrefois j'endormis ſi bien le bon Argus, qu'il ne s'eſt jamais réveillé. Mais je viens vous aporter une bonne nouvelle. C'eſt qu'à peine l'artillerie que je vous amène a paru, que vos ennemis ſe ſont rangez dans le devoir. Vous n'avez jamais été Roi plus paiſible de l'Enfer que vous l'êtes.

PLUTON.

Divin Meſſager de Jupiter, vous m'avez rendu la vie. Mais au nom de notre proche parenté, dites-

moi, vous qui êtes le Dieu de l'éloquence; comment vous avez ſouffert qu'il ſe ſoit gliſſé dans l'un & dans l'autre Monde une ſi impertinente maniére de parler que celle qui régne aujourd'hui, ſur-tout en ces Livres qu'on apelle Romans; & comment vous avez permis que les plus grands Héros de l'antiquité parlaſſent ce langage?

MERCURE.

Hélas! Apollon & moi, nous ſommes des Dieux qu'on n'invoque preſque plus, & la plûpart des Ecrivains d'aujourd'hui ne connoiſſent pour leur véritable Patron qu'un certain Phébus, qui eſt bien le plus impertinent perſonnage qu'on puiſſe voir. Du reſte, je viens vous avertir qu'on vous a joüé une piéce.

PLUTON.

Une piéce à moi! Comment?

MERCURE.

Vous croyez que les vrais Héros ſont venus ici?

PLUTON.

Aſſûrément je le crois, & j'en ai de bonnes preuves, puiſque je les tiens encore renfermez dans les Galeries de mon Palais.

MERCURE.

Vous ſortirez d'erreur, quand je vous dirai que c'eſt une troupe de faquins, ou plûtôt de fantôme chimériques, qui n'étant que de fades copies de beaucoup de perſonnages modernes, ont eu pourtant l'audace de prendre le nom des plus grands Héros de l'antiquité, mais dont la vie a été fort courte, & qui errent maintenant ſur les bords du Cocyte & du Stix. Je m'étonne que vous y ayez été trompé. Ne voyez-vous pas que ces gens-là n'ont nul caractére de Héros? Tout ce qui les ſoûtient aux yeux des hommes, c'eſt un certain oripeau, & un faux clinquant de paroles, dont les ont habillez ceux qui ont écrit leur vie, & qu'il n'y a qu'à leur ôter pour les faire paroître tels qu'ils ſont. J'ai même amené des champs Elyſées, en

venant ici, un François pour les reconnoître quand ils seront dépoüillez. Car je me persuade que vous consentirez sans peine qu'ils le soient.

PLUTON.

J'y consens si bien, que je veux que sur le champ la chose ici soit exécutée. Et pour ne point perdre de tems: Gardes, qu'on les fasse de ce pas sortir tous de mes Galeries par les portes dérobées, & qu'on les améne tous dans la grande Place. Pour nous, allons nous mettre sur le balcon de cette fenêtre basse, d'où nous pourrons les contempler, & leur parler tout à notre aise. Qu'on y porte nos siéges. Mercure, mettez-vous à ma droite; & vous, Minos, à ma gauche: & que Diogène se tienne derriere nous.

MINOS.

Les voilà qui arrivent en foule.

PLUTON.

Y sont-ils tous?

UN GARDE.

On n'en a laissé aucun dans les Galeries.

PLUTON.

Accourez donc, vous tous, fidèles exécuteurs de mes volontez, Spectres, Larves, Démons, Furies, Milices Infernales que j'ai fait assembler. Qu'on m'entoure tous ces prétendus Héros, & qu'on me les dépoüille.

CYRUS.

Quoi! vous ferez dépoüiller un Conquérant comme moi?

PLUTON.

Hé de grace, généreux Cyrus, il faut que vous passiez le pas.

HORATIUS COCLES.

Quoi! un Romain comme moi, qui a défendu lui seul un pont contre toutes les forces de Porsena, vous ne le considérez pas plus qu'un coupeur de bourse?

PLUTON.

Je m'en vais te faire chanter.

ASTRATE.

Quoi ! un galant auſſi tendre & auſſi paſſionné que moi, vous le ferez maltraiter ?

PLUTON.

Je m'en vais te faire voir la Reine. Ah ! les voilà dépoüillez.

MERCURE.

Où eſt le François que j'ai amené ?

LE FRANÇOIS.

Me voilà, Seigneur. Que ſouhaitez-vous ?

MERCURE.

Tiens regarde bien tous ces gens-là ; les connois tu ?

LE FRANÇOIS.

Si je les connois ? Hé ce ſont tous la plûpart des Bourgeois de mon quartier. Bon jour, Madame Lucrèce. Bon jour, Monſieur Brutus. Bon jour, Mademoiſelle Clélie. Bon jour, Monſieur Horatius Coclès.

PLUTON.

Tu vas voir accommoder tes Bourgeois de toutes piéces. Allons qu'on ne les épargne point, & qu'après qu'ils auront été abondamment fuſtigez, on me les conduiſe tous ſans différer droit aux bords du Fleuve de Léthé. Puis lorſqu'ils y ſeront arrivez, qu'on me les jette tous la tête la premiére dans l'endroit du Fleuve le plus profond, eux, leurs Billets doux, leurs Lettres galantes, leurs Vers paſſionnez, avec tous les nombreux volumes, ou pour mieux dire les monceaux de ridicule papier, où ſont écrites leurs hiſtoires. Marchez donc, faquins, autrefois ſi grands Héros. Vous voilà arrivez à votre fin, ou pour mieux dire, au dernier Acte de la Comédie que vous avez joüée ſi peu de tems.

CHŒUR DE HEROS, s'en allant chargé d'écourgées.

Ah ! la Calprenéde ! Ah ! Scudéri !

PLUTON.

Hé que ne les tiens-je ! Que ne les tiens-je ! Ce n'eſt pas tout, Minos. Il faut que vous vous en alliez tout de ce pas donner ordre que la même Juſtice ſe faſſe ſur tous leurs pareils dans les autres Provinces de mon Royaume.

MINOS.

Je me charge avec plaiſir de cette commiſſion.

MERCURE.

Mais voici les véritables Héros qui arrivent & qui demande à vous entretenir. Ne voulez-vous pas qu'on les introduiſe ?

PLUTON.

Je ſerai ravi de les voir. Mais je ſuis ſi fatigué des ſottiſes que m'ont dites tous ces impertinens uſurpateurs de leurs noms, que vous trouverez bon qu'avant tout j'aille faire un ſomme.

Fin des Héros de Roman.

POËSIES
DU PERE
SANLECQUE,

Chanoine Régulier de l'Ordre de Sainte Géneviéve.

Nouvelle Edition, augmentée de pluſieurs Piéces qui n'ont point encore paru.

AVIS AU LECTEUR.

L'AUTEUR de cet Ouvrage a toûjours pris un grand ſoin de le cacher au Public : & quelque bonne opinion qu'il en dût avoir, ſa modeſtie n'a jamais pû conſentir à publier ſon commerce avec les Muſes. Cependant quelques-unes de ſes Piéces échapées malgré lui, ayant paſſé en Hollande, elles y ont été imprimées, ou pour mieux dire, défigurées, ſelon la deſtinée ordinaire des Copies faites de mémoire. L'imperfection de ce Recuëil venu des Païs Etrangers, a réveillé un Curieux plus exact, qui, non content de s'être enrichi de ce tréſor, a voulu généreuſement le partager avec le Public. Il n'y manqueroit rien ſi l'on avoit pû y ajoûter quelques Satires du même Auteur, & ſur tout celle qu'il fit encore, tout jeune, contre la fauſſe Direction. Quoique tous les Vers de cette Piéce n'allaſſent qu'à réfor-

mer de grands abus, la conſcience délicate du Poëte n'a jamais voulu les expoſer aux interprétations malignes ; c'eſt ce qui eſt cauſe que nous n'avons pû juſqu'ici en découvrir une véritable Copie. Il eût été à deſirer que l'Auteur fût entré dans la confidence de cette Edition, & que lui-même eût voulu y mettre la derniére main. Quelques excélentes que ſoient ſes Poëſies, quelle beauté ne leur auroit-il point donné ?

EPITRE AU ROY.

Elle fut preſentée à SA MAJESTE' en l'année 1686.

ROY, digne d'être élû le ſeul Roi des Mortels,
Que du tems des Céſars on t'eût dreſſé d'Autels!
Qu'on eut même en toi ſeul trouvé des Dieux enſemble!
Tu deviens Jupiter, quand tu veux que tout tremble.
On voit revivre en toi le courage de Mars;
Tu ſçais, comme Apollon, protéger les beaux Arts;
Tu peux ſur l'Océan commander en Neptune;
Tu n'es pas moins puiſſant que l'étoit la Fortune;
Rome eût cru que Minerve eût parlé dans tes Loix,
Et qu'Hercule eût été jaloux de tes Exploits.
Ton eſprit fait revoir la juſtice d'Aſtrée,
Et ton cœur la bonté de Saturne & de Rhée.
Et c'eſt cette Juſtice, & c'eſt cette Bonté,
Qui ſoutiennent, GRAND ROI, ta rare probité.
Je dis rare; en effet, peu de Rois, comme Tite,

Font de la probité leur vertu favorite ;
Et plus d'un Prince a cru qu'il ne lui manquoit rien ;
Quand il ne lui manquoit que d'être homme de bien.
Sur-tout, ceux que Bellone aime à combler de gloire,
Accordent rarement Thémis & la Victoire.
Achille n'eut pour droit que celui de ſon bras,
Et la loi de Céſar fut de n'en avoir pas.
Mais toi, dont l'équité tempére la vaillance,
Qui tient en même-tems le foudre & la balance ;
Tu régle tes exploits ſur ce qui t'eſt permis ;
Tu deviens dans ton camp Miniſtre de Thémis ;
Tu veux qu'à ta raiſon ta valeur obéiſſe,
Et ton char de triomphe eſt un lit de Juſtice.
Tu ſais plus. Ta bonté t'empêche quelquefois
D'écouter ta juſtice & d'uſer de tes droits.
Oüi, quelquefois, GRAND ROI, ta bonté t'a fait rendre.
Des Villes que tes droits t'avoient forcé de prendre.
Je ſçai que devant Dole avec toi tes guerriers
Ont parmi les glaçons moiſſonné des lauriers ;
Et qu'aujourd'hui le Rhin écume encore de rage
De n'avoir pû former d'obſtacle à ton paſſage.
Je ſçais que ta valeur a bordé de ſes Lis
Et la Sambre, & la Meuſe, & l'Eſcaut, & la Lis ;
Que ton foudre eſt tombé ſur des Villes ingrates,
Et qu'il a fait d'Alger un bucher de Pyrates.
Mais ſans cette bonté qui régnoit dans ton cœur,
Et qui vainquoit LOUIS dès qu'il étoit vainqueur ;
La fierté du Lion auſſi vaine que grande
Eut bien tôt expiré ſur les remparts d'Oſterde ;
L'orgueilleux Amſterdam, qu'eût foudroyé ton bras,
Fût bien-tôt devenu le tombeau des Etats :
Valencienne eût ſouffert tous les malheurs de Troye,

Elle étoit ta conquête, elle eût été ta proye.
Un Doge auroit en vain, aux yeux de tes Sujets,
Desavoüé son peuple & mandié la paix:
Ta justice à son crime eût égalé sa peine,
Et ta toute puissance eût anéanti Géne.
Oüi, si tu n'étois bon, l'on eût vû ta valeur
Voler jusqu'au Danube & le glaçer de peur,
Ebranler plus d'un Trône au seul bruit de tes armes;
Et faire un nouveau Fleuve & de sang & de larmes.
Vous donc, Héros cruels, qui même vous vantez
De verser tout le sang de ceux que vous domptez;
Princes, dont la fureur a fatigué les Parques,
Suivez dans sa bonté le plus grand des Monarques.
Vous ne pourrez l'atteindre, encore moins le passer;
Mais le suivre de loin c'est beaucoup s'avancer.
Et vous, Rois bienfaisans, bons Princes, mais timides,
Vous, qui dans vos conseils n'osez marcher sans guides,
Songez que mon Héros est lui seul son Conseil:
Il brille par lui-même autant que le Soleil;
Il sçait même ébloüir quiconque le regarde;
L'Aigle ne peut souffrir les rayons qu'il lui darde.
Lui seul quand il lui plaît, éléve dans les airs
Dequoi former le foudre & punir l'Univers.
Lui seul peut dissiper le plus épais nuage.
Car il est le maître du calme & de l'orage.
Mais je m'égare ici, moi qui n'ai médité,
GRAND ROI, que quelques Vers sur ta seule bonté.
C'est d'elle que tu sçais ce que sçavoit Auguste;
Que souvent la vengeance est basse, & même injuste,
Qu'un Roi n'est plus un Roi dès qu'il est en courroux,
Et que le plus beau Régne est toûjours le plus doux.
Aussi le crime est-il l'objet seul de ta haine.

Tu reprens ſans aigreur, tu punis avec peine ;
Nous ne te voyons point ferme avec dureté,
Prompt par impatience, & fier par vanité.
Ton air eſt obligeant même quand on refuſe.
Tu n'accuſe jamais qu'auſſi-tôt tu n'excuſe.
Quiconque enfin te voit, paſſe cent fois le jour
De l'amour au reſpect, du reſpect à l'amour.
Et quand on te verroit ſans Sceptre & ſans Couronne,
On trouveroit toûjours un Roi dans ta perſonne.

EPITRE AU ROY.

Après la déſtruction de l'Héréſie.

Elle fut preſentée à Sa Majeſté en l'année 1686.

ROY, qui fais tout céder au plaiſir d'être juſte,
Qui paſſoit dès vingt ans l'âge avancé d'Auguſte,
Il eſt vrai que l'Europe adore ta Grandeur,
Que ton génie eſt vaſte & digne de ton cœur ;
Qu'il n'eſt point de Héros qui ne fût téméraire,
S'il tentoit la moitié de ce qu'on t'a vû faire ;
Et que, même entre nous, nous parlons mieux de toi
Qu'aucun Auteur vénal ne parle de ſon Roi.
Mais que regardons-nous avec plus de ſurpriſe ?
Les lauriers qu'aujourd'hui tu cuëille pour l'Egliſe.
Devons-nous cependant nous étonner, GRAND ROI,
De ce que l'Hérétique abjure enfin ſa foi ?
Non. Son eſprit charmé voit tous les jours ton zèle
Redonner à l'Egliſe une beauté nouvelle.
Il voit que tu punis le * courageux brutal,

* Le Duel.

Qui croit laver l'honneur dans le ſang d'un rival.
Il voit que ton pouvoir eſt devenu ſuprême,
Juſqu'à fermer la bouche au Démon du blaſphême,
Il voit que dans ton Camp, (*a*) où tout eſt plein d'ardeur,
La licence jamais n'allarme la pudeur.
Il voit que tes Edits font diſtinguer deux Romes,
L'un, où Dieu régle tout, l'autre, où régnent des hommes.
Il voit que par tes ſoins le Cloître (*b*) dans ſes mœurs
Semble reſſuſciter ſes plus ſaints Fondateurs:
Et qu'enfin c'eſt par toi que tout Prélat en France
Peut ſans honte aux Curez prêcher (*c*) la Réſidence.
L'Egliſe a même encor d'autres traits de beauté,
Dont le cœur Huguenot n'eſt pas moins enchanté.
Des Ecoles de guerre (*d*) inſtruiſent la jeuneſſe
A joindre à la vertu la ſcience & l'adreſſe.
Un Cloître (*e*) militaire enferme les Guerriers
Qui ne te peuvent plus amaſſer de lauriers;
Et Saint-Cir, enrichi de tes mains libérales,
Preſente à la Pudeur un Temple & des Veſtales.
Comment donc l'Hérétique étant ainſi charmé,
Ne ſe plairoit-il pas de ſe voir déſarmé;
Comment, s'étant ſenti tant de fois l'ame épriſe
Des beautez dont tes ſoins ont rajeuni l'Egliſe,
Ne ſoumettroit-il pas ſon orgueïl à la Foi,
Lui, qui de cet orgueïl faiſoit toute ſa Loi?
Oüi, ce fier Huguenot devient humble & fidèle,
Cet enfant dégoûté revient à la mamelle:
Ce peuple que l'Enfer avoit tant aveuglé,
Voit que par ſa réforme il s'étoit déréglé.

(*a*) Camp de Maintenon.
(*b*) Réforme de pluſieurs Ordres Monaſtiques.
(*c*) Réſidence des Evêques rétablie par le Roi.
(*d*) Les Cadets.
(*e*) Les Invalides.

Sa raiſon n'oſe plus s'ériger en Concile.
Il n'empoiſonne plus la loi de l'Evangile.
Enfin cet inſenſé devient ſage ſous toi,
Et ſouffre ſur ſes yeux le bandeau de la Foi.
Ainſi par mille ſoins, ainſi par mille charmes,
Tu fais plus que cinq Rois n'avoient fait par les armes.
Après un tel ſuccès, que peux-tu deſirer ?
Eſt-il rien où ton cœur doive encor aſpirer ?
Tu te plaignois de voir que les plus fortes Villes
Ne te coûtoient ſouvent que des aſſauts faciles ;
Chaque Palme tomboit dès que tu la touchois,
Et tu n'en voulois plus que ſi tu l'arrachois :
Le Ciel t'en a montré, dont tu n'as pû te plaindre ;
Puiſqu'on deſeſperoit de t'y voir même atteindre.
Il t'a fait attaquer des eſprits qu'autrefois
On voyoit devenir les Tirans de nos Rois.
Il t'a fait aſſiéger des cœurs inacceſſibles ;
Où ton zèle a vaincu tant d'erreurs invincibles ;
La Grace enfin, GRAND ROI, t'a fait exécuter
Tout ce qu'à peine un ſiécle auroit pû projetter.

SATIRE PREMIE'RE.

On ne ſçait pas préciſément qu'elle année elle fut faite.

QUI doute qu'aujourd'hui l'on n'ait mille raiſons
D'apeler l'Univers des Petites-Maiſons ?
L'Hôpital de nos fous eſt l'image du monde.
Que dans cet Hôpital j'aille faire la ronde ;
L'un me dit : *Je ſuis Dieu* ; l'autre, avec un ſouris,
Me dit : *Et je ſuis moi Monſeigneur de Paris ;*
Je ſuis docte, éloquent, j'ai les belles manières.
Qu'au ſortir de ſon trou j'aille à d'autres taniéres.
Autre fou qui paroît, me dit : *Je ſuis Louvois,*
Le digne ſerviteur du plus ſage des Rois,
Je ſuis fidèle, actif, diſcret, infatigable.
Ainſi là, bien des fous pleins d'une erreur ſemblable,
Penſent qu'en certain point rien n'eſt au-deſſus d'eux.
Qu'on voit dans l'Univers de ces fous orgueïlleux !
On y devient ſi vain, que, ce qu'on veut paroître,
A force d'y penſer, on s'imagine l'être.
Moi, qui voudrois qu'on crût que tous mes Vers ſont beaux,
Selon moi ſeul, qui ſuis-je ? un ſecond Deſpréaux.
Chapelain, ce Rimeur fade autant que ſtérile,
Rêva juſqu'à la mort qu'il étoit un Virgile.
Quand Brébeuf eut produit ſon ſublime Gaſcon,
Il croyoit avoir bû toute l'eau d'Hélicon.
Pour ce jeune Marquis, dont l'eſprit inſipide,
Ne peut trouver un rang qu'au-deſſus du ſtupide,
Tant de vapeurs d'orgueïl le font extaſier,

Qu'il vous dira bien-tôt : *Moi, je ſuis Montauſier.*
Hé bien, pauvre mortel, qui te croyois ſi ſage,
Tu le vois, la ſageſſe eſt ſi peu ton partage,
Que le plus fou ſouvent eſt ton original.
Mais on parle d'un fou qui, ſe croyant cheval,
Vient crier du matin : *Du foin, & qu'on m'étrille,*
Cette nuit j'ai ceſſé d'être un chef de famille ;
Dieu m'a fait devenir le cheval d'un Courier.
Ma femme, tu n'as plus qu'à te remarier.
Qui pourroit l'égaler dans la folie extrême ?
Qui ? Nous tous quelquefois, nous le ſurpaſſons même.
Je vois dans ſa folie un trait de jugement,
Il ſe croit une brute, il vit brutalement ;
Mais nous, c'eſt encore pis : orguëilleux que nous ſommes.
Toi donc qui, dans tes mœurs indignes de ton rang,
Examine ſi peu ton devoir & ton ſang ;
Vicomte à qui l'orguëil, le luxe & la molleſſe,
Ont paru juſqu'ici trois titres de nobleſſe ;
Juge, qui ſur tes yeux n'as pû, même un ſeul jour,
Souffrir d'autre bandeau que celui de l'amour ;
Moine, qui dans l'ardeur d'allier des familles,
Vas pour les ſoupirans à la quête des filles,
Et qui ſçais l'opéra pour l'aprendre aux parloirs ;
Chanoine efféminé, qui ſoûris aux miroirs ;
Toi qui, bien que pourvû de groſſes Abbayes,
Ne nous parois Abbé que dans tes armoiries ;
Toi qui dans tes Sermons peint de faux ornemens,
Fait dire au Saint Eſprit des phraſes de Romans ;
Curé, dont tout le zèle eſt un humeur bourruë ;
Abbeſſe, que Satan fait loger ſur la ruë ;
Prélat, bien moins Prélat que bourgeois de Paris ;
Directeur, ſi jaloux même des vieux maris ;
Enfin toi qui demens tout ce que tu crois être,
Veux-tu connoître un fou ? Tu n'as qu'à te connoître.
Mais je vous entends tous me baptiſer fort mal ;

Me traiter d'impudent, m'apeler Juvénal.
En quoi l'ai-je imité ? Je n'ai point dans mes rimes
Découvert comme lui la nudité des crimes ;
Et ſi ſes moindres mots pinçoient pour éveiller,
Les plus hardis des miens n'ont fait que chatoüiller.
Ah ! S'il venoit ici vous prêcher, fous inſignes,
Mortels, qui du nom d'hommes êtes ſi fort indignes ;
Oüi ; ſi vous pouviez voir ce Cenſeur bilieux
Sur vos égaremens jettet un peu les yeux,
Vous le verriez outré, comme Feüillet en Chaire ;
Vous liver au Démon avec toute la Terre,
N'éclairer jamais rien ſans y mettre le feu,
Et faire toûjours trop ce que je fais trop peu.
Moi, je ne raille ici qu'un ſeul de tous les Moines,
Mais il les peindroit tous comme de faux Antoines.
Ces Moines, diroit-il, *ont d'étranges défauts.*
Ceux qui ne ſont qu'oiſifs ſont les bons de Clervaux.
Dès qu'un Céleſtin touſſe il lui faut de la viande.
La jambe du Feüillant ſent la pâte d'amande.
Le Capucin voyage un mois pour un ſermon.
Le Fontevrault s'occupe à tripler ſon menton.
Le Carme eſt devenu marchand de Scapulaire.
Parmi les Jacobins point de foi qu'au Roſaire.
La guerre au Récollet donne un air Cavalier.
Le Cordelier enfin eſt toûjours Cordelier.
Juvénal prêche ici, je ne ſuis qu'un copiſte ;
Car voit-on que jamais j'aille à la Calviniſte,
Traiter de faux Reclus tous ces hommes divins,
Et décanoniſer tant de milliers de Saints ?
Un Prélat de Bellay fut de cette manie,
Mais m'a-t'il en mourant réſigné ſon génie ??
Quoi ! dès qu'un ſeul Chartreux s'érige en gazetier,
Tout ſon Ordre céleſte eſt en même métier ??
Et je déclarerois tout un Convent fauſſaire ;
Pour des titres qu'un Moine auroit ſçû contrefaire ??
Un d'entr'eux a changé ſa Bible en Alcoran,
Donc, tout Coqueluchon eſt devenu Turban ??

Toutefois à la Cour, où le ſeul froc fait rire,
Tout Moine paroît fou quoique j'en puiſſe dire,
Mais ſçais-tu, Courtiſan, que ces prétendus fous,
Tandis que tu ris d'eux, tu les fais pleurer tous?
Tous? Oüi tous; car l'abîme où tu te précipite,
Ne les rend-il pas tous de pieux Héraclites?
Hé! Qu'eſt-ce que la Cour? C'eſt un peuple en fureur,
Qui de traits médiſans s'entrepercent le cœur.
Là, l'honnête homme eſt ſeul, quand le ſort l'abandonne.
L'honneur n'y conclut rien, quand l'intérêt raiſonne.
On oblige à la Cour pour mieux deſobliger.
On ne pardonne-là que pour mieux ſe venger.
O Cour, maligne Cour! quel eſt donc ta folie?
Celle des fous malins qu'on enferme & qu'on lie.
Autres fous dangereux: ce ſont nos Magiſtrats,
Fourbes, vindicatifs, avares, ſcélérats.
Rimeur, me dit l'un d'eux, *oſes-tu bien écrire*
Ce que LA BRIFE même à peine oſe nous dire:
Encor, ne ſe ſert-il que de ce ſtile heureux,
Qui ſans nous irriter, rend nos défauts affreux.
Oüi, ma verve, il eſt vrai, ſe tournoit en furie.
Muſe, ne prenons plus qu'un ton de raillerie.
D'accord. Mais qui railler? Tant de gros Partiſans.
Hé bien! nommons-les donc fous ſimples, bonnes gens.
Bonnes gens. Et pourquoi? *C'eſt que ce qu'ils vont prendre,*
Ce n'eſt qu'en bon larrons, ils ſont ſûrs de le rendre.
Ne nous fâchons donc plus des airs d'Ambaſſadeur
Qu'ont de gros Financiers nommés jadis La Fleur.
Patience. Un beau jour leurs fleuves d'opulence
Rejoindront l'Océan des tréſors de la France.
Mais puiſque nous voilà ſur les innocens,
En voici deux ou trois des plus divertiſſans.
Quand un Rimeur groſſier, recite avec emphaſe,
Ce qui ſur le Parnaſſe endort juſqu'à Pégaſe:
Quand un homme alité fait cas d'un Médecin

Qui ſçait tout, excepté l'art de le rendre ſain :
Quand un fils de maçon prend des armes ſi belles,
Qu'un Peintre y va la nuit ajoûter deux truelles :
Quand mille fous pareils font rire l'Univers,
Ne bâtiſſent-ils pas leur loge dans mes Vers ?
Mais ne dois-je donc pas, m'en faire une à moi-même,
Qui crois pouvoir guérir avec mon ſeul poëme
Des fous que je verrai le lire avec horreur,
Et changer contre moi, leur folie en fureur ?
Qu'ils ſongent toutefois qu'en ne nommant perſonne,
J'adreſſe au ſeul public les avis que je donne ;
Et que, ſi je m'échape à nommer deux rimeurs,
C'eſt qu'ils ſont morts. De plus, ce n'eſt point pour les mœurs.
Depuis le jour fatal que l'Abbé du Cotagne,
Malgré moi, dans mes Vers s'eſt crû nommé Perſagne,
Moi qui ſuis ſcrupuleux, je crains plus que l'Enfer
D'uſer dans mes écrits, même de noms en l'air.
Tel qui rime à ces noms croit toûjours qu'on le pique.
Le peuple auſſi le croit. Un Auteur ſatirique
Dépeignit l'autre jour un fou plein de fierté,
Lui donnant certain nom qu'il avoit inventé :
Ce nom imaginaire eſt l'Abbé d'Ignarolle.
Chacun dit auſſi-tôt, *Hé, c'eſt l'Abbé Barolle.*
Barolle en fit du bruit, s'en plaignit tout de bon,
Et fit qu'Ignarolle eſt devenu ſon nom.
Peut-être que ceci paſſe encor pour ſatire :
Parlons donc d'un mortel dont on ne peut médire.
C'en eſt fait. Tous mes fous ſe ſont évanoüis.
Et mon plaiſir unique eſt d'admirer LOUIS.
Ah ! quel bonheur, GRAND ROI ! je trouve en toi ſans peine,
Ce que j'ai tant cherché dans la nature humaine,
Et ce que dans ton ame a puiſé ton DAUPHIN,
Grandeur, bonté, ſageſſe, honneur, un homme enfin.

SATIRE II.

On ne ſçait pas préciſément quelle année elle fut faite.

CHRYSOSTÔME François, Cenſeur Evangélique ;
Auſſi profond Docteur qu'Orateur pathétique,
Bourdaloüe, il eſt vrai qu'on voit dans tes diſcours
Des beautez que l'art même ignorera toûjours ;
Il eſt vrai que toi ſeul tu ſçais te faire un ſtile,
Que l'on trouve à la Cour auſſi beau qu'à la Ville.
Mais tu n'es pas moins grand, lorſque quelque pécheur
Te découvre en ſecret la lépre de ſon cœur.
C'eſt-là que faiſant taire & l'art & la nature,
Ta bouche fait parler la grace toute pure ;
Et que ta charité, pieux Samaritain,
Verſe ſans intérêt de l'huile avec du vin.
Ah ! que de Directeurs ſçavent peu ces pratiques !
Que l'Egliſe eſt fertile en dévots empyriques !
Que de ſaints charlatans, au lieu de nous guérir,
Prennent de notre argent pour nous faire mourir.
Pénitens endurcis que rien ne vous afflige ;
L'or ſçaura diriger celui qui vous dirige.
Dès qu'on fait briller l'or, le Prêtre eſt careſſant,
Et le plus criminel lui paroît innocent.
Si vous voulez fléchir ce Juge de vos vices ;
Comme aux Juges du ſiécle il lui faut des épices.
Lorſque le Confeſſeur reçoit de certains droits,
Tout pardon eſt ſellé du grand ſceau de la croix.
On gagne un Directeur comme on gagne une Belle ;
Sans la bourſe il eſt dur ; autant qu'elle eſt cruelle.
En un mot, le bon Pere eſt doux comme un agneau,

Lorſque ſon Tribunal vaut autant qu'un Bureau.
Criminelle douceur! charité mercenaire!
Mais de quoi vivra donc ce Prêtre, ce bon Pere?
Tout Prêtre, dit ſaint Paul, doit vivre de l'Autel.
Oüi, vivre, c'eſt bien dit, c'eſt le droit naturel?
Mais vivre, eſt-ce voler tant de riches bigottes?
Et plus que l'héritier, hériter des plus ſottes?
Eſt-ce monopoler ſur tous les cas véreux,
Et vendre au poids de l'or le droit d'être amoureux?
Eſt-ce adoucir ſa voix au ſon des groſſes piéces?
Eſt-ce des legs pieux dotter toutes ſes niéces?
Eſt ce garder pour ſoi l'argent des Hôpitaux?
Eſt-ce enfin retenir ou nier les dépôts?
Non, non, ce n'eſt pas là ce qu'on apelle vivre:
C'eſt ſurpaſſer Tartuffe, ou du moins c'eſt le ſuivre,
C'eſt des Bourgeois d'Alger imiter le trafic;
C'eſt au pied des Autels voler le bien public.
En un mot c'eſt piller avec plus d'inſolence,
Que le plus ſcélérat qui court à la potence.
Tout doux, me dira-t'on, vos Vers ſont trop mordans.
Hé bien! les Directeurs ſont tous d'honnêtes gens;
Ils ſont tous Archi-ſaints, j'en connois un entr'autres;
Mais un qui vaut lui ſeul, plus que les douze Apôtres;
C'eſt un vieillard zèlé juſqu'à ſe trouver mal,
S'il ne tient une Dame au Confeſſionnal.
Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Egliſe,
Et dès qu'il en verra quelqu'une aſſez bien miſe,
Il s'aprochera d'elle, & d'abord lui dira,
Si vous voulez, Madame, on vous confeſſera.
Qu'on eſt édifié lorſqu'on voit une Belle,
Aſſiſe près d'un Moine au fond d'une Chapelle:
Bon Dieu! qu'il ſe fait-là d'ouvertures de cœur!
Mais Sathan & la chair ne leur font-ils point peur?
Ah non! leur chair eſt morte, & Sathan eſt trop bête

Pour faire ſon profit d'un ſi ſaint tête-à-tête.
Si l'on en croit pourtant ce qu'en dit un dévot,
Leur chair ſe reſſuſcite, & Sathan n'eſt pas ſot.
Quand certain Directeur parle à ſa Sunamite,
Je voudrois bien ſçavoir pourquoi ſon cœur palpite.
Palpiter eſt-ce un mal ? il vient de charité.
Oüi, mais le cœur de Paula-t'il tant palpité ?
Non : car en ce tems-là la charité groſſiére
N'aimoit pas le prochain de la belle maniére.
Je n'aurois jamais fait s'il falloit ſpécifier,
Tous les ſaints Confeſſeurs de mon Calendrier :
Il en eſt de tout âge, il en eſt de tout ordre,
Sur qui cent Deſpréaux ne pourroient jamais mordre
L'un recherche ſi peu la gloire & l'intérêt,
Qu'une jeune Griſette eſt tout ce qu'il lui plaît.
La charité de l'autre eſt pour les Demoiſelles,
Dont il prend tant de ſoin qu'il eſt toûjours chez elles.
L'autre les jours de jeûne invente avec eſprit,
L'art de manger le ſoir un peu de poiſſon frit ;
L'autre enfin, pour ſonder le cœur de ſes dévotes,
Vient à l'Opéra même examiner leurs fautes ;
Et derriére un treillis, pour n'être point connu.
Le vieillard ſcrupuleux voit tout & n'eſt point vû.
Parmi les Directeurs certains jeunes novices,
N'aiment point le détail de la plûpart des vices ;
Mais comme ils n'ont d'ardeur que pour la chaſteté,
Qu'une Dame ait lâché le mot d'impureté,
Ils ont pour l'éplucher cent jolis tours d'adreſſe ;
Ils lui font tout conter, ſoupirs, baiſers, careſſes ;
Poſtures, pâmoiſons, & tout ce qui s'enſuit.
La Dame après cela le fait réver la nuit.
Si ces furets d'amour font pourtant trop d'enquêtes,
Faites-vous confeſſer par ces vieillards honnêtes,
Par ces Docteurs benins, qui pour toute leçon,

A chaque gros péché vous diſent toûjours, bon.
Mais à propos de bon, l'on m'a dit qu'un bon Prêtre,
Dont le viſage doux l'avoit rendu le maître
De cent cœurs féminins, qui l'aimoient plus que Dieu :
L'on m'a donc dit qu'un jour ſortant de certain lieu,
Ce lieu, c'eſt le logis d'une jeune dévote,
Il huma du ſerain, mais ce fut par ſa faute;
Car que n'abregeoit-il tous ces pieux diſcours,
Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours ?
Le voilà donc fort mal, ce gros rhume l'aſſomme;
Tout le quartier le ſçait; chacun dit, le pauvre homme !
Et trente poſtillons, le lendemain matin,
Arrivent dans ſa chambre une écuelle à la main.
Ce ſont trente laquais d'autant de pénitentes,
Portans tous des boüillons de viandes ſucculentes.
Mais lequel prendra-t'il de ces trente boüillons,
Tous également grands, tous également bons?
D'ailleurs, qu'il en prenne un, voilà vingt-neuf jalouſes:
Car toutes pour lui ſeul ont un vrai cœur d'épouſes.
Sa ſervante, qui voit que le péril eſt grand,
Prend plein une cuillier de chaque reſtaurant;
Et ſans tant de façon, ſans tant de ſimagrées,
Fait un maître boüillon de trente cuillerées.
Le Saint rempli de joye & d'admiration,
Donne à ce conſommé ſa bénédiction;
Et par un doux tranſport de charité divine,
Que je t'aime, dit il, ma pauvre Catherine!
Le boüillon pris, enſuite il prononce ces mots:
Ah! boüillon des boüillons, remédes à tous mes maux.
Les Dames cependant, dont l'ame eſt chagrine,
De ces trente boüillons reçûs la matinée,
Viennent ſçavoir quel eſt le boüillon favori:
Mais cet homme de Dieu qui n'a jamais menti,

Les prend l'une après l'autre, & leur dit à l'oreille :
Que votre conſommé, ma fille, a fait merveille !
Mais ne raillai-je point par un eſprit d'aigreur ?
Non, c'eſt par charité que je fais le railleur ;
Car tous ces mots plaiſans qui font valoir mes rimes,
Sont des voiles chrétiens qui couvrent bien des crimes.
Oüi, ſi comme un Agnès, je parlois ſimplement,
Et ſi je ne couvrois le vice d'enjoüement,
Sa nudité ſans doute offenſeroit la vûë.
La vertu ſeule a droit de plaire toute nuë.
Dirai-je ingénument : Un tel Prêtre fait mal,
De ne ſe point ſervir de Confeſſionnal.
Nez à nez, joüe à joüe, il confeſſe les Dames,
Il tient toûjours long-tems toutes les belles Femmes.
Il veut toûjours ſçavoir comme font les Maris,
Il eſt tellement fou de ſa dévote Iris,
Qu'il eſt même jaloux de quiconque la loüe.
Quand il part pour les champs, il lui dit à la joüe ;
Adieu, ma chére fille, adieu, mon tendre cœur ;
Aimez bien votre Pere, aimez bien le Seigneur.
Soyez toute à tous deux : plus d'amans en campagne ;
Sur-tout ne ſouffrez point l'Abbé de la Perſagne.
Il fait le ſcrupuleux, il ne l'eſt point du tout,
Il pouſſeroit bien-tôt une Lucréce à bout.
D'ailleurs pour un galant ſon bien eſt aſſez mince,
Il eſt gueux à Paris autant qu'à la Province.
Il n'a jamais chez lui vû que des déjeûnez.
Et de quoi vit-il donc ? Il vit ou des dînez,
Qu'il va toûjours quêter de famille en famille,
Ou des collations qu'il attrape à la grille :
Car il va ſouvent là s'offrir pour des ſermons,
Qu'on dit être farcis de cent termes gaſcons.
Ceci, ma chére fille, eſt dit ſans médiſance,
Ce n'eſt que pour le bien de votre conſcience.
Hé bien ! ſi vous voulez de la ſimplicité,

En voilà ; mais pourrois-je avoir la cruauté,
De faire ici paſſer chaque ſot en revûë,
Pour les percer des traits d'une langue ingénuë ?
Non, ce ſeroit médire, au lieu de cenſurer.
Je dois mordre, il eſt vrai, mais non pas déchirer.
Ne découvrons donc point toutes les amourettes
De ceux qui vont tenter juſqu'à des ſœurs Collettes,
Et qui lâchans la bride à d'infâmes deſirs,
Dans un long ſacrilége épuiſent leurs plaiſirs,
Laiſſons-là ce cher pere & cette chere fille,
Que l'autre jour Deſgrais logea dans la Baſtille,
Et qui niant toûjours leurs crimes découverts,
N'on fait depuis qu'un ſaut de la Gréve aux Enfers.
Que celui qui mena ſa pénitente à Londre,
Afin qu'en ſûreté la poulette y pût pondre.
Que ces deux, qu'une vieille a vû dans un endroit,
Régler à coups de poing qui la dirigeroit :
Que celui qui jamais ne prit aucun clyſtére,
Que lorſque ſa dévote a fait l'Apoticaire ;
Que celui qui trouvant Philis malade au lit,
Tâte par-tout pour voir ſi ſon accès finit ;
Que ce Prêtre zèlé, qui pour les moindres fautes,
La diſcipline en main, fuſtigeoit ſes dévotes ;
Que celui qui voulant mortifier leur chair,
Lui-même leur mettoit des ceintures de fer :
Que mille autres encor, dont nous n'oſons rien dire
Ne ſoient jamais pour nous des ſujets de ſatire :
Car ſi nous prétendons que leurs cœurs ſoient touchez,
Laiſſons-là les pécheurs, & n'allons qu'aux péchez ;
Et ſur ces péchez même uſons de retenuë,
Ne montrons que le buſte, & cachons la ſtatuë,
Ou pour avoir un ſtile encore plus chrétien,
Ne faiſons voir le mal qu'en faiſant voir le bien.
On peut par la bonté diſtinguer la malice,

Et la vertu ſuffit pour détourner le vice.
Paroiſſez donc ici vertueux Directeurs,
Venez purifier mes rimes par vos mœurs:
Je n'ai que trop long-tems infecté ma ſatire,
De l'air contagieux que le crime reſpire.
Pardon, cenſeur chrétien, pardon, pieux lecteur,
Si quelqu'un de mes Vers t'a fait bondir le cœur;
J'ai crû ne rien cacher de tout ce qui t'effraye,
Pour guérir les bleſſez, il faut ſonder la playe;
Mais vous, fiers libertins, goguenards impudens,
Vous auſſi, faux zélez, Calviniſtes mordans,
N'allez pas vous ſervir des traits de ma colére,
Contre les Directeurs que l'Egliſe révére.
Nous blâmons comme vous les cœurs des Phariſiens,
Comme nous donc auſſi, loüez les cœurs chrétiens,
Le bien doit toûjours plaire. Entre tous les Apôtres,
Vous en déteſtez un, déteſtez-vous les autres?
Eh quoi? ſi dans la fange un impie eſt tombé,
Un Saint au même endroit doit-il être embourbé;
Non, loüez donc tous ceux qui, comme Bourdaloüe,
Débourbent les pécheurs, ſans entrer dans la boüe,
Et qui par l'onction d'un air mortifié,
Embaument les Chrétiens qu'ils ont purifié:
Ils ne conſentent point à ces folles tendreſſes,
Qui les rendroient pécheurs auprès des péchereſſes:
Ils ont le cœur d'un pere, & non pas d'un amant,
Le Prêtre ſeul dans eux agit inceſſamment;
On les voit ſans ſcandale aimer des Madeleines,
Ne parler que d'eau vive à des Samaritaines,
Sous l'habit du paſteur ne point cacher de loups,
Sans baſſeſſe d'eſprit ſe faire tout à tous,
Inſtruire également la Soubrette & la Dame,
S'interreſſer pour l'homme autant que pour la femme,

Courir tout l'Univers pour ſauver les pécheurs,
Et devenir enfin de ſeconds Rédempteurs.
Vous ne verrez jamais de ſaints Juges ſe plaire,
A trop interroger une femme adultére;
Quand elle aura promis de ne pécher jamais,
Ils ne ſongeront plus qu'à l'envoyer en paix.
Vous ne les verrez point par politique humaine,
Sécher dans l'embarras d'une affaire mondaine;
Tout médecin du Ciel ne doit s'inquiéter
Que d'un Lazare mort qu'il faut reſſuſciter.
S'ils exhortent Marie à devenir fervente,
La bienſéance veut que Marthe ſoit preſente.
Ils n'oſent d'un hymen conduire le ſecret,
Ni même ſe trouver au feſtin qu'on y fait;
Car ce n'eſt plus le tems de faire des miracles:
Enfin toutes leurs mœurs, comme de ſaints oracles;
T'aprennent, Directeur, que pour devenir grand,
Tu dois rendre comme eux l'Evangile vivant;
Et que tu ſoutiens mal ta dignité ſuprême,
Si le Seigneur dans toi, n'eſt bien plus que toi-même.

SATIRE III.

CONTRE UNE MERE COQUETTE, qui donnoit mauvais exemple à ſa Fille, qui n'avoit encore que ſix ans.

Elle fut faite en l'année 1687.

MERE, crains pour ta fille. Elle examine en toi
L'eſprit, l'air, tout enfin juſqu'au *je ne ſçai quoi*.
Le pis pour cet enfant, dont tu fais les délices;
C'eſt qu'elle aime bien moins tes vertus que tes vices.

Ne t'imagine plus que ſa ſimplicité
Puiſſe contre tes mœurs la mettre en ſûreté.
Quoiqu'ailleurs quelquefois ſon enfance ſommeille,
Elle eſt auprès de toi tout œil & toute oreille.
Quand donc elle t'a vû t'occuper ſi long-tems
A planter ſur ta tête un Jardin* de rubans :
Quand ſon œil curieux admire à ta toillette
L'étalage galant d'un bufet de coquette :
Quand elle y voit ſur-tout la drogue & le pinceau,
Qui ſervent les matins à te repeindre en beau :
Quand un mouchoir mal mis, mais non pas par mégarde,
Te découvre à l'endroit que tu veux qu'on regarde :
Quand dans ton cabinet elle te voit les ſoirs
Tenir avant le bal un conſeil de miroirs,
Changer en faux Printems ta véritable Automne,
Et ne montrer en toi rien moins que ta perſonne ;
Enfin quand elle a vû qu'on ne te fait la cour
Qu'après que tu t'es fait ton viſage de jour ;
Crois-tu qu'elle ait jamais cette ſainte ſageſſe
Que l'on puiſe à Saint-Cir dès la tendre jeuneſſe ?
Non : car tu dois un jour la voir avec effroi,
Courrir dans ta carriére encore plus loin que toi,
Et ne ſe plus borner à la ſeule manie
De mettre comme toi des fous à l'agonie.
Mais l'Epoux qu'elle aura ſe mettroit en courroux!
Eſt-ce qu'une Coquette à peur de ſon Epoux ?
Dès qu'une femme adore un fou qui la rend folle,
Dès qu'elle eſt d'un galant l'idolâtre & l'idole,
Auſſi tôt ſon Epoux n'eſt vû qu'avec dédain.
Auſſi qu'eſt-il chez lui ? Rien. Un *George dandin.*
S'il devenoit pourtant commode & pacifique,
Madame le feroit ſon premier domeſtique.

* Les femmes mettoient ſur leur tête une grande quantité de rubans, qu'elles apeloient le chou, la paliſſade, &c.

Ta fille aura, dis-tu, *quelqu'un de ces Maris*
Qui prônent qu'une femme en faisant un soûris
Péche formellement contre le Décalogue.
Mere, qu'on le plaindra ton gendre pédagogue!
Qui, dès qu'il aura vû ses plus grandes leçons
Près du premier blondin devenir des chansons,
Ira dans le Palais, suivi de sa famille,
Se confesser tout haut des péchez de ta fille;
Y joindre aussi les tiens, & ceux du suborneur,
Et souffrir mille affronts pour sauver son honneur.
Ainsi ta fille alors condamnée en Justice,
Ira dans un Convent perpétuer son vice,
Quand même elle dévroit se blotir dans un tour
Pour passer du côté que sera son amour.
Blâme lui cette Iris qui, pour cacher son âge,
De faux jour en faux jour fait passer son visage,
Et qui poudre si fort ses cheveux blanchissans,
Qu'on croit qu'ils sont tout noirs quand on les voit tout blancs.
Une vieille coquette a beau se contrefaire,
Dans son œil qui s'enfonce on lit son Baptistére.
Par-là, tout son visage est si déconcerté,
Qu'en dépit de lui-même il dit la vérité.
Qu'il coûte à cinquante ans de soins pour être belle!
Plus que d'efforts à vingt pour faire la cruelle.
Sur-tout, malheur au teint qui n'est beau que par art.
En effet parois-tu sans un masque de fard?
Je n'ai plus que pitié de ta couleur usée;
As-tu remis ton fard? Tu me sers de risée.
Oüi, tandis qu'un vieux fou qui ne t'a jamais plû,
Chez toi, faute de mieux, vient se prendre à ta glu.
Nous nous abandonnons au plaisir de médire,
Lorsque nous avons vû ton plâtre nous sourire.
Que ta fille jamais n'aille, dans un saint lieu,
Quêter des cœurs pour elle & des deniers pour Dieu.
Dis-lui que le Théâtre est le plus sûr azile

Où Satan vient en paix prêcher ſon Evangile:
Là, pour vanter le crime il lui donne un beau nom;
L'adultére eſt Vénus & l'inceſte eſt Junon.
Que ta fille au plûtôt ſçachant ces artifices,
N'aille donc voir jamais défier les vices.
Toutefois quand Eſther inſtruit ſes ſpectateurs
A fixer leurs plaiſirs dans les plus ſaintes mœurs,
Quand elle étale aux yeux ſes innocens ſpectacles,
Accours avec ta fille entendre ſes oracles.

SATIRE IV.

A M. BONTEMS, GOUVERNEUR de Verſailles.

Elle fut faite en l'année 1689. l'Auteur étant Curé de Garnay.

PRODIGE de la Cour, ami tendre & ſincére,
BONTEMS, fais-moi l'honneur de plaindre ma miſére.
La maiſon que j'habite eſt un taudis plein d'eau,
Où l'air eſt empeſté comme dans un tombeau.
Tout eſt dans mon deſert ou marais, ou montagne,
Un ſeul chemin de fange eſt toute ma campagne.
Là, le tems eſt ſi long, & le broüillard ſi noir,
Que je prens tous les jours le midi pour le ſoir.
Bon Dieu, quel Tivoli pour un enfant d'Horace!
Ne t'étonne donc pas, ſi ſur un tel Parnaſſe,
Chaque mot que j'écris n'eſt pas aſſaiſonné
Du ſel qui manque aux Vers de Baudinet l'aîné. *
J'imiterois ailleurs Deſpréaux & Moliére,
Mais je ne puis ici reſſembler qu'à Banniére. *

* Noms en l'air.

Je

Je ne ſuis pourtant pas tout-à-fait comme lui:
Dans lui, c'eſt la nature; & dans moi, c'eſt l'ennui.
Hé! qui ne s'ennuïroit d'une Salle aquatique,
Où vingt crapauds privez me donne la muſique?
Là, le jour les hiboux volent comme la nuit.
Près de là, cinq moulins me font un ſi grand bruit,
Que je ne m'endors plus qu'en liſant Charlemagne,
Ou quelque vieux Sermon pillé par du Cotagne.*
D'autre part, mon village eſt plein de gros manans,
Picard en aparence, & dans le fond Normans.
L'un me vole un chapon qui m'eſt ſi néceſſaire,
Quand je veux que mon Juge entende mon affaire;
L'autre, en montrant mon ſeing contrefait par l'Huiſſier
Quoique mon debiteur paroît mon créancier.
Excepté le Seigneur, que je trouve honnête homme,
Tout eſt fourbe à Garnay, mais fourbe autant qu'à Rome.
Pour être gay, dis-tu, *voi ſouvent ce Seigneur*,
Qui? Moi? Le voir ſouvent? Oh non: j'ai trop d'honneur.
On publieroit bien-tôt que j'en veux à ſa femme,
Quoique mil ſix cens vingt ait vû naître la Dame.
La médiſance ici nous rend ſi réguliers,
Qu'on y voit circonſpects juſqu'à des Cordeliers.
Je n'ai vû qu'un Baron, ſans épouſe, ſans fille,
Et dont cinq grands garçons font toute la famille:
Mais comme il s'emportoit, & preſqu'à tout moment,
Nous nous ſommes broüillez, & tu vas voir comment.
Il me diſoit un jour: *Ma foi, je ſuis fort aiſe*
De vous voir ſi connu du Pere de la Chaiſe.
C'eſt un homme d'honneur, & qui ſert bien les gens;

* Nom en l'air.

Si vous lui preſentiez mes deux derniers enfans ;
Il leur feroit pleuvoir les mîtres ſur la tête.
Monſieur, lui répondis-je, il eſt affable, honnête,
Bien-faiſant ; mais jamais il n'offre ſa faveur
Qu'à ceux dont il aprouve & l'eſprit & le cœur.
Point de fauſſe vertu, point d'eſprit de cabale,
Un ſaint zèle, & ſur-tout une ſage morale :
Comme c'eſt ce qu'il a, c'eſt ce qu'il veut qu'on ait.
Ainſi vos deux Abbez, prêchans comme Feüillet,
N'auront pas grand accès chez le Révérend Pere.
Il l'auront, me dit-il, *& le Comte ſon frere,*
Sans vous, quand je voudrai, les lui preſentera.
Obliger, c'eſt pour vous un terrible Opéra,
Pour lui, c'eſt ce qu'il aime ; auſſi la renommée
En fait un Courtiſan dont la Cour eſt charmée.
Non, non, faire plaiſir n'eſt pas votre talent.
Peſte ſoit des Curez qui portent l'habit blanc.
Après ces derniers mots, je ſors, ſans rien lui dire:
Bien réſolu d'abord d'en faire une Satire,
Mais j'ai juré depuis que je n'en ferois rien.
Ce ſeroit me venger, il faut être Chrétien.
J'irai pourtant bien-tôt voir quelqu'autre perſonne,
Car j'aime à babiller preſque autant qu'une None.
D'aller chez un Curé vuider plus d'un flacon,
Moi qui ne fus jamais qu'yvrogne d'Hélicon,
Je ne puis. C'eſt tout un de hanter un Chanoine.
Que je m'expoſe enfin à l'entretien d'un Moine,
Je n'y verrai qu'orgueïl. S'il eſt de qualité,
Il ne m'étourdira que de ſa parenté.
S'il prêche, il ne faut pas que devant lui je louë
Fléchier, Boileau, Gaillard, la Ruë & Bourdaloüe ;
Comment, en parlant d'eux, ne les point élever?
Ah ! j'aime mieux cent fois être ſeul, & crever.
O Ciel ! que dans Paris une Cure eſt commode !
Le Curé ne va voir que des gens à ſa mode.
Sur-tout, jamais chez lui de femme à vieux haillons.

C'eſt toûjours quelque Dame à caroſſe, à Boüillons.
Il gagne au mariage, au ſervice, au baptême,
Sans qu'il y ſoit preſent, & ſans le ſçavoir même.
Les Prônes ſont génans. Point. D'un ſeul lieu commun
Il fait pluſieurs diſcours qui n'en ſont pourtant qu'un.
Bien plus. Que des deniers deſtinez pour l'aumône
Il achete une charge, il eſt exempt du Prône.
J'oubliois deux plaiſirs du Curé Bienheureux,
Il ſe traite en Evêque, & ſe chauffe en Chartreux.
Mais durant qu'il joüit de ſa béatitude,
Pour moi, je n'envierois que quelque ſolitude,
Qui me fît fabriquer des Vers d'un bon alloi,
Et chanter dignement les vertus de mon Roi.
Dis-lui donc quelquefois, mon illuſtre Mecène,
Qu'ici pour le loüer, je ſuis trop à la gêne.
Ah! tandis qu'en Auguſte il dompte l'Univers,
Que ne puis-je en Horace, atteindre à de beaux Vers!

SATIRE V.

Preſentée à Sa Majeſté en l'année 1694.

C'Est ainſi que Damon, tantôt bien, tantôt mal.
Un jour, en plein Verſailles, imitoit Juvénal.
Vertus que l'âge d'or fit régner ſur la Terre,
LOUIS ſeul aujourd'hui ne vous fait point la guerre.
Non, probité, ſageſſe, équité, bonne-foi,
Vous ne régnez en paix que dans le cœur du Roy
Par ce début, j'attaque & la Cour & la Ville.
Mais n'importe : par-là, j'évapore ma bile.

J'étouffe, & m'ordonner d'arrêter mes vapeurs;
C'eſt dire à des bigots, ne ſoyez plus trompeurs.
Ah! que ſur tout la Cour me rend atrabilaire!
Choquons-là. Mon plaiſir eſt de lui bien déplaire.
Adieu Cour, où le cœur n'oſe dire un ſeul mot,
Où le ſeul fourbe eſt ſage, où l'honnête homme eſt ſot,
Où Montauſier n'eſt plus, où l'Evêque réſide,
Où, plût au Ciel qu'Amour n'eût pour maître qu'Ovide!
Où, malgré le Monarque, on voit dans un ſaint lieu,
Dieu paroître une fable, & le Monarque un Dieu.
Adieu Cour, où le luxe eſt une bienſéance,
Où Tartuffe a trouvé la corne d'abondance,
Où, ne jamais flâter, c'eſt être criminel,
Où pour tout l'Evangile on a Machiavel.
C'eſt-là qu'un créancier, le corps ſec, le teint jaune,
De tous ſes debiteurs n'a pas même une aumône.
Là, le moindre conſeil que donne l'intérêt,
Malgré les Beauvilliers, eſt toûjours un Arrêt.
Qualité des grands cœurs, agréable franchiſe
Que l'on doit mépriſer la Cour qui te mépriſe!
Et qui croit qu'un Prélat s'eſt mis au rang des fous,
Pour m'avoir dit tout net: *j'ai parlé contre vous;*
Qu'il ait l'eſprit hautain même avec ſes confréres;
Que des Dames chez lui deviennent Grands-Vicaires;
Que ſon air de ſoldat l'accompagne à l'Autel;
Et qu'il ſoit ſans raiſon mon ennemi mortel:
En dépit de la Cour je l'aime & le révére,
Et je lui paſſe tout, parce qu'il eſt ſincére;
Et qu'il vaut mieux que toi, Marquis, dont l'amitié
Plaint mon ſort, il eſt vrai, mais le plaint ſans pitié:
Quand j'entens tes ſermens, la colére m'enflamme,
Ce ſont de faux témoins apoſtez par ton ame.
Ne viens plus nous prôner la tendreſſe, l'ardeur;

C'eſt, comme ſi M.*** nous prêchoit la pudeur.
Poſſéde la vertu que tu veux qu'on eſtime:
Eſt-ce au Suiſſe à donner des leçons du ſublime?
Songe à bien imiter ce Courtiſan parfait,
Que tu n'as juſqu'ici que très mal contrefait.
Voudroit-il, comme toi, mettre au haut de ſa table
Un maraut tout-puiſſant, un faquin formidable?
Va-t'il à la faveur par le chemin battu?
Non, c'eſt par un ſentier que lui fait la vertu.
Ces graces, ces bienfaits, que toi, tu voudrois vendre,
Il ſe plaît à les faire à qui ne peut les rendre.
Si dans l'eſprit des Grands la cabale nous perd,
Alors, amis ou non, à coup ſûr il nous ſert.
Mais il prend plus de peine à tacher ſes ſervices,
Que n'en prend l'hypocrite à déguiſer ſes vices.
Comme tous ſes amis emportent tous ſes ſoins,
Il ne penſe jamais à ſes propres beſoins;
Il ſçait même empêcher qu'on ne les imagine.
Quand donc les connoît-on? Quand le Roi les devine.
Il n'a qu'un ſeul défaut dont il eſt fort blâmé,
C'eſt qu'il me haïroit ſi je l'avois nommé.
Hé! quel moyen, dis-tu, qu'à la Cour on imite
L'homme ſans intérêt, l'apui du ſeul mérite?
Comment agir ſans ceſſe, & n'agir point pour ſoi,
Mais c'eſt par-là, Marquis, que l'on reſſemble au Roi.
Que fait ce grand Héros? eſt-ce pour ſa perſonne,
Qu'il court inceſſamment les hazards de Bellone?
Et que ſa prévoyance arme ſi ſagement,
Qu'elle ſemble n'agir que par enchantement?
Non, c'eſt ſi peu pour lui, que c'eſt contre lui-même.
Il joüiſſoit en paix de ſa Grandeur ſuprême.
Ses rivaux effrayez de ſiéges, de combats,
N'oſoient plus murmurer, ou murmuroient tout bas.

Il ſembloit que l'éclat d'une ſi belle vie
Avoit enfin charmé juſqu'aux yeux de l'envie ;
Mais un peuple mutin détrônoit un grand Roi,
Et déchiroit par-tout le bandeau de la Foi.
L'Eſpagnol protégeoit l'erreur Luthérienne,
Et le Démon de Londre étoit un Dieu dans Vienne.
Il falloit que LOUIS ſouffrît que ſa valeur
Fût égale à ſon zèle & régnât dans ſon cœur.
Elle y régne. Et bien loin que la ligue l'accable,
Il vole à des exploits inconnus à la fable.
Il ſemble que le ſort ſoit un de ſes ſujets,
Que du ſceau des deſtins il ſcelle ſes projets.
Le moindre de ſes coups eſt ſi ſûr, que l'hiſtoire
Dès qu'il marche au combat, peut marquer ſa victoire.
Il ceſſe quelquefois de faire tout frémir,
Sur ſon char de triomphe il ſemble s'endormir :
Mais, Ligue, ton projet n'en eſt pas moins ſtérile.
LOUIS eſt Fabius, dès qu'il n'eſt pas Achile.
Oüi, ſuperbes vaincus, ſçachez que mon Héros
Triomphera de vous, même par ſon repos.
Ainſi, que ce vainqueur ſe hâte ou temporiſe,
Il fait tout ; mais pour qui ? pour un Roi, pour l'Egliſe.
Conclus de-là, Marquis, que n'agir que pour toi,
C'eſt ne pas reſſembler, c'eſt déplaire à ton Roi.
Pour charmer ce Héros, rens-toi l'ame héroïque.
Ce chemin de ſon cœur eſt ſûr, mais c'eſt l'unique.
Chez d'autres Souverains ton ſort ſeroit plus doux ;
Ils ſouffrent des défauts, parce qu'ils en ont tous.
L'un perd tous ſes Etats & ſe croit un Achile.
L'autre quoique à trente ans, eſt encore pupile.
La fraude plaît à l'un ; à l'autre c'eſt le vin.
Faire un Motet, chez l'autre, eſt un don tout divin.
Pour entrer dans le cœur un Courtiſan novice
Peut découvrir la bréche ou d'un foible ou d'un vice ;
Mais pour plaire à ton Roi qui n'a point de défaut,
Le mérite parfait eſt le ſeul qu'il te faut.

EPITRE

AU TRE'S-REVER. P. DE LA CHAISE, Confeſſeur du Roy.

Preſentée en l'année 1690.

LA CHAISE, lis mes Vers, & les lis ſans ſcrupule :
J'y vais peindre un bigot, un Abbé ridicule,
Qu'il aprenne aujourd'hui que tu connois ſon cœur,
Et qu'il perdra ſon tems au métier d'impoſteur.
Ce Tartuffe eſt chez toi plus humble & plus honnête,
Qu'un jeune Mandiant ſes premier jours de quête.
Lui qui ne dit que *vous* à La Ruë, à Gaillard,
Dit, *Votre Révérence*, à ton frere Maillard. *
Comme il affecte en tout ce grand air de ſageſſe,
Que n'ont certains Abbez qu'à leur premiére Meſſe,
Il paroît ſi dévot, que, même d'aſſez près,
Quelquefois on l'a pris pour l'Abbé Deſmarêts. (a)
Il contrefait des yeux qu'on ne voit qu'à la Trape.
Il n'eſt point de Joly (b) que ce M*** n'attrape.
Tu ſçais bien cependant qu'il eſt plein de fierté,
Jaloux, vindicatif, malin, traître, entêté.

* *Fameux Frere Jéſuite, qui eſt auprès du très-Révérend Pere de la Chaiſe, & qui eſt tout le premier à rire de ceux qui le traitent de Votre Révérence.*

(a) *Abbé illuſtre & fort pieux, nommé à l'Evêché de Chartres.*

(b) *Monſieur Joly, Général de la Miſſion & vrai dévot, a été trompé par M*** faux Dévot.*

Point d'Evêché, dit-il; & lorſque ſa Ducheſſe
Preſſe une Maréchale, & prie une Princeſſe
D'en demander pour lui de beaux, près de Paris,
Il paroît pour la Croſſe avoir un ſaint mépris.
Mais il jure en ſecret à de jeunes ſuivantes,
Qu'elles diſpoſeront des dignitez vacantes.
Sçais-tu pourquoi mes vers ne le ménagent pas,
C'eſt qu'il trouve à redire à d'excélens Prélats.
Monſieur de Meaux, dit-il, *dévroit ne plus écrire.*
Peut-il voir ſans orgueil la gloire qu'il s'attire?
N'eſt-ce point vanité que d'employer du tems
A ſe faire admirer, même des Proteſtans?
Pour Monſieur de Châlons, on ne peut qu'on n'eſtime
La force & la douceur du zèle qui l'anime:
Mais peut-on devant Dieu l'exempter de péché
Tandis qu'il logera ſa mere à l'Evêché?
Rien n'égale, il eſt vrai, les vertus de la Dame,
Mais il eſt ſcandaleux de loger une femme.
Beaux ſujets de médire, & d'être ſcrupuleux!
On raille en Allemagne un Evêque orgueilleux,
Qui prêchant l'an paſſé dans un Bourg près de Viennes,
Traita ſes Auditeurs de *Canailles Chrétiennes.*
Hé bien, mon faux dévot ſeroit encor plus vain,
S'il pouvoit une fois ſe voir la Croſſe en main.
Car cet eſprit altier étant devenu maître,
Croiroit s'encanailler s'il ſaluoit un Prêtre:
Il ne pourroit ſouffrir qu'avec un air grondeur
Un ſeul *Vous* échapé pour un *Votre Grandeur.*
Il eſt des Mandemens qui ne lui plairoient guéres,
Il faudroit y traiter ſes Chanoines de *Freres*;
Son fier entêtement ſoutiendroit mille erreurs,
Sous prétexte ſur-tout de réformer les mœurs.
Bien-tôt, pour un chapeau, ce prétendu ſaint homme
Vendroit ſa complaiſance aux Puiſſances de Rome.
Il croiroit quelquefois mériter ton emploi;
Il eſpéreroit même être un jour plus que toi,
Faire le Richelieu, voir tout ſous ſa puiſſance;

Mais régner ſous un Roi n'eſt plus la mode en
France.
Enfin il deviendroit ſi fier & ſi hautain,
Qu'un Gaſcon près de lui ne paroîtroit pas vain.
Tu vois-là quelques traits de l'homme incom-
parable,
Que le ſexe dévot juge canoniſable.
Mais ſi cet homme eſt ſaint, il faut donc que Ba-
nier *
Ait place auprès de lui dans le Kalendrier.
Il faut donc que Bigot, * malgré ſa renommée,
Obtienne dans Aleth une fête chommée.
Guerre, guerre éternelle à ces hommes de bien
Qui, pour toute vertu, n'ont qu'un air de chrétien.
Que ces grands impoſteurs, prônez par tant de
ſottes,
Trouvent plus d'ennemis qu'ils ne font de bigottes.
Que ces Phariſiens ſoient autant diffamez
Que Gêvres & Bignon ſe verront eſtimez.
Que mon Tartuffe enfin ſe conſume en faux zèle,
Sans jamais rencontrer d'Orgon, (c) ni de Pernelle.
Bien plus : que ce *pauvre homme*, à la mort des Prélats,
Languiſſe pour leur Croſſe, & ne l'obtienne pas.
En effet, l'impoſteur mérite le ſuplice
D'agoniſer toûjours pour quelque Pénéfice.
Car de tous les chagrins c'eſt le plus accablant.
On ne peut plus alors t'aborder qu'en tremblant.
De quelle crainte, ô Ciel ! n'eſt-on point ſuſcep-
tible ?
Georget (d) même, Georget, paroît alors terrible,
Hélas ! on craint ſi fort, qu'on perd le jugement
Juſqu'à ne plus ſonger à ton abord charmant.
Rien ne touche le cœur. On ne penſe, on n'aſpire,

* Noms en l'air.

(c) *Deux perſonnages de la Comédie de Tartuffe.*
(d) *Jeune Domeſtique du Révérend Pere. C'eſt lui qui ouvre & qui ferme la porte de l'Audience.*

Qu'à ce bienheureux *Oüi*, que tu ne dois pas dire.
Au ſortir de ta ſalle, on raiſonne à loiſir
Cent fois avec chagrin, pour une avec plaiſir.
Et (qui pis eſt) ſouvent, dans ce genre d'affaire,
Plus le bon ſens revient, & plus on deſeſpére.
D'ailleurs, quel embarras ! que cent Compétiteurs,
Qui peuvent quelquefois avoir pour Protecteurs,
Luxembourg, Catinat, Vauban, Lorges, Noailles,
Qu'on ne craint pas moins-là qu'aux ſiéges, qu'aux batailles.
Un ſeul mot de leur part, c'eſt un coup de canon.
Enfin, ſi par malheur l'illuſtre MAINTENON
Préſume qu'un ſaint homme édifiera la France,
Et, ſans le conſulter, le met en concurrence;
Bon Dieu ! que tout brigueur doit alors s'affliger !
Un Chanoine en perdroit le boire & le manger.
Eſt-on ſûr qu'on n'a rien ? ce n'eſt plus un martyre
On n'agoniſe plus : on étouffe, on expire;
Et pour mieux peindre encor un moment ſi fatal,
On eſt comme Bontems quand le Roi ſent du mal.
Encor deux mots, la Chaiſe, avant que je finiſſe.
Tandis que l'impoſteur, dont j'ai peint l'artifice,
Pour les ſiéges vacans pouſſe mille ſoupirs,
Laiſſe-le voltiger de deſirs en deſirs :
Mais tandis que Boileau, qu'Anſelme, que bien d'autres,
Suivent de plus en plus la trace des Apôtres,
Se forment ſur leur zèle & ſur leur ſainteté,
Fais qu'ils n'imitent pas juſqu'à leur pauvreté.

EPITRE

A UN PRELAT.

NON, Prélat, tu n'es plus enfant du premier homme.
Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.
Quels ſeroient les défauts qu'on pourroit t'avoir vûs,
Tu ſçais donner un frein juſques à tes vertus.
Ni ſage par froideur, ni dévot par caprice,
Tu n'as jamais été vertueux par un vice.
On ne remarque en toi ni bruſque activité,
Ni zèle impatient, ni dure fermeté.
On n'y voit point ſur-tout cette folle ſageſſe,
Qui veut qu'un jeune eſprit ſoit exempt de jeuneſſe.
Et quand on a planté la vertu dans les cœurs,
Tu n'en veux pas avoir les fruits avant les fleurs.
Tes diſcours animez, mais ſans fiel & ſans bile,
Font avaler tout pur le lait de l'Evangile.
C'eſt par cette douceur que l'on te voit guérir
Des maux qu'un bilieux n'eût jamais fait qu'aigrir.
Car il n'eſt que trop ſûr qu'enſeigner en colére,
C'eſt s'opoſer ſoi-même aux leçons qu'on veut faire.
Le Docteur n'inſtruit plus dès qu'il devient pédant.
On n'eſt point écouté quand on parle en grondant.
La pilule ne plaît que lorſqu'on l'envelope.
Ecoute à ce propos une fable d'Eſope.
Tu ſçais bien qu'Aquillon, le plus hardi des vents,
Bruſque tous les mortels par ſes emportemens.
On dit, qu'un jour ce Dieu, ſi boufi de colére,
Voyant que le Soleil, Dieu doux & tutélaire,

Etoit de l'Univers la gloire & les amours,
En eut tant de dépit qu'il lui tint ce diſcours.
Sans doute il faut avoir bien de l'extravagance,
Pauvre Dieu, pour te croire un Dieu de conſéquence.
Que fais-tu dans ton char, dont tu ne ſors jamais?
Tu luis, & tes chevaux tu les conduis en paix.
Voilà ce que tu fais aux Cieux & ſur la terre.
Mais moi, je ſuis ſemblable au maître du tonnerre.
Je remplis quand je veux tout l'univers d'effroi.
Juſqu'aux Temples des Dieux tout tremble devant moi.
Les ſouffles dont ma face eſt toute rebondie,
Souvent d'une étincelle ont fait une incendie.
Quoique tous mes diſcours ne ſoient rien que du vent,
Je fais pourtant frémir tout homme qui m'entend.
Enfin de tous côtez je fais faire naufrage,
Malgré toi, qui toûjours veux diſſiper l'orage.
Tu vois donc bien par-là, que je ne te crains pas,
Toi qui n'es bon, tantôt qu'à fendre du verglas,
Tantôt qu'à deſſécher Flore, Cérès, Pomone.
D'ailleurs, tu ne fais rien que le Ciel ne l'ordonne.
Mais moi, ſuis-je aſſez ſot pour conſulter les Dieux?
Non, non, ſans leur avis je deviens furieux.
J'abats les fleurs, les fruits, les roſeaux & les chênes:
De plus, s'aperçoit-on que jamais tu me gêne,
Et que tous tes rayons m'empêchent de ſouffler?
Non, petit Dieu; mais moi je puis te deſoler:
Car tu le ſçais, tes fleurs les favoritées,
A ma fureur ſouvent ſont les plus expoſées.
Mais prouvons encore mieux que tu ne me vaut pas.
Tu vois ce Cavalier qui galope là-bas.
Regarde ſon manteau, l'agrafe en eſt bien forte.
Comme il n'eſt pourtant rien que mon ſouffle n'emporte,

Gageons que je l'arrache. En peux-tu faire autant ?
Tu n'y vas pas ſi vîte. Aquilon à l'inſtant
Fond ſur le Cavalier, gronde, mugit, bourdonne.
Le Cavalier tient ferme, & l'agrafe eſt ſi bonne,
Qu'elle vaincroit encore un ſecond Aquilon.
Ce que fit donc ce Dieu, plus enflé qu'un balon,
Fut, de perdre en une heure & ſon vent & ſa peine.
Dès que le Dieu du jour l'aperçoit hors d'haleine:
Aquilon, lui dit-il, jette les yeux ſur moi,
Tu verras ſi je ſuis un Dieu moindre que toi.
Il borne à ces ſeuls mots ſa douce raillerie.
Alors tous ſes rayons donnent ſur la prairie;
L'air s'échauffe ſi fort, que l'homme tout en eau,
Eſt doucement contraint de quitter ſon manteau.
Voici le ſuc moral que couvre cette écorce;
On a tout par douceur, mais on n'a rien par force.

EPITRE

A Monſeigneur le DUC DE NEVERS,

Pour obtenir de lui qu'il publiât une Satire qu'il lui avoit entendu reciter.

NEVERS, docte Nevers, quelle aimable Satire?
Ceux même dont tu ris, ſont les premiers à rire:
De plus, tout vicieux, dont tu nous fais horreur,
T'admire, & ne ſe plaint que de ſon propre cœur.
Par-tout on voit des vers hardis, avec juſteſſe.
Tu joins l'enthouſiaſme à la delicateſſe;
Le tout eſt ſimple & grand, là point de tour nouveau
Qui n'ait les agrémens du véritable beau:
C'eſt-là que les Portraits n'ont rien de giganteſque;

Le grave n'eſt point froid, le plaiſant point burleſque :
On n'y voit point ſur-tout de ces languiſſans
Dont l'un eſt pour la rime, & l'autre pour le ſens.
Dans les tranſitions, ta muſe, toûjours ſage,
Sçait cacher au Lecteur le moment du paſſage.
Là tout eſt vif, le trait perce auſſi-tôt qu'il part,
La nature en un mot s'y conforme avec l'art.
Pourquoi donc le public ne dévroit-il pas lire
Ce qu'il faut qu'il imite, ou du moins qu'il admire ?
Mais un Duc déroger juſqu'à ſe faire Auteur !
Un Duc ! un Duc, au plus doit n'être que Lecteur.
Quoi donc, Rome autrefois crut-elle que Lucrèce
Fût par ſes nobles vers dégradé de nobleſſe ?
Quand Perſe avoit le front couronné de laurier,
Par Edit des Cenſeurs devint-il roturier ?
Hé ! qui peut comme toi faire aimer la Satire ?
Boileau ? non, non, Boileau ne ſçait plus que médire :
Quoi qu'il ſoit aſſez vieux, ſa Muſe d'aujourd'hui,
De vingt ans pour le moins, eſt moins vieille que lui ;
Il veut polir ſon vers qu'il croit encor ſublime ;
Mais c'eſt en vain, ſon vers eſt plus dur que ſa lime.
Qui pourroit plaire encor ? ce malheureux Gaſcon,
Dont le vers ſent ſi fort la bourbe d'Hélicon ?
Lui qui.... Mais laiſſons-le barboter dans la fange,
Son nom profaneroit ma muſe & ta loüange.
Fais donc que le public diſe en liſant tes vers :
Horace n'eſt point mort, il eſt Duc de Nevers.

POEME

Sur les mauvais geſtes de ceux qui parlent en Public.

Et ſur-tout des Prédicateurs.

C'Est en vain qu'un Docteur qui prêche l'Evangile,
Mêle chrétiennement l'agréable & l'utile,
S'il ne joint un beau geſte à l'art de bien parler,
Si dans tout ſon dehors il ne ſçait ſe régler;
Sa voix ne charme plus, ſa phraſe n'eſt plus belle,
Dès l'exorde j'aſpire à *la gloire éternelle;*
Et dormant quelquefois ſans interruption,
Je reçois en dormant ſa bénédiction.
Vous donc, qui pour prêcher, courez toute la terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple aſſiége votre chaire?
Voulez-vous enchérir les chaiſes & les bancs?
Et juſques au portail mettre en preſſe les gens?
Que votre œil avec vous me convainque & me touche;
On doit parler de l'œil autant que de la bouche.
Que la crainte & l'eſpoir, que la haine & l'amour,
Comme ſur un théâtre, y parlent tour-à-tour.
Il eſt des Damoiſeaux, dont l'œillade amoureuſe
Accompagne toûjours la phraſe précieuſe;
Qu'un air pareil jamais n'effémine vos yeux,
J'aimerois mieux encor ces prêcheurs furieux,
Qui portans vers le Ciel leurs regards effroyables,
Apoſtrophent les Saints comme on chaſſe les Diables.

Et qui voulans prouver que le Seigneur eſt doux,
Gâtent leurs argumens par des yeux en courroux.
Sur-tout gardez-vous bien, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.
Quelle pitié de voir l'Orateur entrepris,
Relire dans la voûte un Sermon mal apris!
Vos yeux vous rendent ſots de plus d'une maniére.
Pourquoi, quand vous criez, fermez-vous la paupiére?
Tel jadis l'Andabate, armé de ſon poignard,
Combattoit à l'aveugle, & vainquoit par hazard.
Mais vous, qui blâmez tant la paupiére couſuë,
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne ſe remuë.
Quel acteur êtes-vous? lorſque vous me parlez,
Votre goſier s'enflamme, & vos yeux ſont gelez.
C'eſt ainſi qu'autrefois on voyoit les Idoles,
Sans animer leurs yeux, animer leurs paroles.
Mais ſi votre œil enfin s'obſtine à ſe glacer,
Au cercle de Benoît (*a*) il faudra vous placer.
Jadis un charlatan, docteur en Médecine,
Devina (car chez eux vous ſçavez qu'on devine)
Que l'œil pouvoit avoir lui ſeul plus de cent maux.
Mais moi qui de cet œil doit compter les défauts,
Sans faire le devin, j'en trouve plus de mille
Tantôt je ris de voir une paupiére agile
Se mouvoir par article, & joindre à chaque inſtant,
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant:
Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée,
D'un coin de l'œil à l'autre eſt ſans ceſſe emportée.
Ainſi du Marché-Neuf le Maure (*b*) ingénieux
Fait joüer par minute un reſſort dans ſes yeux.

(*a*) *Ouvrier en Figure de Cire.*

(*b*) *Tête de Maure, qui remuë les yeux dans l'Horloge du Marché-Neuf.*

L'un pouſſant dans les airs ſes regards pleins de zèle,
Juſqu'au haut de ſon œil fait enfuïr la prunelle.
L'autre, ſans y penſer, nous met dans l'embarras,
En voyant du côté qu'il ne regarde pas.
Ici, cet œil qui craint la trop grande lumiére,
N'oſe voir qu'au travers des poils de ſa paupiére.
Là, ce jeune étourdi regarde à tout hazard.
Mais voyons comme l'œil doit jetter ſon regard.
Veut il de la triſteſſe exprimer les allarmes?
Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.
Veut-il paroître gay? Que les yeux & les ris
Faſſent autour de lui mille agréables plis.
Doit-il être en fureur? Que ſes vives prunelles
D'une Cométe en feu dardent mille étincelles.
Doit-il être percé des traits de la pitié?
Que la langueur l'abbate, & le ferme à moitié.
Dans l'amour, il eſt doux; dans la haine, ſévére.
Il eſt trouble, s'il craint; il eſt clair, s'il eſpére.
Dans un étonnement il ne ſe peut mouvoir.
Dans une rêverie il regarde ſans voir.
L'œil ſçait toûjours du cœur les premiéres nouvelles.
C'eſt lui qui le premier épouſe ſes querelles,
Qui ſert ſes paſſions, qui ſuit ſes intérêts,
Qui n'eſt point en repos ſi le cœur n'eſt en paix.
L'œil enfin pleure ou rit, quand le cœur le deſire.
Mais que jamais le front n'oſe leur contredire.
Il faut qu'à ſa maniére il faſſe ce qu'ils font.
Ce qu'on voit peint dans l'œil, doit être écrit au front.
Il ne faut donc jamais que le front ſe fillonne,
S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne,
Et ſi l'œil ne ſubit la loi tout le premier.
Un Docteur ſans cela déclame en écolier.
Ainſi n'ayez point l'air de ce Miſſionnaire,
Qui n'ayant ni le cœur ni l'œil plein de colére,
Contraint toûjours ſon front à ſe rider pour rien.

Que votre bouche auſſi s'ouvre & ſe ferme bien ;
Souvent d'un ſeul côté la bouche ſe renverſe,
Et fait prendre à ſes mots un chemin de traverſe.
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde ſyllabe eſt une heure à paſſer.
Ici cet Orateur qui pouſſe une invective,
A chaque mot qu'il dit, fait pleuvoir ſa ſalive.
Là, le ris ce fat, qu'on voit à tout propos
Careſſer ſa penſée, & rire à tous ſes mots.
L'un, quand ſon front ſe ride, ayant un œil farouche,
Pour la moindre ſyllabe ouvre toute la bouche,
Et craignant que ſa voix n'avorte entre ſes dents,
Lance de ſes poulmons des mots toûjours tonnans.
L'autre, pour éviter ces maniéres outrées,
Ne parle qu'au travers de ſes lévres ſacrées,
Et, comme un inſtrument qui ne rend que des ſons,
De ſes mots retenus ne nous dit que les tons.
Enfin on peut compter plus de mines burleſques,
Que n'en grava jamais Calot dans ſes groteſques ;
Et ſouvent, tel qui croit les autres grimaſſiers,
Eſt au haut de ma liſte écrit tout des premiers.
Vous donc, de qui la bouche eſt digne de cenſure,
Croyez qu'il eſt honteux d'en outrer la figure.
Ne remuez jamais vos lévres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez point pour attraper du vent.
N'allez point publier la loi de l'Evangile
De l'air impétueux dont parloit la Sybile.
On ſoutient un menſonge avec emportement,
Mais une vérité doit ſe dire aiſément.
Toutefois il eſt vrai qu'un ton plein d'énergie
Doit des cœurs aſſoupis guérir la léthargie ;
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer,
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.
Il ne ſuffit donc pas à l'acteur qui ſe forme,
Que ſon œil & ſon front reçoivent la réforme :

Sa bouche doit encor, en ſe réglant ſur eux,
Joindre ſon action à ce qu'ils font tous deux;
Afin qu'après cela, tous trois d'intelligence
Forment ſur leur viſage une triple alliance.
Ne croyons pourtant pas un viſage parfait,
Si-tôt que dans l'Acteur ce bel accord s'eſt fait.
Le moindre mouvement d'une tête volage
Pourroit d'un Ange même enlaidir le viſage.
En effet quand vos yeux, remplis de majeſté,
Des céleſtes eſprits répandroient la clarté:
Quand Dieu ſur votre front graveroit la figure
De ce TAU glorieux dont parle l'Ecriture:
Quand votre bouche enfin, faiſant ſortir ſa voix,
D'un ton de Précurſeur feroit trembler les Rois:
(Ne prenez point ceci ſur le pied d'hyperbole)
Si l'on voyoit toûjours, de parole en parole,
Sur le pivot du cou votre tête tourner,
Ces trois talens qu'en vous je viens d'imaginer,
Cette voix ſi terrible au plus fier auditoire,
Ces yeux où Dieu feroit un eſſai de ſa gloire,
Ce front ſcellé du ſceau de ſa Divinité,
Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.
Il ne faut pas auſſi, gravitez Eſpagnoles,
Qu'une tête immobile énerve vos paroles.
On a de l'air d'un fat quand on eſt trop Caton.
Que ceux qui dans leur ſein enfoncent leur menton,
Ne mettent plus ainſi leur col à la torture,
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air panché,
Tartuffe eût fait comme eux, s'il eût jamais prêché.
Mais vous, de qui les mains & la tête branlante
Forcent chaque ſyllabe à devenir tremblante,
Vous deviez autrefois avoir été choiſis,
Pour faire les trembleurs à l'Opéra d'Iſis.
Nous voyons des Prêcheurs coëffez à la moutone
Se faire les yeux grands, & la bouche mignone,
Se radoucir la voix; & pour tout geſte enfin
Aux Dames d'alentour faire la belle main.

Eſt-ce-là nous tracer le chemin de la Gloire ?
Non. C'eſt faire l'amour à tout un Auditoire.
Mais ce n'eſt pas ici qu'il faut moraliſer,
Un Maître n'a le droit que de dogmatiſer.
Songeons à ce Docteur, dont la voix pédanteſque
Donne un nouveau relief à ſon air ſoldateſque.
Vous le voyez toûjours campé comme un lutteur,
Avec ſes poings fermez morguer ſon Auditeur.
Il ſemble, quand il veut pouſſer un ſyllogiſme,
Qu'il apelle en duëil tout le Chriſtianiſme ;
Ou que, de ſa fureur nous prenant pour témoins,
Il veüille défier le Diable à coups de poing.
Mais l'ame des Chrétiens devient un champ ſtérile,
Quand de tels inſenſez y ſément l'Evangile.
Car il n'eſt point de fou qui prêche utilement :
Et la ſageſſe en nous doit parler ſagement.
On raconte qu'un jour certain Miſſionnaire,
Après mille raiſons ne ſçachant plus que faire,
Pour convertir un Suiſſe inſtruit par Mélancton,
Le convainquit enfin à grands coups de bâton.
Or, ſi pour une fois le zèle Apoſtolique
A rendu par miracle un bâton pathétique,
Conclura-t'on d'abord, qu'un Docteur furibond
Ait droit de s'eſcrimer de ſon bras vagabond?
Non, non. Un Orateur n'eſt point une furie.
Prêchez donc ſans fureur & ſans effronterie ;
Ne ſoyez ni trop lent, ni trop précipité,
Diſtinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté.
Soyez grave ſans faſte, aiſé ſans nonchalance,
Modeſte ſans froideur, hardi ſans inſolence.
Joignez vos agrémens aux régles de notre art ;
Quiconque plaît ſans lui, ne plaît que par hazard.
Sans lui craignez toûjours quelque trait de Satire.
Et ſi cet Orateur que tout Paris admire,
Néglige avec ſuccès l'art qu'il ſçait mieux que moi,
C'eſt qu'il eſt comme un Prince au-deſſus de la Loi.
Je connois parmi nous certains ſots immodeſtes,

Qui pour un mot tout ſeul vont vous faire cent geſtes.
J'en ſçai d'autres auſſi, pour le moins auſſi ſots,
Qui, pour un geſte ſeul, vont nous dire cent mots.
Mais d'un geſte & du ſens la meſure pareille
Doit autant charmer l'œil, qu'elle charme l'oreille.
Si le geſte & le ſens ſont toûjours de complot,
Un ſeul geſte jamais ne dément un ſeul mot.
Sur-tout n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras nonchalant fait toûjours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on parle au parloir.
Chez les nouveaux Acteurs, c'eſt un geſte à la mode
Que de nager au bout de chaque période.
Chez d'autres aprentifs l'on paſſe pour galant,
Lorſqu'on écrit en l'air, & qu'on peint en parlant.
L'un ſemble d'une main encenſer l'aſſemblée;
L'autre à ſes doigts crochus paroît avoir l'onglée.
Celui-ci prend plaiſir à montrer ſes bras nuds;
Celui-là fait ſemblant de compter ſes écus.
Ici, ce bras manchot jamais ne ſe déploye;
Là, ces doigts écartez font une patte d'oye.
Souvent charmé du ſens dont mes diſcours ſont pleins,
Je m'aplaudis moi-même, & fais claquer mes mains.
Souvent je ne veux point que ma phraſe finiſſe,
A moins que pour ſignal je ne frape ma cuiſſe.
Tantôt, quand mon eſprit n'imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet qui tenoit déja bien.
Quelquefois en pouſſant une voix de tonnerre.
Je fais le Timballier ſur les bords de ma Chaire.

A Meſſieurs des Miſſions Etrangéres.

PARTISANS trop zèlez de la bonne Doctrine,
Ma foi vous avez bien la mine
De vous voir bien-tôt confondus.
Envain contre l'erreur votre eſprit ſe mutine:
Le Pape eſt contre vous, Caſanate n'eſt plus.
On monte les reſſorts de la vieille machine
Pour prouver qu'on ne voit que dans Janſénius
Qu'il ne faut pas permettre aux Chrétiens de la Chine
De fléchir les genoux devant Confucius.
C'eſt fort mal à propos que votre zèle crie;
Quoi pour un peu d'idolâtrie,
Qu'on peut rectifier avec l'intention,
Il faut laiſſer périr toute une Nation?
Sçachez que ſans cette induſtrie
On auroit l'éternel chagrin
De n'honorer jamais la Céleſte Patrie
De la face d'un Mandarin.
Ignorans dans le beau myſtére,
Vous auriez mieux fait de vous taire,
Et de laiſſer parler nos commodes Docteurs,
Qui toûjours opoſez à la morale auſtére,
Dont vous allarmez les pécheurs,
Nous conduiſent au Ciel par un chemin de fleurs.
Mais Jeſus-Chriſt.. encor... taiſez-vous je vous prie.
Tous vos diſcours ſont ſuperflus.
Voulez-vous mieux ſçavoir les ſecrets de Jeſus,
Que les Gens de ſa Compagnie?

EPIGRAMME

Contre un mauvais Auteur qui a fait un Poëme intitulé

TOMBEAU DE TURENNE.

QUAND je vois Baudinet * avoir l'ame ſi vaine,
Que de nommer ſes Vers le Tombeau de Turenne,
J'en raille, & je le dis tout net.
Quoi! c'eſt-là le Tombeau d'un ſi grand Capitaine?
Non, non, mettons au bas d'un tombeau ſi mal fait,
Cy gît le pauvre eſprit qu'a perdu Baudinet.

* Nom en l'air.

PLACET AU ROY,

Pour lui demander une Abbaye.

NOUS avons, GRAND HEROS, deux deſſeins différens,
Vous, de vaincre vingt Rois, & moi vingt Concurrens,
Mais l'un de ces deſſeins eſt mieux conduit que l'autre:
Que cependant tout iroit bien
Si vous me répondiez du mien,
Comme je vous répons du vôtre!

MADRIGAL AU ROY.

C'eſt une Muſe en colére qui lui parle.

LOUIS, je me vengerai bien.
Je ne te prédirai plus rien.
Te faſſe qui voudra la charmante peinture
De ta gloire future.
Pourquoi ſuis-je pouſſée à bout?
Je prédirois des coups plus beaux que ceux d'Achile.
Mais hélas! vengeance inutile!
Ta Sageſſe te prédit tout.

MADRIGAL AU ROY,

Sur la grande Victoire remportée par le Prince Loüis de Bade, ſur les Turcs.

OUI, ce qu'on dit eſt vrai, que Bade & ſes Guerriers
Sont gorgez de butin, & couverts de lauriers;
Mais, s'ils ſçavoient leur ſort, ils gémiroient ſans ceſſe.
Comme ils ſeront bien-tôt tes victimes, GRAND ROI,
La victoire à preſent les pare & les engraiſſe.
Pour les rendre dignes de toi.

BILLET

BILLET

A Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.

Sur la Priſe de Mons.

IL eſt donc vrai que Mons eſt pris,
Taiſons-nous vous & moi, Meſſieurs les beaux eſprits.
LOUIS eſt au-deſſus de vos Panégyriques,
Et GUILLAUME au-deſſous de mes Vers ſatiriques.

MADRIGAL

Au Très-Révérend Pere DE LA CHAISE,

Sur ce que le Roi s'étoit trop expoſé au Siége de Namur.

SI le meilleur des Rois s'expoſe encor aux coups;
Point de milieu, LA CHAISE, ou nous deviendrons fous,
Ou nous mourrons d'inquiétude:
Dis-lui donc, mais du ton qu'il faut,
Qu'il corrige en lui ce défaut;
C'eſt ſon ſeul péché d'habitude.

CHANSON

A Madame DE PONTCHARTRAIN.

Qui dans le Château du Pontchartrain preſſoit depuis pluſieurs jours l'Auteur de faire contr'elle une Satire.

AH quel écuëil pour ma Satire
Que Madame de Ponchartrain !
Plus j'y veux trouver à redire,
Plus je vois que je rêve en vain.
Eſt-il un plus cruel martyre
Pour un railleur du genre humain?
Ah quel écuëil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !

C'eſt bien malgré moi que j'admire
Ce port noble, cet air ſerain,
Et ce majeſtueux ſoûrire
Dont le pouvoir eſt ſouverain.
Ah quel écuëil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain !

Adieu, TOUREIL, je me retire:
Ma muſe ailleurs ira ſon train.
Elle ne vit que de médire,
Elle mourroit ici de faim.
Ah quel écuëil pour ma Satire
Que Madame de Pontchartrain!

SONNET

A Monſieur l'Abbé DESMARETS,

Nommé par le ROY, à l'Evêché de Chartres.

PRELAT, ſoit tout à tous : ne vit qu'en JESUS-CHRIST.
Fais dire que ſa Grace eſt l'ame de ton ame.
Prens dans tous tes deſſeins les meſures qu'il prit.
Ne puiſe qu'en ton cœur un zèle qui t'enflamme.

Songe à bien diſtinguer la lettre de l'eſprit.
Croit que l'orgueïl eſt bas, & l'avarice infâme.
Et pour connoître mieux tout ce qui t'eſt preſcrit;
Voit ce qu'en un Prélat l'Apôtre loüe & blâme.

Que la pompe jamais n'accompagne tes pas.
Aſſaiſonne toûjours ce que tu nous diras,
D'un beau *Je-ne-ſçai-quoi* qui corrige & qui plaiſe.

Repêche l'Hérétique échapé de nos rets,
Et que l'Evêque enfin de notre Diocèſe.
Ne dégénére point de l'Abbé Deſmarets.

MADRIGAL AU ROY,

Après la Victoire de Steinkerque.

Qui arriva deux mois après la prise de Namur.

TAndis que tes nouveaux exploits
Réjoüissent tous les François,
GRAND ROI, le chagrin me devore.
Pourquoi ce chagrin, me dis-tu ?
Hélas ! C'est que je tremble encore
Des périls où Namur t'a vû.

MADRIGAL

Au Très-Révérend Pere DE LA CHAISE,

Qui devoit au plûtôt parler au ROY d'une affaire de grande importance, où l'Auteur s'interressoit beaucoup.

TU vas bien-tôt décider de mon sort,
Tout m'inquiéte en cent maniéres.
Non, les aproches de la mort
N'allarment pas plus fort.
Ah que sur-tout mes nuits ont d'heures meurtriéres !
La Chaise, dis pour moi certains mots bienfaisans.
Parler en ma faveur, c'est dire les priéres
Pour les Agonisans.

LETTRE.

Le Très-Révérend Pere DE LA CHAISE ayant répondu à l'Auteur qu'il le reſſuſciteroit infailliblement ; l'Auteur deux mois après lui écrivit cette Lettre en Vers.

LA CHAISE, je ſuis mort. On n'en ſçauroit douter,
Mais ſouviens-toi qu'un ſoir, en bonne compagnie,
Lorſque j'étois à l'agonie,
Tu me promis de me reſſuſciter.
Depuis deux mois cette promeſſe eſt faite :
D'ailleurs tu n'eſt pas faux Prophête ;
Ainſi je dois bien-tôt ſortir de mon tombeau.
Que ce miracle ſera beau !
Qu'il étonnera la nature !
Car j'ai deux mois de pourriture.

MADRIGAL

Au Très-Révérend Pere DE LA CHAISE.

IL ne faut point qu'on s'imagine
Que le viſage, que la mine
Diſent vrai dans ce ſiécle-ci.
Quand donc mon viſage, LA CHAISE,
Te dit que je ſuis à mon aiſe,
Songe bien qu'il en a menti.

AUTRE LETTRE

Au Très-Révérend Pere DE LA CHAISE.

TU me fais perdre patience,
LA CHAISE, c'en eſt fait, je cours à la vengeance.
Tu vas être à jamais en proye à mes bons mots.
Je vais de tous côtez publier tes défauts.
Mais peut-on contre toi prendre un ton de ſatire?
Hélas non! tu n'as rien dont on puiſſe médire.
Je ne te puis blâmer: je n'y penſe donc plus.
Mais je vais me venger de reſte:
Je te connois humble & modeſte,
Je vais de tous côtez publier tes vertus.

MADRIGAL

Au Très-Révérend Pere DE LA CHAISE,

Sur ce que l'on promettoit à l'Auteur une Penſion de cinq cens écus.

OU ſont-ils mes cinq cens écus?
Je les cherchois par-tout: ne les a-t'on point vûs?
Ah qu'ils me mettoient à mon aiſe!
Mais j'apréhende fort qu'ils ne ſoient nulle part;
Car je n'ai pû les voir ni dans tes yeux, LA CHAISE,
Ni dans ceux de Verjus, ni dans ceux de Maillard.

PLACET AU ROY.

Pour obtenir une choſe qu'aucune perſonne de la Cour n'oſoit demander à Sa Majeſté, & que l'Auteur obtint ſur le champ.

NOus diſtinguons deux perſonnes en toi;
L'une eſt LOUIS, l'autre le ROY.
Le Roi n'eſt que le Roi de France.
Mais qu'eſt-ce que LOUIS ? (j'avertis par avance
Qu'ici tout l'Univers va répondre avec moi ;)
C'eſt un Grand Homme dès l'enfance,
Plus équitable que la Loi,
Plus auguſte que ſa Naiſſance,
Plus grand même que ſa Puiſſance,
L'unique ſoutient de la Foi,
Vrai pere de ſon peuple, indulgent, bon, ſincére.
Mais à propos de bon, d'indulgent, de vrai pere,
LOUIS voudroit-il bien me preſenter au Roi ?
Tous mes amis n'oſent le faire.

MADRIGAL AU ROY,

Pour remercier Sa Majeſté de ce qu'elle avoit témoigné, qu'Elle ne cherchoit que l'occaſion de faire du bien à l'Auteur.

GRAND ROI, ſi ton bienfait n'eſt que digne de moi,
Ma pauvreté ſera toûjours extrême.
Il ne faut pas auſſi qu'il ſoit digne de toi,
Il te rendroit pauvre toi-même.

MADRIGAL AU ROY.

JE parle en pur Hiſtorien,
Quand je dis que par-tout tu fais autant de bien,
Que ſi ta bonté ſeule étoit toute ta gloire.
Oüi, je cite en cela ton Hiſtoire, GRAND ROI,
Cependant ce beau trait d'Hiſtoire
Sera-ce une Fable pour moi ?

STANCES LIBRES au Roy.

Après que l'Auteur eût remercié Sa Majeſté d'une grace qu'Elle lui avoit accordée.

PAR toi tout le paſſé céde au ſiécle où nous ſommes :
Et ſi tout l'Univers s'aſſembloit une fois,
On te verroit alors paſſer les plus grands Rois,
Comme les plus grands Rois paſſent les autres hommes.
Ton ſort eſt au-deſſus des deſirs & des vœux.
Mais après toi, qui ſont les plus heureux.
On ne peut jamais s'y méprendre.
Ce ſont ceux qui, par leur devoir,
N'occupent leurs yeux qu'à te voir,
Et leurs oreilles qu'à entendre.

PRIERE A DIEU.

GRAND DIEU, qui ne veux point qu'aucun homme ici bas
Voye à découvert ton viſage,
Du moins que je ne ceſſe pas
De t'admirer dans ta plus noble image.

SONNET

A Monſeigneur DE PONTCHARTRAIN,

Contrôleur Général des Finances, & grand ennemi des loüanges : Au ſujet de la ſurvivance de la Charge de Secrétaire d'Etat, qui venoit d'être donnée à Monſeigneur ſon Fils.

LA glorieuſe Survivance
Que ton fils vient d'avoir du ROI !
Qu'il eſt digne, même ſans toi,
D'une ſi belle récompenſe !

Il a ton eſprit, ta prudence.
Il eſt ton fils en tout emploi.
Enfin tout ce que je lui voi
Eſt né pour la Sur-Intendance.

Je m'aperçois que tu pâlis,
A ſon Eloge que tu lis,
La délicateſſe eſt extrême.

Sur-tout point de mauvaiſe humeur.
Je ſuis audacieux Rimeur,
Je te..... Je te louërois toi-même.

BILLET AU MEME.

Pour avoir une prompte Audience.

CERTAIN Rimeur jadis pédant,
(Qui pourtant n'eſt pas impudent).
Pourroit-il avoir Audience ?
BON DIEU ! Qu'il ſeroit réjoüi,
D'ajoûter à ces mots un....

PETITE EPITRE

EN VERS,

AU TRE'S-REVER. P. DE LA CHAISE;

Elle fut envoyée en l'année 1690.

PERMETTEZ, mon Révérend Pere,
Qu'un malheureux Prieur Curé
Vous dépeigne ici ſa miſére,
C'eſt-à-dire ſon Prieuré.

Dans mon Egliſe l'on patroüille;
Si l'on ne prend bien garde à ſoi,
Et le Crapaud & la Grenoüille
Chantent tout l'Office avec moi.

Près de-là ſont dans des Maſures
Cinq cens gueux couverts de haillons.
Point de dévote à confitures,
Point de Pénitente à boüillons.

Comme ils n'ont ni terre ni rente,
Et qu'ils ſont tous de pauvres gens,
(Dans un Curé choſe étonnante:)
Je ſuis triſte aux enterremens.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES.

A

ABELLY, quel Théologien, *page* 171 & 237.
Abondance vicieuſe dans les deſcriptions, 178 & 198.
Acteurs, quels ils étoient dans la Tragédie naiſſante, & par qui perfectionnez, 192.
Actions de Théâtre, leurs régles, 190 & *ſuiv.*
Adam, comment déchu de ſon premier bonheur, 124.
Ages de la vie, leurs caractéres différens, 202 & *ſuiv.* Voyez *Siécle.*
Alecto, caractére de cette Furie, 73.
Alexandre, deſordres & ſources de ſon ambition, 43 & 132.
Allégorie, ſon uſage dans la Poëſie, 196.
S. Amand, deſtinée de ce Poëte, 10. Défauts de ſon génie, 177.
Ambition, ſon aſcendant ſur l'eſprit de l'homme, 41 & 51. Voyez *Honneur & Vanité.*
Amis, les conſulter ſur nos Ouvrages, & avec quelle déférence, 182 & *ſuiv.* 205.
Amour de Dieu, ſans néceſſité dans la douleur du péché pour en recevoir le pardon, 166 & *ſuiv.* Marques ſûres qu'on aime Dieu, 169.
Amour profane, quand introduit dans les Piéces de Théâtre, 193. quel en doit être le caractére dans les Héros, *ibid.* L'amour exprimé chaſtement ne doit point être banni de la Scène, 207.
Anciens, abaiſſez injuſtement par Monſieur P. au-deſſous des Modernes, 251.

Animaux, avantages de leur inſtinct élevé au-deſſus de la conduite de l'homme, 40 *& ſuiv.*

Ariſtote, Requête preſentée au Parnaſſe en ſa faveur, 311. Arrêt burleſque rendu en conſéquence pour le maintien de ſa doctrine, 317.

Attrition, ſa prétenduë & fauſſe ſuffiſance, n'ayant pour principe que la crainte des peines, 157. 166 *& ſuiv.*

Avarice, ſon caractére, 25. 42. Exemple de ſes effets les plus honteux, 70 *& ſuiv.*

Auteurs expoſez de droit à la cenſure du Public, 56. A quoi ceux de Théâtre doivent principalement s'étudier, 195.

Ayeux, fauſſe gloire qu'on en tire ſi l'on dégénére de leur vertu, 28.

B

Balladés, par qui miſes en vogue, 180. Ce qui en fait ſouvent tout le prix, 188.

Baſſeſſe, l'éviter dans toutes ſortes d'écrits, 179. 197 *& ſuiv.*

Bien, égaremens produits par l'amour du bien, 132 *& ſuiv.*

Brébeuf. Voyez *Pharſale.*

Burleſque, progrès & chute de cette ſorte de ſtile, 179.

C

Cadence, avec quel ſoin on doit la conſulter dans les Vers, 179 *& ſuiv.*

Caractére, conſerver à chaque Héros le ſien propre, 193. *& ſuiv.*

Cenſure, docilité néceſſaire pour celle de nos Amis, 182. 183. Utilité d'un Cenſeur ſolide & parfait, tel qu'on le doit choiſir, 206.

Chanſons, qu'il y faut même de l'art & du bon ſens, 189 *& ſuiv.*

Chapelain, ſa préſomption, 26. Dureté, & autres défauts de ſes Vers, *ibid.* 57. 58 & 75. Parodie faite ſur lui, 290 & *ſuiv.*
Chiſane, ſon portrait & ſon exercice, 10 & 11. 121. 239 & *ſuiv.*
Chœur, quel il étoit dans les premiéres Tragédies, & par qui introduit, 192.
Chriſtianiſme, peinture de ce qu'il étoit dans ſes premiers tems, 245 & *ſuiv.*
Clarté, combien néceſſaire dans les Vers, 178.
Colbert, grandes & vrayes qualitez de ce Miniſtre, 149 & *ſuiv.*
Comédie, ſon origine & ſa licence dans ſes commencemens, 200. Régles qu'on y doit obſerver, 201 & *ſuiv.*
Condé, valeur & autres grandes qualitez de feu M. le Prince de Condé, 230.
Corruption des mœurs, ſa ſource & ſes effets, 123 & *ſuiv.*
Cotin, traits différens de Satire contre lui, 52 & *ſuiv.* 59. & *ſuiv.*
Crainte. Voyez *Attrition.*
Cratès, deſintereſſement outré de ce Philoſophe Cynique, 134.

D

DEBUT, quel il doit être dans un Poëme, 198 & *ſuiv.* Voyez *Exorde.*
Défauts, indulgence & aveuglement de chacun pour les ſiens propres, 24 & *ſuiv.* Quand ſe rendent inviſibles, 110.
Deſcriptions, y être riche & pompeux, 197. 198.
Détails, éviter ceux qui ſont inutiles, 178.
Dévotion, caractéres opoſez de la vraye & de la fauſſe, 77 & *ſuiv.* 87 & *ſuiv.*
Dieu, pernicieuſe diſpoſition d'eſprit à ſon égard, 12. A quoi conduiſent les railleries qu'on en fait, 189.

Diſcorde, ſon portrait & ſes fonctions, 216. 229. 235.
Dîner, avantures d'un très-méchant, décrites agréablement, 16 *& ſuiv.*

E

EGLISE, quel étoit l'eſprit des Fidèles dans ſa naiſſance, 72 *& ſuiv.* Deſordre que le calme y a introduit, 246 *& ſuiv.* En quoi ſa réforme cruë bonne, 111 *& ſuiv.*
Eglogue, ſtile & modèle de ce genre de Poëſie, 185.
Elégie, ſon caractére & ſes régles, *ibid.*
Envieux, leur vain déchaînement contre les ouvrages de prix, 142 *& ſuiv.*
Epigramme, quel en eſt le tour, & ce qu'il y faut obſerver, 187. 188.
Epithétes, abus qui s'en fait dans la Poëſie, 14.
Equité, rien de beau dans le monde que cette vertu, 86. Elle eſt d'uſage parmi les Barbares mêmes, 87. Comment bannie de la terre, 88 *& ſuiv.*
Erreurs différentes des hommes, 24 *& ſuiv.*
Expreſſion, d'où dépend ſa netteté, 181.

F

FABLE, ſon uſage & ſes agrémens dans la Poëſie Epique, 194. Si les véritez du Chriſtianiſme ſont ſuſceptibles de ſes fictions, 196 *& ſuiv.*
Faux, inutilité de ſes déguiſemens, 84. *& ſuiv.* Tout eſprit y eſt ſujet par quelque endroit, 151. Faux airs fades & ennuyeux, 152. Faux plaiſant, 203.
Femme, qu'il s'en trouve de fidèles, 64. Ecuëils dangereux pour leur vertu, 66 *& ſuiv.* Portraits différens des Femmes de tous caractéres,

ibid. & ſuiv. Riſque à courir avec elles, 110.
Figures, de quel ſecours elles ſont pour égayer un Poëme, 199.
Flaterie, vaine complaiſance qu'elle inſpire aux eſprits frivoles, 149. Comment elle s'eſt introduite, 153. Ses maniéres, 182. Ne point s'enyvrer de ſes éloges, 205
Folie, tout homme en eſt plus ou moins frapé, 24. Caractéres différens de folie, 25 *& ſuiv.*

G

GAIN, objet indigne d'un Ecrivain illuſtre, 108. 209.
Gloire, fureur de l'homme pour en acquérir, 28 *& ſuiv.* Voyez *Honneur.*
Grace, diſpoſition néceſſaire pour l'obtenir & la faire fructifier en nous, 166 *& ſuiv.*

H

HARMONIE, combien néceſſaire dans les Vers, 182. Heureux effets qu'elle a produits dans le monde, 208.
Héros, quels ſont plus ou moins eſtimables, 86. 117. Beſoin du ſecours des Muſes pour immortaliſer leur nom, 119. Héros de Théâtre doivent être dépeints par leur véritable caractére, 193. Quel choix on en doit faire, 197. 198.
Hollande, progrès & rapidité de ſa conquête, 125.
Homére, beautez de ſes ouvrages, 199.
Homme, le plus ſot des animaux, quoique doüé de raiſon, 40. Son inconſtance & ſes inquiétudes, 41. Paſſions différentes dont il eſt eſclave, 42 *& ſuiv.* Ceux qui en ſont eſtimez les plus heureux, 112. Mœurs ſauvages des premiers hommes, comment civiliſées, 208.

Honnêteté, la garder dans toutes ſortes d'ouvrages, 189 & 207.
Honneur, avec quelle paſſion chacun l'affecte & s'en pare, 84. Déguiſemens inutiles là-deſſus, *ibid.* & 85. En quoi il conſiſte véritablement, *ibid.* & *ſuiv.* Empire du faux honneur, 89.
Honte du bien, mauvaiſes impreſſions, 122 & *ſuiv.*
Horace, enjouëment & libertez de ſes Satires, 39. 59 186. 188. Excélence & réputation de ce Poëte, 148 & *ſuiv.*
Huitre, différend à ſon occaſion, agréablement décidé, 121.
Hypocriſie. Voyez *Fauſſe dévotion.*

I

JALOUSIE, combien terrible dans les Femmes, 73. & *ſuiv.*
Jalouſie d'Auteur, marque d'un eſprit bas & médiocre, 207.
Idylle, ſon caractére & ſon véritable ſtile, 184. Modèles qu'on s'y doit propoſer, *ibid.* & *ſuiv.*
Jeu, fureur qu'il inſpire, 25 & *ſuiv.* Portrait & ſuite de cette paſſion, 69 & *ſuiv.*
Ignorance, préférable à un ſçavoir affecté, 152.
Indolence, rien de plus fatiguant, 165.
Intérêt. Voyez *Avarice.*
Juvénal, hardieſſe de ſes Satires, nullement vengées par une tragique fin, 39. Caractéres de ſes Poëſies, 188. 189.

L

LAMOIGNON: Portrait & éloge des grandes qualitez de feu M. le Premier Préſident de Lamoignon, 140. 212 & *ſuiv.* Piéce divertiſſante faite pour lui, 289.

Langue, avec quel ſoin on la doit conſulter dans les ouvrages d'eſprit, 180 *& ſuiv.*
Lézine, exemple ſingulier de ſes effets les plus honteux, 70 *& ſuiv.*
Livres, droit qu'ont tous les Lecteurs d'en juger; 54 *& ſuiv.* Méchans Livres de toutes ſortes, employez dans une barriére ridicule, 242 *& ſuiv.*
LOUIS LE GRAND, Eloges différens de ſes grandes qualitez & de ſes Conquêtes, 1. 32. 114 *& ſuiv.* 125 *& ſuiv.* 145. 210. 211. 226. 236.
Lucile, premier Poëte ſatirique, 59. 188.
Lutrin, ſujet d'un feint démêlé & d'un Poëme agréable, 215 *& ſuiv.*

M

MADRIGAL, ſon vrai caractére, 188.
Malherbe, Poëte excélent, digne de ſervir de modèle, 176. 180.
Mariage, qu'il a ſes plaiſirs ainſi que ſes chagrins; 63. 109. Inutilité des Satires qu'on en fait, 64.
Marot, ſon génie & ſes talens pour la Poëſie, 179. 180.
Médecin métamorphoſé en Architecte, 204 *& ſuiv.*
Médiſance, ſon caractére ſes détours, 55.
Ménandre, Poëte Comique, 201.
Moliére, fécondité de ſon eſprit, 13. On n'a bien connu ſon prix qu'après ſa mort, 142. Défaut qu'on lui peut reprocher, 203.
Molleſſe, ſes mauvais effets, 153. Son portrait, 224 *& ſuiv.*
Mort, en prévenir de bonne heure le moment fatal, 123.
Muſes, accuëillies favorablement du Roi, 9. 146. Muſe forcée, 185. Muſe groſſiére inſpirée quelquefois par le vin & le hazard, 189. 190.

N

NAMUR, sa prise, quel grand exploit, 254. *& suiv.*
Narrations, y être vif & pressé, 198.
Nature, elle est vraye, & la seule qui plaise en tout, 85. 151. Etude soigneuse qu'on en doit faire, 201. Ne s'en écarter jamais, 203.
Noblesse, qu'elle est la seule véritable, 27. En quoi elle consistoit dans les premiers tems, 30. 31.

O

ODE, élévation & impétuosité de stile, 186.
Opera, écueil dangereux pour la vertu, 66.
Orgueil ridicule, 28. 43. 84.
Ovide, caractére naturel & tendre de ses Elégies, 186.

P

PAIX, rien de plus glorieux à un Roi que d'en faire joüir ses Sujets, 117. On ne se lasse point de ces douceurs, 116.
Paris, Portrait de cette grande Ville, 11. 32 *& suiv.*
Parnasse François, son enfance, & ses progrès, 179.
Parodie de quelques endroits du Cid, sur Chapelain, Cassaigne & la Serre, 290 *& suiv.*
Passions, avec quel art il faut les sçavoir manier, 190 *& suiv.*
Pauvreté, plus contente, quand elle est vigilante & active, qu'une oisive richesse, 165.
Pédant, son caractére, 23.
Perse, quel Poëte, 188.
Pharsale de Brébeuf, 147. 179.

Piété, ſon portrait, 168 *& ſuiv.*
Pindare, beautez & élévation de ce Poëte, 251.
Plaiſant, lui joindre par-tout l'utile, 206.
Poëſie, difficulté d'y réüſſir, 15. Qu'il y faut excéler, ou ne s'en point mêler, 51 *& ſuiv.* 114. Préceptes univerſels ſur la Poëſie, 176 *& ſuiv.*
Poëte, dépit d'un Poëte malheureux, 6 *& ſuiv.* Quel doit être l'objet de leur travail, 206 *& ſuiv.*
Pointes, d'où attirées dans nos Vers, & comment reçuës, 187.
Poſtérité, c'eſt elle qui établit le vrai mérite de nos Ecrits, 143. 200.
Procès, raiſon de s'en abſtenir, 121.
Public, ce n'eſt pas un Juge qu'on puiſſe corrompre, 155.
Pudeur, la conſerver, ſur-tout dans les Vers François, 189.
Pyrrhus, ſes projets ambitieux, 116. Sage conſeil de Cyneas à ce Prince, à cette occaſion, *ibid. & ſuiv.*

R

RACAN, ſon génie pour les Vers, 176 *& ſuiv.*
Racine, Poëte excélent, 142.
Raiſon, c'eſt ſouvent le plus fâcheux de tous nos maux, 26. Combien vainement elle eſt le partage de l'homme, 40 *& ſuiv.* Aimer & faire régner la raiſon dans tous nos Ecrits, 177.
Régnier, Poëte ſatirique François, caractére de ſes ouvrages, 189.
Renommée, ſon portrait, 222.
Repos d'eſprit, le chercher en ſoi-même, 131 *& ſuiv.* Moyens de ſe l'aſſurer, 109.
Retraite, ſa douceur & ſes autres avantages, 139.
Rhin, fameux paſſage de cette riviére par l'armée du Roi, 126 *& ſuiv.*

Richeſſes, erreurs des hommes à leur occaſion, 132 *& ſuiv.*
Rime, difficulté de la trouver à props, 13 *& ſuiv.* 37. Moyen d'y parvenir, 177. Elle a fait autrefois tout le mérite de la Poëſie Françoiſe, 180.
Rondeaux, leur origine & leur naïveté, *ibid.* 188.
Ronſard, fort & caractére de ſes Poëſies, 180.

S

SAGE, tel qui l'eſt le moins, croit l'être ſeul, 23 *& ſuiv.* En quoi conſiſte la Sageſſe, 25 *& 40.*
Satire, effroi que ſon ſeul nom produit, 4. Quel en peut-être le danger, 36. 58. Utilité de la Satire, 56. 58. Poëtes qui y ont excélé, 188.
Scène, ce qu'il faut obſerver dans la diſpoſition, & dans le choix de ſon ſujet, 190 *& ſuiv.*
Scudéry, caractére & défauts de ſes ouvrages, 15. 178.
Sens, accorder toûjours le bon ſens avec la rime, 177.
Siécle, idée du ſiécle d'or & du ſiécle de fer, 88 *& ſuiv.*
Simplicité, ſes agrémens naturels, 151 *& ſuiv.*
Sincérité, l'on ne plaît effectivement ni long-tems que par elle, *ibid.*
Sonnet, ſes loix rigoureuſes, 186.
Sophocle, à quelle perfection il porta la Tragédie chez les Grecs, 192.
Stile, y éviter le trop d'uniformité, 178 *& ſuiv.* Rapidité de ſtile, quelle marque, 181.

T

TALENS, partagez par la Nature, 176 *& ſuiv.* *Taſſe*, jugement ſur ce Poëte, 196.
Theâtre, ſon commencement & ſes progrès, 192.

abhorré long-tems en France, *ibid.* Régle des actions de Théâtre. Voyez *Action.*
Théocrite, en quoi ſe le propoſer pour modèle, 185.
Theſpis, premier Auteur de la Tragédie, 192.
Thibulle, Caractére de ſes Elégies, 186.
Tragédie, Régles pour y réüſſir, 190 *& ſuiv.* Son origine & ſes progrès, 192.
Travail, tout homme y eſt condamné, 164.

V

VANITE' fauſſe, comment introduite dans le monde, 153. Où logée, 246.
Vaudeville, agréable indiſcret, 189.
Vérité, mal reçuë de nos jours, 4. Elle ſeule eſt belle & aimable, 85. 87. 150. 151.
Vertu, marque certaine d'un cœur noble, 29. L'aimer & la reſpecter dans ſes Vers, 207. Voyez *Equité.*
Vice, ſon caractére & ſes mauvais effets, 152 *& ſuiv.*
Villon, Poëte François, ſon mérite, 180.
Virgile, quel en eſt le prix, 56. En quoi ſur-tout ſe le propoſer pour modèle, 185.
Viteſſe, ne point s'en piquer dans les ouvrages d'eſprit, 181.
Voiture, loüange qu'il mérite, 154.

Fin de la Table des Matiéres.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EM. ANNESSE
MAG 20236.16

ROMA